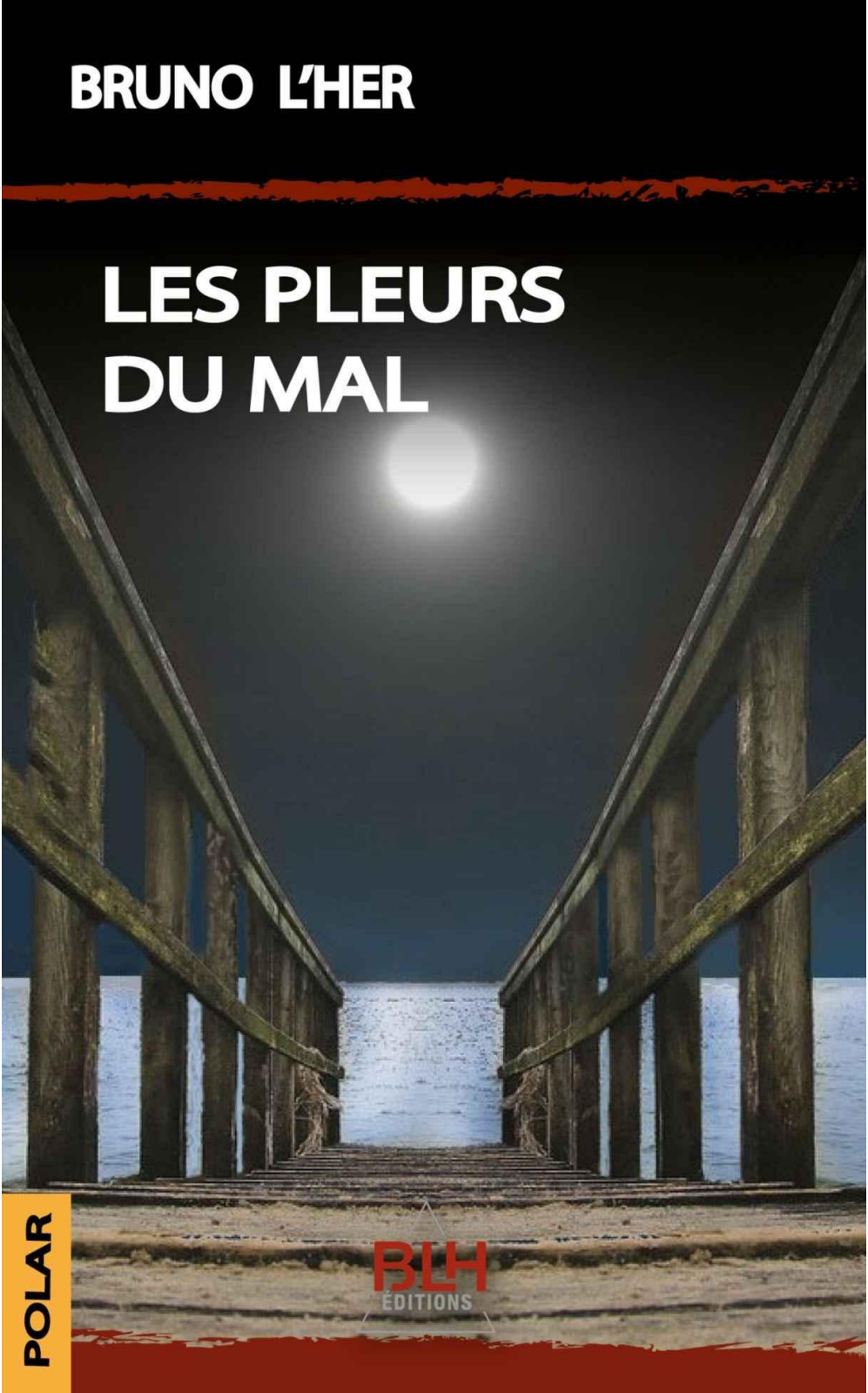
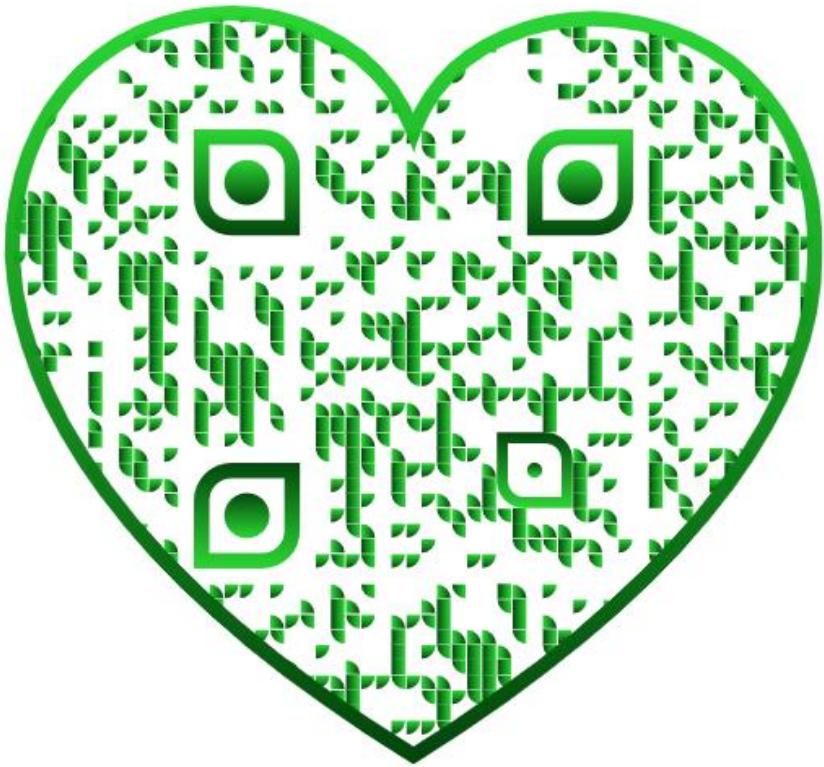
BRUNO L'HER

LES PLEURS DU MAL



POLAR

BLH ÉDITIONS



BRUNO L'HER

LES PLEURS DU MAL

POLAR

BLH ÉDITIONS

- Prologue
- 1
- 2
- 3
- 4
- 5
- 6
- 7
- 8
- 9
- 10
- 11
- 12
- 13
- 14
- 15
- 16
- 17
- 18
- 19
- 20
- Épilogue
- DU MÊME AUTEUR

LES PLEURS DU MAL

Cet ouvrage est une pure fiction. L'histoire et les personnages décrits, leurs comportements ou sentiments sont imaginés uniquement pour les nécessités de l'intrigue. Toute ressemblance ou similitude avec des personnages ou des situations existants ou ayant existé ne serait que pure coïncidence.

Le code de la propriété intellectuelle n'autorisant, aux termes des paragraphes 2 et 3 de l'article L.122-5, d'une part, que les « copies ou reproductions strictement réservées à l'usage privé du copiste et non destinées à une utilisation collective » et, d'autre part, sous réserve du nom de l'auteur et de la source, que les « analyses et courtes citations justifiées par le caractère critique, polémique, pédagogique, scientifique ou d'information », toute représentation ou reproduction intégrale ou partielle, faite sans le consentement de l'auteur ou de ses ayants droits ou ayants cause, est illicite (article L.122-4 du CPI). Cette représentation ou reproduction, par quelque procédé que ce soit, constituerait donc une contrefaçon sanctionnée par les articles L.335-2 et suivants du code de la propriété intellectuelle.

© BLH éditions - 2020

7, rue Clément Ader

56880 Ploeren

www.blh-editions.com

BRUNO L'HER

LES PLEURS DU MAL

Prologue

L'adolescence a ceci de magique que tout est synonyme de découverte. Entre garçons, l'amitié fait parfois dire :

— Je t'aime bien. T'es vraiment un pote !

À quelques exceptions près, cette formulation ne laisse guère de place à équivoque.

Entre garçons et filles, cette phrase, aussi sincère qu'anodine, laisse planer nombre d'interrogations aux temps des premiers émois, de l'éveil des premiers sens. Il est alors difficile pour quantité de jeunes gens de situer la frontière entre l'amitié et l'amour.

À ce moment-là, les questions défilent nombreuses, tournoient dans les esprits, accaparent le mental, obnubilent les plus tourmentés…

Un jour, nous nous sommes tous posés cette question existentielle : M'aime-t-il ? M'aime-t-elle ? Certains, pour qui l'adolescence n'est pourtant qu'un lointain souvenir, se la posent encore.

À la seconde où la réponse apparaît évidente, brutale, inattendue, quelques-uns, quelques-unes, connaissent l'euphorie de l'amour. D'autres, résignés, s'en vont sur de nouveaux sentiers où un amour mutuel sera peut-être au rendez-vous. Du moins, l'espèrent-ils.

Peu ne s'en remettent pas. Malheureusement, jamais ils ne pardonnent… jamais ! C'est alors que l'amour refusé peut parfois devenir mortel…

1

La cacophonie des conversations parvenait à peine à couvrir le bruit des couteaux et des fourchettes heurtant sans ménagement les larges assiettes. En ce dernier week-end de septembre, la pizzeria Régalito était bondée. Bon nombre d'habitués avaient pris soin de réserver leur table. La réputation de ce restaurant n'était plus à faire.

Parmi la clientèle, une tablée dénotait. Certes, elle était légèrement plus bruyante que les autres. Mais ce qui frappait le plus, était la jeunesse des sept personnes attablées, trois filles, quatre garçons. Tous étaient mineurs, excepté Mickaël Bonin. C'est d'ailleurs pour cela que la joyeuse bande s'était retrouvée dans ce restaurant. Mickaël fêtait ses dix-huit ans.

Les sept adolescents ne s'étaient jamais séparés depuis leur classe de sixième. Cette année-là, Mickaël redoublait et, dès la rentrée, il s'était lié d'amitié avec Marine, Ariane, Romuald, Cédric, Sarah et Alan.

Bien sûr, quelques tensions avaient rythmé les relations étroites que tous entretenaient depuis de si longues années. Mais, l'amitié avait toujours été la plus forte. Contre vents et marées, leur groupe était, malgré tout, resté soudé. Avec le temps, certaines affinités s'étaient resserrées, tout comme avaient surgi les premières jalousies d'ailleurs.

Pourtant, chacun semblait respecter l'autre. C'est peut-être pour cela qu'ils avaient traversé l'adolescence et, avec elle, les premiers émois, les premières amours, sans trop de crises. En apparence…

— Mickaël ! Ça fait plus de six ans qu'on se connaît. Tu es le premier d'entre nous à atteindre la majorité. Je lève donc mon verre au pionnier que tu représentes ! Joyeux anniversaire, Mickaël ! lança Cédric, dans l'étonnement général car il était le plus réservé de la bande.

— Joyeux anniversaire, Mickaël ! reprit en chœur l'ensemble du groupe.

— Merci, c'est un peu naze comme annonce, mais c'est quand même sympa. C'est bon d'être avec vous ! Surtout avec toi, Marine…

Mickaël Bonin, le leader du groupe, jouissait d'une forte ascendance au sein de la bande. Il venait de remercier ses amis tout en adressant une pique à Cédric, dont la timidité était quasi maladive. Dans le même temps, le jeune majeur dévorait des yeux Marine Kérhino. Ce n'était désormais plus un secret pour personne. Tous les deux étaient devenus inséparables.

Cependant, tous étaient conscients que, cette année, était peut-être la dernière qu'ils allaient passer ensemble. À la fin de l'année scolaire, espérant réussir leur baccalauréat, chacun savait qu'ils prendraient des horizons différents ; qui un BTS, qui l'université, qui la vie active… Il leur fallait donc profiter pleinement de leur amitié pendant cette nouvelle et dernière année scolaire.

Comment se pouvait-il qu'en deçà de cette insouciance, une bête couvait à côté de chacun d'eux ? Comment les affamés d'un soir de ce restaurant pouvaient-ils imaginer que l'esprit, ne serait-ce que d'un seul de leurs voisins de table, était en proie à des idées si noires, à des desseins aussi inquiétants ?

Mais pour l'heure, les pizzas étaient dévorées, broyées, massacrées par des bouches avides de mozzarella ou de câpres pimentées. Le plaisir de se retrouver autour d'une bonne table les éloignait d'une réalité dont personne n'aurait pu réprimer le frisson.

— Dis donc Romuald ! J'ai cru remarquer que tu n'étais pas insensible au charme de la prof de maths ! Je me trompe ? fit remarquer Mickaël.

— Quoi ? Berthier ?! Tu rigoles ? Et puis, décidément, tu ne penses qu'à ça ! Ceci dit, je veux bien admettre qu'actuellement personne ne se penche sur mon désert affectif ; mais quand même, je ne suis pas arrivé au point de frapper à n'importe quelle porte ! se défendit-il.

— Ben, voyons ! intervint Ariane. Tu ne crois tout de même pas qu'on va te croire ? Un bourreau des cœurs comme toi !

— Son désert affectif… Écoutez-le, celui-là ! insista Mickaël, les yeux levés au ciel, heureux de pouvoir mettre mal à l'aise son interlocuteur.

— Putain, mais lâchez-moi ! Ça vous emmerderait de me laisser bouffer ma pizza sans analyser mon côté Don Juan ? se plaignit Romuald.

Il fallait dire que Romuald Ravier avait toujours fait preuve d'un humour sarcastique. C'était, à sa façon, une manière d'affirmer sa personnalité. Il savait pertinemment qu'il était tout l'inverse d'un Don Juan. Sa grandeur et sa maigreur lui conféraient une véritable allure

d'escogriffe. Une armée de boutons d'acné ravageait son visage anguleux. Comme pour cacher, aux yeux du monde, ce visage volcanique, Romuald s'était laissé pousser les cheveux. De grandes mèches châtain clair lui retombaient devant les yeux. Par moments, il était quasiment impossible de distinguer ses yeux verts, peut-être la seule note de beauté chez lui.

— Au fait, le Saint Ex vient de finir ses travaux ! Vous avez vu son nouveau look ? demanda Alan, sous le regard rassuré et soulagé de Romuald, persuadé que tous allaient enfin se désintéresser de sa pseudo attirance pour la prof de maths.

Le « Saint Ex » était un café devenu, de longue date, leur quartier général. Et ensemble, autour d'un verre, ils refaisaient le monde, restructuraient l'Éducation nationale, refondaient le droit de la famille, notamment celui des ados…

— Ouais, il a rouvert hier. C'est top de chez top ! confirma Sarah. Gégé a confectionné des box. Ce qui fait que l'on peut discuter tranquille, sans avoir un naze à côté pour intervenir dans nos conversations.

— Oui, moi aussi j'y suis allé faire un tour hier, juste pour voir. C'est vraiment sympa ! Par contre, t'es obligé de regarder partout dans les box pour savoir si tes potes y sont, et ce n'est pas si évident que ça ! indiqua Cédric, toujours aussi intimidé comme à chacune de ses prises de parole.

— Au moins, comme ça, tu seras bien obligé d'aller vers les autres, toi qui te dis si timide. Enfin, ça dépend pour quoi… lança ironiquement Mickaël, jetant un regard en coin vers Cédric, qui se mit à rougir comme à son habitude.

— Qui prend un dessert ? interrogea gaiement Marine. Moi, je me prends un chocolat liégeois !

Chacun fit part de son enthousiasme en imaginant le serveur leur apporter les desserts. L'imagination des adolescents ne fut absolument pas déçue lorsque les commandes arrivèrent. Pour la première fois, depuis le début du repas, le calme régnait à leur table. L'heure était à la dégustation.

— Cent-vingt-deux euros trente-huit ! Eh bien, mon neveu ! fit Mickaël en prenant connaissance de l'addition. C'est quand même pas donné un peu de champignons, de fromage et de tomates. Mais bon, on a quand même bien bouffé. On divise par sept, ok ?

— Ah bon ? Je croyais que tu nous invitais pour ton anniversaire ? s'offusqua faussement Romuald.

— Et puis, quoi encore ? Tu me prends pour qui ? Ce serait plutôt à vous de me payer mon repas ! Non mais sans blague ! Vous êtes vraiment une belle bande de chiens ! scanda Mickaël.

— Bon allez ! Je fais la collecte. Chacun me donne dix-sept euros cinquante et on n'en parle plus, lança Ariane, décidée.

La tâche fut ardue. Cédric n'avait qu'un billet de vingt euros. Sarah, fidèle à son habitude, n'avait pas assez d'argent sur elle. Quant à Alan, on eût dit qu'il avait raclé tous ses fonds de tiroir. Il paya sa part avec quantité de pièces de centimes d'euros. Finalement, Ariane, qui regretta amèrement d'avoir endossé le rôle de trésorière, finit par récupérer l'ensemble des fonds et annonça :

— Ça y est, le compte y est. Sarah, tu devras un euro cinquante à Cédric. En attendant, je vais remettre tout ça à la caisse, et on pourra se casser.

— Et si on allait en boîte ce soir ? proposa Alan.

— Oh non ! Quand tu veux, mais pas ce soir ! Il va être minuit ! Moi, je suis crevée ! Je rentre chez moi, protesta Sarah.

— Et que diriez-vous d'un petit plan « fumette » dans mon garage ? intervint discrètement Romuald.

— Très peu pour moi ! trancha Ariane. Vous autres, vous faites comme vous voulez, mais, moi, tes conneries ne m'intéressent plus.

— En tout cas, que vous alliez en boîte ou vous enfumer, personnellement, j'en ai strictement rien à foutre… sauf, que je te rappelle mon cher Romuald que tu me dois pas mal de fric pour ce que tu sais. Maintenant que, toi, tu sais que t'as plutôt intérêt à me régler vite fait tes dettes, sachez que, Marine et moi, on aimerait bien rester tous les deux seuls ce soir. À moins que quelqu'un n'y voie un inconvénient ? coupa net Mickaël, une pointe de défi dans l'intonation.

Marine sentit aussitôt ses joues lui brûler sous l'effet du regard de tous les convives. L'intervention de Mickaël ne souffrait aucune équivoque quant à la suite des événements les concernant. Cédric, vraisemblablement touché par un nouvel assaut de timidité, baissa rapidement les yeux.

Personne n'intervint. Pourtant, sous une table du restaurant, deux poings se serrèrent à en devenir exsangues. Une rage viscérale tourmentait l'un des clients. Le souvenir de ce foutu mois de juin lui revint en mémoire. Un coup de poignard au cœur ne lui aurait pas fait plus mal.

— Bon, avant de me casser, je vais pisser un coup ! lança

soudainement Mickaël, laissant l'ensemble du groupe à table, où une nouvelle discussion s'engagea aussitôt.

Non loin de là, le serveur attendait avec impatience le départ éventuel de cette tablée.

— Vivement que ces trou du'c dégagent… pensa-t-il intérieurement.

Dès le retour de Mickaël Bonin, le groupe d'amis se leva et gagna la sortie. Sur le trottoir, l'enseigne lumineuse verte et rouge de la pizzeria Régalito colorait le visage des badauds en des teintes surréalistes. Mickaël enlaçait tendrement Marine qui semblait comblée. Les phares blancs de quelques voitures redonnaient fugacement aux visages des deux tourtereaux leur couleur originelle. À n'en pas douter, aux yeux de tous, ces deux-là s'aimaient.

— Bon alors ? Qu'est-ce qu'on fait ? demanda Sarah, adoptant un air quelque peu agacé.

— Faites comme vous voulez ! Nous, on se casse ! indiqua Mickaël sourire aux lèvres, en apposant un léger baiser sur la nuque de Marine qui parut frissonner.

— Bon, puisque c'est comme ça, moi, je rentre chez moi ! déclara Sarah.

— Moi aussi ! fit Ariane.

Ces deux décisions semblèrent emporter l'adhésion des autres membres du groupe vers la même issue.

— Dans ce cas, bonne soirée à tous ! lança Romuald.

— C'est ça… Bonne soirée. À lundi au bahut ! rétorqua Alan.

— Bonne soirée, tout le monde… salua Cédric, d'une voix à peine perceptible.

En un mouvement, la bande de copains se dispersa. Leurs scooters, stationnés non loin du restaurant, déchirèrent de leurs pétarades désagréables le calme relatif du centre-ville à cette heure.

Mickaël et Marine ne s'étaient même pas retournés pour assister à la débandade du groupe. Ils étaient sur leur petit nuage, sûrs que l'avenir allait leur sourire. Mais, en raison de leur jeune âge, ce qu'ils ignoraient, à ce moment-là, était que la mort savait aussi sourire.

Car, au même moment, un venin démoniaque s'échappait du restaurant. Des sentiments inavouables et sinistres valsaient au milieu même du groupe des adolescents. La haine allait bientôt s'abattre sur sa proie…

*

— Allez, encore une nuit à me taper !… Dis, Anselin… Tu ne crois pas que je suis devenu trop vieux pour toutes ces conneries ?

Pour la énième fois, Jean-Jacques Cavalli se lança dans une analyse aussi personnelle qu'existentielle. Cela avait désormais le don de faire sourire Anselin Garnéro.

— Que veux-tu que je te réponde ? Si je te dis que je te trouve trop vieux, tu vas me faire la gueule, voire me péter une durite. Et si je te dis que tu as encore de belles années devant toi dans la Gendarmerie, tu vas me rétorquer que je me fous de toi. Alors, je te pose cette question : que veux-tu entendre ?

Pour toute réponse, Cavalli haussa les épaules. Il est vrai que les réformes régulières sur les retraites le contrariaient. Tout comme ses collègues, il ne se voyait pas faire des patrouilles de nuit à plus de soixante ans, ni courir après des voleurs de vingt ans équipés de baskets dernier cri. Cette inquiétude passagère l'avait forcé à s'interroger. Il avait dressé le bilan de son passé dans la Gendarmerie. Il en avait vu des choses, échappé à plusieurs reprises à la mort, côtoyé trop souvent des criminels de la pire espèce, accompagné tellement de détresse…

L'heure de déposer les armes avait peut-être sonné. Il en avait certainement assez vu, assez fait, assez entendu. Sans nul doute, le temps était venu de vivre autre chose. Cette idée l'obnubilait tellement qu'il en devenait presque pénible pour ses camarades de travail. C'est pourquoi, Anselin finissait par sourire de ses questions répétitives et exaspérantes.

— Allons, ne fais pas la gueule. Tout ce que je peux te dire, est que tu finirais par déprimer si tu n'avais plus le loisir de poser tes fesses dans un fourgon bleu. Je me trompe ? questionna Anselin, convaincu de sa vision des choses.

— Et dire qu'on appelle cela un ami. On lui fait comprendre que l'on souhaite arrêter, et qu'on ne demande qu'à être encouragé, et lui, qu'est-ce qu'il vous dit ? Que, finalement, je suis heureux comme ça et que si je prends ma retraite, je vais déprimer sec ! Ah, je te jure ! tempêta faussement le vieux gendarme.

— Dis-moi que j'ai tort, alors ! insista Anselin.

— Bon, tais-toi et roule ! Je te ferais remarquer qu'il est minuit et que l'on est dehors jusqu'à six heures du mat' ! Alors, un conseil si tu veux que l'ambiance dans ce fourgon soit au top : ne contrarie jamais un vieux de la vieille ! lança Cavalli, un sourire franc aux lèvres, avant d'ajouter :

— Espérons que la nuit sera calme. On est samedi. Les jeunes vont aller en boîte. Souhaitons qu'ils ne picoleront pas de trop.

— De mon côté, je n'ai pas envie de me taper un accident mortel cette nuit, puis de devoir frapper une fois de plus à la porte d'une famille endeuillée ! renchérit Anselin Garnéro.

— À qui le dis-tu ? Au fait, ce n'est pas lundi que le nouveau gendarme arrive à la brigade ?

— Tout à fait. D'après ce que l'on sait, il sort de l'école de Chaumont. Tu vois, la relève arrive !… claironna Anselin, en faisant allusion au départ éventuel de Cavalli à la retraite.

— Il n'est pas encore né celui qui me mettra à la porte pour prendre ma place ! s'offusqua le vieux gendarme.

— Sauf votre respect, Monsieur l'Ancien, je crois qu'il est déjà né et pas depuis hier !… Combien de temps te reste-t-il déjà avant ta retraite ?

— Mmmmhhh…

— Combien ? Articule, quand tu me réponds ! Deux ans ?

— Non, trois ! Et si on changeait de sujet ? proposa Cavalli.

— Comme tu veux ! Tiens, en parlant de jeunes, regarde celui-là sur son scooter. Depuis le temps qu'on leur rabâche de mettre le casque. Allez, tant pis pour lui… Il y en a qui cherchent vraiment le bâton pour se faire battre !

Anselin actionna les gyrophares de son fourgon afin de signaler leur présence à l'inconscient. À la vue des faisceaux bleutés, le jeune pilote comprit son erreur. Son visage transcrivait parfaitement ce qu'il devait se dire intérieurement :

— Eh merde !

Il s'arrêta aussitôt en montant son deux-roues sur le trottoir. Cavalli descendit le premier.

— Tu ne vas pas nous dire que tu ignores que le port du casque est obligatoire pour piloter un scooter ?

— Mais j'en porte un, monsieur ! répondit effrontément le jeune homme en lui présentant le casque qui pendait à son bras.

— Anselin ! Je crois que nous avons affaire à un jeune comique !

Considérant un peu plus l'adolescent qui lui faisait désormais face, Anselin lui lança :

— Écoute, premièrement, considère que si on t'arrête ce n'est pas

pour le plaisir, mais uniquement parce que tu ne sembles pas prendre en considération le risque mortel que tu encours en pilotant ton engin sans casque. Et, deuxièmement, évite de nous prendre pour des imbéciles en te montrant arrogant avec ton casque sur le bras au lieu de l'avoir sur la tête ! D'ailleurs, sache que nous aurions pu nous contenter de t'en faire simplement la remarque et te laisser repartir tranquille. Maintenant, puisque Monsieur fait le malin, nous allons officialiser cette remontrance !

Ouvrant en grand la porte latérale du fourgon, Cavalli invita le jeune homme à s'y engouffrer afin de le verbaliser dans un maximum de confort.

— Ton nom, ton prénom, ton état civil et ton adresse. Je t'écoute, annonça Cavalli.

— Alan Damet… je suis né le 12 février. J'ai 17 ans et j'habite au 15 rue de l'Abattoir. Je rentrais chez moi !

— Bien. Tu recevras ta contravention directement dans ta boîte à lettres. Préviens tes parents. Allez, tu peux rentrer chez toi… et avec le casque sur la tête !

Alan Damet fit profil bas. Sans un regard pour les hommes en bleu, il enfourcha son engin, s'enfonça rageusement le casque sur la tête, et quitta les lieux sans demander son reste. Il s'en voulait à mort d'avoir voulu faire de l'humour avec ces gendarmes qui, visiblement, n'en avaient aucun. La colère gagna son esprit.

— Putain d'enculés de flics ! 135 euros ! Comment je vais faire pour payer ça ? Bordel !… C'était bien le moment de me faire remarquer, en plus… Tant pis, j'y vais quand même !

Le front ridé par la colère, Alan Damet se mit à rouler tout droit, à l'opposé de son domicile.

2

L'un contre l'autre, Mickaël et Marine avaient longtemps marché. Depuis qu'ils avaient quitté leurs camarades, ils n'avaient que très peu parlé. Tous les deux semblaient vouloir profiter pleinement de leur contact quasi fusionnel. Marine avait proposé à Mickaël de se rendre à la plage de Penboch, à la sortie de la ville. À l'abri des regards, ils s'étaient installés, à même le sable fin, dans l'une des trois petites criques de ce bord de mer.

Les douces températures de l'arrière-saison bretonne octroyaient à ce moment un caractère encore plus tendre, plus « charnel ». Une brise à peine perceptible ridait tout juste la mer, que l'heure tardive rendait noire. Les deux jeunes gens la scrutaient sans cesse. Les vaguelettes régulières bordaient la plage d'un trait blanc rapidement dévoré par le sable.

— Ça va ?

— Oui, je me sens bien avec toi, Mickaël. Je… t'aime… osa-t-elle timidement.

— Tu sais, Marine. J'ai de plus en plus de mal à me passer de toi. Je pense à toi tout le temps. Moi aussi, je t'aime.

Il n'en fallut pas plus à ces deux adolescents pour se jeter chacun dans les bras de l'autre. Sans retenue, ils s'embrassèrent fougueusement, chaque langue avide de l'autre. Du fait de leur respiration, il n'était nul besoin, ni à l'un ni à l'autre, de prouver l'excitation qui le submergeait. Le désir se faisait de plus en plus pressant, de plus en plus irrésistible.

Mickaël se montra le premier le plus entreprenant. Déjà, à travers les vêtements, ses mains parcouraient lentement le corps de Marine. La jeune fille n'opposa aucune résistance. Au contraire, elle souhaitait s'abandonner, se soumettre à ses sens. Ceux-ci en voulaient davantage, en réclamaient encore plus. Elle ferma les yeux et chuchota :

— Oui… Mickaël… oh oui…

Le jeune adolescent comprit immédiatement le message. Lui-même

atteignait également le point de non-retour. Il le ressentait dans tout son être. Son excitation en devenait presque insupportable… incontrôlable.

Avec des signes d'impatience, il entreprit de déshabiller Marine. Lorsqu'il lui enleva son sous-vêtement, celle-ci ressentit comme une libération, une volonté violente d'être comblée. Alors, sans plus attendre, elle défit brutalement le pantalon de son amant, effleurant au passage le sexe tendu du jeune homme qui ne put réprimer un râle de plaisir.

En quelques soubresauts haletants, aussi rapides que grisants, les corps des deux jeunes adolescents se raidirent dans un plaisir incommensurable. Mickaël et Marine venaient de se donner l'un à l'autre. Paralysés par cette explosion de jouissance, ils restèrent ainsi un moment, sans réaction, sans parole.

Finalement, Mickaël redressa peu à peu la tête. Il plongea son regard d'acier dans celui de Marine. À la lueur de la lune, la jeune fille distinguait très nettement le contour du visage de son amant. C'est vrai qu'il était très beau garçon. Dès l'éveil de ses premiers sens, elle l'avait trouvé attirant. À cette seconde précise, elle ne s'étonnait plus de l'avoir accepté en elle.

— Tu te sens bien ? Je ne t'ai pas déçue ? s'inquiéta-t-il.

— Non… C'était… très bien. Merveilleux même…

— Pour moi aussi. C'était très… très agréable !

Tous deux se mirent à sourire. À nouveau, ils s'embrassèrent, moins fougueusement. L'heure était plutôt à la tendresse, au doux plaisir d'être ensemble.

— Tu sais ce que j'aimerais ? questionna Marine, le regard espiègle.

— Si c'est ce à quoi je pense, il faudrait que tu me laisses un peu de temps pour recharger les batteries !

— Mais non, idiot ! J'aimerais tout simplement que, tous les deux, nous prenions un bain de minuit ! annonça-t-elle.

Mi-surpris, mi-déçu, Mickaël, qui connaissait une frilosité assez développée, trouva l'idée plutôt saugrenue, voire peu réjouissante.

— Quoi ? Un bain de minuit ? En fin septembre ?

— Je te ferais remarquer qu'il y a des jours de juillet ou d'août où il fait moins chaud ! Tu te dégonfles ?

— Moi ? Me dégonfler ! Eh bien, va pour un bain de minuit ! Allez hop !

Devenu soudainement enthousiaste, Mickaël se dévêtit entièrement et se précipita dans l'eau. Au contact des flots, il ne put réprimer un important frisson que sa fierté tenta d'ignorer. Rapidement rejoint par Marine, tout aussi nue, ils se mirent à nager timidement. L'eau de mer, quelque peu saisissante, contraignit les deux jeunes gens à s'esclaffer à outrance.

— Alors ! Comment tu la trouves ?

— Nom d'un chien ! Qu'est-ce qu'elle est froide ! s'écria le jeune homme.

— C'est parce que tu ne nages pas assez ! Allez ! Essaie de me rattraper ! lança la jeune fille, comme un défi. Si tu m'attrapes, peut-être que toi et moi…

Le sous-entendu de Marine était suffisamment clair et explicite. Mickaël y détecta une nouvelle invitation au plaisir. Sa jeunesse ne demandait pas à être moins bien servie. D'un seul coup, il se lança vers le large, à la poursuite de la jeune adolescente.

C'est alors que Mickaël fut saisi par une étrange sensation. Il ne parvenait pas à s'expliquer ce que c'était vraiment. Cependant, la drôle d'impression persistait à le tenailler. Il sentait comme un effleurement au niveau de sa cheville droite. Sur l'instant, il n'y prêta pas plus d'attention. Mais soudain, la sensation se précisa jusqu'à en devenir réelle. Il en était sûr : quelque chose lui étreignait la cheville droite.

D'un geste réflexe, il voulut se défaire de cette présence anormale. Mais, l'étreinte se resserra davantage. Désormais, il se sentait comme prisonnier, comme… attaché.

— Marine ! Attends ! Il y a quelque chose qui vient de s'enrouler autour de mon pied !

— C'est tout ce que tu as trouvé pour me faire venir près de toi ? Sache que si tu me veux, il va falloir le mériter ! Alors, pas de triche ! Je t'attends !

— Mais déconne pas ! Je te jure ! Il y a quelque chose qui me tire sur la jambe !

L'intonation paniquée de Mickaël fit prendre conscience à Marine du sérieux de la situation. Elle commençait à faire demi-tour pour rejoindre son amant lorsque celui-ci se mit à hurler.

— Putain !! Y'a quelque chose là-dessous ! Bordel, c'est quoi cette connerie ?! Ça me tire vers le fond ! Mari… ne, Viens vi… te m'aider ! cria le jeune homme

Affolé, Mickaël buvait tasse sur tasse. En des gestes désordonnés, il semblait se débattre contre un agresseur totalement invisible pour Marine.

— Mickaël ! Arrête de déconner ! si c'est une blague, elle n'est pas drôle !

— Mais, merde ! Je te… jure, y'a… quelque… chose… là-… dessous…

L'adolescent éprouvait de plus en plus de difficultés à garder la tête hors de l'eau. Ses cris étaient de plus en plus saccadés. Désormais, Marine nageait à pleine vitesse pour venir porter secours à son jeune amant.

— Tiens bon ! J'arrive ! supplia Marine.

— Vite !… Je… n'ai… presque… plus… de forces !

Au moment où Marine allait tendre la main vers celle de Mickaël, celui-ci disparut brutalement sous les eaux, comme aspiré par un monstre marin. Cela eut le don de faire hurler de terreur la jeune fille qui, entre deux immersions à la recherche du disparu, appelait sans répit son amant.

— Mickaël ! Mickaël !

Sous l'eau noire, à quelques mètres de la jeune fille effrayée, Mickaël continuait à se débattre contre ce phénomène incompréhensible. Il plaçait un maigre espoir dans la petite quantité d'air, dont il avait réussi à emplir une partie de ses poumons, avant de sombrer entièrement. Mais déjà, la panique aidant, l'absence de respiration commençait à le faire souffrir. Une brûlure de plus en plus douloureuse lui barrait la poitrine. Une envie irrésistible de respirer le gagnait. Il suffoquait. De l'air ! Il lui fallait de l'air ! Ouvrir la bouche et s'emplir les poumons avec bonheur de cet oxygène ! Ouvrir la bouche ! Respirer !

Les idées de Mickaël devenaient moins précises. L'instinct de survie fut rapidement le plus fort, et commanda à ses lèvres de s'ouvrir. De l'air ! Mais au lieu de cela, une eau froide, salée, écœurante remplit ses poumons. Encore un battement de cœur… Puis, plus rien.

Entre deux eaux, le corps nu de Mickaël s'arrêta brusquement de s'agiter. Ses membres, devenus flasques, suivaient lentement les mouvements du courant comme s'il s'agissait d'un danseur en transe. De ses yeux encore ouverts et hébétés, il semblait regarder fixement droit devant lui, comprenant seulement à cet instant ce qui venait de se produire. Il venait de se noyer.

— Mickaël !! Mickaël !! hurlait Marine à la surface, atteinte par un

début d'hystérie.

L'adolescente crut qu'elle allait perdre la raison. Elle ne vit pas, à quelques mètres d'elle, le corps sans vie de Mickaël qui, au gré du courant, s'éloignait de plus en plus de la côte. Si la jeune fille avait bénéficié d'un don d'acuité visuelle hors normes, peut-être aurait-elle pu remarquer ces petites bulles d'air qui, à intervalles réguliers, s'éloignaient peu à peu d'elle en explosant sans bruit à la surface de l'eau. Une angoissante obscurité et un silence oppressant régnaient en maître. Marine se précipita alors hors de l'eau en poussant des hurlements de terreur. Elle venait d'assister à la noyade de son amant. Semblant prendre conscience du drame, elle se mit à vomir entre deux cris de détresse.

*

— Allô, la Gendarmerie ! Venez vite ! J'entends d'horribles hurlements sur la plage de Penboch ! Je ne sais pas ce qui se passe !

La voix affolée de la femme au téléphone ne laissait guère entrevoir un appel intempestif ou un canular. D'un simple coup d'œil sur la carte murale, le gendarme de permanence au Centre opérationnel constata qu'une patrouille se trouvait non loin des lieux. Il rassura le témoin.

— Madame ! J'envoie tout de suite une patrouille sur place. Veuillez rester visible afin qu'ils ne perdent pas de temps à vous chercher !

— D'accord, faites vite ! J'entends encore des cris. Ça me donne froid dans le dos !

Pressentant un événement sérieux, le gendarme se saisit, en un temps record, du combiné radio. Il appela :

— Patrouille Vannes, ici le Centre opérationnel ! Parlez !

La voix déformée par les ondes se répercuta dans l'habitacle du véhicule d'Anselin et Cavalli.

— Ah ! fit le vieux gendarme. Les affaires reprennent !…

— Transmettez Centre opérationnel… répondit Anselin

— De Centre opérationnel, pourriez-vous vous rendre à la plage de Penboch, au niveau du parking ? Un témoin y entend des hurlements.

— Reçu ! On s'y rend !

Cavalli avait déjà actionné les gyrophares, électrisant ainsi d'un bleuté blafard les clôtures et façades de maisons toutes aussi noires les unes que les autres. Par chance, la plage en question se trouvait à une petite distance de leur position. Si une agression y avait lieu, ils

pourraient y mettre rapidement un terme.

En peu de temps, ils arrivèrent en vue du lieu de leur intervention. Dans le halo des phares, une femme se mit à agiter les bras.

— Par ici ! Je n'ai pas osé y aller ! fit-elle. Éteignez votre moteur et écoutez !

Une fois le moteur coupé, un silence entoura le trio. Soudain, un cri strident, presque implorant leur parvint. Munis de leurs lampes de poche, les deux gendarmes se précipitèrent vers l'endroit d'où les hurlements provenaient. Les puissants faisceaux déchiraient la nuit, surprenant au passage l'envol effrayé d'une aigrette.

Brusquement, la blancheur des rais de lumière capta une forme humaine à demi recroquevillée sur elle-même. Une jeune fille tremblait de toutes parts, les cheveux trempés, le chemisier tout juste boutonné.

— Mademoiselle ! Nous sommes de la Gendarmerie ! Que vous arrive-t-il ? Que s'est-il passé ? Vous avez été agressée ? s'inquiéta Anselin, un genou dans le sable.

—…

S'adressant à Cavalli, il lança :

— File vite au fourgon, et rapporte la couverture qui se trouve à l'arrière. Cette jeune fille est frigorifiée !

Puis, apposant délicatement ses mains sur les épaules de l'adolescente, Anselin tenta une nouvelle fois de nouer le dialogue.

— Mademoiselle ! Répondez-nous ! Nous devons savoir ce qui s'est passé ! Nous sommes là pour vous aider ! C'est fini… Dites-nous ce qui s'est passé… Comment vous appelez-vous ?

— Marine… Kérhino… J'ai… dix-sept… ans…

Anselin ne comprit pas immédiatement le geste de la jeune fille. Elle semblait tendre le bras vers le large. Il put cependant entendre distinctement :

— Mi…ckaël…

En prononçant ces deux syllabes, le bras de la jeune fille s'était tendu vers la droite. Anselin remarqua alors la présence d'autres vêtements, une paire de baskets dans laquelle avaient été enfoncées des chaussettes, une chemise tirant sur le jaune pâle, un pantalon jean bleu et un caleçon.

— Ce Mickaël vous a agressée ? Il s'est enfui ? demanda l'enquêteur.

— Non… Mi…ckaël… répondit l'adolescente pointant son index

vers la mer, incapable d'en dire plus.

Il n'en fallut pas plus à Anselin pour comprendre le drame qui venait certainement de se jouer sur cette plage. Il imaginait très bien deux adolescents, transportés par la douceur et la tranquillité des lieux, s'adonner à un bain de minuit, et puis…

— Mickaël n'est pas revenu de sa baignade ?... Vous croyez… qu'il s'est noyé ? s'enquit Anselin.

C'est avec stupéfaction qu'Anselin vit la jeune adolescente redresser la tête et lui répondre avec colère :

— Je l'ai vu se noyer ! C'était horrible !

Cavalli arriva à ce moment-là. Il entendit très nettement la réplique coléreuse de la jeune fille. Il l'entoura de la couverture qui, rapidement, réchauffa le corps.

— Nous allons faire appel aux pompiers afin qu'ils vous prennent en charge. Vous avez subi un grand choc émotionnel. Vous ne pouvez pas rester comme ça. Venez… Nous allons déjà vous conduire dans notre fourgon. Vous aurez plus chaud. Allez… Venez… fit Anselin d'une voix rassurante.

L'effet fut immédiat. Marine Kérhino ne se laissa pas prier plus longtemps. Résignée, elle accepta l'aide des deux gendarmes pour se relever et marcher jusqu'au véhicule des forces de l'ordre. Pendant ce temps, Anselin passait en revue toutes les démarches qu'ils allaient devoir effectuer pour procéder à la recherche du disparu. Mais, d'abord, l'identifier. Pour cela, il dut s'adresser à la jeune fille qui, péniblement, parvint à monter dans leur véhicule d'intervention.

— Pouvez-vous me dire qui était… heu… enfin… qui est votre petit ami ?

— Mickaël… Mickaël Bonin… On fêtait… ses dix-huit ans… aujourd'hui…

Il s'agissait d'une confidence de trop pour la jeune fille. Une nouvelle fois, Marine redoubla de sanglots incontrôlables. D'un simple regard, Anselin demanda à Cavalli de rester près d'elle dans l'attente des pompiers. Dans le même temps, il composa un numéro, et porta son téléphone portable à l'oreille. Au bout de cinq sonneries, une voix forte, voire antipathique, se fit entendre dans le combiné.

— Le commandant, j'écoute…

— Bonsoir, mon commandant. Gendarme Garnéro à l'appareil.

— Ah, Garnéro, que vous arrive-t-il ? Et d'abord, quelle heure est-il ? s'inquiéta le commandant Mortier.

— Il est une heure du matin.

— Bien ! Quel type de catastrophe allez-vous encore m'annoncer ?

— Une bien triste affaire en apparence… Deux adolescents, une fille et un garçon, ont simplement décidé de prendre un bain de minuit, et le garçon semble s'être noyé. La jeune fille hurlait sur la plage. C'est pour cela que nous avons été appelés. Nous n'en saurons pas beaucoup plus ce soir. La gamine est choquée.

— Des mineurs ?

— La fille oui. Elle a dix-sept ans. Le garçon, quant à lui, fêtait ses dix-huit ans aujourd'hui !

— Diantre ! C'est bien triste tout ça. Vous avez retrouvé le corps ?

— Eh non, malheureusement ! Et, inutile d'entamer des recherches maintenant. La nuit est noire, sans lune. Il va falloir s'y mettre aux premières heures demain matin.

— Bien, je vais tout de suite faire la demande de concours des plongeurs et mettre en préalerte la section aérienne pour un survol de la zone pour demain matin.

— Pour information, la jeune fille est tellement choquée que nous la faisons évacuer par les pompiers.

— Vous avez raison, Garnéro. C'est plus sage. Quant à vous, ne traînez pas trop dehors ce soir. Vous avez du boulot demain matin.

— Très bien, mon commandant. Nous rentrerons après avoir effectué quelques petites vérifications. Tout d'abord, identifier formellement la personne supposée noyée, et prendre contact avec sa famille.

— Ok, n'hésitez pas à me rappeler si vous avez besoin de renforts. Bonsoir Garnéro.

Aussitôt la communication raccrochée, Anselin se rendit près des vêtements abandonnés sur le sable. Il tâta les poches du pantalon du jeune garçon. Il se sentit immédiatement rassuré car il y perçut la présence d'un portefeuille. À l'aide de sa lampe de poche, il éclaira la pièce d'identité trouvée à l'intérieur. La photographie d'un très bel adolescent au sourire épanoui semblait apporter une touche irréelle à ce dramatique événement.

— Mickaël Bonin… Bon sang de bon sang, quelle tristesse ! Mourir si jeune… songea-t-il.

Une chose était sûre. Anselin allait devoir réveiller une famille, et la plonger dans l'horreur et la souffrance de ce terrible drame. Un rapide

coup d'œil sur l'arrière de la pièce d'identité lui fit découvrir l'adresse où le malheur allait bientôt s'abattre.

Précautionneusement, il rassembla soigneusement les vêtements du disparu qui jonchaient le sable fin et froid. Puis, se redressant, il fixa longuement l'eau noire qui, dans une indifférence intolérable, semblait vouloir persister à atteindre le haut de la plage. Anselin ressentit un sentiment de colère à l'encontre de cette mer, si traître, si cruelle… si meurtrière.

De loin, Anselin vit le fourgon des secouristes arriver en trombe sur le petit parking de la plage. Ses gyrophares bleus tournoyaient follement. Les éclats bleutés ricochaient, comme par jeu, sur les rides de la mer.

Par acquis de conscience, Anselin balaya à nouveau les flots du faisceau de sa lampe. Le maigre espoir qu'il avait de repérer le corps du malheureux fut vite submergé par son évidente dérision. Il avait remarqué que la marée avait entamé sa phase descendante. Avec ce phénomène, le corps de Mickaël Bonin avait déjà été entraîné au beau milieu du Golfe du Morbihan.

Renonçant amèrement à ses recherches, il accéléra le pas en direction de Cavalli et des pompiers, s'enfonçant, par moments, dans du sable plus tendre. Il réprima avec difficulté un sentiment désagréable d'abandon d'un Mickaël Bonin certainement ballotté par des eaux aussi sinistres que cyniques.

Des eaux mortelles en quelque sorte…

3

— Bonsoir, monsieur le maire. Désolé de vous avoir réveillé mais, malheureusement, nous n'avions pas le choix. Vous connaissez la famille Bonin ? demanda Anselin.

— Oui, très bien. Des braves gens. Lui travaille dans une agence immobilière. Quant à madame Bonin, elle est caissière dans le supermarché de la commune. Ce sont des gens sans histoires. Ils ont deux enfants, enfin, ils avaient…

— Bon, il va falloir y aller. Inutile de retarder l'échéance… intervint Cavalli.

La maison de la famille Bonin respirait la simplicité et la modestie. Le pavillon ne présentait aucune originalité, ni particularité. Un véhicule ancien était stationné devant le garage, prêt à partir. Un muret de briques grises, non crépi, ceinturait un jardinet presque nu.

Le premier, le maire poussa le portillon de plastique blanc et se planta devant la porte d'entrée. Après un moment d'hésitation, il se retourna afin de s'assurer de la présence des gendarmes, puis pressa d'un coup sec le bouton de la sonnette. Un carillon conventionnel se fit entendre dans l'habitation. Quelques secondes passèrent, affreusement longues. Devant l'absence de réaction, le maire renouvela la sonnerie.

Une violente lumière jaillit alors à l'intérieur de la maison. Instinctivement, le maire fit un demi-pas en arrière et se trouva au même niveau qu'Anselin et Cavalli. Il s'agissait certainement d'un moyen comme un autre de se sentir épaulé dans l'annonce de la terrible nouvelle qu'il s'apprêtait à révéler à ces pauvres gens. En déverrouillant sa porte, monsieur Bonin ignorait encore qu'il l'ouvrait pour y laisser entrer le malheur.

— Que se passe-t-il ?! Les gendarmes ?…

De toute évidence, le visage de Marc Bonin était habité tant par la surprise que par l'incompréhension. Mais, rapidement, les traits de son visage laissèrent la place à ceux trop connus de l'inquiétude et de la

conviction que quelque chose de grave était arrivé.

— Que se passe-t-il ?! répéta-t-il. Pourquoi êtes-vous là ?!

— Monsieur Bonin… entama le maire avec un air gêné. Nous avons une bien mauvaise nouvelle à vous annoncer concernant Mickaël…

— Non ! Taisez-vous ! Je ne veux rien entendre ! coupa Marc Bonin, suffocant.

— Laissez-nous entrer, monsieur Bonin. C'est préférable… Nous devons vous parler, osa Anselin.

— Non ! Ne me dites rien ! Je ne veux pas entendre ça ! lança Marc Bonin, la voix étranglée par d'irrépressibles sanglots.

Les trois messagers du malheur savaient qu'une première étape venait d'être franchie. En prononçant le mot « ça », le père de Mickaël Bonin indiquait qu'il avait acquis l'idée que quelque chose de très grave était arrivé à son fils.

Pour le maire comme pour les deux gendarmes, il restait à déterminer si Marc Bonin avait bien compris que la mort lui avait arraché son fils. Anselin se lança :

— Monsieur Bonin, il va falloir être courageux… Voulez-vous que nous appelions un médecin ? Cela pourrait vous aider…

—…

— Mickaël a eu un accident… poursuivit Anselin, devant l'absence de réponse du père du disparu.

Marc Bonin éclata alors en pleurs pudiques et profondément silencieux. Les trois visiteurs constatèrent le relâchement soudain qui assaillit le père de famille. Ses épaules s'affaissèrent. D'une voix monocorde et inanimée, il demanda :

— Comment est-ce arrivé ?… Il s'est fait renverser avec son scooter ?… C'est ça ?…

— Heu… monsieur Bonin, il ne s'agit pas d'un accident de la circulation, intervint Cavalli.

— Comment ça ?... Vous m'avez dit que Mickaël avait eu un accident…

— Oui, c'est exact, reprit Anselin. Mais, pas de la route. En fait, votre fils Mickaël se trouvait en compagnie d'une jeune fille à la plage de Penboch, et ils ont décidé de prendre un bain de minuit…

— Un bain de minuit ?! répéta Marc Bonin. Mais, alors… Vous voulez me dire que Mickaël se serait… noyé ?!

— Oui, monsieur Bonin… Enfin, disons plutôt que, pour l'instant, Mickaël est porté disparu…

— Quoi ! Vous venez m'annoncer que mon fils serait mort noyé, mais que, finalement, vous n'en savez rien ?! Mais, vous vous foutez de moi ?! s'écria brutalement Marc Bonin.

— Malheureusement, il fait nuit noire et il n'est pas possible d'entamer des recherches par cette obscurité. Elles ne débuteront que demain matin aux premières lueurs du jour… informa Anselin.

— Mais, je m'en fous qu'il fasse nuit noire ! Mon fils est peut-être accroché à un rocher, à un bateau, je ne sais pas moi ! Il faut aller le chercher ! Maintenant ! s'énerva Marc Bonin.

— C'est que… malheureusement, la jeune fille qui était avec lui, a assisté à sa noyade…

Anselin cessa quelques instants de parler. Il guettait les réactions du père du jeune disparu. Puis, il poursuivit :

— Elle l'a vu sombrer et disparaître dans l'eau, sous ses yeux. Elle a tout vu. Elle en est d'ailleurs très traumatisée.

— Mon Dieu… Mon petit Mickaël… Mort… Comment vais-je annoncer cela à ma femme et à son petit frère ?

C'est à ce moment précis que madame Bonin apparut en haut des escaliers, un fin peignoir recouvrant sa maigre silhouette fantomatique. À la vue du visage de son mari, ravagé par les larmes, et des uniformes des gendarmes, elle ne put réprimer le formidable tourbillon qui s'empara de tout son être. Sans un bruit, elle s'effondra sur le palier.

— Vite, Jean-Jacques, appelle tout de suite un médecin, lança Anselin, tout en se précipitant vers la mère de famille, précédé par Marc Bonin.

Alors que l'homme éploré tenait avec précaution sa femme dans les bras, il plongea son regard dans celui d'Anselin et lui déclara laconiquement :

— Mon fils n'a pas pu se noyer. C'est impossible.

Saisi par ces paroles, dont la force de conviction ne pouvait être remise en cause, Anselin rétorqua, sans réfléchir :

— Comment ça, ce n'est pas possible ?

— Mickaël est un excellent nageur. Il venait de passer son diplôme de maître-nageur sauveteur !

Anselin demeura quelques secondes dubitatif. Il s'agissait là,

effectivement, d'un argument de poids pour toute personne amenée à refuser une telle réalité. Aussi, chercha-t-il des explications.

— Peut-être a-t-il été victime d'un malaise ou d'une crampe… Vous savez, ces temps-ci, l'eau est vraiment très froide.

— Non. Je vous dis que ce n'est pas possible. Mickaël n'a pas pu se noyer. Ce n'est pas possible. Je n'y crois pas ! se contenta de répondre Marc Bonin.

— Écoutez, un médecin va arriver et va vous prendre en charge. Je vais vous laisser ma carte de visite. À tout moment, vous pouvez me joindre ou me laisser un message. Dès demain, à la première heure, nous rechercherons votre fils à partir de Penboch. Pour le moment, je vous le répète, nous le considérons seulement comme disparu. Mais, je vous mentirais en vous laissant de faux espoirs. Je ne peux que vous demander de vous préparer au pire.

— Comment allez-vous faire pour le rechercher ? demanda Marc Bonin avec des yeux de chien battu.

— Des plongeurs de la Gendarmerie, appuyés par un hélicoptère, vont fouiller et sonder toute une zone de recherches.

Un bruit de voiture s'arrêtant, le claquement d'une portière, une discussion lointaine entre une voix inconnue et celle de Cavalli, indiquèrent à Anselin que le médecin requis venait d'arriver sur place. Après quelques minutes supplémentaires de réconfort, les deux enquêteurs se décidèrent à quitter les lieux, convaincus que la présence du docteur et du maire suffirait à accompagner moralement ce couple atteint par le malheur.

*

— Le jeune homme que nous recherchons, serait entièrement nu. Vous serez appuyés dans vos recherches par l'hélicoptère. Des questions ?

Anselin venait de s'adresser aux trois plongeurs qui finissaient de se préparer.

— À quelle heure a-t-il disparu exactement ? demanda l'un d'eux.

— Aux environs de minuit trente, au tout début de la marée descendante.

— Mouais… fit pensivement le responsable de l'équipe des plongeurs, la commissure droite de ses lèvres tordue par une grimace. S'il n'est pas coincé dans un parc à huîtres ou aux amarres d'un bateau, il peut être n'importe où ! Et dans ce cas, autant chercher une aiguille dans une botte de foin.

— Je sais, rétorqua Anselin. C'est pour cela que l'hélicoptère est là. Maintenant, si tout le monde est prêt, on peut y aller.

— C'est parti !

— Juste une chose, avant de commencer. Sachez que les parents du jeune disparu sont là-bas, sur le parking. Ils veulent voir tout ce qui se passe…

Un coup d'œil rapide en direction du parking, et déjà, les plongeurs de la Gendarmerie s'enfoncèrent dans l'eau. Les recherches débutèrent sous le regard médusé de quelques goélands et cormorans. Des zones de prospection avaient été préalablement délimitées. Suivant du regard la lente avancée des plongeurs, chacun savait que les recherches pouvaient, à tout moment, devenir macabres.

Anselin sentait derrière lui la présence des parents du disparu. En se retournant, il constata que les deux époux se tenaient l'un l'autre, entourés d'une aura de chagrin et de désespoir. Certainement impressionnés par l'ampleur des moyens engagés, ils se tenaient volontairement à l'écart. Peut-être s'agissait-il d'une façon, comme une autre, de chasser au plus loin la réalité qu'ils refoulaient au plus profond d'eux-mêmes.

Pour autant, ils ne perdaient rien des faits et gestes des enquêteurs. De temps à autre, leurs regards se perdaient dans le ciel, à moins qu'ils n'observassent avec inquiétude le balai incessant de l'hélicoptère bleu.

Au bout d'une demi-heure, vraisemblablement insoutenable pour le couple Bonin, les plongeurs informèrent Anselin que le premier secteur prospecté n'avait livré aucun cadavre ou élément de réponse. C'est alors que, par radio, Cavalli perçut le message radio des membres d'équipage de l'hélicoptère :

— De Papa Charlie, nous effectuons actuellement un vol stationnaire au-dessus de tables à huîtres. Nous distinguons une masse anormalement blanche. Cela peut correspondre à un corps.

— Anselin ! Envoie les plongeurs là où l'hélicoptère fait du surplace ! Ils ont remarqué quelque chose !

L'information fut aussitôt transmise aux plongeurs. À la même vitesse, les trois hommes prirent la direction désignée, là où les pales de l'hélicoptère ridaient affreusement les eaux du Golfe du Morbihan. Le rythme cardiaque d'Anselin s'accéléra. Il jeta un bref coup d'œil en direction des parents du jeune Mickaël. Il comprit que ceux-ci avaient parfaitement perçu l'effervescence qui venait de gagner les hommes en uniforme. Comme pour conforter leur dignité, les époux Bonin s'étaient redressés. Ils se tenaient droits, comme pour mieux combattre

et affronter la terrible réalité qui s'annonçait.

L'œil rivé sur les plongeurs, Anselin remarqua immédiatement le geste professionnel de l'un d'eux en direction des occupants de l'hélicoptère. La radio se mit alors à cracher à nouveau aux oreilles de Cavalli.

— De Papa Charlie. Corps du jeune homme retrouvé. Les plongeurs le ramènent au rivage. Fin de mission pour nous. Nous faisons retour sur base. Bon courage, les gars. Terminé.

Cavalli adressa immédiatement un geste de confirmation à l'attention d'Anselin. Les parents du jeune Mickaël comprirent aussitôt la situation, et se jetèrent dans les bras l'un de l'autre. Leurs corps, secoués d'innombrables soubresauts, indiquaient que leur chagrin atteignait son paroxysme.

Le docteur Éloi, médecin légiste de son état, fut appelé dans l'instant. La lente progression des plongeurs, escortant le corps du jeune noyé, devait lui laisser le temps d'arriver sur les lieux. Anselin profita de cette attente pour aller à la rencontre des parents éplorés.

— Madame… monsieur… vous l'avez compris. Nos plongeurs ont découvert un corps. L'un de vous aura-t-il la force, et le courage, de m'accompagner pour l'identification. Nous devons nous assurer qu'il s'agit bien de Mickaël.

— Oui. Moi, je le ferai, rétorqua Marc Bonin avec un regard presque méchant. Je suis sûr que ce n'est pas lui ! Je vous l'ai déjà dit cette nuit ! Ce n'est pas possible ! Mickaël n'a pas pu se noyer !

— Je l'espère pour vous… sincèrement. J'en serais le premier heureux, fit Anselin, dépité par tant de facultés à rejeter la réalité.

Les plongeurs n'étaient plus qu'à une vingtaine de mètres de la plage. Ils accompagnaient le corps sans vie avec beaucoup de précautions. Cinq minutes plus tard, reposant à même une planche, les plongeurs parvinrent à déposer le cadavre blanc sur le sable. Autant par pudeur que dans le but de le soustraire de la vue des différents badauds, le corps nu du jeune noyé fut entièrement recouvert d'un drap bleu ciel.

— Dès que vous êtes prêt, monsieur Bonin, vous me le dites, et nous irons voir le corps repêché… tenta d'encourager Anselin.

Un moment d'hésitation dut traverser l'esprit de Marc Bonin car il donna l'impression fugace de vouloir se lancer. Mais le doute venait très certainement de l'accaparer. Et s'il se trompait ? Et s'il s'agissait réellement de son fils ?

— On y va, monsieur Bonin ? incita Anselin.

— Oui, allons-y ! Finissons-en !…

Les deux hommes s'approchèrent du corps drapé. À quelques mètres de lui, Marc Bonin ralentit inconsciemment sa marche. Le moment de vérité tant redouté arrivait à échéance. Il ne pouvait plus reculer. Pourtant, à ce moment précis, il doutait de son courage.

— Quand vous vous sentez prêt, vous me le dites et mes collègues soulèveront le drap. Nous attendons votre signal.

— Mmhhh…

— Pardon ? Nous pouvons y aller ?

— Non ! Mais, allez-y quand même ! Soulevez ce foutu drap ! cria presque Marc Bonin, la peur au ventre.

À peine le drap avait-il été soulevé qu'un cri, qui n'avait rien d'humain, sortit de sa gorge. Les sons hideux de sa douleur et de son désespoir colportaient autant une détresse immense qu'un total abandon de sa raison. Chantal Bonin avait observé, seconde par seconde, le comportement de son mari. À l'instant où elle entendit le cri de son époux, elle tomba à genoux et se cacha le visage dans les mains. Cavalli, placé non loin d'elle, s'approcha et lui saisit doucement les épaules, faible acte de compassion.

Une fois encore, la misère humaine s'étala de tout son long sur l'ensemble des acteurs de cette funeste tragédie. Au milieu de cela, Anselin et Cavalli ignoraient encore que cette misère humaine n'avait pas encore livré son vrai visage. Le plus inimaginable allait bientôt surgir.

— Soyez fort, monsieur Bonin. C'est certainement facile pour nous de vous le dire, mais ne sombrez pas… pour votre femme, pour votre plus jeune fils, murmura Anselin à l'oreille de cet homme, vraisemblablement détruit à jamais.

— Je sais… mais… que c'est dur… répondit Marc Bonin dans un souffle.

— Nous attendons le médecin légiste pour qu'il examine le corps de votre fils et, à l'issue, nous vous indiquerons les démarches à effectuer, annonça Anselin.

— Le médecin légiste ?!… s'étonna ouvertement le malheureux père de famille.

— Oui, simple précaution d'usage… Nous devons écarter toute hypothèse de crime ou de délit. C'est la procédure, monsieur.

—…

Marc Bonin ne sut que répondre. Aucune autre hypothèse qu'un accident ne lui avait effleuré l'esprit. Le mot crime avait provoqué en lui un déclic et une impossibilité à réagir sereinement. Aussi, aidé par Cavalli, il se laissa raccompagner jusqu'au parking où sanglotait toujours Chantal Bonin.

Le « curé », surnom du médecin légiste, arriva quelques minutes plus tard. Il remarqua immédiatement le corps drapé au beau milieu de la plage et, tenant en main son cartable de cuir noir gonflé à bloc, il s'y dirigea d'un pas décidé.

— Bonjour docteur. Comment allez-vous ? s'enquit Anselin.

— Bien, bien… et vous-même, monsieur Garnéro ?

— Sans cette pénible noyade, tout irait presque pour le mieux…

— J'en déduis donc que ça se passe bien pour votre petit Jérôme, alors !

— Oui, tout à fait. Depuis la dernière séance de radiothérapie, tous ses résultats d'examens sont bons.

— Génial ! C'est votre compagne qui doit être contente et rassurée.

— Absolument, d'autant que, pour mieux s'en occuper et être constamment à ses côtés, elle a pris une année sabbatique. Elle reprendra le journalisme d'ici deux à trois mois !

— Parfait, parfait. Bien, qu'avons-nous aujourd'hui ?

— Eh bien, voyez-vous docteur, cette noyade est bien triste puisqu'il s'agit d'un tout jeune homme. Il s'est noyé le jour de ses dix-huit ans !

— Mince alors ! Quel coup dur pour les parents.

— Je ne vous le fais pas dire. Ses parents sont là-haut sur le parking.

Le « curé » se retourna et remarqua sans difficulté le couple touché par le chagrin. Depuis l'identification formelle du corps, ils ne s'étaient pas séparés une seule seconde. Ils étaient restés constamment blottis l'un contre l'autre, interdisant ainsi au malheur de s'incruster davantage entre eux.

— Pauvres gens. Bon, allons-y. Vous connaissez les circonstances exactes de la noyade ?

— Ce pauvre gamin et sa copine ont décidé de prendre un bain de minuit. Pour une raison que l'on ignore pour le moment, il a coulé à pic. Nous n'avons pas pu interroger son amie tant elle est choquée par ce drame.

— Je crois qu'on le serait à moins, rétorqua le médecin, tout en enlevant d'un coup sec le drap bleuté. Ah ! au moins on ne perdra pas

de temps à découper les vêtements ! C'était un beau gamin, dites-moi…

Puis, n'en disant pas plus, le « curé » se mit à quatre pattes dans le sable. L'examen commença aussitôt. Les yeux rivés sur le légiste, Anselin et Cavalli le regardèrent se pencher sur le corps, inspectant millimètre par millimètre la peau blanche du jeune garçon. Les minutes défilèrent. Par moments, les enquêteurs percevaient des semblants de grognements de la part du médecin. Plus le temps passait, plus Anselin sentit un malaise poindre en lui. Une mort accidentelle ne demandait pas autant de zèle. Qu'avait donc remarqué le docteur Éloi pour s'attarder sur les membres inférieurs de Mickaël Bonin, notamment la jambe droite ? Et pourquoi s'intéressait-il tout autant aux mains du défunt ?

Anselin en était à se poser ces questions lorsque, brutalement, le médecin se redressa. Une moue indiquant une contrariété s'était inscrite sur son visage. Son verdict tomba net comme un couperet.

— Désolé, mais j'émets un obstacle médico-légal !

La surprise fut totale pour Anselin et Cavalli. Pour les deux gendarmes, il s'agissait d'un accident de baignade. Pourquoi, contre toute attente, le médecin légiste refusait-il le permis d'inhumer ? Anselin s'inquiéta.

— Comment ça, un obstacle médico-légal ? Vous avez remarqué quelque chose d'anormal ?

— Pas remarqué, monsieur Garnéro. Constaté ! Pour moi, il ne semble pas y avoir de doute ! Il s'agit d'un meurtre !

— Quoi ?! s'étranglèrent Anselin et Cavalli à l'unisson.

— Tout à fait ! Un meurtre ! Venez voir !… invita le « curé ». Regardez ici, et ici…

Tour à tour, le docteur Éloi désigna la cheville droite et la main droite du jeune défunt. Les deux enquêteurs remarquèrent effectivement, sur la cheville, une marque rougie, comme l'empreinte laissée par un gros bracelet sur un poignet. Quant à la main droite, les deux gendarmes restèrent incrédules.

— Je vois bien une marque sur la cheville mais qu'y a-t-il sur la main droite ? questionna le premier Cavalli.

— La marque sur la cheville correspond à une trace laissée par une corde, expliqua le légiste. Quant à la main droite, il faut vraiment regarder de près : sous les ongles, vous y remarquerez des résidus de fibres. Elles proviennent certainement de la corde qu'il avait à la cheville. Ces infimes bouts de corde se sont incrustés sous ses ongles

lorsque ce jeune homme a voulu se défaire de celle qui lui étreignait la cheville.

N'étant absolument pas préparé à une telle hypothèse, la perspective d'un meurtre avait refroidi Anselin. Après tout, les explications du légiste ne démontraient pas de façon évidente qu'un crime avait été commis. Il lui en fit part.

— D'accord, il y a des traces de corde sur la cheville. Mais pourquoi, pensez-vous à un meurtre ? Ce jeune homme a très bien pu se prendre les pieds dans un cordage, paniquer et se noyer !

— Dans ce cas, répondit le médecin, comment se fait-il que vous ayez découvert son corps sans corde à son pied ?

— Peut-être est-il parvenu à se détacher au dernier moment, mais une fraction de seconde trop tard ! risqua Cavalli.

— Non, Jean-Jacques. Le docteur Éloi a raison. Ton hypothèse est tout à fait louable. Mais si sa cheville s'était prise dans une corde, comment expliquer qu'il ne soit pas resté à la surface le temps de se dégager ? Je te rappelle que ce jeune garçon venait d'obtenir son diplôme de maître-nageur sauveteur. Et puis, si c'était le cas, cela implique que l'autre bout de la corde était attaché à un point fixe. Il suffit donc de demander aux plongeurs de passer le secteur au peigne fin. Si une corde se trouve entre deux eaux, ils la trouveront.

— Bonne idée, monsieur Garnéro. Cela dit, je possède suffisamment d'éléments pour que le parquet demande qu'une autopsie soit réalisée, lança le médecin légiste.

— Je m'en occupe docteur. Je vais déjà en informer les parents. Je crois que cela ne va pas être simple. Ensuite, j'appelle le magistrat de permanence, soupira Anselin.

Sans les quitter des yeux, Anselin Garnéro se dirigea, d'un pas lent et lourd, vers les époux Bonin. Une fois de plus, il ressentit une grande lassitude. Il lui fallait encore jouer le rôle déplaisant de messager du malheur.

4

Pour la énième fois, Anselin s'était rendu compte combien le destin pouvait frapper n'importe qui, à n'importe quel moment. Le morbide n'avait cure de la sensibilité des gens, de leur histoire, de leur précédente souffrance. En un temps record, les époux Bonin avaient dû accepter, non seulement, la mort de leur fils mais également supporter que ce décès ait pu être consécutif à un meurtre.

Anselin eut toutes les peines du monde à se séparer de ces deux êtres complètement anéantis. Il savait que cette affaire d'homicide allait le conduire vers un nombre impressionnant de vérifications, d'auditions, de suspicion… Il n'avait pas encore commencé à mettre au point un plan de travail que, déjà, une question devenait obsédante. Qui pouvait en vouloir autant à un jeune homme dont le visage, même après le passage de Dame la Mort, avait conservé son intégrale innocence et beauté ?

Anselin fit rapidement le tour des investigations urgentes qu'il devait mener. Il allait devoir fouiller dans la vie privée de Mickaël Bonin. Pour cela, il devait savoir quelles étaient ses habitudes, ses fréquentations… Reconstituer l'emploi du temps du jeune homme devenait la priorité.

— Jean-Jacques, on va déjà commencer par l'hôpital. Peut-être que la jeune fille d'hier soir sera plus en état de répondre à nos questions. Elle devient un sacré témoin… Tu crois que… suggéra Anselin.

— Je sais à quoi tu penses… Malheureusement, on ne peut pas faire autrement que de la soupçonner, confirma Cavalli.

— Le meurtre a eu lieu alors que, d'après elle, ils n'étaient que tous les deux à prendre un bain de minuit. Le raisonnement et la conclusion me paraissent un peu trop simpliste. Et puis, elle ne m'a pas semblé posséder la force physique nécessaire pour accomplir un tel acte ! D'autant que, je ne sais pas si tu as remarqué, mais le jeune Bonin paraissait sacrément sportif !

— Simpliste ou pas, il ne faudra jamais perdre de vue que, si la

jeune Marine Kérhino est notre meurtrière, elle n'a sans doute pas la connaissance de toutes nos techniques d'identification criminelle.

— Oui peut-être… Bon, première chose à faire, rendre une petite visite à cette charmante Marine Kérhino. Elle a forcément des choses intéressantes à nous raconter.

En quittant les lieux les derniers, les deux enquêteurs rendirent au site la beauté et la quiétude qui s'y rattachaient. Dans leur dos, la mer repartait à l'assaut du littoral, dévorant centimètre par centimètre le sable qui ne demandait qu'à être foulé.

*

— Bonjour, Gendarmerie nationale. Pourriez-vous nous indiquer le numéro de la chambre de Marine Kérhino.

— Bien sûr, répondit l'hôtesse d'accueil avenante qui, après quelques rapides recherches, annonça : voilà ! C'est la chambre 364.

En pénétrant dans l'ascenseur, Anselin ne put réprimer un frisson désagréable. Les douloureux souvenirs de l'hospitalisation de son petit Jérôme lui revinrent avec violence en mémoire. Même si les derniers résultats d'examens laissaient augurer une rémission totale, les avertissements du neurochirurgien resurgirent.

— Il faudra constamment rester vigilants. Une rechute est toujours possible… lui avait-il martelé.

Avec détermination, Anselin chassa cette idée néfaste de son esprit et repensa à son enquête. Les portes de la cabine s'ouvrirent sur un large palier. La porte 364 se trouvait juste à l'entrée du service où la jeune fille, suspecte malgré elle, avait été accueillie dans la nuit.

En frappant délicatement à la porte, Anselin se rendit compte qu'il n'avait plus aucun souvenir du visage de l'adolescente. La nuit, le chagrin, l'hystérie avaient transformé ses traits. En ouvrant la porte, il se demanda si ce visage allait lui offrir l'apparence d'un ange ou le rictus du diable. S'il s'attendait à quelques évidences, il ne s'agissait pas de celles qui lui sautèrent aux yeux.

Le visage de Marine Kérhino reflétait la belle adolescence, l'innocence même. Son regard noir possédait quelque chose d'envoûtant, une sorte de force irrésistiblement attirante. Ses longs cheveux noirs, d'une élégante finesse et impeccablement coiffés, reposaient de part et d'autre de sa tête, plongeant encore plus ce magnifique visage dans un écrin de soie noire. Il ne faisait aucun doute que bon nombre de garçons devaient se retourner sur son passage.

À la vue des uniformes, les yeux de Marine Kérhino, tout en

s'embrumant, reflétèrent une certaine crainte. Les deux enquêteurs le remarquèrent aussitôt. Comment découvrir l'origine de cette impression de peur ? Le déroulement du drame défilait-il dans son esprit ? Pensait-elle qu'il allait lui être reproché de n'avoir pas tout tenté pour sauver son petit ami ? D'ailleurs avait-elle quelque chose à se reprocher ? Ou alors, cachait-elle de sombres pensées ?

Anselin regretta toutefois la présence des parents de la jeune fille. Il n'allait sans doute pas pouvoir se montrer aussi incisif qu'il l'aurait souhaité envers ce témoin providentiel. Face à lui, il avait quand même une jeune fille qui avait forcément assisté au meurtre de son petit ami.

— Assisté ou… ? songea-t-il.

— Marine Kérhino… Nous sommes les gendarmes qui vous ont recueillie sur la plage cette nuit après… entama Anselin sans terminer sa phrase afin de guetter au mieux les réactions de la jeune et frêle adolescente.

Pour toute réponse, elle hocha la tête. Visiblement, elle s'en souvenait. Puis, un filet brillant de larmes vint lui rayer chaque joue. Dans un faible souffle, elle parvint à articuler.

— Mickaël…

Faisant preuve d'apparente empathie, Anselin poursuivit son intervention.

— Il va falloir être forte. Nous avons retrouvé son corps, annonça-t-il délicatement.

— Mon Dieu… je … n'ai pas… pu l'aider… et maintenant… il est mort, pleura-t-elle.

— Voyons ! Vous ne voyez pas que ma fille n'est pas en état d'entendre ce que vous venez de lui apprendre ? Laissez ma fille tranquille ! s'offusqua énergiquement Jean Kérhino, le père de Marine.

Anselin savait que la présence des parents de la jeune fille risquait de compromettre gravement l'interrogatoire qu'il s'apprêtait à infliger à l'adolescente. C'est pourquoi, d'une injonction qui se voulait sans appel, il n'hésita pas à remettre le père de famille à sa place.

— Écoutez-moi bien, monsieur Kérhino. Il y a mort d'homme. Les faits sont suffisamment graves pour que ma présence s'impose dans cette chambre. Si, à la place du jeune homme qui s'est noyé, il s'était agi de votre fille, je pense que, dans les mêmes circonstances, vous n'auriez rien trouvé à redire ! Je me trompe ?

Piqué au vif, Jean Kérhino se sentit à la fois vexé et soudainement

pris d'un désagréable et fautif sentiment d'égoïsme. Le gendarme s'était montré particulièrement pertinent. Sa question était d'une implacable évidence. Il ne put que répondre faiblement par l'affirmative, tout en s'excusant.

— Bien ! Maintenant, si vous n'y voyez pas d'inconvénient, nous désirerions nous entretenir seuls avec votre fille.

— Mais…

— S'il vous plaît, monsieur. Ce ne sera pas long.

Par réflexe, le père de famille lança un regard interrogateur à sa fille. Celle-ci lui répondit d'un hochement de tête. À regret, il se résigna à quitter la pièce en adressant un signe de tête à son épouse, restée constamment silencieuse. Lentement, la porte se referma, laissant planer dans la chambre une ambiance tendue. Volontairement, Anselin maintint le silence tout en restant à fixer la jeune fille alitée.

— Pourquoi me regardez-vous comme ça ? Qu'y a-t-il ?… osa demander Marine Kérhino.

Réfléchissant à la façon d'aborder le plus innocemment possible la conversation, Anselin porta ses deux mains jointes à ses lèvres, comme s'il priait. Puis, il rompit le silence.

— Depuis combien de temps connaissiez-vous Mickaël Bonin ?

— Depuis la classe… de sixième.

— Cela fait longtemps qu'il était devenu votre petit ami ?

— Quatre mois.

— Tout se passait bien entre vous ? demanda Anselin.

— Oui, pourquoi ?…

— Quelqu'un était-il jaloux de votre relation ? intervint Cavalli, qui ne perdait pas une miette de toutes les réactions de la jeune fille.

C'est ainsi qu'il remarqua la légère crispation qui sembla la gagner. Ses doigts commencèrent à torturer la maigre couverture.

— De la… jalousie ? Non…

— Vous êtes sûre ? interrogea Anselin, d'un ton beaucoup plus sévère.

— Mais bien sûr que j'en suis sûre ! Et pourquoi me posez-vous toutes ces questions ? s'inquiéta-t-elle.

Pour la première fois, Marine Kérhino s'était exprimée avec assurance. Fugacement, Anselin eut la sensation que la douleur, le

chagrin et le traumatisme subis avaient brutalement quitté la jeune fille. L'impression qu'il avait devant lui une autre personnalité disparut dès lors qu'elle demanda à nouveau :

— Pourquoi toutes ces… questions ?… On dirait que vous me cachez… quelque chose. Que se passe-t-il ?

— Nous avons un problème avec la noyade de Mickaël, dévoila Anselin. Sa noyade n'est peut-être pas accidentelle. Vous voyez ce que je veux dire ?

La tension qui régnait désormais dans la chambre d'hôpital n'avait rien de comparable à celle du début de la conversation. Dans l'esprit des enquêteurs, il s'agissait d'un moment où tout pouvait basculer. C'était le moment propice aux aveux, ou au début d'une épreuve de force, où chacun devait rivaliser d'ingéniosité et d'intelligence pour cacher son véritable jeu. Mais que se passait-il dans l'esprit de Marine Kérhino ? Ses larmes redoublèrent subitement.

Comme un château de cartes, les jalons que venait de positionner Anselin s'écroulèrent d'un coup lorsque la porte de la chambre s'ouvrit brutalement. La silhouette massive d'un médecin, stéthoscope à son cou, apparut dans l'encadrement. Sans le voir, Anselin ne perçut que la voix de Jean Kérhino.

— Vous voyez docteur ! Regardez dans quel état se trouve maintenant ma fille ! Que s'est-il passé pour que tu sois dans cet état ma chérie ? Hein ? Dis-moi !

— Ils disent que, pour Mickaël, ce ne serait pas un accident, sanglota la jeune fille.

— Quoi ?! Mais, vous êtes fous de dire cela à une gamine comme ma fille ? s'étrangla Jean Kérhino, chez qui une colère naissante ne demandait qu'à exploser.

— Messieurs, je vais être obligé de vous demander de sortir de cette chambre. Mademoiselle Kérhino n'est pas en état de répondre à vos questions. Elle a subi un grave traumatisme psychologique en assistant à la mort de son ami. Soyez compréhensifs ! déclara fermement le médecin, soucieux d'atténuer la tension électrique qui régnait dans cette chambre.

— Oui, je comprends, répondit calmement Anselin, tentant ainsi de ménager la susceptibilité du praticien.

Le gendarme Garnéro connaissait très bien les nombreux et réguliers rapports de force stériles entre le milieu médical et celui des forces de l'ordre. Chacun campait sur ses positions ; les nécessités d'une enquête contre le secret médical. C'était souvent affaire de relations

conflictuelles. Mais, dans le cas présent, Anselin ne pouvait se permettre de voir son enquête connaître un coup d'arrêt dès son commencement. Aussi, avec une pondération extrême, il s'adressa au médecin :

— Nous allons quitter immédiatement cette chambre. Toutefois, me serait-il possible de m'entretenir rapidement avec vous, docteur ?

— Oui, bien sûr, suivez-moi.

Sans attendre, le praticien entraîna le gendarme Garnéro dans un recoin désert du couloir.

— Je vous écoute.

— Voilà, avec les parents de cette jeune fille, vous êtes le premier en dehors des enquêteurs et de la famille du jeune noyé à l'apprendre. Le décès du petit ami de votre patiente est bien consécutif à une noyade mais, malheureusement, quelqu'un l'a aidé. En deux mots, il s'agit d'un meurtre ! Vous comprendrez donc que Marine Kérhino devient pour nous un témoin de très grande importance !

Le médecin parut très ennuyé. Il se pinça légèrement la lèvre inférieure entre l'index et le pouce. Puis, relâchant sèchement son étreinte, il lança à l'adresse d'Anselin.

— Si vous étiez à ma place, prendriez-vous le risque de permettre à quelqu'un de pousser cette gamine dans ses derniers retranchements avec la forte probabilité de la conduire vers un suicide ?

Anselin comprit immédiatement le message. Malgré la gravité des faits qui concernaient de près la jeune fille, ce médecin refusait que les enquêteurs interrogent plus avant ce témoin providentiel.

— Vous pensez vraiment qu'elle pourrait tenter de mettre fin à ses jours ? demanda Anselin, dubitatif.

— Monsieur, vous êtes ici dans un service qui a l'habitude de traiter des traumatismes divers subis par une population jeune, des adolescents le plus souvent. Vous êtes visiblement à des années-lumière de connaître la complexité du mental chez les ados. Je pourrais vous raconter, pendant des heures, des cas tous aussi différents les uns que les autres, mais dont l'issue est identique : le suicide. Certains jeunes fanfaronnent le matin à onze heures et, à onze heures trente, vous les découvrez trois étages plus bas, le crâne fracassé sur le bitume. Alors, je ne vous dirai pas si je pense que cette jeune patiente peut, ou non, tenter de mettre fin à ses jours. Tout ce que je peux vous dire est que je n'en prendrai pas le risque.

— Très bien docteur. Je n'insiste pas, bien que cela soit très fâcheux pour notre enquête. J'espère seulement qu'elle ne détient pas

d'informations capitales que nous ne pouvons pas recueillir et qui nous font perdre un temps extrêmement précieux…

Alors que les deux hommes allaient se quitter, Anselin tenta sa dernière chance.

— Docteur !

— Oui ?

— Pourriez-vous m'accorder une seule petite faveur ?

— Cela dépend.

— Pourriez-vous juste lui demander où ils ont passé leur soirée hier soir ? Nous ne pouvons pas nous permettre de perdre autant de temps à essayer de reconstituer leur emploi du temps.

— C'est dans mes cordes. Restez là, je reviens.

Deux minutes plus tard, le médecin compatissant sortit de la chambre et vint directement trouver Anselin. Machinalement, il lui dit :

— Pizzeria Régalito. Centre-ville de Vannes. Ça vous va ?

— Parfait, docteur. Merci beaucoup pour votre aide. Vous ne verrez pas d'inconvénient à ce que nous vous appelions régulièrement afin de prendre, non seulement, de ses nouvelles, mais également de savoir à partir de quel moment nous pourrons l'interroger ?

— Décidément, vous n'êtes pas du genre à lâcher facilement prise ! Mais, c'est entendu, vous pourrez m'appeler.

Les deux hommes, sourires en coin, se saluèrent respectueusement. Il restait désormais à Anselin, et à Cavalli, à remonter le temps et à connaître avec exactitude l'emploi du temps des derniers jours des deux jeunes tourtereaux tragiquement séparés.

*

Cavalli se présenta le premier devant la double porte battante de la pizzeria Régalito. D'un geste énergique, il poussa le battant de droite, mais celui-ci refusa catégoriquement de s'ouvrir. Ne baissant pas pavillon, il s'empara de la poignée gauche et renouvela son geste. Le second battant opposa la même résistance.

— Mon pauvre Jean-Jacques ! C'est pourtant simple ! C'est écrit sur la porte : Tirez !

— Ah nom d'un chien ! À chaque fois, je me fais avoir !

— Je te rassure… Une fois sur deux il m'arrive la même chose ! Et, à chaque fois, on a toujours l'air aussi con !

— pfff… soupira Cavalli, un brin vexé.

Parvenant enfin à pénétrer dans le restaurant italien, les deux enquêteurs furent aussitôt saisis par l'odeur si caractéristique et affriolante des pâtes à pizza cuites au four à bois.

À peine avaient-ils eu le temps de s'avancer dans l'allée principale qu'un homme à grosse moustache, très jovial, vint à leur rencontre. Sur le moment, l'accent employé ne laissa planer aucun doute possible sur les origines italiennes de ce personnage, visiblement haut en couleurs.

— Bonjour, messsié les gendarmes ! Qué pouis-je faire pour vous ?

— Bonjour, vous êtes le propriétaire des lieux ? demanda autoritairement Cavalli.

L'homme jovial fut saisi par l'évidente gravité de l'intonation du vieux gendarme. Il se défit immédiatement de son sourire et se présenta.

— Oui. C'est moi. Albert Agard.

Les deux enquêteurs se regardèrent, incrédules. Non seulement, leur interlocuteur se départit de son sourire mais, avec lui, son accent italien s'était subitement envolé. Du reste, avec un nom pareil, ils auraient eu beaucoup de mal à l'imaginer fréquenter les bancs d'une école des faubourgs de Rome ou d'un coin perdu de Sicile.

— Nous souhaiterions savoir si ce jeune homme a dîné hier soir dans votre restaurant ?

Joignant le geste à la parole, Anselin présenta au restaurateur, fraîchement naturalisé français, la photographie de la pièce d'identité de Mickaël Bonin. Les yeux d'Albert Agard s'arrondirent et, timidement, il finit par répondre par l'affirmative.

— Pourquoi ? Vous le recherchez ? Moi, je n'ai pas eu de problème avec sa tablée !

— Sa tablée ? s'étonna Cavalli.

— Oui, ils étaient sept ! répondit le restaurateur.

— Sept ? reprit Cavalli en regardant Anselin.

— C'est ça… sept. Quatre garçons et trois filles, rétorqua le faux italien, ne comprenant rien à la réaction des gendarmes.

— Ils avaient tous le même âge ? interrogea Anselin.

— Je ne leur ai évidemment pas demandé de pièces d'identité, mais à vue d'œil cela semblait être le cas. Même qu'ils étaient plutôt bruyants ! N'est-ce pas, Thomas ? Hein qu'elle était bruyante la table

des jeunes d'hier soir avec celui-ci sur la photo ?

Le propriétaire des lieux venait de prendre à témoin l'un de ses serveurs. L'employé présentait très bien. Jeune, sa coupe de cheveux décolorés à la dernière mode agrémentait encore plus son physique déjà avantageux. Ce dernier, d'abord surpris par la question, resta un instant figé. Puis, reconsidérant la question, il confirma tout en jetant un œil à la photographie. Anselin remarqua aussitôt l'expression de surprise qui venait de modifier les traits du visage du jeune serveur. Il fut convaincu qu'il le connaissait. Il fallait qu'il en ait le cœur net. Alors que le jeune serveur s'éloignait, Anselin le rappela.

— Dites, jeune homme, pourriez-vous revenir s'il vous plaît ?

L'employé offrit un visage rougi aux yeux des deux gendarmes et de son patron. Comme il semblait ne plus savoir que faire, avancer ou attendre, Anselin dut insister.

— Revenez ici, je vous prie. Vous m'avez paru surpris en voyant la photographie de ce jeune homme. Vous le connaissiez ?

— Heu, non… répondit-il troublé.

Remarquant la fébrilité du serveur et l'hésitation avec laquelle il avait répondu, Anselin persista.

— Vous êtes sûr ? On aurait pu croire le contraire ! Vous savez, il s'est passé quelque chose de grave, alors autant jouer carte sur table ! Ce jeune garçon a été assassiné ! Alors, nous n'avons pas le temps de jouer aux devinettes. Si vous le connaissiez, dites-le-nous tout de suite ! Et pour commencer, dites-nous comment vous vous appelez et quel âge vous avez ?

— Thomas Vaullier… J'ai vingt-deux ans… Il est mort ?… fit-il d'un air encore plus abasourdi.

Voyant que le jeune homme ne répondait toujours pas à la question posée, Cavalli commença à monter sur ses grands chevaux.

— Bon ! Vous allez nous faire attendre combien de temps avant de nous dire si, oui ou non, vous connaissiez ce garçon sur la photographie !

Le haussement de ton de Cavalli provoqua une réaction immédiate chez l'intéressé.

— Non. Je ne le connaissais pas.

— Vous êtes certain ?! Parce que si vous nous cachez quelque chose, nous finirons par le savoir.

— Non, je vous dis que je ne le connaissais pas avant qu'il ne vienne

manger ici, hier soir, affirma le jeune serveur, avec cette fois-ci plus d'assurance.

— C'est vous qui les avez servis ?

— Oui.

— Vous n'avez rien entendu de particulier dans leur conversation ? Une querelle peut-être ?

— Non, rien de particulier. Ils avaient plutôt l'air de bien s'entendre.

— Vous ne connaissiez personne de leur groupe ? intervint Cavalli.

— Non, ils étaient tous plus jeunes que moi. En revanche, je les ai entendus parler d'un endroit où ils se retrouvaient souvent,… Le Saint Ex.

— Le Saint Ex ? s'enquit Anselin.

— Oui, c'est un bar très fréquenté non loin du port. En fait, le nom exact est le Saint Exupéry, mais tout le monde l'appelle Le Saint Ex.

— Bien, je prends note. C'est vraiment tout ce que vous pouvez nous dire sur eux ?

— Euh… entama le jeune serveur, adoptant un air un peu gêné. J'ai cru comprendre qu'il y avait une petite embrouille d'argent entre le gars de la photo et un autre…

— Ce serait trop de vous demander de nous en dire plus ?… lança Cavalli, un brin agacé.

— À un moment donné, le garçon de la photo a renvoyé un autre gars dans ses buts parce qu'apparemment, il lui devait pas mal d'argent.

— C'est tout ? Vous ne savez pas pourquoi il lui devait cet argent ? fit Cavalli.

— Non. Pour information, je suis payé pour servir les clients, pas pour leur tenir le crachoir, rétorqua le serveur de plus en plus sûr de lui.

— Oh, un ton en-dessous s'il vous plaît. Chaque bribe de leur conversation est importante. Alors, essayez de forcer votre mémoire, peut-être avez-vous entendu autre chose qui pourrait nous aiguiller davantage ?

Après un court moment de réflexion, la réponse tomba net, sans appel.

— Non. C'est tout ce dont je me souviens.

— D'accord. Nous aurons certainement besoin de recueillir officiellement votre témoignage. Nous vous demanderons de passer demain après-midi à la brigade. Si d'aventure d'autres détails vous revenaient en mémoire, veuillez prendre attache avec nos services.

Anselin s'apprêtait à quitter les lieux lorsque, subitement, il se ravisa.

— Ah si ! Une dernière chose ! Est-ce que, par le plus grand des hasards, l'un des sept jeunes aurait payé son repas par chèque ou par carte bancaire ?

— Oh ça non ! Je peux vous répondre tout de suite parce que c'est moi qui ai encaissé. Je peux vous dire qu'ils avaient dû en racler des fonds de tiroir parce que je me suis retrouvé avec une quantité phénoménale de petite monnaie. Remarquez, ça ne me dérange pas… ça dépanne bien !

Après de banales formules de politesse, Anselin et Cavalli sortirent du restaurant italien, à demi satisfaits de cette vérification. Quelque chose disait à Anselin que le jeune serveur ne s'était pas totalement confié. Qu'à cela ne tenait, il le reverrait le jour de sa déposition. Il serait alors temps de se montrer un peu plus persuasif.

Mais pour l'heure, une nouvelle vérification s'imposait. Ils savaient désormais qu'ils étaient sept autour de la même table peu avant le meurtre de Mickaël Bonin. Et si le meurtrier était l'un d'eux ?

Déterminer l'identité des cinq autres jeunes gens devenait, à présent, la mission prioritaire. Pour cela, Anselin et Cavalli devaient se rendre à la prochaine étape de leur enquête : le Saint Exupéry.

*

Les volets métalliques interdisaient à toute lumière du jour de prendre possession des lieux. Après deux cambriolages gravement préjudiciables pour ses affaires, Jean Kérhino avait décidé de mettre les moyens pour protéger son magasin.

Pénétrant par la porte de service, il la referma aussitôt et pressa le bouton de l'interrupteur. De violents éclairs annoncèrent l'éclairage blanchâtre des néons du plafond. Sans attendre, Jean Kérhino se mit à déambuler sans but à travers les différents rayonnages de son commerce. Ses yeux se braquèrent alors sur une rangée de combinaisons de plongée. Il ne put détacher son regard du présentoir.

De ses doigts tremblotants, il effleura l'épaisse couche imperméable du premier vêtement de caoutchouc. Des gouttes de sueur perlèrent sur le front de Jean Kérhino. Vite ! Il lui fallait faire vite ! L'humidité que conservait la combinaison prouvait encore son récent séjour dans

l'eau. Hâtivement, il saisit plusieurs feuilles de papier absorbant et se mit à l'ouvrage. Pas un centimètre carré n'échappa à la méticulosité de Jean Kérhino.

Une fois le travail d'assèchement terminé, il tourna les talons et se rendit d'une démarche mécanique à l'autre bout de son magasin. Là encore, les gestes furent tout aussi précis. Le papier absorbant fut passé et repassé sur toute la surface de cette unique bouteille d'oxygène parmi la vingtaine d'autres exposées en rayons.

Ce n'est que convaincu de n'avoir rien oublié que Jean Kérhino finit par s'asseoir contre la paroi froide de son magasin. Une seule idée lui taraudait l'esprit, une véritable obsession. Ainsi donc les gendarmes avaient déterminé que la noyade de Mickaël était consécutive à un meurtre. Comment cela était-il possible ? Que faire ?

Toutes ces questions créèrent en lui une panique insurmontable.

5

Le jeune homme se tenait droit, calme, semblant défier de sa stature musclée l'ensemble de la ville qui, de la fenêtre ouverte de sa chambre d'hôtel, s'offrait à son regard d'acier. L'hôtel du voyageur avait pour double avantage d'être peu onéreux, tout en permettant aux clients du troisième étage de bénéficier d'une vue imprenable sur le vieux centre ville. L'œil était immanquablement attiré par de superbes maisons hautes à colombage. En toile de fond, l'imposante cathédrale de la vieille cité semblait veiller sur ce décor moyenâgeux.

Damien De Tursac occupait l'une des six chambres du troisième étage. Arrivé le vendredi soir, il se sentait enfin libre. Gâchant soudainement la douceur de la vue dont il bénéficiait, les douze derniers mois de son existence lui revinrent en mémoire, désagréables. Les cris, les bassesses, les moqueries, les humiliations, tout s'entremêlait et le contraignit à fermer les yeux pour tenter d'oublier. Les événements de la nuit précédente prirent alors le relais. Grâce à cela, il avait enfin pu tirer un trait sur cette année passée, et y mettre définitivement un terme.

Rouvrant les paupières, son regard se posa naturellement sur son lit à peine dérangé. Il constata que le couvre-lit, d'un rouge plus que douteux, avait conservé l'empreinte de son corps. En rentrant le plus discrètement possible de sa folle nuit, le jeune homme s'était simplement allongé, se refusant à se glisser sous les draps. C'est ainsi que le sommeil l'avait frappé.

À vingt ans, Damien de Tursac avait déjà connu une existence relativement agitée. De nombreux déménagements dans les plus grandes villes françaises, les difficiles intégrations dans les différentes écoles, les internats, tout cela avait rythmé sa vie d'enfant et d'adolescent. Et puis, surtout, il y avait ces horribles vacances dans le vieux et sordide château familial dans le Périgord. Il avait toujours haï la forêt du domaine qui effleurait l'aile est de la demeure. Pour lui, elle s'apparentait à une véritable armée de troncs noueux d'un verdâtre repoussant, coiffés de branches feuillues menaçantes recouvertes d'inquiétantes et filandreuses draperies de lierre, prêtes à

engloutir quiconque aurait osé s'y aventurer.

Damien se remémorait combien il avait souffert de l'absence criante d'une mère attentive et aimante. Son enfance, puis son adolescence, avaient été agrémentées d'une éducation stricte et austère dans cet univers fermé à toute camaraderie. Jamais, il n'avait pu se lier d'amitié avec un autre garçon ou une fille de son âge. Dès que les portes du château se refermaient, l'ennui et la solitude devenaient ses uniques compagnons. Les seules sorties autorisées avaient lieu le dimanche matin, pour la messe dans la bourgade.

— Un de Tursac va toujours à la messe ! Bien que tu ne sois qu'une pièce rapportée, tu respecteras cette tradition ! lui avait hurlé son beau-père, la seule fois où Damien avait osé s'opposer à ce rite immuable depuis tant d'années.

Car, Charles-Henri de Tursac, son beau-père, n'avait de cesse de lui rappeler qu'il n'était pas son fils mais uniquement le fils de sa femme. L'unique jour où Damien avait tenté d'en savoir davantage sur son vrai père, sa journée s'était rapidement transformée en un véritable enfer. Il l'avait tout de suite compris, lorsqu'il avait vu son beau-père ôter son ceinturon de cuir noir, noir comme ses pensées, noir comme le diable. À chaque coup de ceinturon qui lui martelait le corps, correspondait un mot tout droit sorti de la bouche haineuse de son tortionnaire :

— Tu n'as pas de père ! Ton père n'existe pas ! Tu entends ?! Ton père n'existe pas ! Tu as compris ?!

La douleur avait fini par avoir raison du pauvre gamin, et il s'était entendu répondre qu'il avait compris et que, plus jamais, il ne poserait la question. Il avait toujours tenu la promesse, jamais il n'en avait reparlé… Mais, toujours, il y pensait. C'était d'ailleurs devenu une obsession. Son père, qui était-il ? Où vivait-il ? Était-il toujours vivant ?

Jour après jour, il s'était renfermé, recroquevillé sur lui-même. La recherche du contact avec les autres enfants ou adolescents de son âge ne l'intéressait plus. Ils représentaient trop la vie qu'il aurait aimé avoir. Dans ce contexte, le jeune homme n'avait jamais connu un seul sentiment d'amitié, encore moins d'amour.

Petit à petit, toutes ces années l'avaient définitivement persuadé que l'amour parental n'était que pure utopie. En revanche, cela l'avait aguerri. Damien s'était forgé un caractère hors du commun. Et, bien malgré lui, il était devenu insensible à bien des choses, à commencer par l'amour. Même tout sentiment d'amitié lui était totalement étranger.

Par chance, au lieu de devenir instable, le jeune homme avait développé un formidable esprit de battant, presque une rage. Pourtant, alors que la condition sociale de son beau-père aurait pu lui apporter l'assurance d'une certaine aisance, il avait décidé de tout plaquer. Une envie de plus en plus irrésistible couvait en lui.

Non sans une pointe d'orgueil, il se souvint de ce fameux jour où, à dix-neuf ans, il s'était enfin résolu à claquer la porte du manoir familial. Il ne s'était même pas retourné vers cet immense portail grinçant de fer forgé aux immenses piliers austères, qui l'avait emprisonné pendant tant d'années. Nanti d'un simple sac à bandoulière, d'une coupure de journal écornée, d'un acte d'état civil et d'un papier officiel, il s'était directement rendu à la gare. Au moment où il avait pris place dans ce wagon de deuxième classe, il avait compris qu'il quittait sans regret ce monde bourgeois au sein duquel il ne s'était jamais senti à sa place.

Un an avait passé. Une année pendant laquelle il avait encore dû faire face à la réalité de la vie, sa dureté, ses désillusions, ses déceptions, mais également ses joies même si celles-ci étaient plus rares.

Pour autant, cette nuit lui avait enfin permis de se vider de tout ce poids. Désormais, il se sentait libre, heureux. Une nouvelle vie débutait pour lui, une vie qu'il avait choisie,… Sa vie.

C'est au moment où il ressentit une pointe de fierté enivrante lui chatouiller le ventre que le bruit caractéristique d'un véhicule s'arrêtant brutalement dans la rue attira son attention. Il se remit à la fenêtre de sa chambre et s'y pencha légèrement. Il remarqua alors deux gendarmes sortir prestement de leur voiture bleue. Les deux portières claquèrent à l'unisson avec un bruit métallique, que les façades des deux immeubles, se faisant face, s'empressèrent de répercuter et d'amplifier. En voyant les deux occupants du véhicule de Gendarmerie immobiles devant son hôtel, Damien de Tursac ressentit un malaise. La boule de fierté qui le tenaillait jusqu'alors se transforma subitement en une angoisse incontrôlable. En proie au doute, il se précipita sur son couvre-lit rouge et s'enfonça la tête dans l'oreiller. Une seule et unique question vint lui hanter l'esprit : Avait-il vraiment fait le bon choix ?

*

— Ce sera quoi, pour ces messieurs de la Gendarmerie ?

— Tu prends quelque chose Anselin ?

— Oui, je prendrais bien un café ?

— Dans ce cas, deux cafés, s'il vous plaît. Bien serrés les cafés, si possible.

— Au Saint Ex, tout est possible ! C'est parti pour deux cafés bien serrés.

Les deux enquêteurs mirent à profit la préparation de leur petit noir pour s'imprégner des lieux. Tout en laissant errer son regard dans les moindres recoins du bar, Anselin fit mentalement un rapide point de la situation de son dossier :

— Hier soir, on nous annonce une noyade. Ce matin, on découvre le cadavre. Dans le même temps, on apprend qu'il s'agit en fait d'un meurtre. La victime fait partie d'une bande de sept copains, trois filles, quatre garçons. L'un des garçons semblerait avoir une dette d'argent envers le noyé. Leur QG est ce bar, plutôt classe d'ailleurs… Et pour compliquer la chose, le serveur aux cheveux décolorés de la pizzeria paraît nous faire des cachotteries, songea-t-il.

— Et voilà ! Deux cafés pour ces messieurs !

— Merci, fit simplement Anselin.

— Eh bien, ça a l'air plutôt calme le dimanche après-midi ? questionna innocemment Jean-Jacques Cavalli.

— Comme tous les dimanches après-midi. En revanche, vous seriez venus ce matin… Entre les lecteurs assidus du journal du dimanche avec un petit noir ou un petit blanc, les fervents défenseurs du petit rouge de dix heures, et les turfistes invétérés, il y a du passage, croyez-moi ! Et encore ! Le lycée est fermé ! Revenez demain, vous verrez ! On ne sait plus où donner de la tête avec tous ces jeunes ! Et après, on va nous dire que les jeunes n'ont pas d'argent !… Cela dit, ce n'est pas moi qui m'en plaindrais ! Bien au contraire !

— Je comprends, reconnut Anselin. De plus, votre établissement est vraiment sympa ! Félicitations pour le design, ça en jette !

— Merci. J'ai tout fait refaire cet été. Apparemment ça plaît bien aux jeunes. Ils y viennent encore plus nombreux ! informa le gérant du débit de boissons.

— Justement, à propos de jeunes… Ce garçon vous dit-il quelque chose ?

Anselin posa la carte d'identité de Mickaël Bonin à même le comptoir au laiton luisant. En ayant pris soin de masquer de ses doigts le nom et le prénom du jeune disparu, il lui laissa le temps de bien regarder la photographie.

— Je me disais bien que vous n'étiez pas là par hasard… Mais, c'est

Mickaël !

Étonnés que le propriétaire des lieux paraisse si bien connaître leur victime, Anselin et Cavalli surent qu'ils avaient frappé à la bonne porte.

— Vous le connaissez bien ? interrogea Cavalli.

— Vous savez, bon nombre de jeunes viennent plus que régulièrement dans mon établissement. Ce gamin en fait partie. Remarquez, quand vous me demandez si je connais bien ce garçon, je ne voudrais pas vous donner une fausse impression. En fait, je sais simplement qu'il s'appelle Mickaël… Vous comprenez, à force de l'entendre parler, lui et ses camarades, on finit par faire partie de leur vie, se justifia le cafetier.

— Oui, bien sûr, confirma Anselin. Cependant, vous le dites vous-mêmes, vous finissez par faire partie de leur vie. Aussi, nous aimerions identifier ses autres camarades. Connaîtriez-vous le nom d'au moins l'un d'entre eux ?

— Mais non ! Comme je vous l'ai dit, on ne fait qu'entendre leur discussion. Au mieux, je pourrais peut-être me souvenir d'un ou deux prénoms. Au pire, je pourrais vous les montrer dès qu'ils franchiront cette porte demain matin avant les cours, comme à leur habitude.

— À quoi ressemblent-ils ? demanda Cavalli, trempant avec précaution ses lèvres dans le café brûlant.

— À quoi ils ressemblent, à quoi ils ressemblent… répéta le tenancier du bar, surpris par la question. Vous en avez de bonnes, vous ! Je ne sais pas moi ! À des jeunes de maintenant, pardi !

— Ah ?… Et on peut savoir à quoi ressemblent les jeunes de maintenant ? s'enquit Anselin, soufflant délicatement sur sa tasse, dans l'espoir de rendre la température de son café moins agressive.

— Je ne sais pas moi ! Aucun d'eux n'a vraiment l'air d'un voyou, si vous voulez savoir. Par contre, ils sont tous habillés à la mode, avec des vêtements de marque Les garçons portent souvent des pantalons tellement larges qu'on croit qu'ils ont fait dedans. Sauf un ! Il y en a un qui s'habille toujours plus classiquement. D'ailleurs, il me paraît beaucoup plus timide que les autres.

— Combien sont-ils en règle générale ? interrogea Anselin, parvenant enfin à ingurgiter la première gorgée de son liquide brûlant.

— Pourquoi en règle générale ? répondit le barman, circonspect. En fait, depuis qu'ils fréquentent mon établissement, ils sont toujours le même nombre, jamais plus, jamais moins. Ils sont quatre garçons et trois filles. Mais, maintenant que l'on en parle, je crois me rappeler

que l'un des garçons s'appelle Cédric. Je me souviens de lui car c'est le plus timide de la bande. Quant aux filles, l'une d'elle se prénomme Ariane. Ce n'est pas très répandu. C'est pour cela que je m'en rappelle. À part ça, je crains fort de ne pas pouvoir me souvenir de grand-chose d'autre. Ah si ! Ils sont tous en classe de terminale cette année.

— Ils viennent ici tous les jours ? s'enquit Cavalli.

— Pratiquement, oui. Dès lors qu'il y a classe, bien évidemment, rétorqua le cafetier.

— Oui, bien sûr. Les avez-vous déjà vus se chamailler ou être importunés par d'autres personnes ? demanda Anselin.

— Si cela s'est produit, je ne m'en souviens pas. Et puis, vous savez, on n'est pas là pour les surveiller !

— Oserais-je vous rappeler que vous êtes responsable de ce qui se passe dans votre établissement ? précisa Anselin, une petite pointe d'ironie dans son intonation. Imaginons un instant que votre débit de boissons soit un lieu d'échange et de revente de stupéfiants !…

Le cafetier s'arrêta net. Il parut ne pas apprécier du tout la remarque. Anselin se rendit compte qu'il n'avait peut-être pas fait preuve d'une grande diplomatie envers le commerçant, somme toute honnête. Ne voulant pas perdre en lui un allié important dans cette enquête, il tenta de se rattraper aussitôt.

— Rassurez-vous, il ne s'agit que d'une simple hypothèse ! Imaginons-le simplement ! Cependant, je vois à votre réaction que vous n'aimeriez pas que cela soit la réalité. Vous semblez tenir à la réputation de votre débit de boissons. C'est pourquoi, je m'étonne que nous n'ayez jamais remarqué quoi que ce soit ! S'agissant de clients, on ne peut plus réguliers, vous avez certainement dû vous intéresser un petit peu à eux, non ? Vous avez pu voir, entendre ou apprendre quelque chose les concernant !

Le patron du bar se mit alors à réfléchir. Il se tapota doucement l'index sur les lèvres et finit par déclarer :

— N'allez pas imaginer que j'accuse gratuitement, mais il me semble que le jeune homme de la carte d'identité possède une ascendance terrible sur le groupe. Il roule pas mal des mécaniques. Il n'arrête pas de se pavaner devant les filles et de se moquer du plus timide. J'irais presque jusqu'à dire que, par moments, il m'agace. D'ailleurs, je crois que je n'étais pas le seul !…

— Qu'entendez-vous par là ? demanda naturellement Cavalli.

— Eh bien, je dirais que, parmi ma clientèle, certains commençaient à ne plus le supporter. Vous comprenez… c'était le genre à écraser les

autres. Comme il est très beau gosse, il n'a pas de difficulté à faire tourner la tête de certaines gamines, et cela rendait d'autres garçons relativement jaloux.

— Et il n'y a jamais eu de frictions, d'insultes ou de bagarres ? s'inquiéta Anselin.

— Des bagarres, non, mais des mots, oui !

Anselin s'aperçut que le cafetier semblait refuser d'en dire plus tant que des questions ne lui étaient pas directement et clairement posées. Aussi, l'enquêteur, soucieux d'en apprendre le maximum, rentra volontiers dans son jeu.

— Qu'entendez-vous par « des mots » ? Vous voulez dire des menaces ?

— Oui, c'est cela des menaces. Mais, j'ai toujours pris cela comme des paroles en l'air ! Qui n'a pas un jour proféré des menaces sans avoir jamais eu l'intention de les tenir !?

— Peut-être, intervint Cavalli, mais, là, voyez-vous, il y a eu mort d'homme ! Alors, vous comprendrez que tout ce que vous pourrez nous apprendre sur ce jeune homme peut s'avérer très important à nos yeux !

Le patron du bar blêmit sur place. À aucun moment, il n'avait imaginé que les raisons de la venue des gendarmes dans son établissement pouvaient être aussi graves. Il s'en alarma.

— Quoi ! Vous voulez dire que Mickaël a tué quelqu'un ?

— Non, le contraire… se contenta de répondre Anselin.

— Nom de Dieu ! Mickaël est mort ! Ça alors ! Je comprends mieux toutes vos questions, maintenant…

— Tant mieux, parce que j'attends toujours votre réponse. Pourriez-vous me dire de quel genre de menaces il s'agissait ! Et qui les aurait proférées ?

— Je suis désolé, mais je suis totalement incapable de vous dire qui a pu prononcer ces menaces ; cependant, je me souviens bien des termes employés !

— Il y a une raison à cela ? s'enquit Cavalli.

— Oui. Le ton… On a l'habitude d'entendre des âneries du style : « Je te ferai la peau ! » ou bien, « je te crèverai ! ». Mais là, c'était différent… Les mots étaient choisis et posés…

— Ah bon ? Et qu'est-ce que ces menaces avaient de particulier ? s'étonna Anselin.

— Ce jour-là, l'ambiance était tendue entre plusieurs jeunes. J'étais même persuadé que cela allait finir en bataille rangée. Et puis, en passant à côté de l'espace toilettes, j'ai entendu quelqu'un, un garçon à la voix grave, dire : « Fais gaffe à toi, Mickaël ! Tu es trop prétentieux. Tes jours sont peut-être comptés ! Tu fais trop de mal autour de toi ! Un jour, tu te noieras dans ta vanité ! »

— Quoi ? Il a dit : « tu te noieras dans ta vanité » ? Vous êtes sûr ? Vous avez vraiment entendu cela ? questionna Anselin.

— Puisque je vous le dis ! s'insurgea le cafetier.

— Et vous n'avez pas réussi à voir qui était avec le jeune Mickaël ?

— Non ! La porte était repoussée ! se défendit le cafetier.

— Dans ce cas, comment êtes-vous sûr qu'il s'agissait bien du Mickaël qui nous intéresse ? demanda Anselin.

— Parce que je l'ai entendu répondre avec son assurance aussi désagréable qu'habituelle : « Venant de toi, je ne risque rien ! ». Et je l'ai vu ressortir de cet endroit en riant de façon plus qu'ironique.

— Et puis ?… s'impatienta Anselin.

— Et puis c'est tout ! Après avoir déposé une commande sur l'une de mes tables, j'ai voulu voir qui parlait avec Mickaël. Malheureusement, il n'y avait déjà plus personne dans l'espace toilettes.

— C'est bien dommage, reconnut Anselin, tout en fixant une rangée de verres à pied scintillants, parfaitement alignés sur une tablette haute. Et à quand remonte cet événement ?

— Je ne sais pas… Je dirais une dizaine de jours, guère plus.

— Une dizaine de jours… répéta pensivement Cavalli.

— Hum, effectivement, je reconnais que c'est troublant Jean-Jacques, confirma Anselin.

— Au fait, osa le cafetier, comment est-il mort ce pauvre Mickaël ?

— Noyé… Il est mort noyé… répondit tranquillement Anselin.

— Ah ben merde alors… souffla le patron de bar.

— Comme vous dites… conclut Cavalli.

*

En claquant les portières de leur véhicule, Anselin et Cavalli refermèrent sur eux le mystère qui entourait cette nouvelle affaire de meurtre. Les vérifications effectuées à la pizzeria Régalito et au Saint Ex méritaient d'être étudiées à la loupe.

— Qu'en penses-tu, Jean-Jacques ? fit Anselin en regardant la devanture du Saint Ex.

— Eh bien, je dirais que le jeune homme qu'on a repêché ce matin ne possédait peut-être qu'une beauté extérieure. Il n'avait pas l'air d'être si apprécié que cela finalement.

— Oui, c'est l'un des points les plus importants que nous ayons recueilli jusqu'à présent. Il va falloir que nous reprenions, point par point, chaque élément obtenu. J'ai déjà acquis la conviction que le meurtrier fait partie de la « garde rapprochée » de notre noyé, dit Anselin, en détachant enfin son regard du Saint Ex pour le plonger dans celui de Cavalli.

— Tu as déjà une idée en tête ? s'étonna ouvertement le vieux gendarme.

— Vois-tu, Jean-Jacques, le gérant de ce bar semble suffisamment catégorique pour que nous le croyions sans émettre de doutes. Or, tout indique, que l'inconnu qui a menacé Mickaël Bonin est quelqu'un de son entourage proche.

— Tu m'excuseras, Anselin, mais cela peut avoir été prononcé par n'importe qui ! douta Cavalli.

— Je ne pense pas comme toi, Jean-Jacques. Un inconnu n'aurait jamais menacé notre victime en disant : « Tu es trop prétentieux » ou encore « tu fais trop de mal autour de toi ». Non franchement ! Ça ne colle pas ! Si vraiment il s'était agi d'un parfait inconnu, il lui aurait dit : « Espèce de prétentieux », et encore, je ne suis même pas certain que ce mot-là vienne à l'esprit du premier venu. J'aurais plutôt vu le mot « merdeux » ou « branleur ». Le mot prétentieux me paraît trop fin, surtout quand il s'agit de menaces. Et puis, entre nous Jean-Jacques, si tu menaçais quelqu'un, tu irais lui dire qu'il fait trop de mal autour de lui ? Ça fait, un peu, petit bras comme menace… C'est plutôt ce que l'on dirait si on voulait raisonner quelqu'un, tu ne crois pas ? demanda Anselin, de plus en plus convaincu par sa thèse.

— Bon ! D'accord ! C'est vrai qu'au début, j'ai trouvé plutôt bizarres les menaces qu'aurait entendues ce barman. Je me suis dit que, n'osant peut-être pas nous choquer avec des mots trop crus, le cafetier avait peut-être enjolivé les propos de cet inconnu. Maintenant, effectivement, avec du recul et avec l'assurance qu'il s'agit bien là des termes utilisés par cet inconnu, ça me laisse un peu perplexe !

— À la bonne heure ! De toute façon, tu ne m'ôteras pas de l'idée que ce meurtre a été commis par l'un de ses amis. On a quand même une longueur d'avance sur lui !

— Ah, et laquelle ? s'enquit Cavalli, intéressé.

— Si l'auteur de ce crime est le même que celui qui a proféré ces menaces au Saint Ex, il s'agit d'un des trois garçons de ce groupe d'amis, et, cerise sur le gâteau, si l'on se fie aux dires du cafetier, il a une voix grave.

— Je trouve que tu t'avances un peu vite, Anselin !

— C'est possible. Malheureusement, je crois également que cette affaire ne sera peut-être pas aussi simple qu'elle n'y paraît.

— Et sur quoi t'appuies-tu pour être aussi soudainement moins sûr de toi, mon cher ami ?

— Vois-tu… comme je te le disais, les menaces proférées par notre parfait inconnu semblent démontrer qu'il fait partie du cercle d'amis de notre victime. Le fait qu'il lui dise qu'il est prétentieux, qu'il fait du mal autour de lui, prouve bien qu'ils se côtoyaient. Et surtout, Mickaël Bonin lui-même répond à ces menaces ! Rappelle-toi, il lui a dit : « Venant de toi, je ne risque rien ». Rien que cette réplique nous permet d'affirmer qu'ils se connaissaient bien.

— Dans ce cas, qu'est-ce qui te fait penser que quelque chose rendrait cette affaire plus compliquée qu'elle ne semble l'être réellement ? questionna Cavalli, dubitatif.

— Honnêtement, je n'en sais rien. Il y a quelque chose que je n'arrive pas à mettre en lumière alors que cela me paraît évident ! Il y a quelque chose dans les menaces proférées qui ne colle pas ! Et, depuis tout à l'heure, j'essaie de savoir ce qui cloche sans y parvenir. Ça commence d'ailleurs à m'énerver !

— Bon ! Eh bien, démarre toujours et va-t-en d'ici, parce que j'ai l'impression que nous faisons de l'ombre au commerce local. Le cafetier commence à nous regarder d'un mauvais œil.

Effectivement, tout en écoutant son coéquipier, Jean-Jacques Cavalli regardait autour de lui. Il avait déjà remarqué deux clients potentiels, s'apparentant plus à des piliers de bar qu'à des consommateurs occasionnels, exécuter un demi-tour réglementaire devant les portes du Saint Ex.

Sans attendre davantage, Anselin tourna la clé de contact. Leur véhicule s'ébroua lentement pour prendre naturellement sa place dans la fluidité de la circulation dominicale, au grand soulagement du cafetier ainsi que des consommateurs rendus encore plus assoiffés.

— Bien, je ne sais pas toi, Anselin, mais moi, je vois bien une chose que l'on pourrait faire pour essayer d'y voir un peu plus clair mais… cela n'aura rien d'agréable !…

— Je crois que nous sommes sur la même longueur d'ondes. J'allais justement t'en parler…

— Oui… soupira Cavalli dépité. Tu sais s'ils sont chez eux ?

— Le père de Mickaël m'a dit qu'il serait à son domicile tout l'après-midi pour recevoir sa famille, et notamment répondre au téléphone.

— Comment crois-tu qu'il réagira quand on va lui annoncer qu'il nous faut faire une perquisition dans la chambre de son fils ?

— Honnêtement, je n'en sais rien. Je pense que, si nous parvenons à trouver les bons mots, cela se passera bien. Et puis, de toute façon, nous n'avons pas le choix. Il faut essayer d'éclaircir cette histoire d'argent entre Mickaël et son copain dont nous a parlé le serveur de la pizzeria.

— Très sincèrement, ça sent le stup à plein nez !…

— Oui, c'est aussi à cela que je pense. On risque de ne pas se trouver au bout de nos surprises dans cette affaire ! Au fait, quelle heure as-tu ?

— Quinze heures trente.

— Déjà ! Bon, dans ce cas, ne perdons pas de temps, allons-y ! lança Anselin, finalement déterminé.

— Dis voir, Anselin, ça marche toujours pour ce soir ? demanda Cavalli, légèrement inquiet.

— Ce soir ?… s'étonna-t-il ouvertement.

— Je te rappelle, mon gars, que ce soir, toi, Mélanie et Jérôme êtes prévus à dîner chez ton excellent et inégalable ami… Moi ! s'offusqua faussement Cavalli.

— Oh !… Excuse-moi !… bafouilla Anselin. Je n'y pensais plus ! Mais, bien sûr que ça tient toujours ! Tu sais, les journées à venir vont être relativement tendues et remplies, alors autant en profiter ! À quelle heure, veux-tu que l'on débarque ?

— Dix-neuf heures trente, ça te va ?

— OK, ça marche ! En rentrant, j'appellerai le commandant et le parquet afin de les informer du résultat de nos dernières investigations. Je leur dirai tout simplement que, pour le moment, il nous est impossible d'identifier les camarades de notre noyé et que, de ce fait, il nous faut attendre demain matin où nous serons présents au Saint Ex pour les accueillir.

— La sagesse et l'expérience ont parlé, Anselin ! Et je rejoins ton avis. Nous n'avons rien d'autre à attendre de cette journée. À moins

que la perquisition de la chambre de Mickaël ne nous apporte des éléments nouveaux !…

6

Tout au long du trajet, Anselin s'était demandé comment il allait aborder le sujet de la perquisition avec les parents de Mickaël Bonin. Comme tout enquêteur dans ces circonstances, son être emprisonnait une lutte de tous les instants, entre le sentiment logique de laisser ces gens tranquilles en respectant leur chagrin et celui de mener à bien, coûte que coûte, son enquête. Dans ces conditions, la machine judiciaire portait bien son nom de rouleau compresseur, écrasant tout sur son passage, liberté, respect des sentiments humains, intimité.

Et aujourd'hui, c'était Anselin qui conduisait cette machine infernale. Il le devait, pour son enquête, pour la victime, même si cela devait révéler des faits entachant sa moralité.

La sonnerie de la porte d'entrée des Bonin retentit à l'intérieur de l'habitation. L'esprit ailleurs, Anselin attendit patiemment que quelqu'un ouvre la porte de l'antre où le malheur s'était installé. Son ouverture brutale le sortit de ses pensées.

— Oui… prononça péniblement Marc Bonin, surpris et, à la fois, angoissé de voir à nouveau les gendarmes sur le pas de sa porte.

— Excusez-nous, monsieur Bonin, mais nous allons devoir vous demander quelque chose de désagréable et, malheureusement, nous n'avons pas le choix. Nous devons effectuer quelques… «vérifications» dans la chambre de Mickaël.

Anselin avait volontairement refusé de prononcer le mot « perquisition ». Au grand dam d'Anselin, le père du noyé s'inquiéta :

— Des vérifications ?…

— Oui, depuis ce matin, nous avons recueilli quelques renseignements, et nous avons besoin de les vérifier en fouillant la chambre de votre fils. Cela peut nous permettre de trouver des explications et, peut-être, la raison de son meurtre !

— Une… perquisition ? Vous êtes en train de me dire que… vous allez faire une… perquisition dans la chambre de mon fils ! s'étouffa presque Marc Bonin, les yeux arrondis par la stupéfaction.

— Ne le prenez pas mal, monsieur Bonin. Une fois encore, je vous le dis, nous n'avons pas le choix. Nous DEVONS !... faire cette vérification. Nous agissons dans le cadre d'une affaire criminelle, et nous devons mettre toutes les chances de notre côté pour résoudre cette enquête ! justifia Anselin.

— Et vous croyez que c'est en perquisitionnant la chambre de Mickaël que vous allez trouver son assassin ! C'est honteux !

— Aussi surprenant que cela puisse paraître, la solution de ce meurtre est peut-être parmi ses affaires. Nous nous devons de tenter de la découvrir !

— Eh bien, allez-y ! Montez ! Allez-y ! Faites-le votre sale boulot ! C'est lamentable ! Faire cela à une famille dans la douleur ! Vous m'écœurez ! Justice de merde ! Allez ! Allez-y ! Ça doit vous faire plaisir de faire souffrir les gens, espèces de sales flics ! Allez-y, c'est par là ! s'emporta le père de Mickaël avec acrimonie.

— Non, monsieur Bonin, intervint Cavalli, sans entrer dans une quelconque polémique. Vous devez nous accompagner et nous assister pendant que nous jetterons un œil sur les affaires de votre fils.

Cavalli avait adopté une posture droite, digne. Sa voix avait tranché net l'emportement naissant de Marc Bonin. Ce dernier s'était aussitôt ressaisi. Sans pouvoir émettre la moindre parole, il regardait Cavalli. Celui-ci en profita pour tenter d'assainir la situation :

— Ne compliquez pas les choses, monsieur Bonin, poursuivit Cavalli. N'allez pas imaginer un seul instant que nous agissons à la légère. Croyez-moi, nous, non plus, nous ne sommes pas satisfaits de devoir procéder à cette vérification dans ces circonstances. Mais, comme vous l'a dit mon collègue qui dirige cette pénible affaire, nous n'avons vraiment pas le choix. Le Code de Procédure Pénale nous y oblige. Il est dans l'intérêt vital de cette enquête, et donc dans le vôtre, de procéder à cette perquisition. Parce qu'il faut bien nommer cette vérification par son vrai nom. Il s'agit effectivement d'une perquisition. Depuis ce matin, nous avons appris certaines choses qui pourraient nous permettre d'orienter rapidement notre enquête. Nous devons à tout prix vérifier si ce renseignement est fiable ou pas. Pour cela, nous devons aller dans la chambre de votre fils, et la loi vous oblige à y être présent.

Marc Bonin n'avait pas quitté Cavalli des yeux. À aucun moment, il n'avait osé l'interrompre. Son discours semblait l'avoir totalement désarçonné. Puis, baissant les yeux, signe de capitulation, il souffla entre ses lèvres :

— Suivez-moi. Je vais vous y conduire.

Lentement, le trio s'engouffra dans l'habitation. Par de petits grincements aigus, les marches de l'escalier en bois exotique se plaignirent du poids de chacun des trois hommes. Les murs de plâtre du palier étaient sommairement décorés de posters sous verre. D'un angle à l'autre, une nette fêlure barrait la vitre de l'un d'entre eux. Marc Bonin s'arrêta devant une porte. Suspendu à un bout de ficelle orange, un petit écriteau jaune pendait à la poignée. Sur celui-ci, il était inscrit : « ENTRÉE INTERDITE - NE PAS DÉRANGER ».

— C'est ici. C'est sa chambre, articula difficilement le père écrasé de chagrin.

— Il faut y aller, monsieur Bonin. Entrez avec nous.

Un par un, les trois hommes pénétrèrent dans l'univers presque secret du jeune noyé. La chambre se trouvait dans l'état où il l'avait laissée avant de la quitter pour la dernière fois. Un lit en pin massif occupait le coin gauche. Le lit n'avait pas été fait. La couette le recouvrant se trouvait en partie en boule, traînant à même le sol sur un lino bon marché. Une armoire, également en pin, dont une porte était voilée, faisait face à une fenêtre de toit au volet mi-clos. L'autre partie de la pièce était aménagée en étagères sur lesquelles trônaient une chaîne hi-fi, plusieurs modèles réduits de voitures de collection, une télévision, une console de jeux dernier cri, quelques rares livres et des disques compacts… des centaines de disques compacts.

Le silence que les trois hommes entretenaient religieusement fut de courte durée. Après avoir jeté un coup d'œil à Cavalli, Anselin se tourna lentement vers Marc Bonin et lui demanda :

— Quels sont les revenus de votre famille, monsieur Bonin ?

D'abord ébranlé par la question, aussi surprenante que traumatisante en ce lieu, l'homme ne fit aucune difficulté pour répondre. Anselin et Cavalli connaissaient bien ce comportement. Il s'agissait de l'attitude de ceux qui ne voulaient plus lutter, convaincu que le combat était déjà perdu à leurs yeux.

— Ma femme touche un salaire de base, et moi je perçois un fixe plus une commission selon les ventes de maisons que j'arrive à conclure. Lorsque les affaires sont bonnes, nos revenus avoisinent les trois-mille-deux-cents euros par mois, guère plus. Enfin, jamais de quoi faire des folies.

— Mickaël possède une sacrée collection de disques compacts !

— Ne vous y fiez pas ! Mickaël adorait la musique. Mais, comme nous n'avons pas les moyens de nous abonner à des sites Internet de musique, ses amis lui en ont donné ou prêté beaucoup.

Marc Bonin ne parvint pas à empêcher une larme lui piquer les yeux. Il ne put donc pas remarquer le regard furtif que les deux gendarmes s'échangèrent dans l'instant. Pour Anselin et Cavalli, la chose était évidente. Dans le cadre de leurs nombreuses affaires de stupéfiants, ils avaient toujours remarqué le même scénario au cours des perquisitions. Les parents des jeunes gens étaient toujours à des lieux de s'imaginer que leur progéniture leur mentait quant à la provenance de telles ou telles affaires. Chacun y allait de sa préférence, qui les vêtements de marque, qui les jeux vidéo, qui les disques compacts… À chaque fois, les parents, convaincus de la bonne foi de leur fils, de leur fille, répétaient innocemment les propos de leur enfant :

— C'est son ami Jérémy qui les lui a prêtées… ; C'est sa copine, Malika, qui n'avait plus de place chez elle, alors elle les lui a confiées…

Jamais, ils ne remarquaient la gêne mal contenue de leurs enfants, lesquels savaient pertinemment que leurs mensonges, leur trahison seraient sans doute découverts un jour ou l'autre.

Dans la chambre de Mickaël, l'ambiance était tout autre. Les deux enquêteurs savaient très bien où allait les conduire cette perquisition. Dans la même journée, Marc Bonin allait non seulement devoir faire face à l'annonce du meurtre de son fils, mais également, et certainement, à l'idée que son fils ait pu être un revendeur de drogue, un sale petit dealer. Cavalli perçut le léger mouvement de tête d'Anselin, le priant de regarder vers la table de nuit.

Sur le petit meuble bas, un cendrier était empli de quelques cendres, d'allumettes au bout charbonné, et de filtres de cigarette bizarrement arrachés. Cavalli s'en approcha et Anselin vit les narines de son ami se dilater à un rythme régulier. Un coup d'œil, un hochement de tête ; la cause était entendue. Le jeune homme touchait aux stupéfiants. Restait maintenant à en découvrir la preuve. Cavalli ouvrit délicatement le tiroir de la table de nuit et en ressortit un petit carnet à spirale. Un stylo y était glissé, servant de marque page. Il se mit à le consulter, sous l'œil non averti de Marc Bonin. Quelques secondes plus tard, il demanda à Anselin de regarder à l'intérieur du petit calepin.

Rapidement, dans l'esprit de ce dernier, ce fut clair :

— Eh merde, c'était bien un dealer… se dit-il, intérieurement.

Sur les petites pages du carnet, les deux gendarmes pouvaient y découvrir deux colonnes, l'une de prénoms ou d'initiales, l'autre de chiffres. Cette découverte les convainquit que Mickaël était peut-être tout, mais certainement pas l'ange que ses parents croyaient. Les deux

enquêteurs savaient très bien que les nombres correspondaient à des sommes d'argent. Mickaël Bonin, en véritable petit comptable, notait scrupuleusement l'ensemble de ses transactions illicites. Une véritable aubaine pour eux. Cela allait leur permettre d'évaluer l'importance de son trafic. Silencieusement, Anselin consulta toutes les pages.

— Philippe 30, Jacques 25, Romain 35, Julie 100, Luis 50, Capucine 75, Théo 40…

À voix basse, le gendarme Garnéro s'adressa à son ami Cavalli.

— Regarde ça… et le carnet est quasiment rempli !

Lentement, Anselin se tourna alors vers le père du défunt.

— Monsieur Bonin ?… Ces prénoms vous disent-ils quelque chose ?

Anselin les lut un à un au père de Mickaël. Puis, le regardant dans les yeux, il attendit la réponse.

— Vous dire que je n'en sais rien, serait mentir, puisqu'il y a bien quelques prénoms qui me disent vaguement quelque chose. Mais, de là à vous dire qu'ils correspondent à des connaissances de Mickaël ou à des gens que je fréquente, j'en serais bien incapable.

— Oui, bien sûr. Ce n'est pas grave. Il y a quand même des prénoms qui reviennent souvent. Tiens, regarde Jean-Jacques, celui-là y est presque à toutes les pages.

L'ongle de l'index d'Anselin soulignait un diminutif de prénom : « Romu ». Anselin fit part de son étonnement en citant nombre des apparitions de ce « client ».

— Regarde ça un peu ! Romu 40 – Romu 35 – Romu 75, et là encore Romu 30 – Romu 110 !

Feuilletant quelques pages supplémentaires, il s'arrêta sur l'une d'entre elles. Il donna un petit coup de coude à Cavalli.

— Je crois qu'il va nous falloir vite l'identifier celui-là. Tu as vu ? Romu 150, puis 210 et, cerise sur le gâteau, 360 ici ! Heu, monsieur Bonin, parmi les prénoms qui vous disaient quelque chose tout à l'heure, le diminutif de Romu en faisait-il partie ?

— Romu ? Oui… il me semble qu'il s'agit de l'un de ses bons copains. Malheureusement, je ne pourrai pas vous en dire plus ! Mickaël était assez secret comme garçon…

Le souvenir de son fils disparu fit reprendre conscience de la réalité à ce pauvre père de famille. Les traits de son visage se crispèrent à nouveau, et Anselin fut convaincu qu'il tentait de réprimer une irrésistible envie de pleurer. Comme pour laisser en paix cet homme

accablé, il se tourna vers Cavalli et lui fit part à voix basse de ses impressions.

— Vu l'importance de son trafic, il ne sera pas étonnant de découvrir un peu de marchandise dans sa chambre. À moins qu'il ne possède une planque ailleurs !

Cavalli se tourna alors vers Marc Bonin. L'homme aux épaules effondrées semblait absent. Son regard paraissait lointain, comme si ses yeux refusaient de voir ce qui l'entourait. Cavalli dut l'appeler à deux reprises pour le sortir de sa torpeur.

— Votre fils se servait-il d'une autre pièce dans votre maison ? Je ne sais pas, peut-être y a-t-il une salle de musique, de musculation… ?

— Non, pas du tout, monsieur. Comme je vous le disais tout à l'heure, nous ne roulons pas sur l'or. Notre maison comprend le nombre suffisant de pièces, et encore, elles ne sont pas grandes. J'ai même renoncé à stationner mon véhicule dans le garage. J'y ai fait un petit atelier pour bricoler. Mickaël n'y mettait jamais les pieds. Il avait horreur de tout ce qui était manuel, confia-t-il les yeux tristes.

Pendant ce temps, Anselin continuait de s'imprégner de la chambre du jeune disparu, ouvrant un tiroir de bureau, écartant deux livres, ou encore passant la main derrière la chaîne hi-fi. Pour autant, il ne parvenait pas à savoir pourquoi son regard retombait à chaque fois sur les quatre modèles réduits de voitures de collection qui reposaient sur des socles argentés. C'est en s'en approchant qu'il comprit l'astuce.

— Jean-Jacques… Tu peux venir un instant.

— Oui ? Qu'y a-t-il ?

— Regarde.

Perplexe, Cavalli suivit la direction du regard d'Anselin. Il avait beau scruter l'étagère des modèles réduits, il ne comprit pas où voulait en venir son coéquipier. D'un nouveau signe de tête, Anselin lui recommanda de mieux regarder.

— Non ? Tu crois voir ce que je crois voir ?

— J'en ai bien peur, Jean-Jacques… répondit Anselin en prenant un air dépité. Monsieur Bonin ?

— Oui…

— Nous allons vous montrer quelque chose. Mais avant, je souhaite que vous vous asseyiez. Cela ne va pas être facile, prévint Anselin.

— Quoi… Que se passe-t-il encore ? Qu'allez-vous encore m'annoncer ?

— S'il vous plaît, monsieur Bonin. Asseyez-vous, et regardez ceci.

Anselin souleva deux voitures et se saisit des deux plaques leur servant de socle. Il en conserva une et tendit la seconde à Marc Bonin.

— Il va falloir être fort, monsieur Bonin. Observez bien ce que je viens de vous remettre.

— Mais qu'est-ce qui vous prend ? ne put s'empêcher de demander le père de famille qui, visiblement, n'y comprenait rien. Que voulez que je fasse de ce support de petite voiture ?

Pour toute réponse, Anselin se plaça devant Marc Bonin et commença à attaquer de son ongle un angle de sa petite plaque.

— Mais que faites-vous ? Pourquoi abîmez-vous ce support ? Que cherch… ?

Marc Bonin ne termina pas sa phrase. Il venait de comprendre. Maintenant, il savait ! Il savait ce que les gendarmes cherchaient depuis tout à l'heure. Il avait compris au moment où Anselin avait commencé à défaire le papier aluminium de la petite plaque. Il avait tout de suite vu la matière marron… Se prenant la tête dans les mains, il se mit à pleurer de plus belle.

— Ce n'est pas possible ! Non… Pas ça. Pas Mickaël ! Non… Pas lui, parvint-il à articuler. C'est… C'est de la drogue… n'est-ce pas ?

Anselin confirma d'un hochement de tête. Comprenant l'ouragan qui devait malmener l'esprit de ce père de famille effondré, il s'assit à ses côtés, sur le lit de Mickaël.

— Je suis désolé, monsieur Bonin. Les plaques que nous avons vous et moi en mains sont effectivement de la drogue, de la résine de cannabis plus exactement. On les appelle des savonnettes. Chacune fait environ deux-cent-cinquante grammes, et il y en a une sous chacune des quatre voitures.

— Ça fait un… un kilo de drogue… dans la chambre de mon fils ? Mon Dieu !… Et je n'en ai jamais rien su ! Mickaël était un trafiquant de drogue et je n'en ai jamais rien su !

— Ne culpabilisez pas. Les enfants sont parfois doués pour nous faire vivre dans leurs mensonges. Vous ne pouviez pas le savoir. Par expérience, nous savons que les jeunes ont réponse à tout, tenta de rassurer Anselin.

— Je ne comprends pas. Mickaël n'a jamais manqué de rien. Nous lui donnions de l'argent de poche ! Quand il voulait quelque chose, nous le lui achetions. Si ce n'était pas tout de suite, il savait que, tôt ou tard, nous aurions fait le sacrifice et il aurait obtenu ce qu'il

désirait.

— Monsieur Bonin, arrêtez de vous morfondre. On ne peut pas tout prévoir. Certaines données nous échappent parfois : la convoitise, la surenchère des marques, les passions. C'est le cas avec votre fils. Il aimait la musique, les disques. Chaque disque coûte en moyenne quinze à vingt euros, sinon plus ! Regardez la quantité de disques compacts que possédait votre fils. Et je suis prêt à parier qu'aucun de ceux-là ne lui a été prêté par un copain. Vraiment, vous n'avez rien à vous reprocher.

Marc Bonin se cacha à nouveau le visage dans les mains et éclata en sanglots. De son coté, Cavalli continuait à fouiner, à droite et à gauche, à la recherche d'autres stupéfiants. Anselin lui lança :

— En principe, nous devrions trouver de l'argent liquide. Le tout est de savoir où se trouve sa cache.

— Mais nous n'avons pas d'argent ! s'exclama Marc Bonin en redressant le buste. Chacune de nos fins de mois est un véritable casse-tête !

Cette réflexion prouva à Anselin que le pauvre homme n'avait pas saisi toute l'ampleur de la situation, ni le sens réel du mot trafiquant qui cataloguait désormais son fils. Ce milieu brassait beaucoup d'argent.

— Je tiens à vous préciser qu'il faut une bonne somme d'argent pour acheter autant de résine de cannabis. Votre fils possède forcément de l'argent liquide quelque part. Et il peut l'avoir caché n'importe où ! Dans ce domaine, tous les jeunes rivalisent d'ingéniosité ! Certains le dissimulent dans les enceintes de leur chaîne hi-fi, sous une latte du plancher, dans une paire de chaussettes bien rangée… Mickaël, quant à lui, a très bien pu le dissimuler dans une de ces innombrables pochettes de disque, entre les pages de l'un de ces livres, dans une de ses petites…

Anselin n'acheva pas sa phrase. L'évidence lui avait sauté aux yeux. Il se leva du lit où il était assis et se dirigea directement vers la fameuse exposition de modèles réduits. Il souleva une magnifique BMW 502 à l'échelle 1/18ème d'un bleu azur. Il souleva en premier le capot avant, mais il n'y trouva que la reproduction exacte en plastique du bloc moteur. En revanche, en levant la malle arrière, il reconnut immédiatement la couleur bleutée d'un billet de vingt euros.

— C'est bon, Jean-Jacques. Je crois que j'ai trouvé ! Simple mais efficace ! Regarde ce qu'il y avait dans celle-ci ! Vérifie chacune des voitures.

Anselin sortit du coffre du modèle réduit une liasse compacte de billets enroulés, uniquement des billets de vingt euros. Il commença à les séparer un à un sous les yeux exorbités de Marc Bonin.

— Mais… qu'est-ce… qu'est-ce que c'est que tout cet argent ? s'étrangla-t-il.

— J'aimerais vous répondre autre chose mais, malheureusement, il s'agit très vraisemblablement du produit de la vente de stupéfiants !

— Mon Dieu… Ce n'est pas possible… Mais que nous arrive-t-il ? souffla Marc Bonin, atterré.

— Tu rajouteras cela Anselin. J'ai trouvé celle-ci dans la noire, cette autre liasse dans la rouge et, enfin, cette dernière dans la jaune.

Cavalli venait de remettre à Anselin, trois nouvelles liasses. L'une d'elles était composée de billets de vingt euros, une autre de billets de dix euros et la dernière de billets de cinq euros. Aux yeux de Marc Bonin, la somme parut faramineuse. C'était d'ailleurs plus que ce qu'il pouvait supporter. D'un bond, il se leva du lit, se rua dans le couloir, pénétra dans la salle de bains où il se mit à vomir. Cavalli l'accompagna.

Cinq minutes plus tard, les deux hommes revinrent. Marc Bonin était blanc comme un linge. Anselin avait eu le temps de dénombrer l'ensemble des billets et de compter mentalement la somme découverte.

— Pour information, monsieur Bonin, et sauf erreur de ma part, il y en a pour mille-sept-cent-vingt-cinq euros.

— Mille… mille-sept-cent-vingt-cinq euros !? bafouilla Marc Bonin. Mais… c'est presque deux fois le salaire de ma femme ! C'est un cauchemar ! Que va-t-il se passer maintenant ?

— Pour vous rien, je vous rassure. Il faudra que l'on interroge tous ses copains. Nous savons que votre fils s'entendait très bien avec trois garçons et trois filles. Connaîtriez-vous leurs noms par hasard, et sauriez-vous où nous pourrions les joindre ?

— Non, comme je vous le disais tout à l'heure, Mickaël était un garçon discret. J'ai déjà vu ses copains ici, mais j'ignore totalement comment ils s'appelaient, à part peut-être ce fameux Romu. Mais, je n'en suis même pas sûr… Je suis désolé.

— Ce n'est pas grave, monsieur Bonin… Bien, nous allons saisir les quatre savonnettes de résine de cannabis, et tout l'argent retrouvé. D'ailleurs, nous allons recompter tout cela en votre présence, informa Anselin.

— Alors, faites vite et allez-vous-en ! maugréa le père de famille, durement accablé par ce terrible enchaînement d'événements dévastateurs.

Anselin comprenait l'état de fébrilité que leurs découvertes avaient provoqué chez cet homme. Aussi, aidé de Cavalli, les pièces à conviction furent conditionnées en un temps record, et la somme d'argent comptée de façon expéditive. Après un nouveau comptage, Mickaël Bonin avait dissimulé dans les modèles réduits la somme totale de mille-sept-cent-quarante-cinq euros.

En quittant la demeure des Bonin, Anselin et Cavalli n'avaient prononcé aucun autre mot qu'un conventionnel et poli au revoir. Pas de remerciements, pas de mot de compassion,… Il ne faisait aucun doute que Marc Bonin ne voulait plus rien entendre de ces gendarmes, de ces hommes de loi briseurs de foi.

Prenant alors la route de la brigade, les deux enquêteurs s'éloignèrent de plus en plus du terrible destin qui venait de toucher une famille sans histoires. Au premier virage, la distance parcourue coupa net le lien imaginaire qui reliait Anselin à cette tragédie familiale. Désormais, sa seule préoccupation était de retrouver l'assassin du jeune Mickaël Bonin. Il était convaincu de le rencontrer dès le lendemain. Mais qui était-il ? Etait-ce un garçon ? Une fille ? Peu importait ! Pour Anselin, il s'agissait forcément d'un des amis de la victime. À ce stade de la réflexion, il lui était totalement impossible de s'imaginer que ce qu'il allait réellement découvrir, allait dépasser l'entendement. Le genre humain n'avait pas encore livré à Anselin toute sa puissance démoniaque.

*

La lumière, jaunie par l'imposant abat-jour, octroyait à la tapisserie de couleur rouille une teinte chaude et accueillante. Un subtil mélange de bibelots épars trompait tout visiteur. L'emplacement de tous ces petits objets correspondait en fait à une décoration élaborée. Chaque chose avait sa place, son importance, sa signification. Tout l'intérieur des Cavalli était agencé selon le même principe. Dans l'entrée, plusieurs tableaux, simples copies ou véritables toiles d'artistes contemporains à jamais ignorés, agrémentaient les murs. Ils représentaient des scènes de banquets ou de vie apaisante, symbole de convivialité et de simplicité.

Depuis une heure, les Cavalli offraient à Anselin, Mélanie et Jérôme le plaisir simple d'un repas entre amis. Le rôti de porc aux pommes de terre en robe des champs avait été savamment préparé. La pièce de viande, bien choisie, fondait littéralement dans les bouches. Les conversations s'enchaînaient les unes aux autres et, avec elles, le

temps défilait, agréable, paisible.

Toutefois, depuis quelques minutes, le sujet de discussion devint nettement plus dérangeant pour Cavalli. La question obsédante de sa retraite domina les échanges. Lui qui s'estimait encore fringant et motivé, trouvait en cette échéance trop proche une profonde injustice.

— Ne t'en fais pas, Jean-Jacques, j'irai te rendre visite quand tu seras dans ta maison de retraite ! taquina Anselin, dans l'espoir de faire amicalement enrager son ami tout en tournant en dérision ce sujet délicat.

— Oh, l'angoisse… souffla Cavalli véritablement atterré par cette perspective.

Seul Anselin entendit la réponse de Cavalli. Les deux conjointes se trouvaient dans la cuisine à admirer le dessert fait maison. Jérôme, quant à lui, visionnait le DVD d'un film culte du comique français. À en juger par les éclats de rire réguliers de l'enfant, les plaisanteries parfois douteuses et le jeu par trop puéril des acteurs apprentis gendarmes parvenaient, malgré tout, à franchir les générations, sans souffrir un aspect trop obsolète. Conscient que son ami vivait vraiment mal l'idée de la retraite, Anselin profita de l'absence de Mélanie et Catherine pour engager la conversation sur leur affaire.

— Tu te rends compte, Jean-Jacques comme la vie est parfois bizarre… Toi à cinquante-deux ans, tu te plains de vieillir ; Jérôme, à huit ans, sort tout juste victorieux d'un combat mortel avec la maladie ; et Mickaël Bonin, à dix-huit ans, est déjà mort, assassiné ! Il y a de quoi méditer…

— Oui, tu as raison. Excuse-moi Anselin. Je ne mesure même pas la chance que j'ai eue de traverser tout ce temps sans vraiment d'ombre au tableau.

— Oh, rassure-toi Jean-Jacques, je ne disais pas cela dans ce sens-là ! Et puis, excuse-moi mais quand tu dis, sans ombre au tableau, je ne suis pas spécialement d'accord avec toi ! Je te rappelle que tu as failli laisser ta peau pour me sauver. Tu as quand même pris une balle de fusil de chasse en plein buffet à ma place !

— Je sais bien, mon gars, mais si je ne connaissais pas si bien Jérôme, je serais tenté de dire que, tout un chacun, nous méritons notre destin ! Mais où est la justice quand tu vois que des petits bouts de chou comme Jérôme effleurent de si près la mort ! Ils ne l'ont pas cherchée ! Ils n'ont rien demandé, eux !

— En tout cas, il semble clair que Mickaël Bonin a peut-être provoqué son destin ! lança Anselin pensif.

— Heureux de te l'entendre dire ! J'étais inquiet tout à l'heure quand je te voyais t'apitoyer sur le sort de cette famille !

— Les parents de Mickaël ne sont pour rien dans tout cela ! Et c'est à eux que je pensais tout à l'heure.

— Peut-être… Mais en attendant, ce fameux Mickaël Bonin était quand même une belle petite saloperie. Tu as pensé au nombre de petits jeunes qu'il a intoxiqués en vendant sa merde à tous les coins de rue ! Hein ? Tu as pensé à eux ? demanda Cavalli en s'énervant légèrement, ayant, de tout temps, exécré les trafiquants de drogue.

— Non, pas vraiment. Mais ne t'énerve pas… Cela ne doit pas nous empêcher de tout mettre en œuvre pour retrouver son assassin, même si ce n'était qu'une petite frappe ! Qu'importe ce qu'il a fait, il mérite qu'on sache qui l'a tué ! déclara Anselin, d'un ton convaincant.

— Entièrement d'accord avec toi mais, pour la petite histoire, on n'est pas obligés de prendre en pitié notre victime pour solutionner cette affaire ! Et on la solutionnera !

— À ce sujet, demain matin, il faudra que nous soyons tôt au Saint Ex. On doit organiser un petit comité d'accueil pour nos jeunes amis.

— Ne t'en fais pas, le dessert arrive et tu m'en diras des nouvelles ! Une salade de fruits, faite maison par Catherine ! Un vrai régal !

— Je te fais confiance !

— Ça va mon petit Jérôme ? Il te plaît ce film ? s'enquit Cavalli à l'adresse du jeune garçon.

— Oh oui ! Ils sont super drôles les gendarmes dans ce film ! Est-ce que je pourrais voir les autres de la série ?

— Sans problème ! Tu peux les prendre avec toi ce soir ! Tu les regarderas chez toi quand tu voudras.

— Merci tonton ! lança gaiement le garçonnet, les yeux pétillants.

7

Les notes musicales emplirent triomphalement l'obscurité des lieux. La lumière blanche et froide fit disparaître avec violence la noire platitude de la pièce. D'un geste précis, une main jeune venait de se saisir du téléphone portable d'où sortait, joyeuse, cette musique entraînante. D'une simple pression de l'index, le jeune homme, tout juste éveillé, mit fin à la fonction réveil, coupant nette la seule impression de joie dans cet endroit lugubre.

Car, la première chose que remarqua Damien de Tursac, de ses yeux à demi ouverts, fut cette horrible tapisserie qui, d'ailleurs, semblait l'avoir toujours été, même du temps de sa supposée splendeur. Des ronds orangés superposant des carrés et des rectangles verts et marrons paraissaient vouloir dominer à tout prix ce papier peint de leur présence. Il était vrai que tout esprit, même absent, était automatiquement accaparé par ces cercles hideux.

Le petit néon de la minuscule salle de bains renvoya la pâleur du visage de Damien dans le miroir affreusement piqué. Le regard que se lança le jeune homme était dur. Il y décela le manque d'assurance qui, de plus en plus, l'habitait. Le grand jour était arrivé. Il ne pouvait plus reculer. Sa destinée l'attendait. Mais pour cela, il devait tout d'abord franchir l'imposant portail de la caserne de Gendarmerie de la ville, presque le même que celui du château familial. Il s'agissait peut-être là d'un signe…

Une fois encore, l'hésitation s'installa dans l'esprit de Damien de Tursac. Il se sentait, de plus en plus, en proie au doute. Pourtant, le jour où, par le plus simple des hasards, il avait lu cette coupure de journal, l'évidence lui avait sauté aux yeux. Il l'avait tout de suite ressentie. La providence venait de lui montrer son chemin.

Et aujourd'hui, le bout du chemin passait par le franchissement de ce monumental portail de la Gendarmerie, dernière étape de sa quête. Comment était-il ? À quoi ressemblait-il ? L'article de journal ne comportait aucune photographie. Son imagination avait été mise à rude épreuve car jamais aucune image n'avait pu s'ancrer en lui.

*

À l'autre bout de la ville, une autre salle de bains, un autre regard… celui d'Anselin. Dans ses yeux, on pouvait lire une détermination sans faille, mais également un certain dépit. Il savait que cette journée allait être psychologiquement difficile. Les interrogatoires des jeunes filles et garçons, amis de Mickaël Bonin devaient être menés avec finesse et intelligence afin de détecter parmi eux l'assassin. Car Anselin n'avait jamais abandonné cette idée. Pour lui, le meurtrier était forcément l'un d'eux.

À sept heures cinq, Anselin et Cavalli se retrouvèrent dans les bureaux désertés et étrangement silencieux. Quelques minutes d'attente et le défilé incessant des plaignants et autres visiteurs d'un jour redonneraient à ces locaux leur agitation habituelle. Le jour peinait à reprendre possession de la ville. Les phares des voitures que les deux enquêteurs croisaient se reflétaient, aveuglants, sur la chaussée légèrement humide. Ils n'eurent aucune difficulté à stationner leur véhicule non loin du Saint Ex. En pénétrant dans les lieux, Anselin fut saisi par l'arôme bienfaiteur du café.

L'entrée des deux gendarmes fit immédiatement sensation auprès des quelques consommateurs matinaux. Certains trempaient allègrement leur croissant frais dans leur minuscule tasse de café noir, qui fumait encore sur le comptoir. D'autres, seuls sur une table, lisaient la page sports ou celle, beaucoup plus instructive, des faits divers parmi les vestiges d'une viennoiserie trop vite avalée.

En voyant les deux hommes en uniforme, le patron du Saint Ex ne fit aucun effort pour réprimer une moue d'agacement, signe que leur présence dans son établissement n'était pas la bienvenue. Mais il n'y pouvait absolument rien. Il ne pouvait quand même pas apposer un écriteau sur sa devanture : INTERDIT AUX FORCES DE L'ORDRE ! Du coup, le barman, un brin provocateur, afficha un beau sourire hypocrite et lança joyeusement :

— Et pour ces messieurs de la maréchaussée, ce sera ?

— Deux cafés bien serrés, deux croissants et UN service, rétorqua tout de go Cavalli visiblement agacé.

— Un service ? s'étonna l'homme derrière son comptoir laitonné que plusieurs traces de doigts gras entachaient.

— Oui, reprit Cavalli. Que notre présence dans votre bar ne vous plaise pas, moi, personnellement, cela ne me dérange pas. Et peut-être même au contraire. Non, ce qui m'énerve le plus est votre hypocrisie ! Si vous voulez que nous nous entendions bien, jouons carte sur table ! Vous savez pourquoi nous sommes là… Tout ce que l'on vous

demande est de nous désigner les jeunes qui nous intéressent au fur et à mesure de leur entrée. Nous sommes d'accord ?

Surpris par la franchise du gendarme et par une mise au point sans appel, le patron du Saint Ex ne put que s'excuser de son comportement. Les deux enquêteurs durent supporter les arguments du cafetier sur le risque que certains clients, allergiques aux forces de l'ordre, puissent faire demi-tour. Bref, pour de nombreux commerçants, il était de renommée nationale que les policiers ou les gendarmes fréquentant leur établissement étaient un frein évident au développement de leur activité !

Quelque peu amusés par ces justifications ridicules, Anselin et Cavalli se délectèrent de leur café croissant. Les deux enquêteurs venaient tout juste d'en avaler le dernier morceau lorsque le barman leur fit un signe de tête en direction de l'extérieur. Aussitôt, leurs regards se dirigèrent vers l'entrée du débit de boissons.

Longeant la vitrine du Saint Ex, un jeune homme, vêtu d'un léger pull-over beige moulant et d'un pantalon jeans noir serré, fit son apparition dans l'embrasure de la porte. Sans en être véritablement sûr, Anselin crut que le garçon venait de laisser échapper un timide bonjour de ses fines lèvres.

Tenant par la bandoulière un petit sac à dos de toile bleu nuit, le jeune homme mince se dirigea directement vers l'une des nombreuses alcôves et s'installa sur une banquette, sans se soucier de ce qui l'entourait. Il ne sembla pas remarquer la présence des gendarmes dans un coin du comptoir.

Discrètement, le patron du Saint Ex s'était rapproché d'Anselin et de Cavalli pour leur dire :

— Ça c'est l'un d'eux. C'est celui qui s'appelle Cédric, vous savez, le timide de la bande !

Effectivement, le jeune client portait sur lui sa timidité. Depuis son entrée dans le bar et son installation à l'une des tables, son regard n'avait pas quitté le sol. Anselin observait ses moindres faits et gestes.

— Pas vraiment la tête d'un assassin, celui-là… songea-t-il.

Délicatement, le prénommé Cédric ouvrit son sac de cours et en sortit un livre, qu'il se mit à lire avec une évidente concentration.

— Tous les matins c'est pareil, confia le patron du Saint Ex. Il arrive toujours le premier et, en attendant ses camarades, il bûche ses cours.

Anselin pensa immédiatement qu'il ne semblait pas s'agir là du comportement d'un criminel. Un assassin ne ferait pas preuve d'autant de calme s'il avait quelque chose à se reprocher. Ou alors, ce serait un

criminel de la pire espèce, froid calculateur, immoral. Il ne continuerait pas à mener une vie aussi ordinaire et routinière. Déjà convaincu que la solution de cette affaire n'allait pas être aussi simple que cela, Anselin en fut d'autant plus persuadé en guettant le comportement du jeune homme, malgré tout, suspect à ses yeux. Rien dans son attitude ne laissait entrevoir un quelconque criminel aux abois.

Reprenant un second café en attendant l'arrivée du reste de la troupe, Anselin et Cavalli conservèrent un œil sur le jeune Cédric. L'adolescent, aux traits de visage fins, dégageait une certaine innocence. Aucune acné ne venait enlaidir ses pommettes, particulièrement prononcées. Anselin jugea qu'il n'était pas, à proprement parler, un beau gamin mais un certain charme émanait de lui, renforcé par un côté craintif attirant. Quelque chose d'indicible donnait envie d'aller à la rencontre de ce garçon et de le porter à s'exprimer, de l'aider à lutter contre ses complexes.

— Qu'en penses-tu Jean-Jacques ? demanda discrètement Anselin.

— Comme suspect, on fait mieux. Il n'a pas l'air bien méchant celui-là, fit Cavalli avec une moue dubitative.

— Hum… effectivement. Il n'a ni l'attitude ni la tête d'un tueur. Attendons de voir les autres. Sait-on jamais, ce sera peut-être plus flagrant ?

— Ouais… Eh bien, si celui qui arrive fait également partie de la bande de Mickaël Bonin, je crois que le décor de cette enquête sera une cour de récréation de maternelle ! lança le vieux gendarme d'un mouvement de tête vers la porte d'entrée du débit de boissons.

Un jeune homme s'apprêtait effectivement à entrer dans le café. Blond, il avait un visage d'enfant, malgré une stature visiblement musclée. Son regard croisa celui des deux gendarmes. Immédiatement, Anselin perçut la nervosité qui venait de s'emparer du jeune client. Pétrifié, il restait à la porte, incapable de bouger. Après d'interminables secondes, le garçon se décida enfin à avancer.

Les deux enquêteurs interrogèrent du regard le cafetier mais, contre toute attente, celui-ci leur répondit d'un mouvement de tête négatif. Non, ce jeune homme ne faisait pas partie du groupe d'amis de Mickaël Bonin. Intrigué par ce comportement, Anselin et Cavalli gardèrent constamment un œil sur lui.

La surprise ne se fit pas attendre. Cédric venait de relever la tête comme pour ingurgiter les connaissances qu'il venait de puiser dans son manuel. Son visage s'éclaira, s'illumina presque en apercevant le jeune homme qui venait d'entrer. À l'inverse, sur les traits du nouvel

arrivant se lisaient plutôt l'étonnement et une sensation de gêne. Un regain d'intérêt anima Anselin et Cavalli. Les deux gendarmes entendirent parfaitement la conversation qui s'engagea entre ces deux jeunes gens.

— C'est bien toi… ?!… demanda le prénommé Cédric.

—…

— Ah ben ça alors ! Si je m'attendais à te voir ici ! fit-il, répondant lui-même à sa question, sourire aux lèvres.

— Tu… tu habites le quartier ?… parvint à demander le nouvel arrivant, mal à l'aise.

— Non ! Je vais au bahut un peu plus haut dans la rue ! Je suis en terminale, informa Cédric.

Dans cet échange, quelque chose d'inapproprié dérangeait Anselin. Il allait renoncer à en déterminer la cause lorsque la dernière réponse du prénommé Cédric lui permit de comprendre ce qui clochait. Il s'agissait simplement de l'intonation employée par le jeune garçon attablé. Sa façon de s'exprimer ne correspondait pas du tout à quelqu'un de timide. La voix était claire, sûre.

— Tiens ! Il n'a pas l'air si timoré que cela ce gamin, finalement... pensa intérieurement Anselin.

— Tu prends quelque chose ? demanda le jeune Cédric.

— Heu… rapidement alors… J'ai… j'ai un rendez-vous, hésita son interlocuteur.

— S'il vous plaît, on pourrait avoir deux cafés ?

C'est alors seulement que le prénommé Cédric remarqua les gendarmes. Pendant une fraction de seconde, il parut saisi, et, sur l'instant, Anselin crut remarquer un semblant de malaise envahir le jeune homme. Il donna l'impression de se demander franchement ce que ces deux gendarmes pouvaient bien faire à cette heure-ci, accoudés à un comptoir de bar. Mais brutalement, son attention se porta à nouveau sur son camarade. Les cafés furent rapidement posés devant les deux jeunes gens qui se faisaient face.

— C'est incroyable que l'on se rencontre à nouveau ! Tu ne trouves pas ! s'enthousiasma Cédric.

— Si, mais je ne peux vraiment pas m'attarder. Je bois mon café et je m'en vais.

— T'en aller ?… Hum… Comme samedi soir ?…

— Oui, je te l'ai dit… Ce matin, j'ai un rendez-vous que je ne peux

absolument pas remettre.

Le silence entoura la table des deux jeunes hommes. Les yeux fixant le fond de sa tasse, le garçon blond semblait perdu. Que faire ? Il ne pouvait quand même pas quitter les lieux en courant ! Il lui fallait boire ce café brûlant et s'en aller, avec l'espoir de ne s'être pas trop fait remarquer par ces deux gendarmes. Et pourquoi avait-il justement le sentiment qu'ils l'épiaient ? Partir ! Il devait partir, coûte que coûte !

Alors sans plus attendre, il avala d'une gorgée le liquide noir et odorant. La brûlure qu'il ressentit alors dans la gorge n'était rien à côté du malaise qui le tenaillait de plus en plus. Avec une rapidité extraordinaire, il se leva de table et lança sans attendre de réponse :

— Salut Cédric. Peut-être à bientôt.

Déjà, la porte se refermait lentement. Le jeune inconnu disparut dans la rue. En le suivant du regard, Anselin s'aperçut que, dehors, le jour avait presque totalement chassé la nuit. En voyant le bleu du ciel, annonciateur d'une belle journée, il s'imagina un instant sur un sentier côtier au bras de Mélanie en compagnie de Jérôme. Se replongeant brusquement dans la réalité, il se rendit compte qu'il n'était pas le seul à se laisser aller dans ses pensées. Le jeune Cédric n'avait pas repris son livre de classe. Il s'était adossé à la banquette et semblait attendre, béat, que le temps passe. Ses yeux semblaient ne rien voir.

Soudain, Cavalli décocha un coup de coude à Anselin. Le cafetier venait de l'alerter. Les jeunes filles et garçons qui s'apprêtaient à entrer dans le débit de boissons étaient les amis de Mickaël. Les sens des deux enquêteurs étaient en éveil. Ils devaient déceler infailliblement le moindre indice, la moindre faiblesse parmi l'un d'eux. Cette petite étincelle qui leur permettrait de porter leurs soupçons sur l'un ou l'autre ; une fille ? un garçon ?

— Ah ! Comme d'habitude Cédric est déjà là ! remarqua l'une des filles du groupe.

Une nouvelle fois, le patron du Saint Ex, affairé à essuyer un verre jusqu'à l'usure, se rapprocha des deux gendarmes et leur déclara :

— Vous avez de la chance ! Toute la clique est presque au complet ! Il ne manque plus qu'une fille !

Anselin l'avait immédiatement constaté. Il y avait trois garçons et deux filles. Marine Kérhino étant hospitalisée, la bande de copains de Mickaël était, désormais, au complet. Cinq garçons et filles, tout juste sortis de l'adolescence. Et parmi eux, certainement un ou une meurtrière !

— Eh bien, Cédric ! Tu as déjà bu deux cafés ? s'exclama l'un des jeunes gens.

— Heu… oui… mentit Cédric, paraissant soudainement pris d'un tic nerveux de la tête.

Anselin ne fut pas dupe. Il avait compris que, par ses mouvements de tête, Cédric invitait ses amis à regarder dans leur direction. C'est alors que Cavalli jura.

— Nom de Dieu !

— Quoi ? s'inquiéta Anselin.

— Tu as vu le garçon au blouson bleu et beige ?

— Oui ! Et alors ?

— Tu ne le reconnais pas ? Tu me déçois mon cher Anselin ! Je te croyais plus physionomiste que cela ! C'est le petit jeune que nous avons verbalisé samedi soir parce qu'il ne portait pas son casque ! Tu t'en souviens maintenant !

— Ah ben ça alors ! C'est dingue, ça ! Le monde est vraiment petit !

Dans le même temps, les deux enquêteurs avaient remarqué le brusque changement de comportement du groupe. Furtivement, le regard de certains des jeunes croisait celui des gendarmes. Une tension palpable et étouffante enveloppa peu à peu la bande. Il apparut évident à Anselin qu'une guerre psychologique venait d'éclater. Il n'appartenait alors qu'à Anselin d'ouvrir les hostilités.

Après une dernière gorgée de café qui avait largement eu le temps de refroidir, et une rapide réflexion quant à une technique particulière d'approche, Anselin décocha un mouvement de tête à Cavalli en lui disant :

— Tu es prêt ?

— Quand tu veux…

— Dans ce cas, c'est parti !

Anselin fut persuadé que les cinq jeunes gens savaient. Il y avait des signes qui ne trompaient pas. Dès qu'Anselin avait pris la décision d'aller à leur rencontre, ils l'avaient su. Ils savaient que les gendarmes étaient là pour eux. Etaient-ils tous déjà au courant de la mort de leur ami ? Pour Anselin, une chose était certaine. Au moins l'un d'entre eux le savait. Mais lequel ? Etait-ce ce jeune homme prénommé Cédric, avec son évidente et troublante timidité ? Ou alors cette jeune fille visiblement alerte et énergique ?

Mais avant toute chose, il fallait nouer le contact et guetter, épier

les moindres faits et gestes de chacun d'eux. Lequel allait trahir son secret ? Qui allait être touché par la fébrilité qui le démasquerait ?

— Bonjour jeunes gens.

Anselin resta immobile et attendit tranquillement que tous les visages des jeunes gens se tournent vers lui. Feignant d'être surpris, trois d'entre eux répondirent le plus poliment possible :

— Bonjour…

— Comme vous avez pu le remarquer, nous sommes de la Gendarmerie, et je crois que nous allons devoir passer une partie de la journée ensemble, annonça calmement Anselin, tout en jetant un regard des plus pénétrants à chacun d'eux.

— Qu'est-ce que vous voulez dire ? osa Alan Damet.

— Je crois que nous nous connaissons déjà, jeune homme, lui répondit Cavalli. J'espère que vous vous souvenez de nous ! Samedi soir… votre casque !…

— Oui, oui… je m'en souviens… rétorqua à contre cœur Alan Damet, sous le regard réprobateur de ses amis.

— Mais, pourquoi dites-vous que nous allons passer la journée ensemble ? demanda cette fois-ci Ariane Marelle, la plus intrépide de tous.

Dans les yeux de la bande de copains, Anselin et Cavalli pouvaient y lire de la stupéfaction. À quelque chose près, tous les deux auraient pu affirmer qu'il s'agissait en fait d'inquiétude, même de panique. Anselin se demanda s'il ne les avait pas cueillis un peu trop à froid. Il répondit alors à la question en choisissant ses mots.

— Mickaël Bonin… est votre ami, n'est-ce pas ?

— Oui… d'ailleurs… il est en retard ce matin… répondit timidement Cédric.

— Il doit encore être avec Marine ! scanda Romuald Ravier avec une pointe de dédain dans la voix.

— Non, il n'est pas avec Marine. Et, Mickaël ne viendra pas ce matin, annonça gravement Anselin. En fait, il ne viendra plus… Mickaël a trouvé la mort dans la nuit de samedi à dimanche.

—…

Aucun son ne sortit d'aucune bouche. Les gestes restèrent en suspens. Le moment était à l'effarement. Même l'ambiance du bar parut silencieuse.

— Mickaël… mort !? Mais… Ce n'est pas possible ! Que s'est-il

passé ? Et où est Marine ? demanda faiblement Cédric.

— On vous rassure. Marine va bien. Elle est choquée, mais elle va bien. Votre amie est entre de bonnes mains, rassura Cavalli de son air de bon père de famille.

— Que s'est-il passé alors avec Mickaël ? Il a eu un accident de la route ? questionna Romuald.

— Un peu de patience, nous allons en parler, mais nous le ferons dans nos bureaux ! prévint Anselin sans jamais quitter des yeux l'ensemble de la bande.

— Mais… nous avons cours !

— Ne vous en faites pas ! Je vais vous expliquer comment la journée va se passer. Y a-t-il des majeurs parmi vous ? lança Anselin sans ménagement.

Etonnées, les têtes répondirent toutes à l'unisson par la négative.

— Dans ce cas, nous allons prévenir vos parents. Nous allons leur dire que vous serez entendus en qualité de témoin dans nos locaux, l'un après l'autre. Nous préviendrons également le lycée de votre absence. Pour ce faire, vous allez me donner chacun une pièce d'identité.

— Mais, pourquoi voulez-vous que l'on aille à la Gendarmerie ? Je ne vois pas pourquoi vous voulez nous questionner ? Je n'y comprends que dalle à votre histoire ! intervint énergiquement Alan Damet.

— Vous n'allez pas recommencer à faire la forte tête, mon cher ! se fâcha Cavalli. Vous allez faire exactement ce que l'on vient de vous dire et, pour votre gouverne, sachez qu'ici, c'est nous qui posons les questions !

— Ouais peut-être ! Mais qu'est-ce qu'on a fait ? Pourquoi est-ce que vous voulez nous emmener à la Gendarmerie ? On sait tous que Mickaël roulait comme un taré avec son scooter ! Qu'est-ce qu'on a à voir là-dedans !? protesta toujours Alan Damet.

— Parce qu'il ne s'agit pas d'un accident de la circulation mais d'un meurtre ! Et que vous êtes les derniers à l'avoir vu vivant ! Voilà pourquoi ! Et maintenant si vous voulez que le restant de votre journée se passe au mieux, je vais vous demander de vous montrer les plus coopératifs possible parce que sinon, je vous promets une journée qui restera à jamais gravée dans vos mémoires ! C'est clair ? tempêta Anselin.

— Un… meurtre !? prononça péniblement Sarah.

Anselin avait trouvé cette dernière attendrissante. Dès qu'elle était

entrée dans le bar, il lui avait trouvé un visage d'enfant. Il reflétait même l'innocence. Elle avait conservé en elle quelque chose de foncièrement délicat. Ses longs cheveux bruns, nattés comme ceux d'une petite fille, lui dégageaient complètement le front à la peau tendre et rosée. Son allure, ses gestes, sa prestance… tout lui octroyait une illusion d'écolière. Sa petite taille accentuait davantage cette impression. En d'autres temps, Anselin n'aurait jamais imaginé avoir face à lui une lycéenne bientôt majeure. C'est certainement pour cette raison que l'enquêteur se radoucit en lui rétorquant :

— Oui, parfaitement… Un meurtre.

Puis, replongeant les yeux dans ceux des autres membres de la bande, il poursuivit :

— Alors, vous comprendrez que l'on soit un petit peu sur les nerfs ! De plus, je n'aime pas devoir me répéter, et il m'a semblé vous avoir demandé vos cartes d'identité, alors j'attends ! conclut-il. Et, tant que nous y sommes, vous allez tous, nous fournir vos numéro de téléphone portable.

— Pourquoi ? osa demander le timide Cédric.

— Nous pourrions avoir besoin de vous joindre, même après vos auditions, répondit Anselin, laconique.

Peu habitués à subir les foudres des forces de l'ordre, les cinq jeunes gens s'exécutèrent immédiatement, excepté Alan Damet qui fit preuve d'une évidente mauvaise volonté à trouver rapidement sa pièce d'identité. Anselin et Cavalli lurent un à un les documents administratifs. En relevant un nom, les deux enquêteurs se regardèrent.

— C'est vous Romuald Ravier ? s'enquit Anselin, très innocemment, sachant pertinemment qu'il avait devant lui le fameux « Romu » du petit carnet de Mickaël Bonin.

— C'est écrit dessus. Y'a ma photo, répondit bêtement l'intéressé.

Le jeune garçon ignorait totalement les raisons de cet intérêt soudain des gendarmes envers lui. Pour ce motif, il se montra présomptueux. Cavalli se chargea de le remettre à sa place.

— Contentez-vous de répondre simplement aux questions que l'on vous pose. Vos commentaires ne nous intéressent pas. En tous les cas, pas pour le moment !…

Anselin déplora intérieurement la tournure des événements. Il aurait préféré des relations moins conflictuelles avec les jeunes gens. Il fallait à tout prix instaurer un meilleur dialogue, endormir leur méfiance, se fondre dans leur groupe, pour mieux les comprendre, les étudier, les

analyser. Sans systématiser le fameux conflit des générations, Anselin savait qu'il devait s'imprégner de la psychologie de ces adolescents.

— Écoutez… Vous n'avez pas l'air de vous rendre compte de la situation mais, que vous le vouliez ou non, vous êtes plongés dans une enquête criminelle ! J'irais même jusqu'à dire que vous vous situez en plein cœur de cette affaire ! Mickaël, votre ami !, a été assassiné et on compte sur vous pour nous aider à arrêter le meurtrier…

Anselin se mit à réfléchir à toute vitesse. Grâce à une idée qu'il jugea lumineuse, il espérait endormir définitivement la méfiance du groupe. Aussi, mentit-il ouvertement avec un air complètement détaché :

— On sait bien que ce n'est pas l'un de vous qui l'a tué ! C'est évident ! Mais, vous seuls, pouvez nous aider à le coincer ! Vous détenez sûrement des informations qui pourront nous aider à l'identifier !

Il guetta la réaction de chacun. En annonçant qu'il leur était impossible de soupçonner l'un ou l'autre d'entre eux, il espérait ainsi détecter un relâchement chez l'un des garçons ou chez l'une des filles. À sa grande surprise, il eut l'impression que tous les adolescents, sans exception, s'étaient d'un seul coup sentis mieux. Déçu, Anselin fut persuadé que la partie était vraiment loin d'être gagnée.

— Il faut donc que l'on aille à la Gendarmerie ? demanda Sarah, d'une voix douce.

— Oui, tout à fait. On vous questionnera à tour de rôle et après, vous serez tranquilles ! rassura Cavalli. Dès que vous êtes prêts, nous y allons ! Il est déjà huit heures…

— Quoi ? Vous nous embarquez ? s'inquiéta Romuald en rajustant l'une des ses longues mèches de cheveux.

— Non ! Bien sûr que non ! Vous n'êtes que des témoins à nos yeux ! Vous prenez vos scooters, ou vous venez à pied, mais on ne vous embarque pas ! En revanche, si l'un de vous n'a pas de moyen de locomotion, on peut le conduire jusqu'à la Gendarmerie. C'est comme vous voulez ! lança Anselin, le plus rassurant possible.

— Non, non, on va se débrouiller, trancha Alan Damet, un brin contestataire.

*

Sa gorge le faisait encore souffrir. En buvant son café brûlant à toute vitesse au Saint Ex, Damien de Tursac avait ressenti une vive douleur. Il s'en voulait d'être entré dans ce bar. D'un autre côté, sa démarche semblait logique. Le Saint Ex se trouvait juste en face de son

hôtel. Ce qui le contrariait le plus, était ces deux gendarmes. Que faisaient-ils dans ce bar à une heure aussi matinale ? Il ne faisait aucun doute qu'ils l'avaient regardé, détaillé même !, de la tête aux pieds. Il avait senti sur lui le poids de leurs regards scrutateurs.

Il s'en voulait vraiment, car il savait qu'il allait certainement les revoir. Le fait qu'ils l'aient vu avec ce jeune homme pouvait être compromettant pour l'avenir. Le moment venu, il ne pourra pas nier. Il sera bien obligé de leur dire qu'il le connaissait. Il ressentait déjà sur lui les regards soupçonneux, voire dédaigneux, qu'ils lui porteraient tous. Il fallait qu'il trouve une parade.

L'esprit de Damien de Tursac était en ébullition. Le moment autant redouté qu'attendu approchait. Encore deux ou trois rues et sa vie basculerait à coup sûr. À cette idée, son cœur explosait littéralement à chaque battement. À tel point que sa poitrine en faisait vibrer sa chemise. Que devait-il faire pour se calmer ? Ce n'était pourtant pas la première fois qu'il éprouvait cet état de fébrilité.

Ses souvenirs d'enfant le rattrapèrent. Quel âge avait-il ? Cinq ans ? Six ans ? Il ne le savait plus. Il n'avait jamais vu son père. Mais ce jour-là, sa mère lui avait dit qu'il était revenu, qu'il serait là, à la sortie de l'école. Il lui avait tellement manqué. Toute la journée, il avait pensé à la fin de la classe, imaginé son père le soulever de terre, l'étreindre de joie à l'étouffer. Plus les minutes passaient, plus son esprit l'abandonnait, plus son cœur battait à tout rompre.

Il se souvint de l'effort surhumain qu'il avait dû produire pour s'interdire de courir comme un beau diable et traverser cette cour, qui le séparait de ce père enfin de retour. Il se rappela cet immense portail vert qui le masquait et qui, une fois franchi, lui permit d'apercevoir cet homme froid, austère, vêtu de noir. Puis, la voix de sa mère lui résonna dans la tête :

— Charles-Henri, je te présente Damien… Eh bien Damien ! Ne reste pas bêtement planté là comme ça ! Dis bonjour au monsieur !

« Monsieur », « Monsieur »… Combien de fois ce mot avait-il résonné dans son esprit ? Pourquoi sa mère avait-elle appelé son père « monsieur » ? L'intelligence du garçonnet n'avait pas mis longtemps à lui fournir la réponse. Cet homme inquiétant, effrayant même, n'était tout bonnement pas son père ! Sa mère lui avait encore menti. L'homme en question se montrait littéralement froid et distant envers lui. Damien sut qu'une nouvelle fois, il s'agissait d'un prétendant qui n'en voulait qu'au corps de sa mère. Un de plus !

Mais il avait aussi compris que, si sa mère le lui avait annoncé comme étant son père, c'est qu'entre elle et lui, c'était du sérieux. Il

n'avait qu'à regarder comment sa mère le dévorait des yeux pour s'en rendre définitivement compte. Il ne se doutait pas à quel point désormais sa vie allait changer, et s'accompagner d'autant de moments de détresse, de solitude et de tristesse.

Le gamin, qui allait devenir Damien de Tursac, s'était toutefois fait une raison. Il s'était persuadé que cet homme valait peut-être mieux que cet autre prétendant qui s'intéressait un peu trop à lui. Un frisson lui parcourut le dos lorsqu'il se remémora la frayeur qu'il avait ressentie en surprenant cet inconnu à ses côtés la nuit dans son lit. Ce n'est que bien plus tard que Damien de Tursac avait compris le comportement ambigu de cet homme.

Alors à choisir, il valait certainement mieux que le prétendant de sa mère soit hostile à sa présence. De cette façon, il pourrait continuer à vivre tranquillement de son côté en attendant la venue de son père. Le vrai !

Mais pour l'heure, Damien de Tursac se sentait bien seul dans les rues de cette ville qu'il ne connaissait pas. Peut-être allait-il enfin rattraper son destin ? En tournant sur sa gauche, il aperçut enfin le grand bâtiment sur lequel il était écrit, en grandes lettres capitales bleues : GENDARMERIE NATIONALE.

Damien de Tursac s'arrêta net. Il contempla avec appréhension la façade parfaitement rénovée de l'édifice datant de la fin du XIXème siècle. C'est ici que sa destinée l'attendait. Après avoir rajusté son sac à bandoulière sur l'épaule droite, le jeune homme blond reprit sa marche. Il jeta un œil à sa montre : huit heures.

8

— Bon ! Comment veux-tu que l'on s'organise ? s'enquit Cavalli.

Sans perdre un instant, les deux enquêteurs étaient revenus à la brigade. Il était important qu'ils se tiennent prêts à accueillir les jeunes gens. Il fallait qu'ils donnent au maximum un aspect cérémonial à leur prise en charge. Il devenait urgent de leur faire perdre de leur superbe. Les impressionner, les supplanter, en un mot les déstabiliser, pouvait être un gage de réussite dans cette affaire.

— Première chose à faire : adresser des réquisitions à leurs opérateurs téléphoniques pour vérifier le bornage de leurs téléphones au moment de la noyade de Mickaël. Ce sera déjà un premier pas pour l'enquête.

— Je m'en occupe, déclara Jean-Jacques.

— Parfait. Une fois que les jeunes seront là, on les laissera poireauter un peu dans le hall d'accueil. Avec un peu de chance, l'ambiance qui règne toujours dans nos bureaux les impressionnera ! Cela permettra de les faire cogiter un peu.

Cavalli se montra pessimiste devant tant d'espoir de la part d'Anselin. Aussi, ce dernier rajouta :

— Tu sais, les jeunes d'aujourd'hui ne sont plus ce qu'ils étaient. Maintenant, pour en trouver un qui possède la peur du gendarme, il faut se lever de bonne heure ! Mais, on a le droit de rêver...

— Ce n'est pas moi qui t'en empêcherais, mon pauvre ami ! Et puis, tu sais…

Cavalli ne termina pas sa phrase. En pénétrant dans le couloir, il avait jeté un œil distrait en direction de la salle d'attente. C'est à ce moment précis qu'il aperçut le jeune homme blond assis, le dos raide, sur l'une des chaises confortables mises à la disposition du public. Il s'arrêta net et stoppa Anselin en lui saisissant l'épaule.

— Hé, regarde là-bas Anselin ! Dans la salle d'attente ! Ce n'est pas le petit jeune qui parlait avec le timide de la bande au Saint Ex, ce

matin ?!

Les yeux d'Anselin exprimèrent autant la stupéfaction que l'incompréhension. Qui était donc ce jeune homme qui semblait connaître l'un des suspects du meurtre de Mickaël Bonin ? Comment se faisait-il que, lui aussi, se trouvait dans leurs locaux ?

— Je crois qu'il va falloir que nous ayons une petite discussion avec ce garçon ! N'est-ce pas Jean-Jacques ?

— Déjà qu'il m'intriguait au Saint Ex, alors maintenant qu'il se retrouve encore là, devant nous, dans nos bureaux, je dois dire que ça m'interpelle sérieusement !

— Eh bien, allons lui demander ce qu'il fait là ! décida Anselin, loin de s'imaginer ce qu'il allait apprendre.

En passant à côté du gendarme chargé de l'accueil, Cavalli tenta de se renseigner.

— Tu sais ce qu'il fait là ce jeune, là-bas ?

—Non. Je n'ai pas encore eu le temps de m'en occuper ! Je ne sais ce qui se passe ce matin, mais ça n'arrête pas de sonner ! se plaignit ouvertement le planton.

Comme pour confirmer ses dires, le téléphone sonna une énième fois, provoquant un agacement naissant chez le gendarme déjà bien sollicité.

— Tiens, tu vois ! Ça continue ! Décidément, ils ne vont pas me lâcher la grappe ce matin !

Anselin et Cavalli se dirigèrent alors vers le jeune homme. Ce dernier ne mit pas longtemps à reconnaître les deux gendarmes qu'il avait aperçus dans le café. Anselin remarqua le trouble qui enveloppait cet étrange garçon. Dubitatif, il s'adressa à lui d'une manière faussement courtoise.

— Bonjour jeune homme. Nous pouvons faire quelque chose pour vous ?

Lentement, le jeune homme blond se leva. Il s'essuya discrètement la paume des mains sur les cuisses et, gauchement, se dirigea vers le comptoir d'accueil.

— Heu… Oui… Je suis…

Visiblement ému, il cherchait ses mots, tout en fouillant l'une des poches de son fin blouson clair.

— Je suis… reprit-il. Je suis affecté ici.

Anselin et Cavalli restèrent interdits. Ils lurent la feuille officielle

que leur interlocuteur venait de déposer sur le comptoir. Il s'agissait d'un ordre d'affectation. Ainsi donc, ce jeune homme au visage d'enfant était le nouveau gendarme qu'ils attendaient afin de compléter l'effectif de la brigade. Anselin se tourna vers Cavalli et faillit éclater de rire en voyant l'expression d'étonnement qui se lisait sur son visage.

— Je m'appelle Damien de Tursac et je viens de l'école de Gendarmerie de Chaumont. C'est ici que je suis affecté.

— Comment tu dis ? Damien de ! Tursac… Ah ben ça alors ! Et quel âge as-tu, mon garçon ? s'inquiéta Cavalli, sans parvenir à masquer sa stupéfaction.

— Je vais, bientôt, avoir vingt-et-un ans.

— Vingt ans !… Tu te rends compte Anselin ! Il a vingt ans !… répéta le vieux gendarme, dépité.

— Ha ! Ha ! Tu vois ! Quand je te disais que la relève allait arriver ! Je ne me trompais pas ! Allez, ne fais pas cette tête-là ! Tu devrais te réjouir ! Tu as encore quelques années devant toi pour apprendre les ficelles du métier à notre nouveau camarade ! s'écria Anselin sans avoir pu réprimer son envie de rire.

— C'est vrai ! Tu as raison ! Dans ce cas, bienvenue parmi nous ! finit par lancer Cavalli, faisant fi de l'évidente gêne que lui procurait cette si grande différence d'âge entre lui et son nouveau collègue. Allez ! Passe par là ! On va te montrer rapidement les bureaux où tu vas passer le plus clair de ton temps ! Ensuite, il faudra que tu ailles te présenter au commandant de la communauté de brigades puis au commandant Mortier, notre commandant de compagnie, dans le bâtiment en face.

Anselin, qui ne perdait pas de vue que la journée allait certainement être éprouvante, se remémora ce qui, le matin-même, les avait intrigués chez ce jeune homme. Il s'en inquiéta sans formalisme.

— Mais… avant, peut-on te poser une question ?

Damien de Tursac espérait, à tort, que cela n'avait rien à voir avec sa présence dans le bar le Saint Ex.

— Oui, bien sûr…

— Voilà c'est un peu délicat… Ce matin, nous étions à boire un café au Saint Ex. C'est bien toi que l'on a vu là-bas, n'est-ce pas ?

Le jeune gendarme se mordit intérieurement la lèvre, à tel point qu'un goût de sang emplit sa bouche. Il savait qu'il ne lui servirait à rien de nier.

— Oui, pourquoi ?

— Disons que nous n'étions pas là-bas par hasard. Nous menons actuellement une enquête importante et, dans ce bar, nous nous intéressions notamment à un jeune garçon…

Anselin guetta les réactions de son nouveau et jeune collègue. Il vit que l'allusion à sa présence dans le café semblait particulièrement le mettre mal à l'aise. Aussi, poursuivit-il :

—… Celui-là même avec lequel tu as bu un café. Tu semblais le connaître… Non ?

Damien de Tursac aurait voulu disparaître tant il se sentait mal. Que pouvait-il répondre ? Mentir ? Il n'y pensait même pas ! Ces gendarmes auraient vite fait de le confondre ! Il fallait jouer franc jeu.

— Oui, je l'ai rencontré par hasard ce week-end…

— Tu ne le connaissais pas avant ? insista Anselin.

— Non ! Je viens du Périgord… J'ai juste fait sa connaissance comme ça, par hasard, se défendit Damien de Tursac.

— Ok ! Pas de problème. Bon, comme on te l'a dit, on a un tas d'auditions importantes à mener aujourd'hui. Alors, on va, rapidement, te conduire jusqu'au bureau du patron, et on te laisse. Ça marche ? conclut Anselin.

— Oui, oui… répondit timidement la nouvelle recrue.

— Cela dit, il faudra que l'on en reparle parce que le gamin du Saint Ex nous intéresse. On ne sait jamais. Peut-être, sais-tu des choses sur lui qui pourraient nous faire progresser dans notre affaire. Mais je ne t'embête pas plus longtemps avec ça ! Viens, c'est par là !

Après l'avoir accompagné, Anselin et Cavalli se mirent à nouveau à la tâche. Cavalli se lança aussitôt dans la gestion des réquisitions téléphoniques pendant qu'Anselin contacta le directeur du lycée. À l'autre bout du fil, le responsable de l'établissement eut du mal à contenir son émotion devant l'annonce du décès de l'un de ses lycéens. Fort heureusement, c'était la première fois qu'un événement aussi dramatique frappait son lycée. Un meurtre, dont l'un de ses élèves avait été victime, était tout bonnement impensable.

Atterré par une affaire aussi grave, le directeur ne fit pas cas de l'absence de ses six élèves et amis de la victime. Les gendarmes avaient besoin de recueillir leurs témoignages. Il s'agissait là de la moindre des choses. Il ne trouvait rien à redire, insistant même sur le fait qu'il se tenait à l'entière disposition des enquêteurs en cas de nécessité.

— Bien ! Quelle heure est-il, Jean-Jacques ?

— Huit heures quinze, renseigna Cavalli.

— Ils ne devraient plus tarder maintenant. Il serait bien que, chacun de notre côté, nous entendions un des jeunes. À la fin de chaque audition, on se les communique ; on vérifie que l'on n'a rien oublié ; puis on passe aux deux suivants, et ainsi de suite. D'accord ? proposa Anselin.

— Pour moi, ça marche.

D'un seul mouvement, les deux gendarmes se dirigèrent vers l'accueil. Les cinq jeunes gens étaient arrivés. Il se tenaient là, silencieux. Tous étaient correctement assis, le visage baissé, excepté Alan Damet qui, adossé au mur, triturait nerveusement la lanière de son casque.

— Par qui veux-tu que nous commencions ? demanda discrètement Cavalli.

— D'après ce que je vois, Alan Damet me paraît nerveux… Il me semble à point. Si tu n'y vois pas d'inconvénient, j'aimerais que tu commences par lui. Et puis, vous vous connaissez déjà ! Quant à moi, je vais entendre la jeune fille qui se trouve près de lui. Mademoiselle !? héla Anselin.

— Qui ? Moi ? fit la jeune fille désignée, pointant son pouce contre sa poitrine.

— Oui, vous. Comment vous appelez-vous ?

— Sarah. Sarah Guimard, s'annonça-t-elle.

— Très bien. Vous allez venir avec moi.

— Quant à vous, intervint Cavalli en montrant Alan Damet de l'index, vous allez me suivre.

— Ouais, j'arrive… dit le jeune homme sur un ton assez déplaisant.

— Je te souhaite bon courage, Jean-Jacques… lui glissa Anselin, en voyant le comportement désagréable et manifestement hostile du garçon.

— T'inquiète pas ! On va finir par bien s'entendre ! rassura le vieux gendarme. N'est-ce pas, mon garçon ?

Pour toute réponse, Alan Damet lui décocha un regard insolemment torve. Cavalli douta alors du bon déroulement de l'audition qu'il s'apprêtait à mener. Il adressa une moue dépitée à Anselin qui lui renvoya un sourire moqueur.

*

Dans sa chambre d'hôpital, Marine ne tenait plus en place. Elle devenait de plus en plus agitée. Ses parents, surpris de cette évolution inattendue, l'avait veillée de longues heures, faisant preuve d'une extrême patience. Le médecin de garde s'étonnait. Cela ne correspondait pas aux effets des calmants qui lui étaient administrés. Dans le couloir, la conversation se déroulait sur fond d'inquiétude.

— Vous êtes sûr que ce comportement-là est normal, docteur ? demanda Jean Kérhino.

— À dire vrai, je ne comprends pas trop. Il n'y a rien de grave sur le plan clinique. Malheureusement, le choc émotionnel que votre fille a subi est peut-être plus profond que prévu. Je crois que votre fille a besoin de beaucoup de repos encore.

— C'est pour cela que nous sommes constamment là, docteur. Depuis la nuit de samedi, mon épouse, et moi-même, sommes à tout moment au chevet de notre fille. Nous l'aidons pour tout afin qu'elle se repose…

— Oui, je comprends votre position. Cela dit… ne le prenez pas mal, mais il serait peut-être bon que vous la laissiez un peu seule pendant quelques heures.

— Quoi ? Vous nous demandez d'abandonner notre fille à un moment où elle a forcément besoin de nous ? s'offusqua le père de la jeune fille.

— Non, pas du tout ! Ne le prenez pas comme ça. Le fait de la laisser un peu seule peut permettre aux infirmières de mieux entrer en relation avec elle. Je me répète, il ne faut pas mal le prendre, mais il est fort probable que votre fille ne parvienne pas à se confier au personnel soignant du fait de votre présence, se justifia le docteur.

— Vous pensez que nous pourrions l'empêcher d'extérioriser ce qui l'a traumatisée ?

— Sincèrement... oui. Votre fille est à un âge où elle préférera se confier à une tierce personne plutôt qu'à ses proches.

— Ce que vous me dites là est assez dur à encaisser… constata Jean Kérhino.

— Je vous rassure… Tous les parents sont logés à la même enseigne.

— Hum… vous avez certainement raison, docteur. Dans ce cas, nous allons vous la confier. J'espère que les gendarmes ne reviendront pas l'importuner !

— Les gendarmes !? Non, non. De toute façon, les choses sont claires entre nous et les forces de l'ordre. Avant de revenir, ils ont

l'obligation de me contacter afin que je les autorise, ou non, à voir votre fille, informa le médecin.

— J'espère que vous les empêcherez de venir à nouveau faire pleurer ma fille !

— Vous savez… Il y a des cas où nous ne pouvons pas nous y opposer. Cependant, tant que Marine n'ira pas mieux, je ne pourrai pas les y autoriser.

— Merci docteur. Bien, je vais chercher ma femme, et nous allons partir. De toute façon, nous sommes lundi, et cet après-midi je dois ouvrir mon magasin…

— Ah ! Vous êtes commerçant ?

— Oui, je suis propriétaire d'un magasin de sports nautiques. J'y vends de tout, des planches à voiles, des planches de surf, des maillots de bains, des combinaisons de plongée… Enfin, tout ce qu'il faut pour se sentir comme un poisson dans l'eau ! se vanta Jean Kérhino.

— Dans ce cas, il ne me reste plus qu'à vous souhaiter une bonne journée. À très bientôt, monsieur Kérhino. Appelez-moi quand vous voulez pour avoir des nouvelles de votre fille.

—Je n'y manquerai pas !

Sur ces paroles, Jean Kérhino entra à nouveau dans la chambre de Marine. Il annonça à son épouse et à sa fille qu'ils allaient partir. Sac à mains à l'épaule, madame Kérhino se pencha sur le lit de sa fille et l'embrassa longuement. Elle ne remarqua pas la main de l'adolescente ressortir discrètement de son sac.

La porte de la chambre se referma lentement, tout en émettant à la fin un léger grincement. Le petit claquement sec de la serrure lui permit de réaliser qu'elle se trouvait enfin seule. Marine Kérhino se sentit mieux. Depuis cette fameuse nuit de samedi, ses parents ne l'avaient pas quittée une minute. Pendant tout ce temps, une question lui taraudait l'esprit. Elle devait savoir. Il fallait qu'elle sache…

De dessous ses draps, elle ressortit sa main droite, dans laquelle elle serrait un téléphone portable ; celui qu'elle venait de soutirer du sac à main de sa mère. Elle consulta le cadran digital du petit appareil où elle put y lire l'heure : huit heures vingt-cinq.

Sans plus attendre, elle pressa avec assurance les dix chiffres de son correspondant. Les yeux de plus en plus affolés, elle entendit les sonneries se succéder les unes aux autres. Enfin, un déclic se fit entendre. Aussitôt, une voix chantante prit le relais : « Eh oui ! Je suis encore absent ! Mais, si vous le voulez, vous pouvez me laisser un message ! Je vous rappellerai ! À bientôt ! »

Prisonnière de sa chambre, Marine fulmina. De sa main droite, elle serra brutalement le téléphone portable entre ses doigts crispés par la colère. L'appareil émit un petit craquement qui incita la jeune fille à relâcher son étreinte.

À bout de nerfs, elle ferma les yeux. Des ridules apparurent. Elles lui plissaient affreusement le front. Après quelques secondes, des larmes abondantes lui coulèrent le long des joues.

*

Dans la minuscule salle d'attente de la brigade, la sonnerie d'un téléphone portable résonna subitement, et conféra aux lieux une note de fantaisie. La musique criarde reprenait un tube de l'été. Le gendarme chargé de l'accueil, déconcentré dans sa tâche, secoua la tête de dépit. Pour autant, il ne prêta absolument aucune attention au propriétaire de l'appareil et, sans même relever la tête, s'écria :

— Merci d'éteindre vos téléphones portables ou de couper vos sonneries ! Ou alors… vous sortez !

Dans le hall d'accueil, personne ne se leva. Il aurait fallu être très attentif pour remarquer le mouvement léger et discret de l'un des jeunes gens. La sonnerie joyeuse et inappropriée cessa immédiatement.

Cela eut le don d'intriguer le gendarme. Il redressa la tête et étudia du regard, un à un, les trois jeunes adultes qui se tenaient silencieusement sur leur siège. Renonçant à identifier le propriétaire du téléphone portable, il replongea le nez dans son dossier. Sa concentration retrouvée fut de courte durée car, de l'autre côté de la porte du bureau de Cavalli, un bruit inhabituel se fit entendre. Inquiet, le gendarme se leva et frappa à la porte.

— Ça va Jean-Jacques ?

— Oui, oui ! résonna la voix de Cavalli à travers la porte. Ne t'inquiète pas ! C'est le casque de mon jeune ami qui vient de tomber par terre !

— Ok, ça marche…

Dans le bureau, Alan Damet venait de faire preuve, pour la première fois, de fébrilité. Il fallait dire que la question inattendue de l'enquêteur l'avait quelque peu ébranlé. N'ayant eu aucune réponse, hormis la chute du casque qui avait échappé des mains de son détenteur, Cavalli réitéra sa demande :

— Bon alors ! Tu me réponds, oui ?! Pourquoi en voulais-tu autant à Mickaël ? Que t'a-t-il fait pour que tu lui en veuilles à ce point ?

— Mais… mais…

— Quoi, mais !?

— Mais, je n'y suis pour rien moi ! Je n'ai rien fait ! Je ne lui en voulais pas moi à Mickaël ! se défendit Alan Damet, outré et perdant ses moyens.

— Si ce n'est pas toi, qui c'est alors ? Il y en a bien un parmi vous qui n'aimait pas Mickaël au point de…! persista Cavalli, décidé à pousser son témoin dans ses derniers retranchements.

Si Anselin avait raison, il devait mener son interrogatoire sans ménagement.

— Mais, vous êtes malade ? Vous croyez que c'est l'un d'entre nous qui a buté Mickaël ? Mais vous l'avez eue où votre tenue de gendarme ? Dans une pochette surprise ?

Cette fois-ci, c'était à Cavalli d'être malmené. Le petit insolent qu'il avait devant lui l'avait presque outragé. Ravalant sa fierté, il resta de marbre.

— Écoute moi bien, petit. Tu me parais être à des années-lumière de te rendre compte de ce que tu risques si tu ne me racontes pas rapidement la vérité. Pour ta gouverne, que tu le veuilles ou non, je te rappelle que tu te trouves en pleine enquête criminelle. Si tu fais le choix de taire certains détails, je tiens tout de suite à te mettre en garde sur le fait que, tôt ou tard, nous finirons par le savoir. Et suivant ce que tu nous auras caché, tu risqueras d'être placé en garde à vue. Ce ne sera plus la même sérénade ! Alors, je vais te poser encore la question, et je te conseille d'y répondre honnêtement : qu'est-ce que Mickaël a fait, à toi ou à l'un d'entre vous, pour que quelqu'un le noie ? J'attends !

Cavalli sentit que quelque chose s'était produit dans l'esprit de ce jeune effronté. Il espérait qu'il s'agissait du fameux déclic de la culpabilité. Cependant, la réalité des enquêtes difficiles le rattrapa.

— Vous pouvez toujours attendre ! Je vous dis que vous faites fausse route. Je n'ai rien à me reprocher dans cette affaire, et mes amis non plus !

— Avant d'aller vous trouver dans votre repaire du Saint Ex, mon collègue et moi-même avons eu le temps d'enquêter sur votre petit groupe. Nous avons appris des choses très intéressantes. En tous les cas, suffisamment de choses pour nous permettre de penser que le meurtrier de Mickaël est peut-être l'un de vous ! Alors, si tu sais quelque chose, il est encore temps de bien faire ! Je te rappelle que Mickaël est mort, et que son assassin court toujours ! argumenta le

vieux gendarme.

— Eh bien, justement ! Il faudrait peut-être que vous fassiez votre boulot et que vous alliez le chercher ailleurs ! rétorqua Alan Damet.

Très à l'aise sur la chaise finement rembourrée sur laquelle il était assis, Alan Damet soutenait le regard de l'enquêteur. Faisant preuve d'une assurance et d'un désagréable dédain, il multipliait les gestes et mimiques, tantôt d'agacement, tantôt de désintérêt, envers la noble cause du gendarme déterminé à découvrir l'identité de l'assassin. Cavalli perdit un zeste de son calme.

— D'accord… s'énerva-t-il. Tu veux jouer à ce petit jeu avec moi ? Pas de problème ! Pour te montrer que je ne bluffe pas, je vais abattre ma première carte.

Intrigué, le jeune homme regarda le gendarme droit dans les yeux. Quel était donc son plan ? Fallait-il qu'il redoute cette première carte ? De quoi s'agissait-il ? Peut-être que ce gendarme se la jouait, tout en n'ayant aucun élément pour mener un tel interrogatoire ? Curieux de savoir ce que l'enquêteur allait lui annoncer, Alan Damet resta silencieusement dans l'attente.

— Je vais juste te dire un mot, un seul, et après on cause. D'accord ? proposa Cavalli, secret.

— Ouais… lui fit écho le jeune homme passablement inquiet et désormais impatient.

— Cannabis.

Cavalli détecta aussitôt le malaise qui venait de saisir son témoin. Il savait qu'il venait de marquer un point. Le jeune homme tentait de garder une attitude sereine. Un signe ne trompa pas Cavalli. Alan Damet se rongeait désormais les petites peaux de ses bouts de doigts. La nervosité le gagnait. Cavalli allait à nouveau l'interroger, quand l'adolescent éjecta de ses lèvres, une des nombreuses rognures qu'il venait de s'arracher. Après un petit temps de silence, l'enquêteur rouvrit à nouveau les hostilités. Il lui fallait ne pas gâcher sa première munition.

— Alors ? interrogea Cavalli.

— Alors quoi ?

— Tu n'as vraiment rien à me dire sur le cannabis et votre groupe ?

— Je ne vois pas où vous voulez en venir ! mentit effrontément le jeune témoin.

— Moi personnellement, nulle part, mais je crois que toi, tu sais de quoi je veux que nous parlions !

— Le cannabis, le cannabis… tout le monde en a du cannabis ! s'énerva le jeune homme.

— Peut-être, mais tout le monde ne se retrouve pas dans un bureau de Gendarmerie ! Sais-tu que l'on peut retrouver des traces de consommation de cannabis pendant plusieurs semaines dans les urines de quelqu'un ? Tiens, par exemple, toi… imagine que pour les besoins de notre enquête, on te fasse faire un dépistage et que, comble de malchance, ce dépistage s'avère positif : tu plonges pour usage de stupéfiants !

— C'est dégueulasse !

— Non, c'est simplement une enquête judiciaire. Et pour information, je te rappelle que tu baignes en plein dedans ! Alors, si tu veux un conseil d'ami, dis-moi ce que tu sais !

Si Cavalli savait qu'il venait de prendre de l'ascendance sur Alan Damet, ce dernier était tout aussi conscient qu'il ne lui servirait à rien de nier l'évidence sur le trafic de stupéfiants que menait son ami Mickaël. Il s'accorda encore quelques secondes de réflexion que Cavalli, en vieux guerrier, ne se serait jamais permis d'interrompre. Puis, l'adolescent replongea son regard d'effronté vers le gendarme et lança :

— Oui… bon, d'accord, je savais que Mickaël dealait de la résine… Et alors ? C'est pas pour autant que moi ou quelqu'un de la bande l'aurait zigouillé !

— Pourquoi ? Il vous en fournissait ?

— Ben… m… bafouilla le jeune homme.

— Bon écoute Alan… Moi, je ne fais que mon boulot. Et aujourd'hui, il consiste à trouver le meurtrier de ton copain. Si c'est toi l'assassin, on le déterminera… fais-moi confiance ! Maintenant, si ce n'est pas toi, et je ne demande qu'à te croire, je suis sûr que tu voudrais savoir autant que moi qui il est, non ? déclara Cavalli, solennel.

— Oui, bien sûr ! Mais ça peut être n'importe qui ! Je ne sais pas moi, c'est peut-être son fournisseur de drogue !

— Tu t'entendais bien avec Mickaël ?

— Ouais, bien sûr ! C'était un bon pote ! répondit Alan Damet, surpris par le brusque changement de sujet.

— Un bon pote ?… Un bon pote, comment ? Comme un frère ou comme un simple copain ?

— Ohoh !… Vous voulez en venir où avec vos questions à la con ?

— Nulle part mon garçon, nulle part. Réponds ! C'était un pote comment ?!

— Comme un frère !

— Alors, toi et Mickaël, vous étiez comme des frères et, jamais, il ne t'aurait parlé de graves problèmes avec son fournisseur ? À qui veux-tu faire croire cela ?

Après un bref silence volontaire, Cavalli reprit la discussion.

— Tu vois, Alan. Tu peux me dire ce que tu veux… Mais quand on a un ami que l'on considère comme un frère, il y a beaucoup de choses que l'on se dit… À commencer par des soucis aussi graves que ceux-là ! Pourquoi veux-tu me faire croire que le meurtre de Mickaël est peut-être lié à son fournisseur de stup, alors que tu sais très bien que ce n'est pas le cas ! Qui couvres-tu ? Hein ?! Qu'est-ce que tu me caches ? Dis-moi !

Pour la première fois, Cavalli sut que son emprise était totale sur le jeune homme. Il ne devait pas laisser retomber la pression afin de conserver cet avantage. C'est pourquoi il insista très lourdement, peut-être trop.

— Alors ?! Tu vas me dire ce que tu me caches ! Tu vas parler, oui ?! Dis-moi ce que tu sais ! Vas-y, accouche !

Malheureusement, le résultat de la pression n'entraîna pas l'effet escompté. Alan Damet se mit à réagir violemment.

— Merde ! Je ne dirai rien, parce que je n'ai rien à vous dire ! Foutez-moi la paix ! Vous ne pouvez pas m'obliger à répondre à vos questions ! Alors, foutez-moi la paix, merde !

— Tu as raison sur un point ! Je ne peux pas t'obliger à me répondre ! Tu as même le droit de quitter ce bureau quand tu le veux. Mais, sache que si tu le fais, en raison de l'enquête criminelle que nous menons, nous serons contraints de te placer en garde-à-vue. Alors, effectivement, je ne peux pas t'obliger à me répondre mais, ta conscience, elle, te commande de le faire et de me dire ce que tu sais vraiment ! Écoute ta conscience et réponds-moi ! Allez !

C'est alors que Cavalli, inquiet, vit le jeune homme se calmer de façon étonnante et se redresser sur son siège. De nouveau animé par son regard effronté, il toisa le vieux gendarme et lui insuffla doucement :

— Je n'ai rien à vous dire. D'ailleurs, je n'ai plus rien à vous dire !

Cavalli comprit qu'il venait de perdre la première manche de ce tête-à-tête. Il connaissait parfaitement cette réaction. Il y avait été trop

souvent confronté pour ne pas savoir qu'il ne lui servait plus à rien d'insister. Il fallait qu'il étudie à nouveau le caractère de cet adolescent afin de trouver la faille par laquelle il allait pouvoir s'engouffrer, et faire ainsi s'effondrer la technique de défense de l'intéressé. Il ne lui restait plus qu'à clôturer cette audition et à retrouver Anselin qui, il l'espérait, obtenait peut-être plus de résultat avec la jeune Sarah Guimard.

*

—Damien de Tursac… C'est bien cela ?

— Oui, mon commandant.

— Donc, si j'ai bien compris, vous avez tenu à tout prix à être affecté dans cette brigade alors que vous n'avez ici aucune attache, pas de famille, pas d'ami… rien !

— C'est exact, mon commandant.

— Mais alors, quelles sont vos motivations pour venir vous installer dans une région dont vous ignorez tout, les gens comme les lieux ? Habituellement, les jeunes de votre âge font tout ce qu'ils peuvent pour retourner au pays et rester au plus près de leur famille !

— Je voulais… changer.

— Hum, bref passons. Vous êtes célibataire ?

— Oui, mon commandant.

— Eh bien, considérez qu'à partir d'aujourd'hui vous avez une fiancée !

Incrédule, Damien de Tursac resta à fixer le commandant Mortier. Il ne comprit pas le sens de la répartie de l'officier. Ce dernier dut se montrer plus explicite.

— Votre fiancée, c'est la Gendarmerie. Vous verrez ! Vous allez passer tellement de temps dans les bras de notre institution que vous comprendrez rapidement ce que je suis en train de vous dire, d'autant qu'une affaire importante vient de débuter à la brigade ! Vous allez vite être dans le bain, surtout avec le gendarme Garnéro, le directeur de cette enquête !

Puis, détaillant la nouvelle recrue de la tête aux pieds, le commandant Mortier remarqua le sac gonflé à bloc que le jeune homme avait posé à terre. Il s'en inquiéta.

— Mais dites-moi… Ne me dites pas que c'est tout ce que vous possédez !?

— Si, mon commandant.

— Vous n'avez pas de meubles, pas d'affaires personnelles, je ne sais pas moi, un lit, un frigo ?

— Non, mon commandant.

— Vous n'êtes pas bien bavard, jeune homme ! J'espère que vous allez prendre du poil de la bête.

— Je vous rassure, mon commandant. Je ne pense pas que vous aurez à vous plaindre de moi. Si je n'ai pas de meubles, c'est uniquement parce que j'attendais de visiter mon appartement de fonction afin de les acquérir.

— Oui, je comprends… Seulement, je pensais qu'avec un nom comme le vôtre, vous disposiez déjà de quelques affaires nécessaires à votre emménagement.

— Mon nom est ce qu'il est, mon commandant. Cela ne reste qu'un nom !

Intimement, le commandant Mortier sentit que le jeune gendarme qui se tenait droit devant lui semblait souffrir intérieurement. Il n'aurait su dire avec exactitude ce qu'il ressentait, mais une souffrance indicible émanait de lui. Il était en train de se dire qu'il allait peut-être falloir tenir ce gaillard à l'œil, lorsque la voix de la jeune recrue le sortit de ses pensées.

— Mon commandant. J'ai rompu tout lien avec ma famille. Ma mère et mon beau-père ignorent complètement où je me trouve. En venant ici, je ne fais que suivre une voie que je me suis fixée en tirant définitivement un trait sur mon passé et, surtout, en volant de mes propres ailes ! J'ai enfin l'impression de vivre ! Pour ce qui est de mon installation, je ne suis pas spécialement pressé. Je loue une chambre dans un hôtel de la ville. De plus, je ne demande qu'à travailler !

— Qu'à cela ne tienne ! Le gendarme Garnéro ne demandera pas mieux que de disposer d'une main d'œuvre supplémentaire ! Je l'appelle tout de suite et, le temps de vous mettre en tenue, vous irez les rejoindre !

*

— Allons, allons, mademoiselle… Soyez raisonnable ! Ne me dites pas cela ! J'ai, moi aussi, été jeune et étudiant avant vous ! Alors, ne me faites pas croire que tout était parfait et merveilleux dans votre bande !

— Mais… puisque je vous dis qu'on s'entendait bien, se défendit Sarah Guimard.

— Non ! Je ne peux pas vous croire ! Ne me dites pas qu'il n'y a

jamais eu d'accrochages entre vous !

— Eh bien, non, jamais ! fit-elle, d'un ton se rapprochant plus de la gaminerie que de la conviction.

— Vous mentez, jeune fille ! Je ne connais aucun ado qui, un jour ou l'autre, ne s'est pas engueulé avec son meilleur pote et, bien souvent, pour des broutilles, se fâcha Anselin.

— Peut-être, mais moi, je vous dis qu'on s'entendait tous très bien ! insista-t-elle.

— Arrêtez, vous êtes ridicule ! Et vous le savez très bien ! Il n'y a qu'à vous regarder ! Vous êtes excessivement pâle ! Vous me cachez quelque chose ! C'est évident !

— Non, c'est juste que je ne me sens pas très bien… Auriez-vous un verre d'eau ? demanda Sarah, penaude, tout en rajustant sa position sur son siège.

— Oui, oui… bien sûr ! Excusez-moi de m'emporter comme je le fais, mais vous me mentez de façon trop flagrante, et je trouve cela plutôt dommage, répondit calmement Anselin, tout en versant un peu d'eau dans un gobelet de plastique blanc.

Il savait que les auditions de ces jeunes gens allaient être éprouvantes ; il était, malgré tout, surpris par tant d'arrogance et de réticence de la part de cette jeune fille. En se radoucissant, Anselin espérait renouer le dialogue sous de meilleures auspices. Il se mit alors à observer la jeune Sarah pendant qu'elle buvait lentement le contenu de son gobelet. La pâleur de son visage lui sauta véritablement aux yeux. Elle paraissait de plus en plus livide.

— Vous êtes sûre que tout va bien, mademoiselle ? s'inquiéta-t-il.

— Oui, oui… C'est juste que je suis un peu fatiguée. Ce n'est rien. Ça va passer… rassura l'adolescente.

— Si vraiment vous n'allez pas bien, n'hésitez pas à me le dire. Je vous ferai raccompagner chez vous. Nous avons prévenu vos parents de votre présence ici, dans nos bureaux. Si vous le voulez, je peux aussi les rappeler et leur demander de venir vous chercher… proposa Anselin.

— Non, non, je vous dis que cela va passer. Inutile d'inquiéter mes parents… Cela m'arrive de temps en temps… Ils le savent.

— Comme vous voulez… Malgré tout, nous sommes toujours sur un désaccord. J'espère que vous allez entendre raison et me dire, enfin, ce qui, parfois, était à l'origine d'engueulades ou de fâcheries entre vous tous !

— Bon, d'accord… C'est vrai qu'il nous arrivait de nous engueuler. Mais, c'était de courte durée et pour trois fois rien ! Vraiment, tout cela n'a aucun intérêt, renchérit Sarah Guimard.

— Peut-être que, pour vous, il s'agissait de pas grand-chose… Pourtant, ce qui peut paraître anodin à votre niveau, peut parfois revêtir une importance capitale pour nous ! Alors, s'il vous plaît, dites-moi ce qui, parfois, pouvait causer des embrouilles entre vous.

Dans le même temps, Anselin remarqua que l'état de Sarah Guimard ne semblait pas s'améliorer. Il voulait bien croire qu'il était parvenu à impressionner cette adolescente au point de lui faire perdre tous ses moyens, mais, en son for intérieur, une petite voix lui disait que quelque chose clochait chez cette jeune fille. Il versa à nouveau un peu d'eau dans le verre en plastique. L'adolescente le but immédiatement.

— Écoutez, mademoiselle Guimard. Visiblement, vous n'allez pas bien du tout. Voulez-vous que j'appelle un médecin maintenant ou peut-être… ?

— Non, non… ça ir…

Sarah Guimard ne put finir sa phrase. Emportée par un violent tourbillon, elle s'affala sur son siège avant d'en glisser et de tomber à terre. Anselin n'eut pas le temps de la soutenir. Aussitôt, il se pencha sur elle et la plaça en position latérale de sécurité. Il sortit dans le couloir, et commanda au gendarme de planton d'appeler les pompiers.

Puis, il retourna dans son bureau, vérifia les fonctions vitales de la jeune fille, tenta de la ranimer en lui tapotant les joues et en lui appliquant un peu d'eau sur le front. Mais rien n'y fit. Sarah Guimard resta sans réaction au pied du bureau d'Anselin.

C'est le moment que choisit son téléphone de service pour retentir. Anselin le saisit à la volée et cria dans le combiné :

— Oui ! Garnéro, j'écoute !

— Eh bien, Garnéro ? Que vous arrive-t-il ? Je vous sens énervé !

— Excusez-moi, mon commandant ! C'est juste que la jeune fille que j'étais en train d'auditionner vient de tomber dans les vapes devant moi. Je n'arrive pas à lui faire reprendre ses esprits ! Les pompiers sont prévenus, on les attend.

— Ah, effectivement c'est ennuyeux. J'arrive tout de suite. Je viens avec la nouvelle recrue de votre brigade. Vous aurez ainsi du renfort !

— Très bien, mon commandant,… Je suis dans mon bureau. Je vous attends !

Raccrochant aussitôt son téléphone, Anselin retourna près de la jeune adolescente. Il fut rassuré en constatant que celle-ci commençait à rouvrir les yeux.

— Mademoiselle Guimard !? Mademoiselle !? Vous m'entendez ? Hé ho ! Vous m'entendez ?

— Oui… Que… m'est-il… arrivé… ? parvint-elle à articuler dans un souffle.

— Rien de bien grave, je pense. Vous avez dû faire un malaise vagal ! Vous avez mangé ce matin ?

— Non… je ne… prends jamais… de petit déjeuner… avant d'aller… au lycée…

— C'est peut-être la raison de votre malaise. Vous avez peut-être fait une hypoglycémie.

— J'ai… un peu de nausées… Ne vous… en faites pas… Je suis… sûre que… ça va passer…

— Restez calme. Ne bougez pas. Les pompiers sont prévenus, ils vont arriver et vous prendre en charge.

Gyrophares en action, le véhicule des secouristes fit une entrée remarquée dans la caserne de Gendarmerie. Trois pompiers, revêtus de leur uniforme si rassurant, arrivèrent rapidement auprès de la jeune Sarah Guimard. En deux temps trois mouvements, elle fut installée sur une civière et conduite à l'arrière de l'ambulance. Après un bref avis médical, la jeune fille fut transférée aux urgences de l'hôpital de Vannes.

*

Pour Thomas Vaullier, le rituel était identique chaque matin. En pénétrant dans la pizzeria, il s'imprégnait du calme de la salle de restaurant. Il se remémorait l'agitation, l'énervement, les coups de feu du service, le bruit des assiettes s'entrechoquant, les clients impatients ou mécontents, le patron s'énervant,…

Par habitude, Thomas Vaullier fermait les yeux pour se nourrir de ce calme… avant la tempête des couverts du midi. Ses narines happaient l'odeur froide des pizzas de la veille.

Mais, aujourd'hui, le jeune serveur ne parvenait pas à se détendre. Il avait toujours en mémoire la visite de ces deux gendarmes.

— Vous passerez demain après-midi ! lui avaient-ils dit.

À contre cœur, il lui fallait bien répondre à cette convocation. Comment avait-il fait pour se retrouver mêlé à cette histoire de

meurtre ?! Comment cela allait-il finir ?

— Oh ! Thomas ! C'est quand tu veux !

— Oui, patron ! J'arrive.

— Tu n'as pas l'air en forme ! J'espère que tu ne vas pas tomber malade ? s'inquiéta le propriétaire.

— Non. C'est juste que je repensais aux gendarmes d'hier… Ils m'ont demandé de passer les voir aujourd'hui, plus précisément, cet après-midi, informa le jeune homme.

— Oui, eh bien, tu iras voir les pandores quand tout sera en ordre ici ! Et puis, tu n'auras qu'à y aller à quinze heures, pendant ta pause ! Je ne peux pas me permettre de te donner des heures comme ça !

— Mmhhh…

— Quoi ?!

— Non, rien, patron.

— Ouais ! En attendant, au lieu de rester les bras ballants, commence déjà à préparer les tables ! Ce sera toujours cela de fait !

L'ambiance dans le restaurant était aussi morose que l'esprit d'Thomas Vaullier. Au fond de lui-même, il savait que ce qu'il avait à révéler aux gendarmes était important. Cela le tenaillait. Pour un peu, il en tomberait malade.

9

La stupéfaction régnait au sein du groupe d'adolescents. Ils étaient restés sans voix en assistant à la prise en charge de leur amie Sarah par les pompiers. Quelques échanges furtifs de regards trahissaient leurs secrètes inquiétudes. Certains commencèrent à se demander si eux-mêmes allaient pouvoir supporter l'interrogatoire auquel ils allaient être soumis. Ils donnèrent l'impression de se rendre seulement compte de la gravité de la situation. Ils réalisaient enfin qu'il ne s'agissait pas de fiction.

Cédric, notamment, avait encore en tête les éclats de voix de l'un des enquêteurs qui avaient transpercé la porte du bureau. Il avait très nettement entendu le gendarme s'écrier :

— Vous mentez !

Ces deux mots étaient venus percuter ses tympans, touchant de plein fouet sa frêle assurance, et le tirant brutalement de la torpeur dans laquelle il s'était volontairement enfermé.

— Garnéro ! Où êtes-vous !

— Ici, mon commandant !… Dans mon bureau !

L'officier, accompagné de la jeune recrue, pénétra aussitôt dans le local. Il demanda à Damien de Tursac de refermer la porte.

— Bien, expliquez-moi ce qui s'est passé.

— Rien de bien compréhensible. J'auditionnais tranquillement cette jeune fille lorsqu'elle est subitement tombée dans les pommes, résuma Anselin.

— Comme ça ? Vous ne l'avez pas brusquée au moins ? demanda le commandant Mortier par pur formalisme, mais déjà convaincu de la réponse.

Il connaissait parfaitement son subordonné. Il le savait incapable de violences, tant physiques que morales. Cependant, il était de son devoir de s'en assurer.

— Non ! Bien sûr. J'allais même arrêter son audition juste avant qu'elle ne tombe, car je la trouvais extrêmement pâle, confia Anselin.

— Ah, ces jeunes ! fit l'officier. Ça ne supporte plus rien !

Puis, se tournant brusquement vers Damien de Tursac, il lança :

— J'espère que ce n'est pas votre cas, et que vous êtes aussi solide que vous le paraissez !

— Je ne demande qu'à vous le prouver, mon commandant, lui rétorqua le jeune gendarme, sûr de lui.

— Parfait ! Parfait ! Bref, à part cela, Garnéro, où en êtes-vous dans votre enquête ?

— Pour le moment, nous n'avons pas beaucoup progressé. Sur les cinq jeunes convoqués, nous n'en avons entendu que deux, dont la jeune fille qui vient d'être évacuée par les pompiers. Ce ne sera pas évident d'entrer dans la confidence avec ces ados. Mais je ne désespère pas !

— Peut-être que la providence nous a amené ce jeune gendarme aujourd'hui ! Qu'en pensez-vous, de Tursac ? Vous sentez-vous à la hauteur pour essayer, au mieux, de gagner la confiance de ces jeunes gens et de les pousser à se confier ? interrogea l'officier.

— Je n'en sais rien. Mais je suis prêt à le faire, bien sûr ! répondit Damien de Tursac.

— Et puis, vous savez mon commandant, intervint Anselin, nous ne sommes pas encore si largués que cela ! Il n'y aucune raison pour que nous ne parvenions pas à les convaincre de nous dire ce qu'ils savent !

— Je n'en doute pas une seule seconde, mon cher Garnéro ! rassura Mortier.

*

Au même moment, la porte du bureau de Cavalli s'ouvrit, libérant Alan Damet des questions pernicieuses de l'enquêteur. Sans un regard pour le vieux gendarme, il se dirigea directement vers l'accueil.

— Et vous restez là tant que l'on ne vous aura pas autorisé à quitter les lieux ! C'est compris ?

— Hmmm ! fit en réponse un Alan Damet, plus que jamais irrespectueux.

Cavalli, hochant la tête de gauche à droite en guise de dépit, se dirigea droit vers le bureau d'Anselin. À peine eut-il frappé que la porte s'ouvrit. Cavalli eut la surprise de voir le commandant Mortier en grande conversation avec son ami.

— Ah ! Tu as fini ? Alors ? Ça a donné quoi avec ton gus ? s'enquit aussitôt Anselin.

— Oh, ne m'en parle pas ! Une vraie teigne ! Dans leur bande, tout va pour le mieux, d'après lui ! Je ne le crois pas une seule seconde ! En revanche, il m'a paru sincèrement contrarié lorsque j'ai abordé le sujet du cannabis !

— Ah bon !? C'est surprenant, parce que c'est pourtant quelque chose de banal chez les jeunes de maintenant !

— Oui, fit Cavalli pensivement. C'est bien ce qui m'a surpris. J'ai vraiment trouvé cela étonnant. Je pense que ce sera une piste plus qu'intéressante à exploiter. Et toi, comment ça s'est passé avec la jeune fille que tu avais ?

— Figure-toi que je n'ai même pas eu le temps de lui parler de stupéfiant ! Elle est tombée dans les pommes, et j'ai dû la faire évacuer par les pompiers ! Elle est restée inconsciente un peu trop longtemps à mon goût !

— Mince, alors ! Tu ne sais pas pourquoi elle a réagi comme ça ? C'est à cause d'une de tes questions ? demanda Cavalli, surpris.

— Non, le pire est que je n'avais pas encore commencé à me montrer plus direct ou incisif. C'est arrivé comme ça, sans raison. Je n'ai pas compris, commenta Anselin, ne parvenant pas à expliquer une telle syncope.

Les deux enquêteurs étaient en train de partager leurs impressions devant le commandant Mortier et la jeune recrue, lorsque des éclats de voix retentirent soudainement au niveau de l'accueil. Anselin et Cavalli s'y précipitèrent aussitôt. Alan Damet était méconnaissable. Il s'en prenait à tous ceux qui tentaient de le calmer.

— Ça fait combien de temps qu'elle est partie ?! Hein ! Putain, ça fait combien de temps ?!

— Calme toi Alan ! Ça ne sert à rien de te mettre dans cet état ! Les pompiers l'ont emmenée à l'hôpital, il n'y a pas cinq minutes ! Tu sais bien qu'elle est un peu émotive ! Elle n'a peut-être pas pu éviter le stress d'un interrogatoire ! Et puis, finalement, c'est peut-être normal… tenta de rassurer le jeune Cédric.

Bien mal lui en prit car Alan Damet se montra particulièrement désagréable à son égard.

— De quoi je me mêle, toi, espèce de naze ! Qu'est-ce que tu as à m'emmerder avec tes airs de monsieur je-sais-tout, hein ?! Je ne te conseille pas de la ramener encore une fois, parce que je t'en colle une ! Tu le mérites bien ! C'est compris ?! T'entends ce que je te dis ?!

fulmina-t-il.

Anselin trouva enfin, dans le comportement explosif du jeune homme, des débuts de réponse aux nombreuses questions qu'il avait posées à Sarah Guimard. De toute évidence, les relations entre ces jeunes n'étaient pas aussi sereines que le prétendait la jeune fille. Une sensation bizarre accapara l'esprit d'Anselin. Les mensonges de Sarah, et maintenant, la colère d'Alan, laissaient supposer aux gendarmes que ces jeunes gens voulaient leur cacher les vrais liens qui rythmaient leur quotidien.

Ariane Marelle, qui s'était jusqu'à présent montrée relativement discrète, ne put s'empêcher d'intervenir.

— Dis donc Alan ! Tu n'es pas obligé de te montrer aussi con avec Cédric. Je te ferais remarquer que nous sommes tous dans la même galère, ici, chez les flics, et que je tiens à Sarah tout autant que toi ! Tu devrais le savoir ! Alors, tu n'es vraiment pas obligé de te comporter comme un abruti !

— Toi, tu ferais également mieux de te taire, parce que si tu étais aussi proche de Sarah que tu le prétends, peut-être que tu aurais pu faire quelque chose pour elle quand elle en avait besoin ! lança méchamment Alan Damet.

Pour Anselin et Cavalli, cette conversation très animée était du pain béni. Ils restèrent, sans se montrer, dans un recoin du couloir. Les adolescents ne se doutaient pas un seul instant que la masse d'informations exploitables qu'ils vociféraient allaient leur coûter cher. Pour rien au monde, les deux enquêteurs n'auraient tenté de mettre fin à ce pugilat verbal, aussi navrant qu'instructif.

— T'es dégueulasse Alan ! T'es vraiment dégueulasse de dire un truc pareil ! Tu n'es vraiment qu'un pauvre connard ! Je me demande ce que Sarah a bien pu te trouver pour rester avec toi aussi longtemps ! Tu n'es qu'un pauvre minable !

Ce fut au tour de Romuald Ravier de vouloir s'interposer, et de tout mettre en œuvre pour calmer les ardeurs de chacun.

— C'est pas bientôt fini vos conneries ! Vous êtes cons ou quoi ? Vous ne pouvez pas la fermer, non ? Vous savez où on est ici ? J'ai besoin de vous faire un dessin ?

— Oh de toute façon, je vous emmerde tous ! Allez vous faire foutre ! Je vais voir Sarah à l'hosto ! conclut Alan Damet, les joues rougies par la colère.

— Hé ho ! Sûrement pas ! Pour le moment, vous restez ici ! intervint immédiatement Cavalli. Je n'ai pas fini de vous interroger

dans le cadre de cette affaire, jeune homme ! Alors, vous allez vous rasseoir immédiatement, tous autant que vous êtes, et vous ne partirez que lorsque vous en aurez le feu vert ! C'est clair ?

— Feu vert ou pas, je n'en ai rien à secouer ! Moi, je vais voir Sarah à l'hosto ! Je ne suis pas en garde à vue ! Je suis donc libre de faire ce que je veux !

Cavalli et Anselin n'eurent pas le temps de répondre à Alan. Bousculant, avec brutalité, le jeune Cédric qui se trouvait sur son passage, le jeune homme mit une fraction de seconde pour franchir la porte d'entrée de la brigade. Le temps pour les enquêteurs de contourner le comptoir d'accueil, et déjà, annonçant la fuite de l'adolescent, le vrombissement d'un scooter résonna dans la rue.

— de Tursac !

— Oui, mon commandant ?

— Vous vouliez de l'action ? Eh bien en voilà ! Vous partez avec Cavalli jusqu'à l'hôpital et, tous les deux, vous me ramenez ce petit morveux manu militari! Exécution !

— Avec… qui ?… bredouilla Damien de Tursac, blêmissant à vue d'œil.

— Avec Cavalli ! Le Gendarme que vous avez devant vous ! s'étonna l'officier. Je croyais que vous vous étiez déjà rencontrés !

C'est alors que, frappés de stupeur, tous virent le grand gaillard blond s'écrouler de tout son long sur le sol carrelé du couloir.

— Nom de Dieu de nom de Dieu ! Mais que se passe-t-il dans cette satanée brigade ? Qu'est-ce que c'est que tous ces gens qui tombent comme des mouches, ici ?! s'écria Mortier.

Tout en se penchant sur le jeune gendarme, Anselin et Cavalli se regardèrent, perplexes.

— Tu as vu Jean-Jacques ? J'ai eu l'impression que c'est en entendant ton nom qu'il est tombé dans les vapes ! s'étonna Anselin, réalisant avec un temps de retard la rapidité avec laquelle le visage de Damien de Tursac avait pâli.

— Ah bon ! T'es sûr ? Moi, je n'en sais rien, je n'y ai pas prêté attention… répondit Cavalli, un brin circonspect.

— Sincèrement, j'ai vraiment eu cette impression… Ah, ça y est, il reprend ses esprits, constata Anselin. Hé ho ! Damien ! Tu m'entends ?… Tu nous vois ?…

Ses yeux cherchant à comprendre ce qui lui arrivait, Damien de

Tursac tenta de se relever. Mais, ses jambes cotonneuses refusèrent de le soutenir. Alors, par dépit, il se résigna simplement à s'adosser au mur, terriblement gêné de se donner en un tel spectacle.

— Qu'est-ce qu'il t'est arrivé ? demanda paternellement Anselin.

— Je… je ne sais pas… Je ne me suis pas senti bien d'un coup. Mais, ça va mieux maintenant… Excusez-moi… Je vais me relever tout de suite…

— Tu n'as pas à t'excuser mon gaillard. Dis-moi seulement si tu te sens capable de venir avec moi, ou si tu préfères rester là pour récupérer ? interrogea Cavalli.

— Non, non… C'est bon maintenant… C'était juste un petit passage à vide.

— Comme tu veux gamin, mais il faut que je sache si je peux compter sur toi, là maintenant, en toutes circonstances ! demanda solennellement Cavalli.

— Ne vous en faites pas… Je ferai tout ce qu'il faut pour ne pas vous décevoir… répondit le tout jeune gendarme.

Cela eut le don de faire sourire Cavalli. Il adressa un air malicieux à Anselin qui comprit immédiatement le message : si c'est ça la relève, je crois que l'on aura du mal à se passer des vieux…

Tout en récupérant un trousseau de clés d'une des voitures de la brigade, Cavalli s'adressa directement au nouveau venu :

— Pour commencer, Damien, si tu ne veux pas m'énerver, tu vas arrêter de me vouvoyer ! C'est un peu trop pompeux pour moi, d'accord ?!

— D'accord…

— Parfait ! Dans ce cas, en voiture ! On a un «fugitif» à ramener à la bergerie !

— Profites-en, Jean-Jacques, pour essayer de savoir comment se porte la jeune Sarah Guimard !

— Pas de problème ! Allez Damien ! On y va !

Parvenant enfin à se redresser, Damien de Tursac, visiblement mal à l'aise par cette mauvaise première impression, fit tout ce qu'il put pour paraître au mieux. Anselin le vit se calquer sur les pas de Cavalli. Ce dernier, trop heureux de montrer que les anciens, comme lui, savaient encore tenir le coup, imposa une marche énergique à son collègue fraîchement sorti des écoles.

*

— Bien, qu'avons-nous ici ? Sarah Guimard… Alors, jeune demoiselle, que vous arrive-t-il ?

Bien que fortement remonté contre l'absence de moyens tant en personnel qu'en matériel au sein des urgences, le médecin de garde conservait une note franchement joviale dans sa façon de s'exprimer. Il s'empara prestement de la plaquette rigide sur laquelle était fixée une feuille unique. Il se mit à lire les graffitis quasiment illisibles d'une infirmière bien trop débordée pour se soucier d'une quelconque reconnaissance calligraphique de son écriture.

— Ah, je vois ! Une syncope ! D'accord… Comment vous sentez-vous maintenant ? Ça a l'air d'aller mieux, dites-moi ! Vous avez plutôt bonne mine !

— Ça va, je me sens mieux… répondit maladroitement Sarah Guimard.

— Vous me paraissez encore un peu faible. Cela vous arrive-t-il souvent ? se renseigna consciencieusement le médecin, tout en griffonnant à son tour des espèces de hiéroglyphes sur la feuille.

— Non… C'est la première f…

Une violente nausée s'empara de la jeune fille, qui ne put retenir une éructation rauque suivie d'un filet de bile extrêmement âcre.

— Hop la ! Une infirmière par ici, s'il vous plaît ! s'écria le médecin.

— J'arrive ! lança la première blouse blanche, à l'appel du docteur.

— Prise de sang, anti-nauséeux et température pour cette jeune fille, eut-elle pour réponse à son arrivée.

Déjà l'infirmière était à pied d'œuvre. Pendant ce temps, le praticien se dirigeait déjà vers un autre brancard où, de sa voix chantonnante, il s'inquiéta des symptômes du nouveau malade. Mais, son attention fut aussitôt attirée par des cris au niveau de l'accueil.

— Sarah ! Sarah ! Où es-tu ?!

Dans le hall des urgences, une infirmière rondelette et au visage doux se campa devant le trublion, dont l'exubérance passait très mal en ces lieux.

— Dites donc, jeune homme ! Vous voulez que l'on vous aide à hurler comme vous le faites ? Je vous rappelle que vous êtes dans un hôpital, et que les malades ont besoin de calme et de silence ! Alors taisez-vous et adressez-vous normalement à l'accueil si vous désirez un renseignement !

— Je cherche Sarah Guimard ! Elle vient d'être emmenée par les

pompiers ! s'écria Alan Damet.

— Elle est ici. Mais pour le moment, elle se fait soigner. Alors, allez en salle d'attente et tenez-vous tranquille ! intima l'infirmière.

— Je veux voir tout de suite le médecin qui s'occupe d'elle ! J'ai des renseignements à lui communiquer. C'est vraiment important.

L'intonation employée par le jeune homme qui lui faisait face décida l'infirmière à en référer immédiatement au médecin urgentiste. Moins de deux minutes plus tard, le praticien se porta à sa rencontre.

— Bonjour, jeune homme. C'est vous que l'on entend brailler depuis tout à l'heure ? Comme vous l'a dit l'infirmière juste avant moi, je vous rappelle que vous êtes ici dans un hôpital, pas dans une cour de récréation !

Voyant que, désormais, l'adolescent demeurait silencieux, l'urgentiste poursuivit :

— Bien ! Il paraîtrait que vous avez quelque chose à nous dire sur mademoiselle Sarah Guimard ? J'imagine que vous êtes son petit ami ?

— Heu… oui, répondit Alan Damet, penaud.

— Allez-y ! Je vous écoute ! Qu'avez-vous de si important à m'apprendre ?

— Voilà… heu… c'est un peu délicat… Sarah est… enfin… elle est enceinte… Et je ne suis pas sûr qu'elle vous le dise d'elle-même !

— Ah, d'accord, je comprends mieux maintenant ! Effectivement, elle ne m'en a rien dit. Je ne vous cache pas que je préfère le savoir. Je vais me montrer beaucoup moins inquiet à son sujet. Par précaution, je vais peut-être la faire admettre en gynécologie.

Alors que le médecin et l'adolescent étaient en grande conversation, un homme se présenta à son tour à l'accueil du service où se tenait toujours l'infirmière rondelette.

— La Gendarmerie m'a prévenu… Ma fille Sarah Guimard a été admise aux urgences pour un malaise. Vous savez où je pourrais la voir ?

— Oui, justement, le médecin qui s'en occupe se trouve là-bas, vous voyez ? C'est celui qui discute avec le jeune homme. Je crois d'ailleurs que ce garçon est le petit ami de votre fille, d'après ce que j'ai compris, renseigna innocemment l'infirmière au visage rond.

Incrédule, le père de Sarah la remercia tout en regardant, d'un air soupçonneux, le jeune homme désigné comme le petit ami de sa fille.

— Eh oui, vous comprenez, le malaise qu'elle a fait n'est sans doute rien de grave, mais il faut s'assurer que le bébé, notamment, va bien !

— Le bébé ? Quel bébé ?!

L'intervention de l'inconnu laissa le médecin pantois. Décidément, la présence de sa patiente créait de l'animation au sein de son service.

— Qui êtes-vous, monsieur ?

— Claude Guimard. Je suis le père de Sarah. On m'a dit que vous vous occupiez de ma fille. Et toi Alan ? Que fais-tu là ? Je croyais que toute votre bande était chez les gendarmes ? interrogea-t-il.

— Heu… oui. En fait, quand j'ai appris que Sarah avait été hospitalisée, les gendarmes m'ont autorisé à venir la rejoindre ici !… mentit effrontément, comme à son habitude, le jeune Alan Damet.

— Ben, voyons ! Alors comme ça, nous t'avons autorisé à quitter nos bureaux ? Tu comptes passer ta vie à mentir ? Figure-toi que nous sommes là pour te ramener de là où tu es parti comme un voleur ! Qu'en dis-tu ?

Cavalli et Damien de Tursac étaient arrivés dans le dos de l'adolescent sans se faire remarquer. La surprise fut aussi grande pour le jeune homme que pour le médecin. Ce dernier ne retint pas son étonnement.

— Mais enfin, quelqu'un peut-il me dire ce que signifie toute cette mascarade ?

— Je vous explique, docteur. Ce ne sera pas long ! déclara d'un air officiel Cavalli, tout en tenant fermement le bras d'Alan Damet.

Le vieux gendarme jeta un coup d'œil à la nouvelle recrue. Il voulait lui faire comprendre que c'était à lui, jeune gendarme, de prendre le relais en maintenant fermement l'adolescent. Mais, Cavalli eut l'impression de rencontrer un regard vide, comme si son collègue était complètement indifférent à tout ce qui l'entourait. Ce fut sa première impression mais, à bien y regarder, il s'aperçut en fait que Damien de Tursac n'avait finalement d'yeux que pour lui. Il sentait ce regard posé sur lui comme inquisiteur, pénétrant. Imprégné de cette désagréable sensation, Cavalli parvint à poursuivre ses explications à l'adresse de l'urgentiste.

— Nous travaillons en ce moment sur une enquête très grave. Sarah et le jeune homme ici présent, comme toute leur bande de copains d'ailleurs, se trouvent actuellement en audition dans nos locaux. Sarah a eu un malaise pendant sa déposition. Nous l'avons fait évacuer ici par les pompiers. Ce brave garçon, n'écoutant que son courage, s'est enfui de nos bureaux pour la rejoindre, et ce, malgré notre

interdiction. Nous sommes donc là pour deux raisons. D'une part, prendre des nouvelles de Sarah et, d'autre part, ramener ce brave garçon chez nous, qu'il le veuille ou non !

— Je comprends. Malheureusement, je n'ai que très peu de temps à vous consacrer. Tout ce que je peux vous dire concernant Sarah est qu'il n'y a vraiment pas de quoi s'alarmer. Son état est tout à fait normal et compatible à toute personne enceint…

— Non ! Taisez-vous ! Ne dites rien ! cria Alan Damet en écarquillant les yeux.

Trop tard… Le mot était lâché. L'adolescent savait que très peu de monde étaient au courant de cette grossesse. Parmi les ignorants, se trouvaient les propres parents de la jeune fille. Alan Damet tenta de se défaire de la prise de Cavalli. En dépit de ses efforts, il ne réussit pas à se dégager. Il dut alors, bien malgré lui, supporter le regard meurtrier de Claude Guimard. Une colère grandissante se lisait dans les yeux de ce père sidéré.

— Quoi ?! De qui parlez-vous ?! Ne me dites pas que vous parlez de ma fille ?! Ma fille ne peut pas être enceinte ?! Je le saurais ! Dites-moi que vous parlez d'une autre jeune fille ! Pas de Sarah !

L'urgentiste ne savait plus où regarder. Ses yeux allaient du père de sa patiente aux gendarmes. Puis, ils se posèrent finalement sur Alan Damet.

— Je crois, jeune homme, que vous avez quelques explications à fournir au père de votre petite amie ! Vous ne pensez pas ? fit le médecin.

— Non ! Ce n'est pas possible ! Tu n'as pas fait ça ?! Toi, Alan ?! Toi que nous avons toujours accueilli à la maison comme notre propre fils ! Espèce de petit con ! Viens ici que je t'en colle une ! Petit morveux ! hurla Claude Guimard, aveuglé par la colère.

— Non !… Arrêtez, monsieur Guimard ! Arrêtez, ce n'est pas moi !

— Quoi ! Qu'est-ce que tu veux dire ?! Ce n'est pas toi qui quoi ? s'inquiéta Claude Guimard.

— Ce n'est pas moi, monsieur Guimard ! Le père… ce n'est pas moi… murmura le jeune homme, tête baissée.

*

— Salut Jean ! Tu vas bien ?!

— Oui, oui, ça va, répondit Jean Kérhino depuis le comptoir de son magasin.

— Je t'ai connu plus en forme que ça ! Quelque chose ne va pas ?

— Non. Tout va bien, je t'assure…

— Mmouais… Tu dis cela à un cheval de bois et il te donne un coup de pied ! Enfin… Dis voir, je compte changer la voile de ma planche ! Tu as reçu les livraisons que tu attendais en fin de semaine dernière ?

— Non. Elles devaient arriver samedi, mais je n'ai pas vu le livreur. Peut-être cet après-midi ? Repasse ce soir ou demain matin, d'accord ? rétorqua le commerçant.

— Ok, ça marche ! Allez, à demain au plus tard, et porte-toi mieux !

À peine la porte du magasin fut-elle refermée que madame Kérhino s'inquiéta ouvertement.

— C'est vrai, chéri, ce client a raison. Tu n'as pas l'air d'aller bien. C'est à cause de Marine ? Ne t'en fais pas, elle s'en remettra ! J'en suis sûre ! C'est une battante, rassura-t-elle.

— Je sais… C'est juste que je suis inquiet pour elle… Mais, ça va aller. Merci chérie…

Comme pour fuir une nouvelle discussion, Jean Kérhino se rendit d'une démarche d'automate dans le fond de son magasin. Sans perdre un instant, il se mit à ranger l'étalage des bouteilles à oxygène. Il n'avait pas remarqué que sa femme l'avait suivi.

— Mais, pourquoi ranges-tu encore ce rayon, Jean ?! Depuis l'ouverture du magasin, c'est la troisième fois que je te vois les changer de place. Je me demande bien ce qui t'arrive ! Déjà que tu as ouvert ton magasin à dix heures ce matin, alors que jamais tu ne l'ouvres le lundi matin. Si j'étais toi, je fermerais aujourd'hui et j'irais me reposer ! Tu en as bien besoin !

— Tu as peut-être raison après tout… Je n'ai pas la tête à travailler… Allez, on ferme.

Il ne fallut pas plus d'une seconde à Jean Kérhino pour se décider. Sans attendre, il pressa la commande électrique de fermeture automatique des rideaux métalliques. Sa femme ne remarqua pas le tremblement incontrôlable qui agitait sa main.

Du fait de la lente descente du rideau de fer, la clarté fut progressivement chassée du magasin pour ne devenir qu'obscurité. L'esprit torturé de Jean Kérhino, tout comme les rayons de son commerce d'ailleurs, furent bientôt plongés dans le noir.

10

— Romuald Ravier !

— C'est moi…

— Veuillez me suivre, je vous prie !

Anselin avait volontairement employé une voix forte et déterminée. Il n'y avait pas cinq minutes que Cavalli avait quitté les bureaux au pas de course. En aucune façon, il ne voulait perdre de temps. Il savait également qu'en s'attaquant à Romuald Ravier, il entamait, là, une partie importante de l'enquête, sinon la charnière de toute cette affaire. Sans en laisser l'impression au jeune Romuald, Anselin avait décidé de prendre immédiatement de l'ascendance sur lui.

Le cérémonial avec lequel il lui avait intimé l'ordre de le suivre, ne devait rien laisser augurer de bon pour le jeune homme. Il fallait créer le doute et un trouble suffisants pour fissurer le rempart que seuls les adolescents savent construire autour de leur univers. Anselin n'attendait que cela. Il guettait le moment propice pour pouvoir s'engouffrer allègrement dans cette brèche.

— Asseyez-vous là ! ordonna Anselin, d'un ton cassant.

Sans oser prononcer un seul mot, Romuald Ravier s'exécuta. Il s'assit maladroitement sur le bord avant de la chaise désignée par l'enquêteur. Du coin de l'œil, Anselin épia les moindres faits et gestes de l'adolescent. À n'en pas douter, l'effet recherché sur ce jeune homme était atteint. Ne sachant trop comment se tenir, le garçon tenta gauchement d'occuper naturellement ses mains, mais son mal-être prenait automatiquement le dessus. Son attitude s'apparentait à celle d'un escogriffe cherchant par tout moyen à masquer ses imperfections. Anselin en profita pour enfoncer le clou.

— Inutile de perdre notre temps, mon cher Romuald ! Je sais très bien que tu as beaucoup de choses à me raconter. Mais avant tout, je vais immédiatement te mettre à l'aise ! Par rapport à ce que j'ai appris sur toi, depuis le début de cette affaire, je suis à deux doigts de te placer en garde à vue ! Alors montre-toi rapidement coopératif,

sinon… !

— En garde à vue ?! Mais qu'est-ce que j'ai fait ?! s'offusqua le jeune homme, en repoussant d'un geste énergique une grande mèche de cheveux ternes qui, inévitablement, lui retomba pile devant les yeux.

— Continue comme ça et, c'est sûr, tu passeras au moins vingt-quatre heures, sinon quarante-huit heures, avec moi ! prévint Anselin.

— Mais qu'est-ce que vous me reprochez à la fin ? J'y comprends rien ! Qu'est-ce que j'ai fait !

— Si je te dis « résine de cannabis », tu vas encore me répondre que tu n'as rien fait ?! se fâcha Anselin.

—…

L'absence de réponse du jeune homme le rassura. Désormais, Romuald Ravier se savait en péril. Il s'agissait là d'un bon talon d'Achille à exploiter pour l'enquêteur. À en juger par la réaction de l'adolescent, Anselin fut convaincu qu'il avait créé la brèche qu'il espérait. Il ne perdit pas une seconde pour s'y faufiler.

— Bon, je vois que tu deviens raisonnable. Nous allons donc pouvoir causer intelligemment tous les deux. Pour commencer, je vais te faire un petit historique de la situation. Figure-toi que, dans la nuit de samedi à dimanche, j'interviens avec mon collègue sur la plage de Penboch car un jeune homme vient de s'y noyer. Puis, nous apprenons avec stupéfaction qu'il s'agit en fait d'un meurtre. En nous renseignant sur la victime, en l'occurrence Mickaël Bonin, ton pote, on apprend que, comme par hasard, quelques jours auparavant, quelqu'un l'aurait menacé de mort !…

Anselin constata que Romuald Ravier, de plus en plus mal à l'aise, baissait la tête. Il en arriva même à s'inquiéter de l'attention que le jeune homme lui accordait réellement. Pour s'en assurer, il l'invectiva :

— Tu m'écoutes, Romuald ?!

— Oui… oui. Je vous écoute, lui répondit-il, en sursautant légèrement.

— Parfait. Je disais donc que Mickaël a reçu des menaces de mort il y a peu de temps. Pour les nécessités de notre enquête, nous avons été obligés de faire une perquisition chez lui ! Et devine ce qu'on y a trouvé ?! interrogea Anselin, en ajoutant une petite note de suspense à son monologue.

La bouche tordue, Romuald releva la tête et haussa les épaules en

signe d'ignorance qu'il confirma en une réponse bateau.

— J'en sais rien…

— Un kilo de cannabis ! Oui, tu entends bien, un kilo de cannabis !

Anselin ne parvint pas à déterminer si les yeux arrondis de l'adolescent qui lui faisait face transcrivaient de l'envie ou de la stupeur en imaginant une telle quantité de drogue chez son ami. La réplique de l'adolescent le conforta dans sa première impression :

— Ben merde alors…

Sans tenir compte de la réaction du jeune Romuald, l'enquêteur poursuivit :

— Et là, je sais ce que tu vas me répondre : qu'est-ce que j'ai à voir là dedans ?… Je me trompe ?

— Non ! Quel rapport avec moi ? mentit ouvertement Romuald Ravier.

— Ce que tu viens de me répondre me permet au moins de savoir que tu comptes encore me cacher des choses. C'est pourquoi, je vais juste te donner un petit conseil : évite de me prendre pour un imbécile, cela m'arrangerait.

— Je ne vous prends pas pour un idiot ! Pourquoi me dites-vous cela ? C'est vrai à la fin ! Qu'est-ce que j'y peux, moi, si vous avez trouvé du shit dans la chambre de Mickaël ?

— Ah mon pauvre garçon… Tu es plus bête que je ne pensais ! Qui t'a dit que c'était dans sa chambre que nous avons découvert cette drogue ? Je ne te l'ai jamais dit !

Romuald Ravier s'aperçut aussitôt de son erreur. En se mordillant la lèvre inférieure, il secoua la tête de gauche à droite, signe d'abdication.

— Ne t'en fais pas ! De toute façon, tu étais grillé ! lui annonça Anselin.

— Comment ça, j'étais grillé ?… s'étonna Romuald Ravier, sincèrement inquiet.

Anselin agita sous le nez de l'adolescent, le petit carnet à spirale du parfait comptable que Mickaël Bonin tenait scrupuleusement à jour en y notant chacune de ses ventes de stupéfiants.

— Tu sais ce que c'est ? lui demanda Anselin avec un air provocateur.

— Non.

— Ah ! Tu n'es pas très observateur, dis voir ! C'est un petit carnet ! lança ironiquement Anselin.

— Oui, merci ! Je le vois bien !

— Et… sais-tu ce qu'il y a d'écrit dedans ?

— Comment voulez-vous que je le sache ? rétorqua-t-il avec un air de mépris.

— Figure-toi que, sur ces pages, Mickaël a inscrit les noms de tous ses clients et toutes les sommes qu'ils lui ont versées ou qu'ils lui doivent. C'est très bien fait. En tous les cas, c'est très instructif ! renseigna Anselin, avec un sourire narquois aux lèvres.

De son côté, Romuald Ravier se mit à se frotter les mains afin d'y faire disparaître l'abondante sudation. Il se dandina de plus en plus sur sa chaise. À ce moment précis, s'il avait pu s'enfuir, il ne se serait certainement pas gêné. Alors, pour faire bonne figure et éviter de faire une gaffe supplémentaire, il resta prostré et silencieux. Devant le mutisme du jeune homme, Anselin dut reprendre la parole :

— Comme je te le disais, ce carnet est très instructif ! Au départ, en lisant les différents noms qui y étaient consignés, rien ne nous permettait d'y détecter un quelconque problème ou lien avec son meurtre. Mais, en tournant les pages, on a fini par se rendre compte qu'un nom revenait beaucoup trop souvent. Et tu veux savoir lequel ?

—…

— Tu ne me réponds pas ? Peut-être que c'est parce que tu sais très bien de quel nom il s'agit ! Hein ? N'est-ce pas que tu le sais ! Puisqu'il s'agit du tien ! Romu !

—…

Romuald Ravier se savait en très mauvaise posture. Ne s'étant nullement préparé à cet interrogatoire, il commençait à perdre pied. Il ne savait plus ce qu'il devait faire. Il se rendit compte que la panique le gagnait peu à peu. Mais il demeura muet. Pour autant, Anselin ne perdit pas patience. Il poursuivit :

— Le problème vois-tu, est que l'on sait exactement combien d'argent tu devais à Mickaël ! Une vraie petite fortune, dis-moi ! Trois-mille-cinq-cent-cinquante euros !

— Quoi ?! N'importe quoi ! Je ne lui devais que mille-cent-trente euros !

— Eh bien tu vois ! Ce n'était pas si dur à reconnaître ! Je voulais juste m'assurer que tu savais à combien se montait véritablement ta dette envers Mickaël !

Si Romuald avait pu disparaître six pieds sous terre, il l'aurait fait dans la seconde. Pour la deuxième fois, le gendarme l'avait poussé à l'erreur. Une fois encore, il était tombé bêtement dans le panneau. Anselin s'en serait presque amusé si l'affaire n'avait pas été aussi dramatique.

— Mille-cent-trente euros ! Effectivement, c'est bien à cette somme que nos calculs nous ont conduit ! C'est une très belle somme, tu ne trouves pas ?

— Oui…

— Et tu comptais faire comment pour rembourser cette somme d'argent ? Tu peux me le dire ?

— J'ai un compte à la banque…

— Tu sais, je n'ai qu'une toute petite réquisition à porter à ton agence bancaire et je connaîtrai, au centime près, le montant de ce que tu possèdes sur ton compte. Alors autant que tu me le dises maintenant ! Ne me fais pas perdre mon temps ! Combien possèdes-tu d'euros sur ton compte ?

— Six-cent-soixante-quinze euros… à quelque chose près…

— Ah, évidemment, ça fait un peu juste pour effacer ta dette ! Et maintenant, mets-toi un peu à ma place, tu veux bien ? D'après toi, à quoi crois-tu que je pense ?

Romuald comprit où voulait en venir l'enquêteur. Les circonstances jouaient de toute évidence contre lui. Il ne voyait pas comment il pouvait s'en sortir. Pour autant, il n'allait quand même pas avouer un meurtre qu'il n'avait pas commis !

— Je sais très bien à quoi vous pensez ! Mais, vous vous trompez sur toute la ligne ! Ce n'est pas moi qui ai tué Mickaël ! J'aurais fini par lui rembourser cette somme. J'aurais revendu des choses qui m'appartiennent. J'aurais mis le temps, mais je l'aurais remboursé !

— Avoue quand même que ce crime te profite un peu, non ? questionna Anselin.

— J'admets que les faits paraissent évidents, mais ils sont trompeurs. Je vous le répète, ce n'est pas moi qui ai tué Mickaël !

— Où étais-tu au moment de la noyade de ton ami ?

— J'étais en compagnie d'Ariane. On habite dans la même rue tous les deux. D'ailleurs, on habite presque tous au nord de la ville. Il n'y a que Mickaël et Cédric qui habitent à l'extérieur de la ville.

Sur le coup, Romuald Ravier ne comprit pas pourquoi le gendarme

qui le cuisinait s'était brusquement tu, en s'emparant d'un stylo. Dans un silence impressionnant, il s'était mis à écrire frénétiquement quelques mots sur l'une des nombreuses feuilles qui encombraient son bureau. Une fois le crayon reposé, Anselin reprit son interrogatoire.

— Donc, normalement, si je crois ce que tu me dis, Ariane doit confirmer que vous étiez bien ensemble au moment où Mickaël se faisait assassiner ?

— Bien sûr, puisque je vous le dis ! confirma le jeune homme. Vous n'avez qu'à le lui demander !

— Mais, c'est ce que nous allons faire, je te rassure ! En attendant, tu vas signer ton audition, ici, au bas de la page, et ensuite tu vas retourner tranquillement à l'accueil avec tes petits camarades. Je pense que nous aurons à discuter à nouveau tous les deux un peu plus tard !

— Vous perdez votre temps avec moi ! Je n'ai rien fait ! scanda Romuald Ravier en se levant.

— Nous le verrons…

*

Dans la voiture qui ramenait Alan Damet à la brigade, Cavalli réfléchissait. Ce passage à l'hôpital lui avait permis de recueillir des informations capitales. La grossesse de Sarah Guimard changeait beaucoup de données. Cette dernière était la petite amie d'Alan Damet. Pour autant, ce n'était pas lui le père. Et, malgré l'insistance de ses questions, le jeune homme avait refusé de lui révéler qui était le géniteur. Pourquoi ? Qu'avait-il à cacher ?

Afin de prévenir toute nouvelle fuite, Damien de Tursac avait pris place aux côtés d'Alan Damet. De temps à autre, Cavalli vérifiait, dans son rétroviseur intérieur, que la nouvelle recrue restait vigilante. Pourtant, à chaque fois que ses yeux fixaient le miroir, son regard croisait systématiquement celui de Damien. Surpris par Jean-Jacques Cavalli, le jeune gendarme détournait immédiatement la tête, comme s'il était animé d'une certaine honte.

Une inquiétude sournoise s'insinua dans l'esprit de Cavalli. Depuis son départ pour l'hôpital, jusqu'à ce moment précis, il lui était impossible de savoir exactement ce qui, dans le comportement du jeune gendarme, le taraudait le plus. Était-ce le fait que ce jeune homme ne lui semblait pas être fait pour ce métier ? Ou bien était-ce, plutôt, cette désagréable et sournoise sensation d'être épié par ce Damien de Tursac ?

Ne parvenant à découvrir la raison de cette désagréable impression,

Cavalli se jura d'en parler à Anselin. Déjà, la brigade était en vue. À peine sortis de leur véhicule, les trois occupants se dirigèrent d'un seul pas vers les locaux de service.

En ouvrant la porte de son bureau, Anselin tomba nez à nez avec Cavalli. Il fut étonné par le calme avec lequel son ami parlait avec Alan Damet, le tout, sous l'œil scrutateur de Damien de Tursac.

— Bon allez, maintenant, tu retournes t'installer à l'accueil avec tes potes, et tu attends que je t'appelle. Tu sais très bien qu'il va nous falloir rediscuter de tout ça. T'en as conscience ?

— Oui, je me doute. Ne vous inquiétez pas, je reste là… maintenant que je sais que Sarah va mieux.

— C'est bien mon gars. À tout de suite.

Cavalli remarqua l'étonnement d'Anselin. Dans le même temps, le vieux gendarme constata qu'une fois de plus, Damien de Tursac avait les yeux rivés sur lui. N'y tenant plus, il s'adressa au jeune gendarme :

— Bon, toi, tu rentres dans ce bureau ! Tu verras, il y a des tas d'archives que tu peux compulser autant que tu le souhaites afin de te faire une idée précise sur la façon de traiter certaines affaires. Tu restes là jusqu'à ce que l'on vienne te chercher. On aura sans doute besoin de tes services pour essayer de gagner la confiance des jeunes qu'il nous reste à entendre. Pendant ce temps, je vais discuter, un peu, avec le directeur de l'enquête.

Voyant que le jeune gendarme s'exécutait sans mot dire, Cavalli poussa nerveusement Anselin par le bras vers son bureau dont il referma aussitôt la porte. Il ne permit pas Anselin de s'étonner de son comportement. Il entama immédiatement la conversation.

— Anselin… il faut que je te parle ! J'ai trois points à voir avec toi. Premièrement, nous avons reçu les réponses des opérateurs téléphoniques. Il n'y a rien à signaler. À l'heure du meurtre, les téléphones de chacun des jeunes ont déclenché les relais situés à proximité de leur domicile. On ne pourra donc rien tirer de cette piste.

— Mince… j'avais quand même un petit espoir là-dessus. Tant pis.

— C'est pour ça que j'ai commencé par la mauvaise nouvelle, car le deuxième point que je veux aborder avec toi, concerne ce que j'ai appris à l'hôpital sur Sarah Guimard. Et, là, je peux te dire que ça va relancer l'enquête. Je vais, tout de suite, te dire ce qu'il en est et, après, je te parlerai d'un dernier point qui n'a rien à voir avec l'enquête…

Constatant que Cavalli semblait gêné d'aborder ce troisième sujet, Anselin s'en inquiéta :

— Il est question de quoi ? Tu m'inquiètes, Jean-Jacques !

— Rien de grave ! C'est juste que je voudrais te parler de notre nouvelle recrue, Damien De Machin Chose !…

— Il y a un problème ?

— Je n'en sais rien… je voudrais juste avoir ton avis, mais, avant, écoute un peu ce que j'ai appris à l'hôpital. Il y a une explication toute simple pour comprendre le malaise que Sarah Guimard a fait dans ton bureau : elle est enceinte !

— Quoi ? Elle est enceinte ?

— Oui, c'est confirmé par les médecins et par Alan Damet ! annonça Cavalli.

— Sans blague ! Ne me dis pas que le père de l'enfant est ce morveux d'Alan Damet ! demanda Anselin, stupéfait par cette hypothèse.

— Eh non ! Ce n'est pas lui ! Et c'est là qu'est tout le problème ! fit Cavalli, mystérieux.

— Et pourquoi y aurait-il un problème ?

— Tout bonnement parce qu'il refuse de nous dire qui est le véritable père !

— Hum, je n'aime pas ça, Jean-Jacques…

— Moi non plus, figure-toi ! confia Cavalli.

— Ça complique un peu plus les choses… D'autant que la piste des stupéfiants s'effiloche à vue d'œil !

— Pourquoi ?

— Parce que, pendant ton absence, j'ai entendu Romuald Ravier. S'il a bien admis que le meurtre de Mickaël arrangeait ses affaires en n'ayant plus de dettes à rembourser, il nie catégoriquement être le meurtrier. Et j'ai plutôt tendance à le croire.

— Effectivement, c'est ennuyeux. Du coup, cette affaire de grossesse prend une toute autre importance !

— Entièrement d'accord avec toi ! Mais comment déterminer que cette grossesse pourrait être à l'origine de tout ce drame ?

Les deux enquêteurs maintinrent volontairement le silence afin de permettre à l'autre de réfléchir à cette question. C'est Anselin qui, le premier, le rompit.

— Imaginons un instant que Sarah et Alan Damet soient ensemble et que, dans des conditions qui resteraient à définir, Mickaël a eu un

rapport sexuel avec Sarah. Elle tombe enceinte. Alan l'apprend et, par jalousie ou, tout bêtement, par colère, il tue Mickaël !… Ça se tient non ?

— On a déjà vu des gens se faire trucider pour moins que cela ! ajouta Cavalli, en se frottant le menton.

C'est alors qu'Anselin se dirigea vivement vers son bureau et se saisit d'une feuille parmi d'autres. Il y relut les mots griffonnés quelques minutes plus tôt, et demanda à Cavalli de s'approcher de lui.

— Dis voir ! Lorsque samedi soir, tu as verbalisé le jeune Alan pour le non-port de son casque, te souviens-tu s'il t'a dit où il allait ?

Ne sachant trop où voulait en venir son coéquipier, Cavalli se mit à se remémorer sa première rencontre avec cet adolescent. C'est alors qu'il se rappela ce qui, d'ailleurs, l'avait étonné sur le moment.

— Oui, et je m'en souviens bien parce que je n'ai pas compris pourquoi il me l'avait dit.

— Quoi donc ? s'enquit Anselin.

— Eh bien, lorsque je lui ai demandé de me fournir ses noms et prénoms, sa date et lieu de naissance et enfin son adresse, il m'a dit, après m'avoir renseigné, qu'il rentrait chez lui. Sur le moment, cela m'a surpris parce que je ne le lui avais pas demandé… et, tu le sais aussi bien que moi, les jeunes d'aujourd'hui moins ils nous en disent, mieux ils se portent !

— Il y a donc effectivement quelque chose qui cloche ! réfléchit Anselin à haute voix.

— Ah ! Et on peut savoir quoi ?!

Anselin sortit d'un de ses tiroirs une carte de la ville. Il la déplia et la posa sur son bureau déjà bien encombré. Puis, portant son index à un endroit bien précis du plan, il expliqua :

— Regarde… Ici se trouve la pizzeria Régalito. Ici, c'est l'endroit où nous avons verbalisé Alan Damet, et… ici, son domicile ! Tu comprends le malaise, maintenant ! Le restaurant Régalito se trouve dans le quartier nord de la ville, à cinq cents mètres à vol d'oiseau de chez lui et nous, on l'a interpellé complètement à l'ouest de la ville, à trois ou quatre kilomètres du restaurant ! Tu vois où je veux en venir, maintenant ? En fait, quand il t'a dit qu'il rentrait chez lui, il mentait !

Cavalli ne parvenait pas à détacher son regard de la carte. Ses yeux allaient d'un point, désigné par Anselin, à un autre. Simultanément, les index des deux enquêteurs se pointèrent vers un quatrième point sur la carte ; un endroit tout proche de celui où ils avaient verbalisé

Alan Damet. Cavalli posa son doigt sous les petites lettres composant le nom de cette zone : Plage de Penboch.

— Merde, l'empaffé ! Ce serait lui le meurtrier !

Plus prudent, Anselin lui répondit :

— J'ignore totalement si c'est lui le meurtrier, mais une chose est certaine, c'est que, sur ce coup-là, il va vraiment falloir qu'il s'explique !

— Eh bien, on va s'y mettre tout de suite ! Je vais chercher cet empaffé !

— Attends deux secondes !… Tu ne voulais pas me dire quelque chose, tout à l'heure, à propos du nouveau gendarme ?

— Ah, si, mais c'est délicat…

— Vas-y ! Je t'écoute ! encouragea Anselin, impatient de connaître les tourments de son ami.

— Je n'arrive pas à le comprendre. Je le trouve… bizarre !

— Il t'a dit quelque chose ?

— Non, justement ! J'ai l'impression qu'il est à des kilomètres de tout ce qui l'entoure ! Il me paraît absent, comme perdu dans ses pensées ! À l'hôpital, je l'ai trouvé complètement détaché de ce qui se passait. En quelques mots, il ne se sent pas concerné par son travail !

— Peut-être est-il complètement paniqué à l'idée de commencer son boulot ! Il faut dire que ça démarre fort ! Il débarque dans une boutique où il entend dire que l'enquête qui est en cours, est une affaire de meurtre ! Il y a peut-être de quoi flipper, tu ne crois pas ?!

— Sans doute, mais il n'y a pas que cela… enchaîna Cavalli, avec un air ennuyé.

— Écoute, Jean-Jacques. Dis-moi ce qui te tourmente depuis tout à l'heure ! Je vois bien que le courant n'a pas l'air de passer entre vous deux !

— Détrompe-toi ! Je n'ai rien contre ce petit jeune. C'est juste que… je ne sais pas comment le dire. En fait, il me donne l'impression de passer son temps à m'observer !

— À t'observer ? s'étonna Anselin.

— Oui, je te jure. Il passe son temps à me regarder. Dès qu'il est à proximité de moi, je sens immédiatement son regard sur moi. Il m'épie, je te dis !

— Mon pauvre Jean-Jacques ! Tu deviens complètement parano !

Pourquoi passerait-il son temps à te regarder ?

— Comment veux-tu que je le sache ? Tout ce que je peux te dire, c'est que cette façon d'être m'énerve de plus en plus et que, s'il continue comme cela, il va trouver à qui parler ! tempêta Cavalli.

Anselin fut surpris par le comportement de son ami. Il ne l'avait jamais vu aussi tourmenté. Quelque chose devait vraiment l'agacer chez ce nouveau gendarme. Il tenta de le rassurer.

— Si tu veux, je vais également le surveiller. Je verrai bien si, oui ou non, il passe son temps à t'observer, ou si tu te fais des idées. On va essayer de lui laisser une chance à ce petit jeune. Mais, je te promets ! Si effectivement il t'épie, on le prendra entre quatre yeux et on mettra à plat cette histoire. Ça te convient ?

— Oui, ne t'en fais pas. Ça ne va pas m'empêcher de me concentrer sur notre affaire. Seulement, je ne sais pas pourquoi, mais ce Damien de Machin Chose m'énerve…

— D'accord, on traitera ce problème en temps utile. Mais avant, si tu n'y vois pas d'inconvénient, il va d'abord nous falloir nous occuper du cas d'Alan Damet !

— Quand tu veux ! lança Cavalli.

— Dans ce cas, allons-y !

*

— Mais enfin, que t'arrive-t-il ? Allons chéri ! Ne sois pas si inquiet ! Marine est forte ! Elle s'en remettra. Je ne t'ai jamais vu dans un état pareil !

Depuis la fermeture du magasin, Jean Kérhino était resté silencieux. À un moment, sa femme l'avait même surpris dans un état quasi prostré. Certes, sa fille avait vécu une tragédie extrêmement traumatisante, mais elle ne parvenait pas à s'expliquer les sombres idées qui semblaient, de plus en plus, accaparer l'esprit de son mari.

De son côté, Jean Kérhino devait lutter contre les tourments qui le contraignaient à garder le silence. Il lui fallait rassurer son épouse, ne rien laisser paraître et espérer que rien ne serait découvert. Aussi, se résolut-il à vouloir apaiser coûte que coûte l'inquiétude de sa femme.

— Je sais bien mais, c'est vrai, je suis réellement inquiet pour Marine ! J'ai peur qu'elle ne soit définitivement traumatisée par cet événement ! confia-t-il.

— Elle est jeune ! Et puis, je te rappelle qu'il n'y a pas si longtemps que cela, tu te plaignais de son caractère un peu trop affirmé ! fit-elle remarquer.

— Tu as certainement raison. Tu sais ce que je vais faire ? interrogea Jean Kérhino.

— Non, mais j'ai comme l'impression que tu as une idée derrière la tête.

— Je vais retourner voir Marine, maintenant. Je vais carrément lui demander comment elle se sent réellement. Comme elle n'a jamais pu me mentir, je saurai à quoi m'en tenir !

— Comme tu veux ! Tu préfères peut-être que je vienne avec toi ?

— Non, reste ici. Comme cela, à mon retour, tu pourras aller la voir. Qu'en penses-tu ?

— Ça me convient tout à fait ! D'autant qu'avec tout ça, j'ai pris du retard dans la comptabilité du magasin. Ça va me permettre de remettre les comptes à jour.

— Parfait ! Dans ce cas, j'y vais tout de suite ! À tout à l'heure, ma chérie !

Madame Kérhino se félicita du changement de comportement de son mari. La perspective d'avoir une conversation franche avec sa fille lui avait effectivement redonné le moral. En apparence…

Car, à peine installé dans l'habitacle de sa voiture, Jean Kérhino changea d'attitude. Son visage se transforma brusquement. Son expression semblait contenir une panique indicible. Ses traits se durcirent soudainement, ses yeux devinrent fixes. Une tension extrême se lisait désormais dans son regard. En route, il adopta une conduite mécanique, saccadée.

Se garant à la hâte sur le parking de l'hôpital, il arpenta le hall d'accueil et les différents couloirs d'une démarche mal assurée, seulement rythmée par les battements sourds et rapides de son cœur.

Lorsqu'il arriva devant la porte de la chambre de sa fille, le doute s'installa sournoisement en lui. Quelle réelle attitude devait-il adopter ? Comment devait-il s'y prendre pour annoncer à la chair de sa chair ce qu'il avait à lui dire ? Il eut envie de faire demi-tour, de remettre à plus tard cette confrontation. Mais quel en aurait été le bénéfice ? Non, à bien y réfléchir, il fallait que sa fille sache. Après avoir puisé l'énergie nécessaire au plus profond de lui-même, Jean Kérhino poussa la porte, maigre rempart les protégeant tous les deux d'une vérité si impensable.

— Alors ?… Comment te sens-tu ?… Tu vas mieux ?…

— Ça va papa… ça va…

Jean Kérhino referma la porte. Au lieu d'avancer dans la chambre, il

resta un instant immobile, comme pris d'une soudaine et incontrôlable hésitation. Furtivement, son regard se dirigea vers sa fille. Il remarqua alors chez elle le même regard gêné, la même expression de crainte que la sienne certainement. Sans jamais cesser de regarder le sol, il s'avança vers le lit où il s'assit lentement.

À la surprise de Marine, son père lui attrapa doucement la main et la lui caressa, comme pour l'apaiser. Ses lèvres sèches s'ouvrirent alors en une mince fissure d'où sortirent des paroles empreintes de délicatesse.

— Marine… Il faut que je te parle…

Jean Kérhino se pencha davantage vers le visage de Marine. Il prit, seulement à ce moment-là, la commune mesure de la gravité de ce qu'il allait lui annoncer. Bien qu'à dix-sept ans, sa fille paraissait désormais adulte, il avait l'impression, en se trouvant si proche à ses côtés, de retomber bien des années auparavant et de n'avoir devant lui qu'une frêle petite adolescente… sa petite fille.

La voix de Jean Kérhino devint si faible qu'on eût dit qu'elle était silencieuse. Pourtant, une grande discussion semblait animer ces deux êtres. Quelques faibles mouvements de lèvres trahissaient la discrétion avec laquelle Marine semblait répondre à son père. Rien que dans leurs yeux, se lisaient toute la gravité et l'horreur de ce qu'ils se disaient.

Quelle en était la raison ? Quel était le mot de trop qui avait été prononcé ? Seul ce couple, lié non seulement par le sang mais désormais par un terrible secret, le savait. Un indice, pourtant, prouvait qu'il semblait lourd à porter puisque tous deux ne purent retenir un flot incessant de larmes. Jean et Marine Kérhino restèrent ainsi de longues minutes. Combien de temps exactement ? Ni l'un ni l'autre n'auraient pu le dire. En ces moments si pénibles, seul leur amour filial comptait.

11

Seul le bruissement des feuillets résonnait contre les murs du bureau. Damien de Tursac n'aurait pu dire depuis combien de temps il se trouvait là, assis à cette table de travail à consulter les archives. Lorsque Cavalli lui avait dit d'entrer dans ce local, la première chose qui l'avait frappé était cette absence totale d'âme. La pièce en était presque inhospitalière. Une seule petite fenêtre en hauteur tentait d'apporter un peu de lumière naturelle à ce lieu par trop sinistre.

Sur des étagères de métal gris et froid, reposaient des dizaines et des dizaines de cartons d'archives de procédures. Certains étaient de couleur marron brut, d'autres de meilleure qualité possédaient des touches de couleurs différentes. Sur chacun de ceux qui se trouvaient sur la partie la plus à droite de l'étalage, Damien de Tursac avait pu y lire, janvier mille-neuf-cent-quatre-vingt-treize, février mille-neuf-cent-quatre-vingt-treize… En fin de rayonnage, les cartons livraient leur contenu : septembre deux-mille-dix-huit, octobre deux-mille-dix-huit…

Sans hésiter, Damien de Tursac s'était lestement emparé d'un carton. Pourtant rien ne distinguait celui-ci d'un autre. Il ouvrit la boîte d'archivage. Rapidement, il compulsa tous les en-têtes des procès-verbaux et en fit deux tas. À la fin de son tri, il posa, devant lui, l'une des deux piles. La fébrilité avec laquelle il l'avait saisie, aurait pu intriguer n'importe qui. Mais, le jeune gendarme était désespérément seul dans ce bureau exigu. De toute manière, personne n'aurait pu le déranger pendant la lecture de l'épais dossier qu'il venait de saisir.

À peine posé sur le bureau et, déjà, Damien de Tursac en avait ôté l'élastique qui emprisonnait, du temps et de l'oubli, l'ensemble des pièces de procédure de cette enquête. Feuilletant une à une les pages du dossier, l'avidité que reflétait son regard ne paraissait avoir aucune limite. Chaque mot écrit était absorbé par ces yeux brillants où se heurtaient sentiments et ressentiments.

À de rares occasions, le jeune gendarme s'accordait une pause.

Fermant alors les yeux et se calant le plus confortablement possible contre le dossier de son siège, son esprit vagabondait à la recherche de ces moments à jamais perdus. Comme pour mieux oublier qu'il ne les connaîtrait jamais, son imagination se permettait tellement d'embellir ces minutes, ces heures volées, qu'il les ressentait presque physiquement. Il avait la sensation de n'avoir qu'à tendre le bras pour toucher réellement les acteurs de ses rêves.

Pourtant, à chaque fois que ses paupières s'ouvraient, la réalité se faisait toujours aussi déroutante, incertaine. Comment devait-il se comporter ? Devait-il se montrer entreprenant ? Le temps était-il son allié ou son ennemi ? Que devait-il faire ? Qui pouvait le conseiller ?

Damien De Tursac n'eut pas le temps de savoir s'il possédait ne serait-ce qu'un début de réponse. Provoquant en lui une brûlure au cœur tant il sursauta, la porte s'ouvrit avec fracas. La figure emblématique de Cavalli apparut dans l'encadrement et, d'une voix ferme voire autoritaire, ce dernier lança :

— À cheval, mon gars ! On va procéder à l'audition d'un de nos jeunes ! On aura sans doute besoin de toi ! Alors, ramène-toi par là !

— J'arrive tout de suite ! parvint à répondre aussitôt la nouvelle recrue, s'apercevant tout de même, avec déception, que le vieux gendarme n'attendait absolument aucune réponse de sa part puisqu'il avait déjà disparu.

Ne voulant pas se faire défavorablement remarquer de Cavalli, Damien de Tursac se leva à la hâte de son siège, sans prendre le temps de ranger l'ensemble des archives qu'il avait lues. Dans sa précipitation, son fauteuil manqua de basculer. Le jeune gendarme le retint in extremis.

*

— Bien ! Les choses évoluent, mon cher Alan Damet ! Malheureusement pour toi, ce n'est pas dans le bon sens en ce qui te concerne !

Sous le regard pesant de Damien de Tursac, Cavalli venait de procéder au préambule. Anselin n'avait plus qu'à notifier au jeune homme la grave décision qu'il venait de prendre. Connaissant parfaitement l'effet bien souvent traumatisant d'une telle annonce chez certaines personnes, notamment chez les novices du système judiciaire, il martela sèchement chaque syllabe de son discours :

— Alan Damet, en tant qu'officier de police judiciaire, et agissant dans le cadre d'une affaire criminelle ouverte pour le meurtre de Mickaël Bonin, je vous place en garde à vue. Nous possédons à votre

encontre un faisceau suffisant de présomptions trop flagrantes qui nous fait vraiment douter de votre réelle innocence !

— Q… Quoi ?!… Vous me mettez en… garde à vue ?! bredouilla Alan Damet.

La solennité avec laquelle s'était exprimé Anselin avait presque effrayé l'adolescent. Cavalli, qui venait tout juste de sympathiser avec lui, eut un petit pincement au cœur. Mais rapidement, un sentiment de colère finit par reprendre le dessus. Après tout, il avait peut-être devant lui le meurtrier du jeune Mickaël Bonin ! L'immense chagrin des parents du jeune noyé, torturés dans leur chair, lui revint en tête avec force. Le moment n'était nullement propice aux sentiments. Animé par une colère bientôt irrépressible, Cavalli intervint :

— Attend un peu mon gars ! lui lança-t-il. Avant d'aller plus loin, sache qu'en qualité de personne gardée à vue, tu bénéficies de certains droits ! Tout d'abord, ta garde à vue peut durer au moins vingt-quatre heures. Tu peux faire l'objet d'une prolongation d'une nouvelle période de vingt-quatre heures ! Comme tu peux le constater, cela n'a rien de réjouissant !

— Mais, je n'ai rien fait ! se défendit Alan Damet d'une voix tremblotante.

— Laisse-moi finir, tu veux ? Nous allons immédiatement prévenir tes parents de cette mesure de garde à vue. Nous allons demander à un médecin de t'examiner. Nous devons savoir si la mesure de garde à vue que nous prenons à ton encontre est compatible avec ton état de santé. Et enfin, parce que tu es mineur, tu dois te faire assister par un avocat.

— Mais… Vous comptez vraiment me mettre en garde à vue ?! fit Alan Damet complètement éberlué par ce qui lui arrivait. Mais, qu'est-ce que vous me reprochez ?! Vous croyez sincèrement que je suis l'assassin de Mickaël ?!

— D'après toi ? rétorqua Cavalli, qui, en se retournant vers ses deux collègues, venait de surprendre, une fois de plus, le regard inquisiteur de Damien de Tursac posé sur lui.

De dépit, Alan Damet secoua lentement la tête. La tournure des événements le dépassait désormais. À aucun moment, il ne s'était préparé à ce que les gendarmes s'intéressent à son cas. Sur quoi fondaient-ils leurs soupçons ? Qu'avait-il fait pour attirer leur attention ? Ne trouvant aucune réponse, le jeune homme en était réduit à attendre que les cartes des enquêteurs s'abattent sur lui.

En attendant les réponses à toutes ses questions, Alan Damet sut que

tout cela était bien réel. Devant lui, les enquêteurs appelaient tour à tour le procureur de la République, ses parents, un médecin, un avocat… Que lui arrivait-il ? Comment se pouvait-il que les gendarmes le soupçonnent, lui ? Tout en téléphonant, Anselin ne perdait pas de vue l'adolescent. À voir son regard de bête traquée, il crut comprendre que le jeune homme semblait réellement tomber des nues. Aussi, ne masquant pas son étonnement, Anselin lui demanda :

— Vous n'avez vraiment aucune idée des raisons qui nous font douter de vous dans cette affaire ?

— Je ne sais pas ce que vous avez en tête, mais vous vous plantez complètement ! Je n'ai pas tué Mickaël ! C'est complètement dément, votre truc ! se défendit-il.

— Ah oui ?! On se plante, hein ?! intervint Cavalli. Dans ce cas, peux-tu me rappeler ton adresse exacte !

Interloqué par cette question inattendue, sans intérêt et insensée pour le jeune homme, celui-ci s'exécuta.

— 14 rue des Phéniciens ! Pourquoi ?

— Ici, c'est nous qui posons les questions ! Maintenant, pouvez-vous me donner l'adresse exacte de la pizzeria Régalito ? demanda Anselin, tout en tapotant son bureau de la pointe de son crayon.

Comprenant de moins en moins où voulaient en venir les enquêteurs, Alan mit un certain temps à fournir la réponse. Soudain, le jeune homme commença visiblement à perdre pied. Anselin et Cavalli détectèrent immédiatement ce changement de comportement. Tous deux savaient que l'adolescent avait compris ce qu'ils avaient découvert. Espérant de tout cœur se tromper, le jeune Alan Damet tenta une fois encore de jouer les innocents.

— Et alors ?! Vous voulez peut-être que je vous récite par cœur l'annuaire ?

Avant de dévoiler définitivement les réels soupçons qu'il portait à l'encontre de ce jeune homme, Anselin jeta un coup d'œil furtif en direction de Damien de Tursac. Décidément, ce jeune gendarme était tellement discret qu'il l'avait presque oublié. À sa grande surprise, il constata que Cavalli ne divaguait peut-être pas tant que cela. Car la scène était des plus claires. Effectivement, Damien semblait n'avoir d'yeux que pour Cavalli.

Sans aucune retenue, la nouvelle recrue fixait intensément le vieux gendarme. Quelque chose de télépathique se produisit vraisemblablement entre les deux amis car, au même instant, Cavalli se tourna brusquement vers Damien de Tursac. En une fraction de

seconde, ce dernier détourna la tête en direction d'Anselin. Le visage enfantin du jeune gendarme vira aussitôt à l'écarlate. Il se découvrit à son tour observé par ses deux collègues.

En s'adressant d'une voix forte à Alan Damet, Anselin mit brutalement fin au trouble qui venait de se répandre au sein des enquêteurs.

— Bon, écoutez, jeune homme ! Je ne vais pas y aller par quatre chemins ! Vous vous doutez bien que si j'ai décidé de vous placer en garde à vue, c'est parce que vous avez quelques explications à nous fournir ! Et j'aime autant vous dire que, dans une affaire criminelle, lorsque l'on doit nous fournir des explications, il y a plutôt intérêt à ce qu'elles soient aussi convaincantes que claires !

— Des explications ! Des explications ! Je veux bien vous en donner, moi, des explications ! Mais des explications sur quoi ! s'énerva le jeune homme.

Anselin prit tout son temps pour réfléchir à la façon d'aborder avec lui les forts soupçons qui avaient motivé son placement en garde à vue. L'aplomb avec lequel l'adolescent avait répondu lui démontrait que celui-ci ne se considérait pas encore comme tout à fait vaincu. Tout en constatant une fois de plus que Damien de Tursac fixait discrètement Cavalli dans son dos, Anselin se lança :

— Lorsque mon collègue, ici présent, vous a verbalisé samedi soir parce que vous ne portiez pas votre casque sur votre scooter, vous lui avez bien précisé que vous rentriez chez vous ! Je me trompe peut-être ?

— Non !

— Quoi, non ? Non !, vous ne le lui avez pas dit, ou non !, je ne me trompe pas ?

— Non, vous ne vous trompez pas !

Sortant à nouveau la carte de la ville de son bureau, Anselin la déplia et la posa à même tous ses dossiers, donnant au dépliant un relief tout à fait montagnard. D'un index convaincant, il montra, au fur et à mesure, la problématique qui s'imposait à lui quant au trajet d'Alan Damet ce fameux samedi soir.

— À la bonne heure ! Dans ce cas, comment expliquez-vous que, sortant du restaurant le Régalito, ici !, nous vous avons contrôlé à cet endroit, là !, alors que votre domicile se trouve, ici !, complètement à l'opposé et, qui plus est, tout proche de la pizzeria ?

L'évident malaise qui accapara l'esprit d'Alan offrit à Anselin une certaine jubilation, cette fameuse jouissance intérieure que tout

enquêteur connaît, un jour ou l'autre, lorsqu'il sait que le suspect interrogé est sur le point de craquer. Tout, dans le comportement fébrile de l'adolescent, annonçait sa reddition. Mais, c'était sans connaître le caractère ambigu du jeune homme.

— Et alors ? Ça prouve quoi ? se rebiffa-t-il, provoquant Anselin du regard.

— Ça démontre que vous ne vous trouviez pas sur la route de votre domicile, contrairement à ce que vous avez voulu nous faire croire ! Vous nous avez menti.

— Et alors ? Y'a une loi qui interdit de se promener en ville avant de rentrer chez soi ?

Devant la pertinence de la réponse du suspect, Anselin se convainquit que l'affaire était encore loin d'être solutionnée. Aussi, tenta-t-il de raisonner l'adolescent récalcitrant.

— Non ! Mais en cas de meurtre mieux vaut éviter de se trouver là où on ne s'attend pas à vous trouver… si vous voyez ce que je veux dire !

—…

— Maintenant… il y a peut-être une raison toute bête et logique à cela. Et vous comprenez bien, mon jeune ami, que vous vous devez de nous le dire.

— Et pourquoi est-ce que je devrais vous dire ce que je fais de ma vie ? On est en France, non ?! On est libres de faire ce que l'on veut, non ?!

— Justement ! Vous êtes effectivement libre de faire ce que vous voulez, mais certainement pas de tuer quelqu'un ! Alors si la raison pour laquelle vous vous trouviez à cet endroit-là peut s'expliquer, même s'il s'agit de quelque chose de répréhensible ou de gênant, il serait peut-être préférable pour vous de nous le dire ! Cela vaut peut-être mieux que d'être accusé de meurtre !

— Pourquoi me soupçonneriez-vous de meurtre ? Parce qu'au lieu d'être près de chez moi, je me trouvais là où vous m'avez verbalisé ? C'est ridicule !

— Il n'y a que toi pour trouver cela ridicule ! Espèce de petit merdeux !

La réaction d'Anselin surprit autant Alan Damet que Cavalli et la nouvelle recrue. Visiblement, l'adolescent avait finalement dépassé les limites qu'Anselin avait sans cesse accepté de reculer depuis le début de cet interrogatoire. Face au comportement si exécrable du jeune

homme, et sous le coup d'une colère trop longtemps contenue, il s'était mis à le tutoyer. En haussant davantage le ton, Anselin poursuivit :

— Regarde ! Ici, c'est l'endroit exact où on t'a verbalisé !… s'écria Anselin, en faisant semblant de perdre son sang froid. Il s'agissait là d'une méthode bien rodée pour tenter de déstabiliser davantage l'adolescent.

L'index d'Anselin heurtait en même temps la carte toujours posée sur son bureau. À chaque lieu désigné précisément sur le plan, un bruissement sec de feuille se faisait entendre.

— Et là, c'est le lieu exact où Mickaël Bonin a été assassiné ! Quelqu'un l'a noyé ! Tu t'imagines ce qu'il a dû vivre ton pauvre copain lorsque l'eau de mer lui a rempli les poumons ! Lorsqu'il a commencé à manquer d'air ! À étouffer ! Lorsqu'il a su qu'il allait crever parce que quelqu'un le tirait vers le fond ! Hein ?! Tu peux te l'imaginer ?! Ou alors… ça te rappelle trop bien ce que tu as réellement fait ?!

— Merde ! Foutez-moi la paix ! Ce n'est pas moi qui l'ai tué ! s'insurgea Alan Damet.

— Comment veux-tu que l'on te croie ? Hein ? D'autant que tu avais peut-être une bonne raison de le tuer !… lança Cavalli avec un air entendu.

— Comment ça, j'avais une bonne raison ? Pourquoi aurais-je voulu tuer Mickaël ? Vous dites vraiment n'importe quoi ! C'est parce que vous n'avez rien dans votre dossier que vous vous permettez d'inventer toutes ces conneries ?

Anselin n'apprécia que moyennement cette réflexion. L'adolescent s'en rendit aussitôt compte.

— D'une part, notre dossier est loin d'être aussi vide que tu le crois et, d'autre part, si on te dit que tu avais une bonne raison de tuer ton copain Mickaël, c'est que nous savons ce que nous disons !

— Mais, de quoi parlez-vous à la fin ? Qu'est-ce qui vous fait croire, une seule seconde, que j'avais une raison particulière de vouloir tuer Mickaël ?

— La grossesse de Sarah ! lâcha Anselin.

— Hein ?… Q… Quoi ?

— Parfaitement mon ami, poursuivit Cavalli. Peux-tu me dire pourquoi, tout à l'heure, tu n'as pas voulu me dire qui était le père de cet enfant puisque tu cries à qui veut l'entendre, et notamment au

père de Sarah, que ce n'est pas toi !

— Mais… mais…

— Il n'y a pas de mais qui tienne ! On vient de te poser une question et tu vas y répondre ! Qui est le père de l'enfant que porte Sarah ? martela Cavalli, convaincu que le secret allait bientôt se dévoiler.

— C'est Mickaël, n'est-ce pas ? demanda doucement Anselin, guettant le moindre geste du jeune homme.

Les yeux d'Alan Damet s'arrondirent à outrance. Par cette réaction, Anselin savait qu'il détenait la vérité. Manifestement, la question qu'il venait de lui poser avait complètement désarçonné le jeune homme. Il ne lui restait plus qu'à tenter d'élaborer une thèse que l'adolescent n'aurait peut-être plus qu'à confirmer, infirmer ou rectifier.

— Je crois que je te comprends. Je sais que, peut-être encore plus à ton âge, l'amour est quelque chose de très important. Nous savons que tu aimes Sarah. Ça ne fait absolument aucun doute. Il n'y a qu'à voir comment tu as réagi tout à l'heure lorsque tu as appris qu'elle avait été hospitalisée… J'imagine que c'est réciproque, n'est-ce pas ?

—…

Pour Anselin, l'absence de réponse équivalait à un acquiescement. Aussi, poursuivit-il :

— Malheureusement, rien n'est jamais parfait. Et, pour une raison que vous seuls connaissez tous les deux, Mickaël a réussi à se glisser entre vous. La conséquence de cette trahison, aussi dramatique soit-elle pour vous tous, est cet enfant qui grandit dans le ventre de Sarah…

L'attitude qu'adopta Alan Damet permit à Anselin de savoir que la solution était toute proche. À la surprise des enquêteurs, l'adolescent se mit à pleurer, de vraies larmes où se mêlaient tristesse, incompréhension, tension… Un pleur qu'il ne parvenait plus à maîtriser tant il était profond.

— Je vois à ta réaction que tu as du mal à supporter ce qui s'est réellement passé entre vous trois. Alors maintenant, mets-toi un petit peu à notre place. Nous enquêtons sur le meurtre d'un jeune homme en pleine santé, beau et plein d'avenir. Son assassinat nous apparaît comme complètement inexplicable. Or, en progressant tranquillement dans notre dossier, nous apprenons que, finalement, la bande de copains que vous étiez n'était peut-être pas aussi soudée que vous tous voulez bien nous le laisser entendre. Nous apprenons également que Sarah, que tu aimes, tombe enceinte vraisemblablement de Mickaël ! Il y a peu de temps, quelqu'un l'a menacé ouvertement de mort ! Et,

cerise sur le gâteau, juste avant son meurtre, nous te contrôlons non loin du lieu du crime ! Avoue que nous avons de quoi nous poser des tas de questions !

Pour toute réponse, Alan Damet redoubla de sanglots. Un silence pesant, entrecoupé, par moments, de faibles et discrets reniflements, enveloppa, petit à petit, le bureau. Anselin et Cavalli ressentirent les tourments qui devaient faire valser l'esprit de l'adolescent. Seul, Damien de Tursac semblait complètement étranger à tout ce déferlement de sentiments. Anselin le surprit à nouveau à dévorer Cavalli d'un regard scrutateur. Son ami ne s'était nullement trompé. Ce jeune gendarme avait véritablement quelque chose d'étrange. Il prit la décision de tirer cette affaire au clair dès que possible. Il le fallait.

Mais, la priorité revenait à leur enquête. Lentement, Anselin s'installa confortablement sur son siège et fit face à Alan Damet. Le jeune homme ne parvenait pas à se contrôler. Les larmes se succédaient les unes aux autres sans retenue. Cela n'amadoua pas pour autant Anselin qui espérait obtenir rapidement les aveux du suspect.

— Il est trop tard pour pleurer ! Il fallait réfléchir avant, mon ami ! Et maintenant, réponds à cette question ! À moins que tu ne sois vraiment le meurtrier de Mickaël, ce que je crois de plus en plus, donne-nous au moins une seule raison valable pour expliquer ta présence à l'endroit où nous t'avons verbalisé au lieu de te trouver dans ton quartier ?! Allez ! Dépêche-toi un peu ! Réponds !

— Je… volais… souffla difficilement Alan Damet.

— Tu quoi ?! intervint Cavalli en s'étouffant presque.

— Je volais, répéta le jeune homme en levant ses yeux rougis vers le vieux gendarme.

— Tu volais ?… fit Anselin mi-sceptique, mi-inquiet. Et ce serait vraiment trop te demander que de nous dire ce que tu volais exactement ?…

— Des macarons, répondit simplement l'adolescent.

— Des macarons… Des macarons… Des macarons de voitures ? interrogea Cavalli.

— Oui… c'est ça… Des macarons de voitures… Je les… collectionne…

Anselin prit aussitôt un air ennuyé. La présence du jeune homme à proximité immédiate des lieux du crime, et le mobile de ce meurtre qui pouvait être de la jalousie entre copains pour une fille, faisaient d'Alan Damet le parfait coupable. C'est pourquoi le fait de l'entendre

avouer qu'il commettait des vols au moment du meurtre le contraria très fortement.

— Et… Tu en as volé samedi soir ? s'inquiéta Anselin.

— Oui… un seul. Le macaron de coffre d'une Lancia.

— C'est donc toi qui faisais cela ? Tu le fais depuis combien de temps ? demanda Cavalli.

— Ça fait à peu près quatre mois.

— Mince alors… ça correspond.

— Quoi, Jean-Jacques ? Qu'est-ce qui correspond ? s'enquit Anselin.

— Tu sais, Jean-Paul, le chef de la Brigade Anti-Criminalité du commissariat, je l'ai rencontré par hasard l'autre jour, et il m'a parlé d'un phénomène comme ça, il y a une quinzaine de jours. Presque tous les matins, au commissariat, ils sont submergés de plaintes pour ce type de vol. Et il m'a précisé que cela avait débuté il y a environ trois ou quatre mois ! Ils ont essayé de le coincer à plusieurs reprises, mais comme le gars qui faisait ça tapait un peu n'importe où, ils n'y sont pas arrivés ! Eh bien, j'en connais quelques-uns qui vont être contents d'apprendre cela dans la maison d'en face !

— Tu confirmes ? interrogea simplement Anselin.

Sans lever la tête, Alan Damet acquiesça. Par manie, il se croisait nerveusement les mains pour les décroiser aussitôt comme s'il voulait vérifier que ses doigts s'imbriquaient parfaitement.

— Et où caches-tu ton butin ? fit préciser Anselin.

— Chez moi. Dans ma chambre.

— Damien !

La voix d'Anselin fit tressaillir la nouvelle recrue. Juste avant de s'adresser à Damien de Tursac, il avait vérifié si, une fois encore, le jeune gendarme regardait Cavalli. Comme c'était effectivement le cas, Anselin se convainquit qu'il devenait urgent et nécessaire de tirer ce comportement au clair. Mais pour l'heure, un travail bien plus important devait être accompli.

— Oui… répondit la nouvelle recrue à l'appel d'Anselin.

— Tu vas tout de suite téléphoner au commissariat de la ville et tu leur demandes si, hier, ou aujourd'hui, quelqu'un a déposé une plainte pour le vol d'un macaron sur une voiture de marque Lancia. Dès que tu as l'info, tu viens me le dire.

La rapidité avec laquelle Damien de Tursac sortit du bureau étonna Anselin. Cette promptitude à accomplir la mission confiée était un

véritable paradoxe à l'impression endormie qu'il laissait constamment à ses collègues. Du reste, cela ne dérangea nullement l'enquêteur. Peut-être même fut-il plutôt rassuré.

— Quant à toi Cavalli, tu prends un OPJ avec toi et tu vas chez notre ami pour y effectuer une perquisition.

— Pas de problème ! Allez, Alan ! Il était écrit que nous allions passer une bonne partie de la journée ensemble ! Tu vois, ça se vérifie ! Debout ! On y va !

— Pendant ce temps-là, prévint Anselin, je vais procéder à l'audition du timide de la bande !… Comment s'appelle-t-il celui-là, déjà ?

Après avoir écarté l'encombrante carte de son bureau, Anselin prit son dossier qui commençait vraiment à s'épaissir. Après quelques secondes à relire un bout de feuille, il releva la tête et annonça :

— Ah, oui ! Cédric Cornel ! Au fait, Jean-Jacques… j'ai vérifié ce que tu m'as dit tout à l'heure… au sujet du nouveau…

— Et alors ? interrogea Cavalli avec grand intérêt.

— Tu as raison. À plusieurs reprises, je l'ai surpris à te fixer. C'en était même presque inquiétant !… Il va vraiment falloir qu'on éclaircisse ce comportement. C'est vraiment bizarre…

— Il n'y a qu'une chose qui me rassure… fit Cavalli, pensif.

— Et quoi donc ? demanda Anselin, tout naturellement.

— Eh bien, au moins je peux me rassurer ! Ça prouve que je ne suis pas parano ! Ce garçon a bien quelque chose après moi !

— C'est vrai. Je te le confirme… Reste à savoir quoi !

— Mmhh, il a intérêt à avoir de bonnes raisons ! Sinon !… lança Cavalli, les yeux noirs. Quant à toi Alan, suis-moi ! Je vais te conduire dans un autre bureau !

Le jeune homme, qui s'était pris la tête dans les mains, se déplia lentement. En se levant, l'un de ses genoux craqua désagréablement. Cela eut le don de faire grimacer Cavalli. Son visage déjà contrarié fut davantage marqué par la mauvaise humeur. Vaincu, le voleur de macarons de voiture que la Police vannetaise recherchait n'opposa aucune résistance lorsque Cavalli, impatient, le poussa dans le dos.

— Allez ! Remue-toi un peu ! La journée risque d'être suffisamment longue comme cela !

Dans son regard, Alan Damet laissait transparaître un réel découragement.

12

L'ambiance dans le petit hall d'accueil était franchement morose, lourde. Romuald, qui digérait à peine l'interrogatoire qu'il avait subi, il y a peu, s'était enfermé dans un certain mutisme. Son visage, qu'une mèche rebelle masquait à demi, semblait avoir vieilli. Son esprit paraissait s'être pris de passion pour le bout de ses baskets. Ni Cédric, ni Ariane, n'avaient pu accrocher son regard depuis la fin de son audition. Cela ne les rassura guère car ils savaient pertinemment que leur tour allait venir.

Par dépit, Cédric s'était résolu à compulser plusieurs opuscules laissés à la disposition du public. Tous traitaient de carrières enrichissantes, captivantes sous l'uniforme de la Gendarmerie. Cependant, même Cédric n'était pas dupe. Chacun savait que, comme dans toute propagande, seuls les bons côtés du métier étaient mis en avant.

Cédric s'apprêtait à reposer l'un des dépliants sur la table basse occupant le centre du hall, lorsque son téléphone se mit à vibrer. Pour éviter de s'attirer, une nouvelle fois, les foudres du gendarme chargé de l'accueil, l'adolescent avait pris le soin de supprimer la sonnerie. Les premières vibrations ressenties lui avaient octroyé une montée d'adrénaline, ainsi que les prémices d'une sueur froide.

Se saisissant de son appareil téléphonique, Cédric se leva rapidement et déclara d'une voix fluette, à l'adresse du planton, qu'il allait juste prendre un petit bol d'air. Le gendarme lui répondit par un grognement. Une fois la lourde porte refermée, le jeune homme pressa d'un index fébrile la touche « communication » de son clavier.

— Allô ?… fit-il d'une voix mal assurée.

— Heu… Allô… C'est… Cédric ?…

— Oui… Qui est-ce ?… demanda-t-il soupçonneux.

— Excuse-moi… je n'avais pas reconnu ta voix…

— Marine ?!

— Oui, c'est moi… Tu n'es pas en cours ?…

— Non ! Figure-toi que nous sommes tous à la Gendarmerie ! Tu ne le savais pas ?

— Non ! Les gendarmes sont passés me voir à l'hôpital. Ils m'ont dit qu'ils avaient découvert que la noyade de Mickaël était en fait un meurtre ! Et puis, les médecins ont refusé qu'ils me posent des questions ! Que se passe-t-il ? s'inquiéta la jeune fille.

— Eh bien, ils nous interrogent un par un ! Ils sont persuadés que le meurtrier de Mickaël est l'un d'entre nous ! J'ignore comment ils en arrivent à cette conclusion !

—…

— Marine ? Tu es toujours là ? s'alarma Cédric.

— Heu… oui, oui… Il faut que je te parle… C'est important ! annonça secrètement Marine.

— Vas-y, je t'écoute… Je suis seul… rassura Cédric.

— C'est au sujet de Mickaël…

— Oui ! Qu'y a-t-il ? Vas-y, je t'écoute ! Mais, fais vite ! conseilla Cédric.

— Pourquoi ?

— Parce que je ne sais pas combien de temps, je vais pouvoir te parler avant que quelqu'un ne s'aperçoive que je suis au téléphone !

— Ouais, d'accord… Voilà…

Au fur et à mesure que Cédric écoutait la voix de Marine qui nasillait dans l'écouteur, les traits de son visage se durcissaient. D'abord en signe d'inquiétude, ses sourcils se froncèrent, puis ses yeux s'agrandirent par l'inquiétude. Ce que Marine lui disait depuis son lit d'hôpital semblait de loin dépasser l'entendement. Il dut s'appuyer de tout son corps contre la paroi vitrée des locaux de la Gendarmerie pour ne pas s'effondrer sur place.

Lorsque Cédric Cornel reparut dans le hall d'accueil, le gendarme de permanence ne put réprimer une moue de surprise.

— Ça ne va pas, jeune homme ?

—…

— Hé ho ! C'est à vous que je parle ! Il y a quelque chose qui ne va pas ?

— Non, non… Si, si… enfin, tout va bien… bredouilla le jeune homme.

— Oui, eh bien, ce n'est pas ce qui saute aux yeux en vous regardant ! Vous êtes blanc comme un linge ! Dites-le-nous si vous n'allez pas bien !

— Ça va aller, monsieur. Merci.

— Comme vous voudrez… Il ne faudra pas dire après ça que l'on ne s'inquiète pas pour vous ! lança le gendarme chargé de l'accueil.

Mais déjà, l'esprit de Cédric Cornel était ailleurs. La conversation qu'il venait d'avoir avec Marine l'avait complètement abasourdi. Feignant de s'intéresser une nouvelle fois à l'une des nombreuses brochures riches en photographies prometteuses, il réfléchit à toute allure. Puis, la sérénité sembla l'envelopper. En un rien de temps, il se laissa aller. Il en était désormais certain. Il savait ce qu'il devait faire. Il n'avait pas le choix. Et puis, c'était peut-être mieux ainsi…

*

Avant de se décider à faire venir Cédric Cornel dans son bureau, Anselin prit le temps de relire l'ensemble des auditions prises aux trois premiers jeunes gens de la bande. Tous les points obscurs du dossier avaient été relevés et abordés avec les adolescents mais aucun n'avait livré la solution du meurtre de Mickaël.

Comme au tout début de l'enquête, il restait persuadé que le meurtrier était l'un des amis de la victime. Pourtant, quelque chose ne tournait pas rond. Il ne parvenait pas à détecter le grain de sable qui grippait sa logique. Sans cesse, une petite voix lui susurrait de ne rien négliger.

En ouvrant la porte, il eut la surprise de tomber nez à nez avec Cavalli qui déambulait comme un automate dans le couloir.

— Ben, Jean-Jacques ! Tu n'es pas avec le jeune Damet ?

— Non, il a eu une furieuse envie d'aller aux toilettes. Un gendarme adjoint le surveille, renseigna Cavalli, visiblement mal à l'aise.

— Tout va bien pour toi, Jean-Jacques ? demanda Anselin, inquiet.

Regardant autour de lui, comme s'il pressentait une présence hostile, Cavalli lui attrapa machinalement le bras et lui dit :

— Viens !… Il faut que je te montre quelque chose…

— Maintenant ?!

— Oui, maintenant ! répondit le vieux gendarme, de façon autoritaire.

Interloqué par le comportement inhabituel de Cavalli, Anselin se laissa mener. Rapidement, ils se trouvèrent à la porte de la salle des

archives. Cavalli poussa Anselin à l'intérieur et, jetant au préalable un coup d'œil furtif dans le couloir, il referma la porte.

— Regarde ! fit Cavalli, un brin stressé.

— Quoi ? Tu me fais venir ici, en plein milieu d'une enquête criminelle, pour me faire simplement remarquer que le petit jeune qui vient d'arriver à la brigade n'a pas rangé les archives après les avoir consultées ? Tu te fous de moi ?! fit remarquer Anselin, agacé.

— Mais non ! Bien sûr que non ! Mais regarde bien ! Regarde devant toi… sur le bureau !

Anselin ne comprenait rien à rien. Hormis deux tas d'anciennes procédures non rangées, il ne voyait pas pourquoi son ami se mettait dans un tel état.

— Mais enfin ! Tu veux bien m'expliquer ! Pour info, on a une enquête de meurtre à résoudre ! Alors, si tu pouvais me la faire courte, cela m'arrangerait ! lança Anselin.

— Bon ! Je t'explique ! On a dit tout à l'heure à ce Damien De Machin Chose…

— De Tursac ! corrigea Anselin, crispé par la mauvaise volonté de Cavalli de ne pas vouloir prononcer correctement le nom du nouveau venu.

— Oui… si tu veux ! Bref, on lui a dit de regarder les archives pour voir comment se traitait tel ou tel type d'affaire ! Tu es d'accord avec moi ?

— Oui ! Et alors ?

— Eh bien, regarde ce qu'a fait De Machin Chose ! s'énerva Cavalli, en pointant du doigt le tas de procédures placé devant le siège.

Intrigué, Anselin jeta tout d'abord un œil distrait sur les différents procès-verbaux. Puis, au fur et à mesure qu'il les compulsait, ses gestes devinrent plus secs, plus intéressés. Son attention redoubla. Il vérifia une à une toutes les procédures de la pile désignée, et ce, jusqu'à la dernière. Redressant la tête, il plongea alors son regard dans celui de Cavalli. Il venait de comprendre ce qui tourmentait son ami.

— Tu y as trouvé une explication ? lui demanda-t-il, le souffle coupé.

— Non… Je n'y comprends rien ! Qu'est-ce qu'il a dans la tête ce gamin ? Tu peux me le dire ?

— Très franchement, je n'en sais rien. Comme je te le disais tout à l'heure, il est vrai qu'il n'arrête pas de te regarder. Avec ça

maintenant, je commence à y perdre vraiment mon latin !… reconnut Anselin.

— Tu te rends compte Anselin ? Il a trié toutes les procédures pour ne lire que les miennes ! Sauf une qui n'est pas à moi !

— Oui, je l'ai bien remarqué. Toutes, exceptée celle de l'affaire du tueur de Ploëren de l'année dernière qui est une de mes enquêtes !… Cela dit, dans cette enquête, tu t'y retrouves en très belle place après ton geste héroïque !

— Mouais… Tu peux me dire ce qu'il a après moi ce mioche ! Depuis qu'il est arrivé, il ne me quitte pas des yeux. Il est accroché à mes basques comme l'est une bernique à son rocher ! Et maintenant, il ne s'intéresse qu'à mon travail ! Il va falloir qu'il s'explique, celui-là !

— Il y a sûrement une raison à tout cela, mais, à moins que tu ne tiennes plus, j'aimerais que l'on ne se déconcentre pas et que l'on reste à fond sur notre meurtre ! Je ne sais pas pourquoi, mais je pense que la solution n'est pas loin !

— Que Dieu puisse t'entendre parce que, dès qu'on a l'auteur, De Machin Chose a intérêt à longer les murs !…

— Comme tu veux, mais en attendant, je te rappelle que tu as une perquisition à faire chez Damet. Je garde de Tursac avec moi ! Ça va te permettre de respirer un peu !

Comme pour conjurer cette expectative bienfaitrice, la silhouette de Damien de Tursac apparut dans l'encadrement au moment où Cavalli ouvrait la porte de la salle des archives. Seul Anselin sembla détecter le mouvement de recul que fit son vieil ami. Baragouinant un « pardon » presque agressif, il se faufila et quitta les lieux sans se retourner. Ne comprenant pas cette antipathie passagère, Damien de Tursac suivit Cavalli d'un regard circonspect. Anselin, quant à lui, resta quelque peu interdit devant la nouvelle recrue, ne sachant pas s'il lui fallait justifier le comportement de Cavalli ou, au contraire, faire une totale abstraction de cette situation. Il opta finalement pour la seconde solution. L'enquête pour meurtre devait rester la priorité.

— Tu as pu joindre le commissariat de Police, Damien ? s'enquit-il.

— Hein ? Heu… oui, bredouilla le jeune gendarme, l'esprit encore accaparé par l'étrange comportement de Cavalli à son égard. C'est pour cela que je vous cherchais.

— Écoute Damien ! Je te rappelle que nous sommes collègues. Nous allons donc travailler ensemble un nombre d'heures que tu ne soupçonnes même pas alors, s'il te plaît, arrête de me vouvoyer, d'accord ?

— D'accord, comme vous… comme tu veux.

— Ah ! Je préfère ça ! Bon, tu as eu le commissariat ou non ?

— Oui, oui. C'est bon. C'est même très bon parce qu'ils m'ont appris qu'effectivement, une personne est venue hier matin déposer une plainte pour le vol du macaron de coffre de sa Lancia, annonça fièrement Damien de Tursac, sans savoir que cela n'arrangeait pas forcément les affaires d'Anselin.

En avouant ce vol, Alan Damet justifiait sa présence non loin des lieux du meurtre et, par la même occasion, s'octroyait un sérieux début d'alibi. Anselin s'assit sur un coin de bureau. Tout en réfléchissant, il se caressait les lèvres avec l'ongle lisse de son pouce.

Depuis le début de la matinée, il avait interrogé deux des garçons de la bande. Il avait mis en évidence des mobiles de meurtre pour tous les deux, la dette de stupéfiants pour l'un, la jalousie pour l'autre. Mais, les deux suspects possédaient des alibis. Qu'allait-il découvrir avec le timide Cédric ?

Anselin en était à se le demander, lorsqu'il ressentit la gêne qui tourmentait Damien de Tursac. Ce dernier semblait mettre tout en œuvre pour ranger discrètement les deux piles d'archives dans leur carton.

Le moment était venu pour avoir une petite conversation avec lui. Anselin se redressa et plongea son regard dans celui d'acier du jeune gendarme.

— Je peux te poser une question, Damien ? demanda-t-il.

— Heu… oui… répondit-il, surpris.

— Ah, vous êtes là Garnéro ! Je vous cherche partout ! Alors ?! Qu'est-ce que j'apprends ? Vous avez mis l'un des jeunes gens en garde à vue ? Ça y est ?! Vous tenez le meurtrier ?!

La porte venait de s'ouvrir brutalement. Le commandant Mortier fit irruption dans la salle des archives. Sans en connaître la teneur exacte, la nouvelle de l'évolution de l'enquête l'émoustillait. Il était de l'intérêt d'Anselin de calmer rapidement l'ardeur injustifiée de son supérieur.

— Pas si vite, mon commandant ! J'ai effectivement mis l'un des jeunes gens en garde à vue parce qu'il se trouvait non loin des lieux du meurtre, là où, d'ailleurs, il ne devait pas se trouver… Malheureusement…

— Malheureusement quoi ? l'interrompit l'officier, montrant ainsi son impatience.

— Il pourrait bien avoir un alibi… Et pas des moindres puisqu'à cet endroit-là, il s'adonnait à sa passion favorite !

— Quelle passion ?

— Le vol ! Eh oui, apparemment, au moment du meurtre, notre suspect volait des macarons de voitures. Tursac vient d'avoir le commissariat et ils confirment les faits. Le plus incroyable dans tout cela est que les policiers cherchaient à lui mettre la main dessus depuis plusieurs semaines !

— Hum ! Au moins, vous n'aurez pas perdu votre temps ! Un voleur de moins à courir nos rues, c'est toujours cela ! Et pour votre enquête ? Vous avez pu progresser ? s'enquit le commandant Mortier.

— Cette enquête est assez particulière. À chaque fois que l'on croit déboucher sur une piste sérieuse, ces jeunes vous pondent des alibis inattaquables ! Il me reste encore deux jeunes à entendre… sans compter Marine Kérhino qui se trouve à l'hôpital.

— Bien ! Je vais être obligé de vous laisser, j'ai une réunion avec la hiérarchie. Et vous, jeune homme ? Tout se passe bien pour le moment ?

Damien de Tursac, surpris par la question de l'officier, cessa le classement des archives et rectifia aussitôt sa position.

— Oui, mon commandant. Tout se passe parfaitement ! Je participe pleinement à l'enquête du moment ! répondit le jeune gendarme d'une façon si énergique qu'Anselin en fut étonné.

— Parfait, parfait ! Je vous laisse ! On ne fait pas attendre un colonel… fit l'officier avec un air amusé. Quant à vous, Garnéro, je vous souhaite de me démasquer ce meurtrier le plus rapidement possible !

— Il a l'air sympa le commandant… fit remarquer la nouvelle recrue.

— Tu sais, j'ai plus de quinze ans de service dans la boutique et je peux te dire que, des officiers, il en existe de toutes sortes. Pour ce qui est du nôtre, nous n'avons pas à nous plaindre. Un seul conseil : évite de le mener en bateau ! Il aura vite fait de comprendre que tu te fous de lui, et alors…

— Oui, je comprends. Enfin, pour ma part, ça ne devrait pas vraiment poser de problème, je suis toujours franc ! informa Damien de Tursac.

Cette précision amusa intérieurement Anselin. Il pensa à Cavalli et à la désagréable impression que ce jeune gendarme lui procurait.

L'espace d'une seconde, l'esprit d'Anselin fut traversé par une sensation de provocation de la part de ce jeune homme.

Du coup, Anselin décida de remettre à plus tard son désir de comprendre ce qui l'intéressait chez Cavalli. Le comportement de Damien de Tursac était bien trop ambigu et énigmatique. Il fallait attendre. De plus, il ignorait où cette conversation pouvait le mener, et le temps que cela allait lui prendre.

Et, le meurtre de Mickaël Bonin était à résoudre au plus vite. La fébrilité gagnait de plus en plus les amis de la jeune victime. Il fallait en profiter, car le meurtrier était l'un d'eux ! Il le sentait !…

— Bon, allez ! Assez perdu de temps ! Retournons au boulot ! Tu vas rester avec moi ! On va s'occuper d'un autre garçon de la bande ! Comme vous êtes à peu près du même âge, tu auras peut-être des questions plus pertinentes que les miennes à lui poser ! reprit Anselin avec entrain.

Puis, il lui récapitula dans les moindres détails la progression de l'enquête en lui résumant les auditions de Sarah, les raisons de son malaise et, du même coup, le possible mobile de Alan Damet. Il lui fit également un résumé des soupçons qu'il portait à l'encontre de Romuald et de son alibi. Voyant avec plaisir que Damien de Tursac semblait littéralement boire ses paroles, il lui demanda :

— C'est bon ? Tu as tout compris ? Tu vois où on en est ?

— Oui, oui.

— Dans ce cas, on va aller chercher le dernier garçon de la bande pour l'entendre ! Tu viens ?

— Bien sûr. Je te suis… Au fait ?… s'interrompit Damien de Tursac.

— Oui ?…

— Tu voulais me poser une question tout à l'heure, juste avant que le commandant ne rentre dans le bureau… C'est à quel sujet ?

— Oh, non… ne t'inquiète pas ! Ce n'est rien de bien important. On verra cela plus tard ! Il y a plus urgent ! Allez, on y va !

— D'accord, cependant… est-ce que je peux me permettre juste une question ?

— Bien sûr ! Je te rappelle que nous bossons ensemble ! Je suis là pour t'apprendre le métier, mais je peux très bien oublier quelque chose ou ne pas être assez clair dans mes explications ! Alors, n'hésite pas ! Vas-y, je t'écoute ! Quelle est ta question ? demanda Anselin, très heureux de s'apercevoir que le jeune homme semblait enfin montrer un réel intérêt pour l'enquête et par ce qui l'entourait.

— Voilà… Tout à l'heure, tu m'as bien dit que Romuald avait un alibi. D'après lui, au moment du meurtre, il se trouvait en compagnie d'une fille du groupe, Ariane, je crois ?

— C'est exact… affirma Anselin, intrigué.

— Pourtant, tu ne m'as pas dit si cette fille avait confirmé ou non son alibi. Tu ne l'as pas entendue ? s'étonna le jeune gendarme.

— Non effectivement. Je n'ai pas encore traité ce problème, reconnut Anselin.

— Pourquoi ? Ça me semble pourtant très important ! s'inquiéta le jeune enquêteur.

— Ça l'est ! Je te rassure ! Seulement, si je ne me suis pas précipité pour le vérifier, c'est parce que son alibi est présent dans nos bureaux.

— J'ai peur de ne pas comprendre !

— Je t'explique : si Romuald m'avait dit qu'au moment du meurtre il se trouvait avec une autre personne qu'Ariane qui ne se trouvait pas dans nos murs, cela serait forcément devenu une vérification prioritaire. Je me suis donc dit qu'il était inutile de s'y attarder parce que, si Romuald avait voulu me raconter n'importe quoi, il m'aurait inventé je ne sais quelle histoire extravagante, mais certainement pas un alibi aussi simple à vérifier.

— Oui d'accord, mais quand même… Et s'il avait menti malgré tout ?

Cette réflexion eut le don de provoquer le doute dans l'esprit d'Anselin. Le scepticisme de Damien de Tursac lui imposa une remise en question de ses convictions. Et si son expérience lui jouait des tours ? Pourquoi Romuald ne lui aurait effectivement pas menti ? La simple application du principe de précaution aurait dû le pousser à vérifier cet alibi, même si, à n'en pas douter, l'évidence lui donnait raison.

Piqué au vif, Anselin ravala rapidement sa fierté, et profita de cette pertinente réflexion pour se rapprocher de Damien de Tursac.

— Toutes mes félicitations, mon cher Damien. Je vois que tu possèdes une logique d'enquêteur. Sais-tu ce que l'on va faire ? Avant d'interroger le dernier garçon de la bande, nous allons plutôt nous intéresser à cette jeune fille, Ariane Marelle ! Qu'en penses-tu ?

— Je ne voulais pas contrarier ton enquête, s'excusa Damien de Tursac.

— Mais, je te rassure ! Tu ne me contraries pas ! Au contraire ! J'ai peut-être été léger sur ce coup-là ! Alors, une bonne fois pour toutes,

vérifions cet alibi ! Attends-moi dans mon bureau pendant que je vais chercher cette jeune fille !

— J'y vais ! s'exclama Damien, de plus en plus à l'aise dans son uniforme.

13

— Merci, madame. Nous vous remercions sincèrement de nous avoir rejoints si vite.

— Merci, merci… C'est pas vous qui aurez des heures à devoir à votre patron !

— Écoutez, madame Damet. Lorsque vous aurez autant d'heures supplémentaires que moi à votre actif, nous pourrons peut-être reprendre plus sereinement cette conversation. En attendant, sachez que votre fils s'est mis dans un sacré pétrin ! Et comme il est mineur, c'est encore vous, jusqu'à preuve du contraire, qui en êtes responsable ! Alors…

Toujours agacé et rongé par le comportement désagréable de Damien de Tursac qu'il ne parvenait pas à chasser de son esprit, Cavalli avait les nerfs à fleur de peau. Contrairement à son calme légendaire, un rien l'énervait désormais. Il avait considéré la réflexion de la mère d'Alan Damet comme une agression. Devant la réponse sans appel du gendarme, madame Damet changea de cible, et s'en prit aussitôt à son fils.

— Qu'est-ce que tu as encore fait, toi ?! Hein ?! Tu crois que je n'ai que ça à faire, perdre mon temps avec tes conneries ?! Attends un peu que ton père arrive, et tu vas voir ce qui va te tomber dessus !

— Ouais, bon ! Ça va maman ! Lâche-moi un peu, tu veux ! C'est pas la peine de te donner en spectacle ! Je n'ai rien fait de grave !

Cavalli, qui n'avait aucunement l'intention de moisir plus longtemps en ces lieux, mit sèchement fin à la scène familiale.

— Bon, c'est quand vous voulez ! Vous réglerez vos problèmes de famille plus tard ! Pour le moment, madame Damet, vous allez nous accompagner avec votre fils dans sa chambre ! Nous devons procéder à une perquisition. Je pense que vous n'allez pas être déçue !

— Mais, qu'est-ce que tu es encore allé faire, toi ?! Réponds, bon sang ! Oh, toi ! Attends un peu qu'on en finisse avec ça, et tu vas voir !

s'énerva davantage la mère du jeune homme.

— Bon ! Ça y est ! On peut y aller maintenant ?! trancha net Cavalli, d'une voix autoritaire.

Cela dut suffire pour calmer les ardeurs de madame Damet, car la mère de famille, furieuse de ce dérangement impromptu, n'osa plus rien dire et ouvrit sa demeure aux forces de l'ordre. La chambre du jeune homme se trouvait au sous-sol de la vaste maison. Ce qui avait dû être un temps un garage, avait été joliment transformé et aménagé en une espèce de petit appartement.

— C'est ici la chambre de votre fils ? se contenta de demander Cavalli.

— Oui, et ici, cette autre pièce lui sert de salon, enfin c'est là qu'il regarde la télé ou écoute sa musique… à fond de préférence ! précisa la mère de famille, avec une intonation de reproche dans la voix.

— Très bien. Nous allons commencer par la chambre ! annonça clairement Cavalli, tant à titre d'information pour le gardé à vue et sa mère, qu'à titre d'ordre pour les deux collègues qui l'accompagnaient. Puis, il reprit. Je pense que nous devrions en trouver, n'est-ce pas Alan ?

— Forcément, il y en a un peu partout ! indiqua Alan Damet.

— Mais de quoi parlez-vous ? s'inquiéta ouvertement, madame Damet.

— Voyez-vous, madame, le soir du meurtre de son copain, votre fils se trouvait à un endroit où il n'avait rien à faire. Nous nous sommes donc intéressés à son emploi du temps. Et savez-vous ce que faisait votre fils pendant que quelqu'un assassinait Mickaël Bonin ? questionna Cavalli.

— Comment voulez-vous que je le sache ?

— C'est bien ce qui me chagrine chez vous, madame ! Peut-être devriez-vous vous demander un peu plus souvent ce que fait votre fils en dehors de la maison. Si vous vous occupiez de lui en vous intéressant un peu à la façon dont il occupe ses loisirs par exemple, peut-être auriez-vous pu l'empêcher de faire ce qu'il a fait ! tonna le vieux gendarme.

— La façon dont j'élève mon fils ne vous regarde pas, monsieur ! Ce n'est pas parce que vous êtes gendarme que vous devez vous permettre de me dire tout cela ! Rien ne vous l'autorise ! s'indigna madame Damet.

— Vous avez au moins tort dans un domaine, chère madame !

L'éducation de votre fils me regarde dès lors qu'il baigne dans la délinquance ! déclara solennellement Cavalli.

— Je vous interdis de dire cela, monsieur ! Mon fils n'est pas un délinquant !

— Ah bon ? Pour vous, un voleur n'est pas un délinquant ? interrogea l'enquêteur, piquant.

— Quoi ? Un voleur ? Vous croyez que mon fils est un voleur ? Mais vous avez bu ou quoi ?

— Madame ! Mesurez vos propos ! Et attendez que…

— Jean-Jacques ! Par ici !

Cavalli ne put achever sa phrase. De toute façon, il s'était vite rendu compte qu'avec cette femme toute discussion devenait inutile et stérile. Elle se situait à des années-lumière de la réalité. Cavalli alla à la rencontre du gendarme qui l'avait hélé, la mère d'Alan Damet sur ses talons.

— Regarde, il y en a plein cette boîte !

Cavalli se saisit du récipient, et renversa le contenu sur le lit de l'adolescent. Des dizaines et des dizaines de macarons de voiture recouvrirent une bonne partie de la literie. Il y en avait de toutes les formes, de toutes les tailles, de toutes les couleurs.

— Et ça ! s'écria Cavalli à l'adresse de la mère du jeune délinquant. C'est vous qui les fabriquez peut-être ?!

Madame Damet resta sans voix. Elle semblait incapable de réagir. Elle s'approcha lentement du lit de son fils et palpa quelques insignes de voiture, comme si elle voulait s'assurer que ces macarons étaient bien réels.

— Bienvenue dans la réalité, chère madame ! jubila intérieurement Cavalli, que cette femme, bien malgré elle, avait réussi à énerver.

— Mais d'où ça vient tout ça, Alan ?

Le jeune homme resta muet. La vérité était apparemment trop difficile à exprimer.

— D'où ça vient, Alan ?! hurla-t-elle.

— Je les ai pris en ville, sur des voitures… répondit enfin l'adolescent, penaud.

— Tu les as… pris ! Mon Dieu ! Mon fils est un voleur ! Un sale petit voleur !

— Tenez ! intervint un gendarme. Je viens de trouver une autre

boîte, ici.

C'en fut trop. Madame Damet s'assit sur le lit au beau milieu des macarons et éclata en sanglots. Cavalli s'en voulait désormais d'avoir été aussi dur avec cette mère de famille qui, de toute évidence, tombait littéralement des nues. En apprenant que son fils était devenu un délinquant, madame Damet avait dû voir s'effriter d'un seul coup les valeurs morales qu'elle avait toujours voulues lui inculquer.

Cavalli ordonna à ses collègues de poursuivre les recherches dans tous les meubles, les tiroirs, les sacs, bref, tout ce qui pouvait contenir les fameux macarons.

Au bout de dix minutes, les deux pièces, où séjournait régulièrement Alan Damet, avaient été fouillées. Il restait à Cavalli à vérifier trois petits tiroirs internes d'un vieux secrétaire. Si les deux premiers ne posèrent aucun souci à l'enquêteur, puisqu'ils étaient ouverts, le troisième, en revanche, refusa obstinément de s'ouvrir. Le vieux gendarme regarda de plus près le tiroir en question, et constata avec surprise qu'il possédait une petite serrure discrète.

— Comment se fait-il que ce tiroir soit fermé à clé ? demanda Cavalli en se tournant vers Alan Damet.

— Je ne sais pas, je ne m'en suis jamais servi !… rétorqua l'adolescent avec assurance.

Madame Damet releva subrepticement la tête, montrant ainsi à l'assemblée un visage ravagé par un réel chagrin. Cavalli nota aussitôt l'expression de surprise qui anima ses traits.

— Ben, voyons, Alan. Il y a toujours eu une clé à ce tiroir ! Tu le sais bien ! Je t'ai même dit d'y faire attention parce qu'il est facile de la perdre !

— Justement, maman. Je l'ai perdue !

— Si tu l'as perdue, c'est que tu t'es servi de ce tiroir ! lança Cavalli, du coup très intéressé par ce petit compartiment de bois tendre.

— Non, je ne m'en suis pas servi ! Et je ne sais pas où se trouve cette clé ! rétorqua le jeune homme.

— Qu'à cela ne tienne, mon garçon ! Nous allons être obligés de fracturer ce tiroir !

— Oh, non ! S'il vous plaît ! N'abîmez pas ce meuble ! J'y tiens beaucoup ! implora madame Damet. Mes parents me l'ont offert pour mes dix-huit ans !

— Je vous comprends, madame mais, parallèlement à cette affaire de vol, nous menons une enquête très importante sur le meurtre de

Mickaël Bonin. Nous ne pouvons rien laisser au hasard. Nous devons vérifier le contenu de ce tiroir. S'il n'y a plus la clé, nous n'avons pas le choix ! Nous sommes obligés de l'ouvrir !

— Alan ! Tu m'as déjà fait assez de mal comme cela ! Alors, si tu sais où se trouve cette clé, dis-le tout de suite, et donne-la, immédiatement, à ces gendarmes !

La corde sensible du gamin fut touchée. D'un geste lent, il enleva entièrement le premier tiroir et le retourna. Sous le fond, une petite clé y était scotchée. Cavalli plongea ses yeux noirs dans ceux du jeune homme. Ce dernier refusa le combat et baissa la tête. L'enquêteur savait que quelque chose de très important devait se trouver dans le petit compartiment verrouillé. Le cliquetis aigu et métallique de la minuscule serrure qui se fit entendre annonça la libération du pêne. Le petit tiroir livra alors son secret.

Cinq minutes plus tard, la voiture de Gendarmerie fit retour sur la brigade toute sirène hurlante. À son bord, Alan Damet avait le visage défait. Cavalli, aussi. Dans ses mains, il tenait fermement une simple lettre…

*

— Allez-y, installez-vous sur ce siège.

Intimidée, Ariane Marelle fixa un moment Damien de Tursac qui lui faisait face. Elle fut subjuguée par son physique très avantageux. Lorsque Anselin renouvela calmement son invitation à s'asseoir, elle s'exécuta. Par à-coups, elle lançait des regards en direction du jeune gendarme. Elle était littéralement sous le charme.

— Mademoiselle, commença Anselin, je tiens tout de suite à vous prévenir que votre témoignage est très important. Avant de vous poser une question bien précise, je tiens à vous informer que, si vous nous mentez, cela peut avoir de très graves conséquences sur votre avenir. Suivant ce que nous parviendrons tôt ou tard à apprendre, vous pourriez faire l'objet de poursuites pénales pour non-dénonciation d'un crime, ou pire, pour complicité de meurtre !

— Complicité de meurtre ?! Mais, je n'ai rien fait ! protesta la jeune fille.

— Justement ! Si vous n'avez rien fait, il est inutile de nous mentir, même si, en le faisant, vous auriez l'impression de rendre service à l'un de vos amis !

— Je n'ai pas l'intention de vous mentir ! insista Ariane Marelle, saisi d'un sentiment d'inquiétude.

— Tant mieux ! Vas-y Damien. Pose la question !

Damien de Tursac ne s'attendait nullement à ce que la parole lui soit donnée. Avec un air où se mêlaient autant la surprise que la crainte de ne pas être à la hauteur, il soutint le regard de la jeune fille qui, sans vergogne, le dévorait littéralement des yeux.

— Voilà… Heu… Comment avez-vous passé votre soirée de samedi ?… Je veux dire… après le restaurant ?

Aussitôt la question posée, il chercha à savoir dans l'attitude d'Anselin, qui se tenait volontairement dans le dos d'Ariane Marelle, si son intervention était pertinente. Il fut rassuré en le voyant opiner de la tête.

— Je n'ai rien fait de particulier. Je suis rentrée chez moi ! Qu'est-ce que vous vouliez que je fasse d'autre ?

Damien de Tursac adressa un regard paniqué à Anselin. Ce dernier s'était redressé d'un coup. D'un geste éclair, il s'était décroisé les bras et était venu se placer devant la jeune fille. Son cœur se mit à battre la chamade. Se pouvait-il qu'il ait commis une telle erreur ? Romuald lui aurait menti ?

— Comment cela, vous êtes rentrée chez vous ? Vous n'avez rien fait d'autre ? demanda-t-il inquiet.

— Non ! Après le restaurant, je suis rentrée chez moi ! confirma-t-elle, au grand dam d'Anselin qui sentait sur lui le regard pesant de son jeune collègue.

— Vos parents pourraient nous le confirmer ? intervint Damien de Tursac.

— Oh ça, ça m'étonnerait ! Mes parents étaient chez des amis. Ils ne sont rentrés que très tard dans la nuit !

— Personne ne peut donc nous confirmer que vous êtes bien rentrée chez vous après le restaurant ? interrogea Anselin nettement inquiet.

— Bien sûr que si !… répondit la jeune fille sans en dire plus.

— Et on pourrait savoir qui ? demanda la nouvelle recrue.

— Romuald ! Il est resté avec moi après le restaurant. On est rentrés tous les deux ensemble. C'est vrai que je ne suis pas rentrée tout de suite chez moi. Je suis restée discuter avec Romu dans le jardin. Enfin, vous voyez, à la belle étoile, certaines discussions sont plus romantiques… précisa Ariane Marelle, en fixant effrontément Damien.

La réponse de la jeune fille venait de procurer un bien énorme à Anselin. Le stress naissant qui avait commencé à l'accaparer s'évacua d'un seul trait. À n'en pas douter, cette situation lui servirait de leçon pour les prochaines fois. Ses convictions, basées sur son expérience,

avaient failli lui coûter cher dans cette enquête. Au lieu de cela, il était quitte pour une belle sueur froide. Avec une fausse assurance, il lui demanda :

— Et jusqu'à quelle heure, êtes-vous restés ensemble ?

— J'en sais rien, mais c'était peu de temps avant le retour de mes parents. Il devait être une heure ou une heure et demie du matin, guère plus. Je ne suis pas vraiment une couche-tard, moi, vous savez. J'aime bien mon lit… crut-elle bon de préciser, tout en persistant à dévorer des yeux le jeune et beau Damien.

Anselin avait remarqué l'intérêt que cette jeune fille portait à son nouveau collègue. D'ailleurs, à sa grande surprise, ce dernier ne semblait y accorder aucune importance. Bien des jeunes gendarmes se seraient pourtant prêtés à ce petit jeu, d'autant que l'uniforme possédait quelque vertu supplémentaire de séduction. Anselin fut impressionné par le professionnalisme de Damien.

Car s'il était une chose avérée, il s'agissait bien du physique très agréable d'Ariane Marelle. Ses yeux d'un très beau vert ressortaient sur son visage à la peau visiblement tendre et rosée. Ses cheveux ondulés lui masquaient une partie de ses épaules, mais laissaient apparent son joli cou où trônait un collier de très bon goût. Anselin était convaincu que cette belle jeune fille devait faire tourner la tête de beaucoup de garçons sur son passage.

— Beaucoup de têtes, peut-être ! Mais, en tous les cas, pas celle de Damien ! se surprit-il à penser intérieurement.

— Savez-vous ce qu'ont fait les autres membres de votre groupe ? demanda Damien, à la surprise d'Anselin qui le trouvait vraiment concentré sur cette affaire.

— Les autres ? Non. Je sais qu'en quittant le restaurant, on s'est tous dit que l'on rentrait chacun chez soi. À part cela, je ne sais pas ce qu'ont fait les autres. Excepté Romu, évidemment, puisqu'il était avec moi !

— Existait-il des embrouilles entre l'un de vous et Mickaël ? Quelque chose de suffisamment grave pour qu'il soit assassiné ? interrogea à son tour Anselin.

— Sérieusement non. Je pense que, comme dans toute bande, il peut y avoir des frictions, mais de là à en arriver à ces extrémités, faut quand même pas pousser ! On est plutôt du style : faites l'amour, pas la guerre !

Ariane Marelle venait de prononcer cette phrase à l'adresse de Damien de Tursac avec une voix suave tout en se passant discrètement

le bout de la langue sur les lèvres. Ce comportement, à la limite de la décence, n'avait pas échappé à Anselin. L'évidence avec laquelle cette jeune fille draguait le beau et jeune gendarme ne semblait nullement préoccuper Damien de Tursac. Anselin n'en fit pas davantage cas.

— Êtes-vous au courant de menaces qu'auraient reçues Mickaël il y a peu de temps ? Et savez-vous si quelqu'un, en dehors de votre bande, pouvait particulièrement lui en vouloir ? poursuivit Anselin.

— Honnêtement non, se contenta de répondre mollement la jeune fille.

— Ne me dites pas que vous ne connaissiez pas ses activités illicites ? Peut-être en avez-vous bénéficié d'ailleurs ?

— De quoi parlez-vous ? fit-elle innocemment.

— Je veux parler de shit, mademoiselle ! Et je pense que, vu votre comportement, je ne serais pas surpris d'en découvrir des traces dans votre sang si nous en faisions la recherche !

Pour la première fois, Ariane Marelle parut perdre de sa superbe. Anselin avait souvent remarqué que les adolescents aimaient fanfaronner entre eux en consommant des stupéfiants ou, simplement, en en parlant. Cependant, dès lors que ce sujet était abordé en présence de forces de l'ordre, il devenait curieusement vite tabou. Sans surprise, Ariane Marelle n'échappait pas à cette règle.

— Et alors ?… hésita-t-elle.

— Vos parents sont au courant que vous consommez de temps en temps de la résine de cannabis ?

— Je n'en prends plus ! J'ai arrêté de fumer des joints depuis mai dernier !

— Toutes mes félicitations, jeune fille ! nargua Anselin. Pensez-vous que la mort de Mickaël pourrait être liée à son petit trafic de stupéfiants ?

— J'en sais rien, moi ! C'est possible !

— Romuald, par exemple, lui devait beaucoup d'argent ! Et visiblement, vous vous entendez bien avec lui ! J'espère que vous ne le couvrez pas lorsque vous nous dites que vous avez passé le reste de votre soirée, après le restaurant, en sa compagnie ! suggéra Anselin, guettant les moindres réactions de la jeune adolescente.

— Quoi ! Romuald ?! Si vous croyez qu'il a pu commettre ce meurtre, vous avez vraiment tout faux ! Romu ne ferait pas de mal à une mouche ! Et, de toute façon, je ne vous ai pas menti ! Romu et moi étions ensemble pendant que Mickaël se faisait assassiner à

Penboch, à l'autre bout de la ville !

— Très bien ! Ne vous fâchez pas ! C'est tout ce que nous voulions savoir. Je ne demande qu'à vous croire.

Anselin se fit soudainement silencieux. Quelque chose venait de se produire dans le bureau mais il ne parvenait pas à identifier ce qui l'avait frappé. Il resta quelques instants immobile. Il avait la désagréable conviction qu'un détail important était en train de lui échapper. À contre-cœur, il se résigna à poursuivre son interrogatoire.

— Avez-vous une idée de la raison pour laquelle Sarah a fait un malaise dans nos bureaux ?

— N… non…

Anselin remarqua la gêne que provoqua cette question chez Ariane Marelle.

— Aurais-je abordé un sujet sensible ? insista-t-il, innocemment.

— Non… Pourquoi dites-vous cela ?

— Je ne sais pas. J'ai eu comme l'impression que cette question vous gênait.

— Non, pas du tout.

— Vous vous entendez bien avec Sarah ?

— Très bien. Elle est comme une sœur pour moi !

— Et vous ne seriez pas au courant de ce qui lui arrive ? s'étonna ouvertement Anselin.

—…

— Apparemment, vous ne voulez pas en parler !

—…

— Dans ce cas, dites-moi si je me trompe. Je pense que vous savez pertinemment que Sarah est enceinte. Si vous ne voulez pas en parler, parce que c'était un secret entre vous, sachez que cela ne l'est plus !

— Vous faites vraiment un métier de merde ! s'emporta Ariane Marelle.

— Un ton en dessous, s'il vous plaît ! Si vous ne voulez pas avoir d'ennuis supplémentaires, je vous conseille de mesurer vos propos ! Je disais donc que cela n'était plus un secret pour nous. Ça ne l'est plus non plus pour son père !

— Quoi ! Son père est au courant ?

— Eh oui, très chère ! Les médecins ont fait le nécessaire. Ce que

j'aimerais comprendre, c'est pourquoi ni Sarah, ni Alan ne veulent nous dire qui est le père ! Seriez-vous plus raisonnable en nous le disant ?

— Certainement pas ! Je ne vous dirai rien à ce sujet !

— Je vous rassure. Nous pensons très fortement que le père de cet enfant est tout simplement Mickaël. N'est-ce pas ?

—…

— Vous connaissez la formule : qui ne dit mot, consent ? Voyez-vous, je crois que nous avons raison de le penser. Ce dont vous ne semblez pas être consciente est que le fait de taire la véritable identité du père nous oblige à traiter Alan Damet, le petit copain de Sarah, comme le suspect idéal ! Or, s'il n'est pas le meurtrier, votre silence nous fait perdre un temps considérable ! Alors, je vous pose la question une dernière fois : qui est le père de cet enfant ?! se fâcha Anselin, dont la patience légendaire avait quand même certaines limites.

Nerveusement, Ariane Marelle triturait sans cesse l'un des passants de son pantalon. Elle semblait mener un combat interne, entre l'irrépressible envie de dévoiler le secret, et l'intérêt qu'elle avait de le taire. Anselin plaçait beaucoup d'espoir dans la réponse de la jeune fille. Il fut déçu.

— Je ne vous le dirai pas… souffla-t-elle.

Anselin soupira de dépit. Une fois encore, il se heurtait au monde dans lequel les ados parvenaient à s'enfermer. Mais, au-delà de ce constat d'échec, Anselin se rendit compte que la bande semblait unie par un lourd secret ; celui de l'identité du père de l'enfant de Sarah.

Il restait cependant une question à résoudre ; peut-être s'agissait-il de la clé de toute l'affaire ? La grossesse de Sarah était-elle à l'origine du meurtre de Mickaël Bonin ? Qui lui apporterait la solution ? Anselin n'avait plus qu'un seul espoir : Cédric Cornel !

Il repensa à la timidité de ce garçon. L'enquêteur se résolut à bousculer ses principes. Il n'avait plus le choix. Il allait devoir concentrer la pression sur le jeune homme. En brusquant un peu Cédric Cornel lors de son interrogatoire, il souhaitait, au plus profond de lui-même, obtenir les pièces du puzzle qui lui manquaient.

À ce moment bien précis, alors qu'Ariane Marelle signait son audition d'un un air agacé, il était loin de s'imaginer à quel point il allait obtenir satisfaction.

14

D'un seul élan, Anselin et Damien se dirigèrent vers la fenêtre du bureau. La sirène d'urgence les avait tirés du triste spectacle que leur offrait Ariane Marelle, signant avec dédain les feuillets de son interrogatoire.

La déception de ne pas être parvenu à découvrir l'identité du père de l'enfant de Sarah laissa subitement place à une nouvelle excitation. Il avait reconnu Cavalli dans la voiture qui pénétrait en trombe dans l'enceinte militaire. S'il acceptait une telle conduite de la part du chauffeur, c'est qu'un événement d'importance s'était produit. Il vit son ami sortir prestement du véhicule, contraignant Alan Damet à l'accompagner en lui empoignant énergiquement le bras.

— Bien mademoiselle, si vous avez fini de signer votre audition, je vais vous demander de retourner à l'accueil et d'y attendre l'autorisation de rentrer chez vous. Tant que vous ne l'aurez pas eue, ne vous avisez pas de partir !

— Ouais d'accord, mais on va quand même pas y passer la journée ! Il faudra bien que l'on aille manger tout à l'heure à midi !

— Oui, bien sûr ! On avisera à ce moment-là. Allez-y, c'est par là ! fit Anselin qui, ouvrant la porte, lui montra la direction à prendre.

— Vous voulez bien m'accompagner ? demanda-t-elle en s'adressant, sans gêne, à Damien de Tursac.

— Je pense que vous y arriverez très bien toute seule, mademoiselle !… trancha net Anselin. Quant à toi, Damien, tu restes avec moi. Je pense qu'il va y avoir du travail !

Déçue, Ariane Marelle se résolut à rejoindre l'accueil de la brigade, seule, non sans avoir une dernière fois détaillé le jeune gendarme, de la tête aux pieds. Anselin constata que cela ne perturbait nullement son nouveau collègue. Mais déjà, Cavalli déboulait dans le couloir.

— Anselin, il faut que je te voie ! C'est très intéressant et instructif ! lança Cavalli, excité.

— Viens par là ! Il n'y a personne dans mon bureau pour le moment.

Sans adresser un seul regard à Damien de Tursac, Cavalli s'empressa de s'y engouffrer, en maintenant toujours Alan Damet par le bras.

— Entre aussi Damien ! dit Anselin.

Cavalli se tourna brusquement vers son ami. Le regard noir qu'il lui adressa était suffisamment expressif pour que le message soit compris. Cavalli refusait clairement la présence de Damien à ses côtés. Comme pour se justifier, Anselin crut nécessaire de vanter les mérites du jeune gendarme.

— Damien s'est montré particulièrement perspicace au cours de ma dernière audition avec Ariane Marelle. Je pense qu'il peut nous être des plus utiles. On n'est jamais trop nombreux dans des affaires aussi complexes que celle-là ! Surtout lorsqu'il s'agit de jeunes !

— Mmhh… se contenta de répondre Cavalli, visiblement contrarié.

— Bon, qu'est-ce qui nous vaut ce retour en fanfare ? questionna Anselin désormais impatient.

— Rien d'autre que ceci ! fit Cavalli en lui tendant la feuille de papier qu'il tenait bien précieusement en main depuis la fin de la perquisition.

— C'est quoi ? demanda Anselin, tout en entamant la lecture de la lettre.

Le silence avait pris possession des lieux. Au loin, à travers les cloisons relativement minces, trois ou quatre sonneries sourdes de téléphone retentirent, puis plus rien. Au fur et à mesure qu'Anselin prenait connaissance de la teneur du document, la stupeur se lisait dans ses yeux. Ses pupilles se déplaçaient de droite à gauche au rythme de sa lecture. Lorsqu'il releva la tête, l'expression de son visage reflétait une certaine satisfaction.

— Nous avions donc vu clair !

— Comme de l'eau de roche ! confirma Cavalli. Il n'y a rien de plus clair que ce que Sarah lui a écrit dans cette lettre ! L'enfant que porte Sarah est bien de Mickaël Bonin ! Et tu as vu les circonstances ? Il ne serait pas étonnant que, dans ce contexte, notre cher ami, ici présent, ait eu quelque envie de meurtre à l'encontre de son pote Mickaël ! N'est-ce pas, Alan ?!

Les yeux des trois gendarmes convergèrent à l'unisson vers Alan Damet. Le jeune homme n'avait plus rien de commun avec l'adolescent rebelle et effronté qu'ils avaient rencontré au début de

leur enquête. Au lieu de cela, le garçon s'était presque recroquevillé sur lui-même. Il avait perdu toute assurance.

— J'espère que tu es conscient que cette lettre te met dans une très mauvaise posture ! Je crois que nous allons avoir beaucoup de choses à nous dire, annonça Anselin.

Le jeune homme resta sans réaction, muré dans son silence.

— Hé ho ! Tu m'entends ? insista Anselin. Si j'en juge par ce que Sarah a écrit dans cette lettre, Mickaël Bonin a tout simplement abusé d'elle, pour ne pas dire qu'il l'a tout bonnement violée, au cours d'une de vos soirées cannabis ! Comment cela s'est-il passé ? Vous étiez tous défoncés avec votre satané shit ? C'est ça ? Et Mickaël en a profité pour imposer une relation sexuelle à Sarah ? C'est pour cela que tu as tué ton pote Mickaël ? Réponds bon sang ! Tu ne vois pas que tu es grillé ? Et qu'en plus, tu nous fais perdre notre temps !

Alan Damet releva légèrement la tête. À en juger par les traits de son visage, son esprit semblait emporté par une violente tourmente. Il ne put prononcer une seule parole. Anselin sut qu'il était inutile de le brusquer. Il pensa que Cavalli était tout indiqué pour prendre en charge l'interrogatoire du jeune suspect.

— Bon, Jean-Jacques ! Je te le confie ! Tu te le prends dans ton bureau et tu me tires tout cela au clair. D'accord ? Moi, de mon côté, je vais auditionner le dernier garçon de la bande… le timide ! Une fois que j'en aurai fini avec lui, je pense que nous pourrons tous les relâcher ! Tous, sauf notre ami Alan Damet bien entendu !

*

De sa chambre d'hôpital, Marine Kérhino regardait, sans les voir, les nombreux piétons sur le parking. Certains se pressaient jusqu'à leur voiture, comme pour fuir au plus vite ces lieux. D'autres erraient lentement, l'esprit certainement en proie à des angoisses ou à des idées noires. Depuis qu'elle avait pu joindre Cédric sur son téléphone portable, une inquiétude grandissante l'avait assaillie.

L'enquête que semblaient mener sérieusement les gendarmes ne la rassurait guère. Les paroles de son père lui résonnaient encore dans la tête. Mais, il est des âges où trop de secrets peuvent avoir raison de certaines personnes. Marine ne semblait pas échapper à cette règle.

Une panique sourde montait en elle. Ses yeux commencèrent à rouler dans tous les sens. Son regard ne parvenait plus à accrocher quoi que ce soit. Des larmes se mirent à dévaler ses joues blanches. La panique avait envahi tout son être.

Une nouvelle fois, elle se saisit du téléphone portable de sa mère, et

tenta de joindre Cédric. Malgré plusieurs sonneries, celui-ci ne répondit pas. Après quelques secondes d'hésitation, elle renonça à renouveler son appel.

N'y tenant plus, elle se précipita dans le couloir du service, et se mit à courir droit devant elle. À peine avait-elle parcouru quelques mètres qu'une infirmière la remarqua. Quelques cris dans son dos… L'apparition instantanée de deux blouses blanches devant elle… Déjà, le personnel soignant se saisissait de la jeune fille paniquée.

Alors, sans retenue, Marine poussa d'abord des cris saccadés, puis ceux-ci ne devinrent plus qu'un hurlement, effrayant, affreux, hideux. En quelques secondes, Marine fut prise d'une véritable crise d'hystérie. Le médecin prescrivit immédiatement l'injection d'une dose massive de calmants. La jeune fille sentit alors son corps devenir lourd. Puis, une sensation ouatée enveloppa totalement son esprit. Rapidement, Marine sombra dans un sommeil artificiel.

— Quelqu'un peut-il me dire ce qui s'est passé ? demanda le médecin sur un ton de reproches.

— Mais rien, docteur ! Je vous assure ! scanda l'une des infirmières. Son père est passé la voir il y a une demi-heure environ. Je suis allée voir si tout allait bien dix minutes après ! Elle allait très bien !

— Oui, bon… fit le médecin. En tous les cas, vous allez me la surveiller comme il faut ! Cette gamine a l'air sacrément secoué ! J'ignore si son état est dû au drame qu'elle a vécu l'autre soir, mais je veux une surveillance maximale pour elle ! Je n'ai pas envie de la retrouver deux étages plus bas ! Ramenez-la dans sa chambre.

Une fois dans la chambre, une aide-soignante et une infirmière s'affairèrent à remettre rapidement en état le lit de Marine Kérhino. En rabattant sèchement la fine couverture, un objet fut propulsé à terre.

— Qu'est-ce que c'était, Karine ? s'inquiéta l'infirmière.

— Un téléphone portable ! Et il est allumé en plus ! répondit sa collègue en ramassant le petit appareil.

— Bon sang de bon sang ! Depuis le temps qu'on le dit ! Les gens savent quand même, que les téléphones sont interdits dans ce service ! Donne-le-moi, que je l'éteigne !

Sitôt en main, l'infirmière coupa l'alimentation du téléphone, non sans avoir dû rechercher, pendant quelques secondes, le bon bouton sur l'appareil. Puis, elle le posa au pied d'une bouteille d'eau, sur la petite table de nuit.

*

— Bien ! Attends-moi ici, Damien ! Je vais chercher notre dernier client, informa Anselin.

Avec un regard franc, Damien de Tursac opina de la tête puis, s'assit sur un coin du bureau. Il se saisit d'un des formulaires de l'audition d'Ariane Marelle, et se mit à le lire. Anselin fut rassuré à l'idée que ce jeune gendarme commençait vraiment à prendre de plus en plus ses marques, même si son comportement vis-à-vis de Cavalli méritait d'être éclairci. Tôt ou tard, il lui faudrait résoudre l'irrépressible envie que ce jeune homme avait de s'intéresser à tout ce qui concernait son vieil ami. Quelque chose disait à Anselin que si cette attitude, pour le moins agaçante, n'était pas grave, elle allait très certainement en surprendre plus d'un.

— Cédric Cornel ! C'est à vous jeune homme ! Veuillez me suivre !

Anselin remarqua immédiatement le rouge écarlate qui teinta les joues du jeune homme. De même, il nota qu'à peine levé, Cédric se frotta la paume des mains sur les cuisses de son pantalon.

Avec une impatience non dissimulée, Anselin se dirigea vers son bureau. Il savait que son témoin et Damien de Tursac se connaissaient puisque, le matin même, ils avaient bu un café à la même table au Saint Ex. Le jeune gendarme n'étant arrivé que très récemment dans la région, Anselin s'était déjà demandé à plusieurs reprises comment, et à quel moment, ces deux jeunes gens s'étaient rencontrés. Entrant le premier dans le bureau, il annonça l'identité du témoin à interroger.

— Damien, je te présente Cédric Cornel ! Allez-y ! Entrez jeune homme !

Anselin regretta qu'aucune caméra ne filmât la scène. Le terme stupéfaction transcrivait tout juste l'expression des deux visages. Cédric Cornel paraissait frappé de paralysie. Quant à Damien de Tursac, il s'était levé du bureau avec une telle lenteur qu'Anselin n'eut aucun mal à constater la pâleur qui, de plus en plus, envahissait son visage.

— Veuillez vous asseoir ici jeune homme ! fit Anselin, mettant ainsi fin au silence pesant qui s'était sournoisement installé dans le bureau.

Cédric Cornel put enfin détacher son regard de celui de Damien de Tursac. Fébrilement, il s'assit et resta sans mouvement. Sans cligner des yeux, il fixait le sol.

— Bon ! Je ne fais pas les présentations, annonça tout de go l'enquêteur. Je crois que vous vous connaissez déjà. Mais peu importe, pour le moment ! Vous savez pourquoi vous êtes là, jeune homme ?

— Oui… Le meurtre de Mickaël.

— Oui, évidemment ! Mais, moi, ce qui m'intéresse, dans un premier temps, est que vous me parliez de vos amis.

— Que je vous parle de mes amis ? Que… que voulez-vous que je vous dise ? Je ne vois pas ce que… vous attendez de moi, balbutia le jeune homme en proie à la timidité.

— C'est très simple, fit Anselin, tout en guettant le comportement de Damien de Tursac.

Ce dernier s'était volontairement placé derrière le témoin, très certainement dans le but d'éviter son regard. Anselin poursuivit :

— Nous avons de sérieuses raisons de penser que votre bande ne s'entendait pas aussi bien que vous tous essayez de nous le faire croire. Aussi, je compte sur votre honnêteté, et je sais que je peux compter dessus, pour que vous me révéliez les vraies relations que vous tous entreteniez !

—…

— C'est vrai ! Je sais qu'il n'est pas toujours évident de dévoiler certains petits potins, voire secrets, entre ados ! Mais voyez-vous, jeune homme, vous vous trouvez tous au beau milieu d'une enquête criminelle. Et quand il y a mort d'homme, il ne doit plus y avoir de secret pour les forces de l'ordre. Alors, je vous le demande gentiment ! Quelles étaient vos relations entre vous tous ? Vous entendiez-vous tous très bien ? Y avait-il des conflits ? Des jalousies ? Des rivalités ? Je ne sais pas, moi ! Allez-y ! Je vous écoute !

Cédric Cornel ne répondit pas tout de suite. Pour Anselin, quelques espoirs naissaient en voyant le jeune homme réfléchir, de toute évidence, à la façon dont il allait aborder le sujet. Tourmenté, l'adolescent tentait de s'arracher l'ongle du pouce gauche avec celui de son majeur droit. Par moments, il se grattait fiévreusement le front comme pour mieux lutter contre les démons de sa timidité. Anselin voulut précipiter un peu les choses en l'encourageant :

— Écoutez, Cédric Cornel. Je vais essayer de soulager vos réticences. Nous savons pas mal de choses sur vous tous. Pour te prouver que je ne te mène pas en bateau, nous savons par exemple qu'il y avait des dettes d'argent entre vous, des histoires de stupéfiants mais, surtout une affaire beaucoup plus grave qui concerne Sarah ! Tu vois ? Je ne te mens pas. Je suis persuadé que tu ne nous apprendras pas grand-chose de plus que ce que nous savons déjà, mais si tu nous le dis de toi-même, on saura que l'on peut compter sur toi et ton honnêteté. Alors, vas-y lance-toi et parle !

Au beau milieu de son monologue, Anselin avait décidé de tutoyer

l'adolescent. Il se devait de mettre tous les moyens en œuvre pour gagner la confiance du jeune timide. De cette manière, par l'intermédiaire de Cédric Cornel, il comptait pénétrer dans l'intimité du groupe, chose qu'il n'était pas parvenu à réaliser avec les autres membres. Cédric devait devenir les yeux et les oreilles d'Anselin dans le monde si fermé de ces six adolescents.

— Au début… on s'entendait très bien… On rigolait beaucoup… entama Cédric Cornel, au grand soulagement d'Anselin. Nous étions des enfants… On est rapidement devenus inséparables. Depuis la sixième, on ne s'est vraiment jamais quittés. Pendant les vacances scolaires, on se retrouvait chez l'un ou chez l'autre. On passait tout notre temps ensemble…

Anselin connaissait ce comportement. Il savait que le jeune homme qu'il avait devant lui allait parler et parler encore. À voir les yeux fixes de l'adolescent, il était évident que les scènes se succédaient les unes aux autres dans son esprit. Anselin choisit de se diriger lentement vers son siège de bureau, et s'y assit précautionneusement, afin d'éviter quelque grincement désagréable et perturbateur. Damien de Tursac, quant à lui, se cala debout dans un des coins de la pièce, immobile.

— C'est fou comme on s'entendait bien… C'était bien. On a grandi. Puis à l'adolescence, les premiers conflits ont vu le jour. C'est vrai qu'en y réfléchissant, c'était Mickaël qui les provoquait toujours…

Anselin se redressa d'un coup. Ce que venait de déclarer leur témoin était d'une importance capitale. Il le sentait. Visiblement, Cédric Cornel reconnaissait ouvertement que Mickaël semblait être au centre de bon nombre, sinon de tous les problèmes de leur bande. Avec un intérêt accru, l'enquêteur écouta la suite du monologue.

— Ça a commencé lorsque nous sommes devenus vraiment des adolescents… Peut-être qu'on ne s'est pas vus grandir ? En tous les cas, les crises sont devenues plus fréquentes, plus violentes aussi. Pourtant, on restait toujours ensemble. C'est paradoxal, non ?

Cédric Cornel venait de prendre Anselin à témoin. Avec un sourire discret et un regard compatissant, l'enquêteur rétorqua :

— Peut-être est-ce parce que, malgré tout, vous ne vous entendiez pas si mal que cela et que vos engueulades n'étaient pas si graves ?

— Au début… certainement… Mais c'est allé beaucoup plus loin !… Apparemment, vous en savez déjà beaucoup, sinon l'essentiel…

Cédric Cornel leva des yeux de chien battu vers Anselin. Nerveusement, il se frotta à nouveau les mains sur son pantalon. Pour

l'enquêteur, le moment était venu d'aborder les choses sérieuses. Il fut convaincu que l'adolescent avait besoin d'être un peu encouragé.

— Ne t'en fais pas ! Je suis persuadé que nous savons quasiment tout sur vos conflits ! Et nous pensons pouvoir expliquer beaucoup de choses ! Allez, vas-y Cédric. On t'écoute.

Le fait d'avoir dit « on » provoqua une réaction chez le jeune homme. Il se retourna et regarda brièvement Damien de Tursac. La réaction du jeune gendarme ne se fit pas attendre. Il baissa aussitôt les yeux. Cédric Cornel reprit alors sa position initiale et poursuivit son soliloque.

— Aujourd'hui, je pense que rien ne serait arrivé s'il n'y avait pas eu cette… saloperie de hasch ! Ça a tout détruit entre nous ! Vous l'avez dit vous-même… il y a eu des histoires d'argent.

Après une longue hésitation, Cédric Cornel reprit son récit. Anselin nota immédiatement un changement dans l'attitude de son témoin. L'enquêteur constata une certaine assurance, prendre possession du jeune homme. À cet instant, il ignorait encore où allait le conduire cet interrogatoire. Jamais, il n'avait imaginé ce qui allait suivre.

— Je crois qu'il est inutile de vous cacher quoi que ce soit. Alors, voilà, je vais tout vous dire ! reprit Cédric Cornel, avec une voix qui ne laissait plus transparaître de quelconque timidité ou de gêne.

À la suite de cette annonce, faite sur un ton presque solennel, Anselin ressentit un coup au cœur. Pour un peu, l'enquêteur eut l'impression qu'il avait devant lui l'assassin de Mickaël Bonin, et que celui-ci s'apprêtait à lui avouer le meurtre. Une concentration extrême s'empara de lui . Qu'entendait donc ce jeune et frêle adolescent par : « Je vais tout vous dire » ? Il resta suspendu aux lèvres du jeune homme.

— L'un de nous n'a pas su résister au cannabis. Romuald, car c'est de lui dont il s'agit, a commencé à en prendre de plus en plus, jusqu'à ne plus pouvoir s'en passer. Au départ, Mickaël lui fournissait la quantité nécessaire. Mais, comme il en avait de plus en plus besoin, les ennuis ont commencé. Mickaël a exigé de Romu qu'il le paie. La descente aux enfers a débuté pour Romu. Il s'est énormément endetté. La revente de tous ses CD à Mickaël n'a pas suffi. C'est rapidement devenu un énorme problème.

Tentant le tout pour le tout, Anselin osa timidement interrompre Cédric Cornel.

— C'est pour ça que Romuald a l'a tué ?…

Cédric Cornel ne répondit même pas. Pour toute réaction, il leva les

yeux au ciel et haussa les épaules. Anselin comprit que la solution ne se trouvait pas dans le camp de Romuald. De même, il remarqua également que le jeune homme prenait de plus en plus d'assurance, et commençait même à se sentir véritablement à l'aise. Ses gestes devinrent plus naturels. Avant de poursuivre, Cédric Cornel se croisa les jambes, et posa délicatement ses deux mains jointes sur le genou saillant.

— Vous n'y êtes pas du tout… soupira le témoin, devenu capital. L'énorme problème dont je vous parle, est qu'en fait, les stupéfiants sont à l'origine de tous nos conflits. Romuald était pris à la gorge. L'argent qu'il devait à Mickaël était phénoménal. Le pire est qu'il continuait à le fournir, aggravant encore plus sa dette. Je pense même que cela amusait Mickaël… Parce qu'il faut que je vous dise…

Du revers de la main, Cédric Cornel chassa un petit fil qui trônait sur l'une des cuisses de son pantalon. Anselin nota, incrédule, le mouvement délicat du jeune homme. Une idée commençait à germer dans son esprit. Comme pour chercher un appui ou une réponse, il jeta un œil sur Damien de Tursac. Ce dernier baissa une nouvelle fois la tête.

— Que voulez-vous nous dire ?… demanda Anselin, se surprenant à vouvoyer de nouveau son témoin.

— Je crois que vous devez connaître la vraie nature de Mickaël…

Anselin n'en demandait pas tant. L'intérêt de la conversation n'avait d'égale que son impatience.

— Au collège, tout se passait super bien avec Mickaël. Mais dès que nous sommes entrés au lycée, il a commencé à changer. Il est devenu beaucoup plus sarcastique, tyrannique même. Son passe-temps favori était d'être blessant.

— Mais, comment expliquez-vous alors que vous soyez toujours restés amis ?

— C'est vrai que ça peut surprendre. Je crois que, malgré tout, nous étions devenus inséparables. Depuis presque notre plus jeune âge, nous avions l'habitude de tout faire ensemble. C'est peut-être pour cela que nous ne faisions pas toujours cas du comportement de Mickaël. Et puis, il faut dire qu'il savait aussi se montrer très agréable !… Surtout quand il était conscient d'être allé trop loin ! En fait, Mickaël était extrêmement déroutant.

Anselin pensa qu'il était temps que la conversation se précise. Il était désormais convaincu que la vérité allait jaillir de ce jeune homme. Il brûlait d'envie d'en savoir davantage.

— Oui… d'accord, je conçois qu'il ne soit pas facile de se séparer d'un copain après de si longues années, passées ensemble. Mais, n'y a-t-il pas eu un événement relativement récent qui aurait mis le feu aux poudres ? Mickaël n'aurait-il pas franchi la ligne rouge ?

Anselin ne douta pas un instant qu'il venait de marquer un point. Il remarqua le changement d'attitude de Cédric Cornel. Il parut pris d'une gêne soudaine, comme si, pour lui, aborder l'abus sexuel dont Sarah semblait avoir été victime, était dérangeant.

— Je sais où vous voulez en venir. Vous voulez parler de Sarah ?

— C'est exact, confirma simplement Anselin.

— Ce qui s'est passé ce soir-là est terrible… reconnut Cédric Cornel, en prenant une bonne inspiration. Je ne l'ai appris que récemment, quinze jours tout au plus… par Alan. Ce jour-là, il m'a dit que Sarah lui avait écrit une lettre où elle racontait ce qui s'était produit. D'après Alan, elle ne pouvait pas en parler. Elle a trouvé plus simple de l'écrire…

Pour éviter de renouveler une quelconque preuve d'empressement, Anselin ne se risqua pas à demander si, pour cette raison, l'assassin était Alan. De ce fait, il préféra attendre tranquillement que son témoin en parle d'initiative, même s'il brûlait d'impatience de le savoir. Il continua à observer le jeune adolescent.

Par moments, Cédric Cornel se passait la main machinalement dans les cheveux, certainement dans le but d'éliminer un hypothétique épi.

—… Quand Alan m'en a parlé, je n'en suis pas revenu. Il nous arrivait quelquefois de nous retrouver en soirée dans le garage d'Alan. Nous fumions un peu de hasch. On passait en principe de bonnes soirées. Ce soir-là, je ne sais plus pourquoi, mais je crois que c'était à cause de l'approche des grandes vacances, nous étions plus joyeux. On a bu pas mal d'alcool aussi. Enfin !… Tout ça pour vous dire que cette fois-là, nous avions tous beaucoup trop abusé de hasch et de boissons alcoolisées… Et Mickaël en a profité. Je ne sais pas ce qui lui a pris.

— Il a abusé de Sarah, n'est-ce pas ?…

— Oui, se contenta de répondre le jeune homme avant de se recroqueviller sur lui-même.

— Je comprendrais que cela ait pu donner des envies de meurtres à certaines personnes ! Alors, que s'est-il passé ? interrogea Anselin sachant qu'il marchait sur des feux ardents.

— Rien.

— Comment ça, rien ?! s'étrangla ouvertement Anselin.

— Oui, il ne s'est rien passé, répéta Cédric Cornel, d'une intonation détachée.

— Mais enfin, insista l'enquêteur. Ne me dites pas qu'Alan n'a pas vu rouge à la suite du viol que Mickaël a fait subir à Sarah, sa petite amie ! Vous n'allez pas me faire croire qu'il n'a pas voulu se venger ?!

— Non, je vous l'affirme haut et fort. Alan n'a pas tué Mickaël !

— Qu'est-ce qui vous permet d'être aussi sûr de vous !? Si le meurtrier n'est pas Alan, alors qui est-ce ?! s'écria Anselin.

— Moi, répondit simplement Cédric Cornel.

15

— Tu vas continuer longtemps à nier l'évidence ? Encore une fois, vu tout ce que nous savons désormais sur votre bande, comprends que, pour nous, tu avais toutes les raisons du monde pour zigouiller ton pote !

Le rapport de force était total entre Cavalli et Alan Damet. Le vieux gendarme insistait inlassablement sur un point unique : le mobile tout indiqué du meurtre de Mickaël Bonin.

— Mais merde ! Puisque je vous dis que ce n'est pas moi qui l'ai tué !

— Je t'ai déjà demandé de rester poli, Alan ! N'importe qui penserait la même chose que nous ! Sarah te raconte le viol qu'elle a subi, et toi, fou de colère, tu menaces Mickaël pour, quelques jours plus tard, passer à l'acte !… Je me trompe ?

— Bien sûr que vous vous trompez ! Pour la énième fois, je vous répète que ce n'est pas moi qui ai tué Mickaël ! Pendant qu'il se faisait buter, moi, je volais des macarons de voiture ! se défendit le jeune homme.

— On s'est renseigné au sujet des vols de macarons dans la nuit de samedi à dimanche. Pas de chance pour toi ! Au plus précis, on sait que les vols sur les voitures ont eu lieu entre vingt-trois heures et deux heures du matin ! Rien ne t'empêchait donc d'aller à la plage de Penboch et d'éliminer Mickaël ! Ton emploi du temps de voleur a quelques failles ! persista Cavalli, sûr de lui.

— Peut-être, mais cela ne fait pas de moi un assassin, que je sache ! Oh, et puis merde après tout ! De toute façon, vous avez décidé que j'étais le meurtrier de Mickaël, alors qu'est-ce que vous voulez que je vous dise ! Passez-moi les menottes et qu'on n'en parle plus !

Cavalli commençait réellement à désespérer. Il connaissait parfaitement la difficulté de faire parler certains adolescents. Lorsque l'enjeu d'une enquête judiciaire n'était pas d'une grande importance, cela n'engendrait que peu de frustration. Mais dans le cas présent,

Cavalli vivait cet interrogatoire comme un échec. Tout paraissait pourtant correspondre. Pourquoi ce jeune suspect persistait-il donc à nier une si grande évidence ? Les chances qu'il soit innocent étaient infimes !

— Mais non ! Tu n'y es pas du tout ! Je n'ai absolument rien décidé ! Ce sont les faits qui parlent d'eux-mêmes ! Que veux-tu que j'y fasse ? Je ne vais pas reprendre, point par point, les raisons qui nous font penser que tu es le coupable, mais reconnais-le ! Tout concorde !

Avec une attitude désinvolte, Alan se laissa retomber dans son siège, abattu.

— Si je comprends bien, à vos yeux, je suis le parfait coupable ! Eh bien, qu'à cela ne tienne ! Puisque c'est comme ça et que cela semble vous arranger, vous n'avez qu'à écrire que c'est moi ! se résolut-il.

— Ce n'est pas ça que je te demande, Alan. Ce n'est pas ce qui nous arrange, que tu dois nous dire, mais seulement la vérité. Si c'est toi le meurtrier de Mickaël, tu me le dis, mais si ce n'est pas toi, n'avoue pas ce crime. Tu nous ferais perdre encore plus de temps !

— Mais, putain ! Je m'esquinte la santé à vous le dire depuis tout à l'heure ! Vous m'écoutez, ou pas ? Je n'ai pas tué Mickaël !

Cavalli se résigna. S'il avait devant lui le criminel qu'ils recherchaient, il s'en voulait de n'être pas parvenu à le faire avouer. Alors qu'il allait tout juste se mettre à réfléchir à une nouvelle approche, la porte de son bureau s'ouvrit brutalement. Le visage qui apparut dans l'encadrement lui provoqua une nouvelle crispation.

— Oui ?! fit-il très peu aimable.

— Heu… Anselin voudrait vous voir… ânonna Damien de Tursac.

— Pourquoi ?! Ça ne peut pas attendre ?! rétorqua Cavalli d'un ton mauvais, contrarié de devoir relâcher la pression sur le jeune Alan Damet.

— Je… je ne crois pas. Vous devriez venir. C'est vraiment très important, justifia la nouvelle recrue. D'après Anselin, il faudrait que vous confiiez votre… gardé à vue à quelqu'un d'autre.

— Mais qu'est-ce que c'est que cette histoire ?! Il y a du nouveau ? commença à s'inquiéter Cavalli.

— Oui. Le meurtrier a avoué…

— Nom de Dieu de nom de Dieu ! C'est pas possible ! Tu ne pouvais pas me le dire avant ! s'énerva Cavalli, en se levant précipitamment.

Face à lui, Alan Damet ne broncha pas d'un cil. Tout comme le gendarme Cavalli, il venait de recevoir l'information d'une façon si brutale, qu'un minimum de temps lui était nécessaire pour ingurgiter ce coup de théâtre.

Cinq minutes plus tard, Cavalli et Damien de Tursac se retrouvèrent dans le bureau d'Anselin. Le spectacle y était affligeant. Le supposé meurtrier se tenait là, calmement assis, presque insignifiant. Jean-Jacques se posta face au suspect, en se calant inconfortablement sur le bord du bureau. Damien de Tursac, quant à lui, retourna directement s'installer dans un des recoins du bureau, dans le dos de l'assassin présumé.

Au premier coup d'œil, la chose était impensable. Cédric Cornel ne correspondait franchement pas à l'archétype de l'assassin qu'ils pensaient découvrir. Au lieu de cela, ils avaient devant eux un frêle garçon, fin, de taille moyenne. Comment ce jeune homme pouvait-il avoir eu raison d'un autre garçon bien plus musclé que lui ? D'un mouvement de tête qu'accompagna un regard dubitatif, Cavalli se tourna vers Anselin.

— Eh oui, que veux-tu que je te dise ? Ce jeune homme vient d'avouer le meurtre, dit simplement Anselin, réagissant ainsi à la moue circonspecte de son fidèle comparse.

— Il a donné des détails ? s'enquit Cavalli.

— Plus qu'il n'en faut, mon pauvre ami !

— Et on sait pourquoi il a buté son copain ? interrogea le vieux gendarme.

— Non, répondit Anselin. Pour le moment, il n'a pas voulu nous dévoiler son mobile ! En revanche, pour ce qui est du meurtre, cela me paraît très clair ! Tout concorde parfaitement ! D'ailleurs, pour être sûr de n'avoir rien oublié, il va tout nous répéter ! N'est-ce pas ? proposa Anselin, en invitant, d'un mouvement de tête, le jeune homme à s'exécuter.

Pour rajuster sa position, Cédric Cornel se dandina d'une fesse sur l'autre. Il se cala au mieux contre le dossier de son siège. Toujours jambes croisées, les mains posées sur son genou, l'adolescent s'élança.

— C'est bien moi qui ai tué Mickaël. J'ai pris cette décision, il y a plusieurs semaines déjà.

— Et on peut savoir pourquoi ? ne put s'empêcher de demander Cavalli.

—…

Devant son refus évident de répondre à cette question, Anselin dut se résoudre à réamorcer calmement les aveux du suspect.

— Ce n'est pas grave, Cédric. On verra ça plus tard. Pour le moment, dites-nous comment cela s'est produit.

— Oui, confirma Cavalli. Ce n'est pas grave, excusez-moi de vous avoir interrompu. On vous écoute.

Après une légère hésitation, le jeune garçon se décida à reprendre son monologue.

— J'ai longtemps ruminé mon envie de meurtre. C'était devenu presque obsessionnel chez moi. J'y pensais sans cesse. C'était devenu plus fort que moi. Il fallait que je le fasse. C'est tout ! Et je l'ai fait !

Se redressant davantage sur son siège, il poursuivit.

— Samedi soir, après la pizzeria, je ne suis pas rentré chez moi. J'ai suivi Mickaël et Marine. Je les ai suivis jusqu'à la plage de Penboch. Je les ai même regardés faire l'amour sur le sable. Ne me demandez pas pourquoi, mais j'étais persuadé qu'ils iraient se baigner après. Mickaël était très bon nageur, et il aimait se trouver dans l'eau. Cela m'a tout de suite donné une idée. Le magasin des parents de Marine se trouve tout près de là. Ils vendent du matériel nautique, notamment des combinaisons de plongée. Une fois, Marine m'avait dit que son père laissait toujours une clé à un endroit bien précis. Sans plus attendre, j'y suis allé, et effectivement la clé s'y trouvait, sous une dalle descellée de l'allée.

Cédric Cornel leva un peu plus la tête. Il réclama un verre d'eau. Damien de Tursac en fut chargé. Lorsqu'il revint, il lui tendit le verre. Anselin et Cavalli remarquèrent le regard aussi furtif que gêné que les deux jeunes gens s'échangèrent sur le moment. N'y prêtant guère plus d'attention, Cavalli attendit avec impatience la suite du récit du meurtrier, dont Anselin avait déjà eu la primeur.

— Une fois dans le magasin, je me suis équipé d'une combinaison avec masque et bouteille d'oxygène. J'ai également pris un bout de corde qui traînait là. Je me suis aussitôt mis à l'eau, et j'ai nagé vers Penboch. C'est tout proche. J'ai eu un peu peur d'arriver trop tard parce que Marine et Mickaël se trouvaient déjà dans l'eau. Je craignais que Mickaël ne sorte avant que je puisse mettre mon plan à exécution…

Sans raison apparente, Cédric Cornel s'arrêta brusquement. Comme s'il voulait se rassurer, il se retourna, et jeta un bref coup d'œil en direction de Damien. Anselin nota que, pour la première fois, le jeune gendarme soutint le regard du suspect. Puis, lentement, il reprit sa

position initiale et continua son long monologue.

— Plus j'approchais de Mickaël, plus mon courage augmentait. Je savais que, si je ne le faisais pas cette nuit-là, jamais je ne le ferais. Avant de me mettre à l'eau, j'avais pris le temps de faire un nœud coulant dans la petite corde que j'avais prise dans le magasin des parents de Marine. Le plus difficile a été de faire passer le nœud autour de sa cheville. Sous l'eau, la visibilité était presque nulle. J'ai même failli abandonner et m'enfuir. Mais, j'avais de la rage en moi et j'ai fini par y parvenir. Presque par miracle, j'ai réussi à passer le nœud coulant autour de sa cheville. Puis, j'ai tiré de toutes mes forces. Je l'ai entraîné tant que j'ai pu vers le fond. C'était très difficile parce qu'il se débattait violemment. Je crois même que si je n'avais pas eu une telle volonté de le tuer, je n'y serais pas parvenu. J'ai arrêté de le tirer vers le fond lorsque j'ai senti qu'il ne me résistait plus. Pourtant, je l'ai maintenu encore longtemps sous l'eau. J'avais peur qu'il réussisse à retenir longtemps sa respiration. Au bout d'un moment, j'ai réalisé qu'il était impossible pour quiconque de tenir si longtemps. Alors, avec beaucoup de mal, j'ai retiré la corde de la cheville de Mickaël et je l'ai laissé partir… Ensuite, j'ai nagé vers l'endroit d'où je venais pour aller remettre tout le matériel de plongée à sa place dans le magasin…

Le ton monocorde et l'air détaché qu'avait adoptés Cédric Cornel pour raconter son meurtre accentuaient davantage l'horreur de la scène. Cavalli, qui en avait déjà vu et entendu beaucoup tout au long de sa carrière, demeura interdit. Un silence oppressant avait repris possession de leur bureau. Seul le meurtrier semblait s'en satisfaire. Il renifla assez bruyamment.

— Mais… Pourquoi ? souffla Cavalli.

— Qu'est-ce que cela peut changer ? Savoir que je l'ai tué pour telle raison ou telle autre ! Quelle importance ? répondit le jeune homme.

— Détrompez-vous ! C'est très important ! certifia Anselin. Je ne comprends pas que vous ne vouliez pas nous le dire ! Que craignez-vous ?

— Je vous rassure ! Je ne crains rien ! Même pas d'aller en prison !

— Dans ce cas, dites-nous pourquoi vous avez tué votre copain ? insista Cavalli, fébrile.

— Mickaël n'était pas mon copain !… Sinon, je ne l'aurais pas tué !

— Mais, qu'a-t-il bien pu se passer entre vous, pour que vous le détestiez à ce point ? interrogea Anselin.

— Il n'y a pas longtemps, j'ai vu un reportage à la télé. D'après ce

que j'ai compris, vous devez me mettre en garde à vue, n'est-ce pas ?!

— Oui. C'est exact, confirma Anselin, quelque peu surpris par la question.

— Faites-le alors, parce que je désire parler à un avocat, annonça simplement le suspect.

Pris au dépourvu, Anselin mit quelques secondes à réaliser que le jeune homme timide qu'il avait devant lui était, en fait, quelqu'un de sacrément bien déterminé et volontaire. L'aplomb qu'il possédait le subjugua.

— Bon, Jean-Jacques. Tu trouves quelqu'un qui veuille bien terminer avec Alan Damet. Éventuellement, que quelqu'un voie avec le magistrat de permanence, s'il accepte que ce petit voleur soit récupéré par le commissariat. Avec tous les vols qu'il a commis, ils ne seraient peut-être pas mécontents de le cuisiner un peu ! Ensuite, tu fais raccompagner les deux autres de la bande jusqu'à leur lycée, en ayant prévenu le proviseur pour que quelqu'un les prenne en charge à leur arrivée. Pour ma part, je notifie sa garde à vue à notre ami, et on fait un débriefing dans un quart d'heure ! Ça marche ?

Les missions étaient claires. Chacun savait ce qu'il avait à faire. Dans le moment présent, il ne restait qu'un acte à confier.

— Damien ! Tu veux bien procéder à la fouille à corps de ce jeune homme. Pour sa sécurité comme pour la nôtre, tu fais une fouille sérieuse, comme tu as dû l'apprendre à l'école !

L'assurance dont le suspect s'était arrogé depuis quelques temps retomba d'un coup. Cette fouille semblait le perturber. Ses joues devinrent rouge écarlate. La même couleur s'empara de celles de Damien de Tursac.

*

Le coup de théâtre que venait de connaître l'enquête s'était répandu comme une traînée de poudre dans les différents bureaux de la brigade. Un adolescent tué par un autre adolescent. À n'en pas douter, la nouvelle avait de quoi effrayer. Le sordide n'avait pas d'âge.

La réunion improvisée, qui se tenait dans le bureau étriqué d'Anselin, avait lieu sous le signe de l'effarement. Prévenu du dénouement de l'affaire, le commandant Mortier attendait, avec impatience, les tenants et les aboutissants. Anselin et Cavalli connaissaient un petit passage à vide. Et pour cause ! S'ils avaient dû éliminer les suspects un à un, Cédric Cornel se serait trouvé en tête de liste. Leurs préjugés les avaient induits en erreur. Pour cette raison, ils adoptaient un profil bas.

— Bon alors, quelle allure a notre assassin ? interrogea le commandant Mortier.

— Sincèrement, vous serez déçu ! Cédric Cornel, c'est son nom, est plutôt du genre insignifiant ! Il n'a vraiment pas l'aspect du criminel, et pourtant !… s'interrompit Anselin.

— Oui ?… s'enquit l'officier.

— Et pourtant, quand vous lisez ses aveux, c'est à vous donner froid dans le dos. Le pire est qu'il vous raconte cela comme s'il s'agissait d'une simple soirée entre copains !

— Vous êtes sûr de sa culpabilité ? demanda le commandant Mortier.

— Malheureusement, oui ! Il donne de nombreux détails que, seul, l'assassin pouvait connaître, notamment la corde autour de la cheville. Non, vraiment, il n'y a pas de doutes possibles à l'heure actuelle.

— Et que comptez-vous faire ?

— Le suspect nous a indiqué qu'il avait utilisé du matériel de plongée. Ironie du sort, il a pris le nécessaire dans le magasin des parents de Marine Kérhino, la petite amie de Mickaël ! Nous avons une perquisition à effectuer dans le magasin des Kérhino afin de découvrir la combinaison utilisée ! Avec un peu de chance, nous pourrions y trouver à l'intérieur un cheveu, un poil, enfin n'importe quoi qui, scientifiquement, confirmera la version des faits ! informa Anselin.

— J'ai le sentiment que vous n'êtes pas entièrement satisfait, Garnéro !… Je me trompe ?

— Oui et non. Je ne sais pas, je n'arrive pas à m'expliquer quelque chose.

— Ah ? Et quoi donc ? intervint Cavalli, soucieux.

— Quelque chose me surprend dans ces aveux. Ce qui me chagrine est que les deux autres garçons de la bande avaient, eux, de très bonnes raisons de tuer Mickaël. Romuald lui devait une somme d'argent colossale. Quant à Alan Damet, sa copine a été violée par la victime. Il a très bien pu vouloir la venger. Et, malgré tout, le meurtrier serait Cédric Cornel, lequel ne semble avoir aucune raison de le tuer. C'est cela que je n'arrive pas à m'expliquer !

— Peut-être vous montrez-vous un peu trop rationnel, mon cher Garnéro ! rassura l'officier.

— Certainement, répondit Anselin, pensivement.

— Eh bien, dans ce cas, je ne vous retarde pas plus longtemps ! Au fait, qu'avez-vous fait des autres jeunes gens qui se trouvaient là ce matin ?

— Ils ont été ramenés à leur lycée, répondit Cavalli. Sauf Alan Damet. Celui-là doit être interrogé sur ses nombreux vols d'accessoires automobiles. Nous avons l'accord du parquet. Une équipe du commissariat de Police doit venir le récupérer.

— Bon ! Comme tout est calé, on s'en va perquisitionner le magasin de plongée.

D'un seul élan, Anselin et Cavalli se dirigèrent vers la porte du bureau. Voyant que Damien de Tursac n'osait pas suivre le mouvement, Anselin dut s'adresser à lui.

— Allez Damien ! Tu viens aussi !

— Anselin !T'es sûr qu'il a besoin de venir ?

— Jean-Jacques, arrête ! Ça suffit ! se contenta-t-il de rétorquer avec un regard noir.

Le commandant Mortier remarqua aussitôt le malaise qui semblait régner au sein du trio. Il ne put s'empêcher de s'en inquiéter.

— Il y a un problème Cavalli ?

— Non, non, rétorqua le vieux gendarme, quelque peu ennuyé.

— J'aime mieux ça ! conclut l'officier, en adressant un regard surpris à son subordonné.

*

— Bonjour, monsieur Kérhino, salua Anselin.

En pénétrant dans le magasin, l'enquêteur avait été surpris par la fraîcheur qui y régnait. Extérieurement, le bâtiment paraissait récent. Constitué d'impressionnantes poutres de bois clair et de bardages d'un blanc cassé, le commerce présentait une surface imposante de vente. Au sol, un carrelage clair renvoyait la lumière extérieure, que les larges baies vitrées laissaient filtrer.

En voyant les gendarmes stationner leur véhicule devant son magasin, Jean Kérhino s'était raidi. Ses pupilles s'étaient rétractées. La méfiance était de mise. Le seul et unique contact qu'il avait eu à l'hôpital avec ces représentants des forces de l'ordre s'était plutôt mal passé. Aussi, voyait-il cette visite d'un très mauvais œil.

Anselin ressentit immédiatement la défiance de son interlocuteur. Le regard fuyant, un affairement soudain à leur approche, l'absence de réponse à son bonjour étaient autant de signes suffisants pour

comprendre que l'entretien qu'il s'apprêtait à avoir avec le père de la rescapée était à inscrire sur le registre du rapport de force.

— Bonjour, monsieur Kérhino ! répéta Anselin d'une voix forte.

— Bonjour, fit simplement l'homme en réponse.

— Nous avons besoin de parler avec vous. Nous ne vous dérangeons pas ?

— Je tiens un magasin, pas un parloir !

— Au moins la couleur est annoncée, monsieur Kérhino. Ça a le mérite d'être clair. Je ne sais pas ce que vous avez contre nous, cher monsieur, mais vous allez peut-être avoir des raisons supplémentaires de nous en vouloir ! annonça calmement Anselin.

— Comment ça ? Qu'est-ce que vous voulez dire ?

— Regardez par la fenêtre ! Dans notre voiture ! Le jeune homme à côté du gendarme ! fit Cavalli.

Intrigué, Jean Kérhino s'écarta légèrement sur la gauche et força le regard en direction de la voiture des gendarmes. Anselin détecta aussitôt un changement d'attitude chez son interlocuteur.

— Vous connaissez ce jeune homme ? interrogea Anselin.

— Oui, heu… c'est un des amis de ma fille, je crois. Cédric, si mes souvenirs sont bons…

— Je vous rassure, vos souvenirs sont bons. Il s'agit bien de Cédric… Cédric Cornel exactement. Vous l'avez souvent vu ici ?

— Au magasin ?

— Oui.

— Une ou deux fois peut-être, guère plus. Pourquoi ? Quel rapport avec moi ?

— Comme je vous l'ai appris hier, Mickaël Bonin ne s'est pas noyé accidentellement. Quelqu'un l'a aidé. Et ce quelqu'un, vous l'avez sous les yeux ! Cédric Cornel !

— Quoi !? Cédric, un meurtrier ? Mais vous êtes tombés sur la tête ou quoi ?

— Pourquoi ? Ça vous étonne tant que ça ? demanda Cavalli sous l'effet de la surprise.

—…

Devant l'absence de réponse, Anselin reprit la parole.

— Lorsque je vous disais que vous alliez avoir de nouvelles raisons

de nous en vouloir, je pensais à la perquisition que nous allons devoir mener dans votre magasin.

— Une perquisition ?! Mais qu'est-ce que c'est que ces salades !?

— Je vous explique, monsieur Kérhino. Perquisition est un bien grand mot. En fait, nous recherchons une combinaison de plongée, une bouteille à oxygène, des palmes et un masque.

Si Anselin avait dû parier, il aurait misé sur le fait que Jean Kérhino aurait bêtement répondu que son magasin en regorgeait, prenant ainsi les gendarmes pour des idiots puisqu'il s'agissait d'un commerce de matériels nautiques. Au lieu de cela, il constata que le père de Marine avait blêmi sur place.

Interloqué par cette attitude, l'esprit d'Anselin se mit en ébullition. Le mauvais pressentiment qu'il ressentait depuis longtemps dans cette affaire refit violemment surface. Il savait que quelque chose clochait. Cependant, il n'arrivait toujours pas à identifier la nature de ce grain de sable dans son enquête.

— Ça ne va pas, monsieur Kérhino ?

— Si, si… ça va. C'est juste que je ne manque pas de combinaisons de plongée, ici !

— Je le vois bien, mais nous recherchons celle que Cédric dit avoir utilisée dans la nuit de samedi à dimanche ! indiqua Anselin.

— Mais !… Ce n'est pas possible !… Mon magasin est verrouillé la nuit !… Et je n'ai constaté aucune effraction ! protesta Jean Kérhino.

— Auriez-vous une clé de votre commerce cachée quelque part, monsieur Kérhino ?

Cette question prouva au commerçant que les gendarmes, qu'il avait devant lui, étaient très bien renseignés. Il ne put que confirmer.

— Bien que nous le sachions, pourriez-vous nous dire, vous-même, où vous la cachez ?

— Sous une dalle descellée de l'allée, informa Jean Kérhino. Vous voulez dire que Cédric connaissait cette cache ?

— Votre fille était au courant de la présence de cette fameuse clé ? interrogea Cavalli.

— Oui, bien sûr ! Elle vient souvent avec moi le week-end. Et comme j'oublie régulièrement mes clés. Donc, je suppose qu'elle en a parlé à ses amis…

— Vous supposez bien. Et vous, de votre côté, vous n'avez rien remarqué à l'ouverture de votre magasin aujourd'hui ? Tout était bien

en place ? s'enquit Anselin.

— Oui, rétorqua-t-il, quelque peu mal à l'aise.

— Bien ! Dans ce cas, nous allons demander à Cédric Cornel de venir nous montrer où il a rangé tout votre matériel après l'avoir utilisé dans la nuit de samedi à dimanche. Jean-Jacques, tu veux bien dire à Damien de venir nous rejoindre avec le suspect ?

— Non ! Attendez !

Jean Kérhino venait de s'écrier d'une voix forte. Cavalli, qui avait déjà entamé un mouvement vers la porte, s'arrêta net. Anselin, tout aussi surpris par l'intervention du commerçant, tourna la tête et plongea son regard dans celui de son interlocuteur.

— Qu'y a-t-il, monsieur Kérhino ? questionna-t-il, intrigué.

—…

Le comportement surprenant du commerçant suscitait chez Anselin une réelle incompréhension. L'intonation qu'il avait employée n'annonçait vraiment rien de bon. Il était loin de s'imaginer ce qu'il allait entendre.

— Que se passe-t-il, monsieur Kérhino ? Pourquoi ne voulez-vous pas que l'on fasse venir Cédric Cornel dans votre magasin ? Nous devons procéder à cette vérification !

— Je sais bien, répondit calmement Jean Kérhino. Mais, c'est inutile !

Décidément, la simple perquisition prenait une tournure inattendue. Anselin voulut rapidement en savoir davantage.

— Écoutez, monsieur Kérhino. Je ne vous comprends pas. Nous devons retrouver cette combinaison, ainsi que tous les matériels qu'aurait pu utiliser ce jeune homme. Vous ne pouvez pas vous opposer à cette perquisition. Plus vite, nous l'aurons faite, plus vite, nous vous laisserons tranquille.

— Effectivement, monsieur le gendarme. Vous ne comprenez pas. Je ne m'oppose pas à la perquisition de mon commerce. Je vous dis simplement que c'est inutile ! insista Jean Kérhino.

— Mais, pourquoi ?!

— Parce que je sais où se trouve ce que vous cherchez !

Anselin fit part de sa surprise.

— Pardon ?! Mais, vous nous avez dit, tout à l'heure, que vous n'aviez rien remarqué de particulier à l'ouverture de votre magasin ! Vous nous avez menti ?

— Oui.

— Pour quelle raison ?

— Pour fuir la réalité, je pense, confia Jean Kérhino.

— Et quelle est cette réalité ? s'impatienta Anselin.

— Le jeune Cédric n'est pas le meurtrier de Mickaël Bonin !

Les deux enquêteurs qui assistaient, de plus en plus incrédules, au comportement ambigu de ce commerçant, faillirent s'étrangler sur place. L'étonnement se transforma rapidement en tourbillon. Leurs idées, leurs convictions, les aveux de Cédric, les preuves avancées par le suspect… Tout s'entrechoquait dans l'esprit des deux gendarmes. Avant d'y perdre leur latin, il fallait d'urgence que Jean Kérhino s'explique. Il fallait qu'ils sachent !

— Et peut-on savoir ce qui vous permet d'affirmer cela ?

— Parce que c'est moi qui ai tué ce jeune homme !…

16

— Et vous ne parvenez pas à savoir qui de ces deux suspects est le vrai meurtrier ?

Depuis un bon quart d'heure, Anselin informait le magistrat de permanence des moindres détails de l'enquête. Le substitut du procureur de la République ne semblait pas comprendre que deux personnes puissent s'accuser du même meurtre, sans que les enquêteurs ne parviennent à détecter l'affabulateur.

— C'est à n'y rien comprendre. Sans qu'ils aient pu se concerter, tous les deux ont exactement la même version des faits. De plus, leurs aveux correspondent en tous points avec les constatations du médecin légiste ! Ce qui nous permet d'affirmer que l'un des deux est forcément le meurtrier ! Ou alors, ils le connaissent, et savent dans quelles conditions exactes le meurtre a eu lieu ! Malheureusement, nous ne parvenons pas, pour l'instant, à déterminer le lien entre ces deux suspects ! se justifia Anselin.

— Je comprends que, sans élément matériel, vous ne puissiez pas forcément faire la lumière sur cette affaire, mais est-il envisageable que…

— Je vous coupe, monsieur le substitut. Je sais ce que vous allez me dire : vous pensez que Cédric Cornel et Jean Kérhino ont pu commettre le meurtre ensemble. Nous l'avons déjà envisagé, mais cela ne colle pas !

— Et pourquoi donc ? s'étonna le magistrat.

— Les deux hommes n'ont absolument rien en commun. De plus, leur emploi du temps ne permet ni à l'un, ni à l'autre de se rencontrer. Non, il y a autre chose, mais je n'arrive pas à savoir quoi ! dit Anselin, menant sa propre réflexion à haute voix.

— Il va bien falloir que vous trouviez la solution. À moins qu'ils ne soient complices, ce que vous ne semblez pas concevoir, nous avons un meurtrier de trop ! analysa justement le substitut du Procureur.

— Pour moi, l'un ou l'autre couvre le véritable meurtrier. Reste à

savoir pourquoi ? proposa Anselin.

— Je vous souhaite de trouver la solution au plus vite. En attendant, vous êtes bien obligé de maintenir tout ce beau monde en garde à vue ! Merci de me rappeler dès que vous aurez du nouveau !

En raccrochant le combiné téléphonique, Anselin se sentit bien seul. Se positionnant confortablement sur son siège de bureau, il se mit à faire intérieurement le point. Où était la vérité ? Un meurtre, deux assassins ! Qui disait vrai ? Qui mentait ?

Déterminé à faire la lumière, il rejoignit aussitôt Cavalli et Damien de Tursac. Tous deux se trouvaient dans un bureau en compagnie de Jean Kérhino. Pendant ce temps-là, Cédric Cornel était dans la pièce d'à-côté, sous la bonne garde de deux autres gendarmes. Dès qu'il entra, Anselin ressentit une ambiance pesante.

D'un simple et discret coup de tête en direction du jeune gendarme, il fit comprendre à son vieil ami qu'il se demandait si Damien de Tursac était encore à l'origine de son apparent désarroi. En guise d'acquiescement, Cavalli opina lentement de la tête, en fermant les yeux pour essayer d'oublier ces instants affligeants.

Anselin hésita. Peut-être valait-il mieux crever sans attendre l'abcès qui pourrissait le moral de Cavalli ? Mais, la logique le rattrapa rapidement. Les questions d'affinités personnelles devaient passer après l'enquête. Et puis, il s'agissait du problème de Cavalli. Après tout, son ami était assez grand pour le régler lui-même.

— Bon ! Ce n'est pas tout ! fit-il à l'adresse de Cavalli, lui faisant ainsi comprendre que l'heure n'était pas aux incompatibilités d'humeur. Monsieur Kérhino, vous ne voulez toujours pas nous dire pour quelles raisons vous auriez tué Mickaël Bonin ? Ne me dites pas que c'est simplement parce que votre futur gendre ne vous plaisait pas ! J'aurais une fâcheuse tendance à ne pas vous croire !

— Qu'est-ce que cela peut-il bien faire ? se défendit le père de Marine.

— Je ne sais pas pourquoi mais j'ai du mal à vous imaginer en assassin ! Je tiens donc à vous dire que si vous n'êtes pas le meurtrier de ce jeune homme, et j'en suis quasi persuadé, votre place est plutôt auprès de votre fille, à l'hôpital, et non avec nous ! Vous ne le pensez pas ? insista Anselin, espérant entendre le suspect confirmer ses impressions.

— Je suis tout à fait d'accord avec vous, répondit Jean Kérhino calmement, mais je suis désolé, c'est moi qui l'ai tué !

— Dites-moi alors pourquoi ? Bien que cela me soit difficile, je veux

bien admettre que vous puissiez être l'assassin. Mais, on ne tue pas quelqu'un sans raison ! Surtout sous les yeux de sa propre fille ! Alors, dites-moi pour quelles raisons vous l'avez fait ? exigea Anselin, perdant quelque peu patience.

— Il couchait avec ma fille, et lui faisait consommer de la drogue ! Ça vous va comme raisons ?

La réponse de Jean Kérhino bloqua Anselin dans son élan. En concentrant l'interrogatoire sur le mobile du crime, il était persuadé de démontrer que le suspect affabulait. Il espérait prouver que Jean Kérhino n'avait absolument aucune raison de tuer ce pauvre jeune homme. De cette façon, il pensait lui faire avouer son mensonge. Mais, Anselin se rendit compte que Jean Kérhino connaissait parfaitement les activités illicites de la victime. Cela le contraria fortement.

Sa technique venait de se retourner contre lui. Pour Anselin, le fait que Jean Kérhino puisse en vouloir à Mickaël Bonin, parce qu'il fournissait de la drogue à la chair de sa chair, était tout à fait concevable, quoiqu'un peu trop excessif et radical à son goût. Pourtant, un doute quant à son innocence s'installa insidieusement en lui.

Dans le même temps, une question lui vint à l'esprit. En admettant que Jean Kérhino ne soit pas le meurtrier, qui protégeait-il ? La même question le tarauda en pensant à Cédric Cornel. Qui était la personne que tous les deux voulaient éventuellement protéger ? La réponse lui parut évidente.

Une autre interrogation accaparait également les pensées d'Anselin. Pourquoi Cédric s'accusait-il d'un meurtre, qu'il n'avait peut-être pas commis, sans fournir de mobile ? La logique voulait qu'il fournisse une raison valable de tuer Mickaël pour rendre crédible son mensonge. Au lieu de cela, le jeune homme restait bizarrement silencieux et mystérieux sur le sujet. Si, jusqu'à présent, Cédric Cornel n'avait pas voulu leur dévoiler son éventuel mobile, peut-être possédait-il sur lui la réponse à cette question cruciale. Anselin se tourna vers la nouvelle recrue.

— Damien ? Lorsque tu as procédé à la fouille de Cédric, tu n'as rien découvert de particulier ? Une lettre par exemple… ou une photo ?

— Non… rien de tout cela. Il avait juste quelques euros sur lui, des clés, un paquet de mouchoirs, son portefeuille et son téléphone portable…

— Un téléphone portable ?

— Oui, je l'ai mis dans une enveloppe avec toute sa fouille sur ton bureau. Le portable était allumé.

Sans savoir que penser, Damien de Tursac et Cavalli virent Anselin quitter le bureau à toutes jambes. Il réapparut quelques instants plus tard avec l'appareil téléphonique dans les mains. Concentré, il pianotait consciencieusement sur les minuscules touches du clavier. À chaque pression, des petits bips retentirent.

— On peut savoir ce que tu cherches Anselin ? s'inquiéta Cavalli.

— Je ne le sais pas moi-même, Jean-Jacques. Je regarde seulement son répertoire et les appels qu'il a dernièrement envoyés ou reçus. On ne sait jamais. Tiens ?… fit Anselin, surpris.

— Quoi ? Qu'est-ce qu'il y a ? demanda Cavalli, intrigué.

— Quelle heure est-il ?

— Je ne sais pas exactement mais, d'après mon estomac, il est plus de midi ! C'est ça ! Il est midi vingt, pourquoi ?

— Je vois que Cédric Cornel a reçu trois appels entre dix heures et onze heure cinq !

— Et alors ?

— Et alors, rien ! Apparemment, il s'agit du même appelant. Je vais quand même vérifier s'il n'y a pas de message sur sa boite vocale.

Tout en compulsant la messagerie, Anselin s'assit sur un coin de bureau. Dans l'attente de la connexion, il regarda autour de lui. Jean Kérhino semblait passionné par le revêtement de sol. Cavalli se grattait la tête en lisant une pièce du dossier. Quant à Damien de Tursac, il regardait Cavalli…

— À onze heures cinq, vous avez reçu un appel sans message du 06.01.78… Tapez 1 pour archiver, 2 pour effacer, 5 pour rappeler.

Tentant le tout pour le tout, Anselin pressa la touche 5. Au bout de quelques secondes, une sonnerie retentit, puis deux, puis trois… Enfin, une voix féminine et joviale résonna dans l'écouteur :

— Vous êtes bien sur le portable de Nadège Kérhino. Je ne peux pas vous répondre pour le moment, mais laissez-moi un message ! Je vous rappellerai dès que possible !

Avec précipitation, Anselin coupa la communication. Ses yeux s'étaient instantanément arrondis en entendant l'annonce du répondeur. Cavalli avait tout de suite détecté le changement d'attitude de son ami.

— Qu'est-ce qu'il y a Anselin ? Il y a un problème ?

Sans répondre, il se mit à fixer constamment Jean Kérhino. Ce dernier sentit que quelque chose d'anormal se déroulait. Il releva la tête et vit, avec étonnement, la marque de surprise qui se lisait sur le visage du gendarme. Il n'eut pas le temps de s'inquiéter davantage. Anselin parla le premier.

— Qui est Nadège Kérhino ?

C'était désormais au tour de Jean Kérhino d'afficher sa stupéfaction.

— Ben, c'est ma femme !

— Votre femme ? Elle a son propre portable ?

— Évidemment, se contenta-t-il de répondre.

— Savez-vous si elle connaît Cédric Cornel ?

— Cédric ? Pas plus que cela ! Pourquoi me demandez-vous cela ?

— À trois reprises, ce matin, votre femme a tenté de joindre Cédric Cornel sur son portable. Savez-vous pourquoi ?

— Bien sûr que non ! Qu'est-ce que c'est que ces salades ?

— Je n'en sais rien moi-même, monsieur Kérhino, mais il va falloir que l'on tire cela au clair ! Savez-vous où se trouve actuellement votre épouse ?

— Elle devait aller rendre visite à Marine à l'hôpital. Elle doit encore s'y trouver.

— Vous avez vu Marine ce matin ?

— Oui, bien sûr !

— Comment allait-elle ?

— Mal…

Ayant suffisamment d'éléments en main, Anselin n'en demanda pas plus. Dans son esprit, une idée se faisait de plus en plus précise, une idée inimaginable, monstrueuse. D'une voix décidée, il s'adressa à Cavalli.

— Jean-Jacques, je te confie monsieur Kérhino. Je suis persuadé qu'il nous ment. Ce n'est pas notre meurtrier. Essaie de savoir pourquoi il nous mène en bateau. Pour ma part, je fonce à l'hôpital avec Damien pour essayer de comprendre ces appels. J'ai ma petite idée là-dessus… J'espère seulement me tromper ! Dès que j'ai du nouveau, je t'appelle !

Cavalli n'eut pas le temps de dire quoi que ce soit. Déjà, Anselin et le jeune gendarme s'étaient engouffrés dans le couloir.

L'affaire semblait une nouvelle fois rebondir.

*

— Alors ? Qu'en penses-tu, Damien ?

— À propos de quoi ?

— D'après toi, que vient faire madame Kérhino dans cette histoire ?

— J'en sais rien. Je ne me suis même pas posé la question, avoua malhabilement le jeune gendarme.

— Comment ça ? Un enquêteur doit toujours se poser des questions ! Et là, il y en a un paquet à se poser ! Tu ne trouves pas surprenant toi, que, pour un meurtre, nous ayons deux meurtriers qui s'accusent ?

— Si, bien sûr. Ils sont peut-être complices !

— C'est une hypothèse à envisager. Pour ma part, je n'y crois pas un seul instant. En revanche, je crois plus à de faux aveux ! fit Anselin, en se concentrant comme il pouvait sur sa conduite.

— Et pourquoi feraient-ils des aveux bidons ? Il faut être fou pour s'accuser à tort d'un meurtre !

— Ah ! Tu remontes dans mon estime !

— Pourquoi ? demanda Damien de Tursac, étonné.

— Parce que tu te poses des questions, comme tout bon enquêteur ! Cela dit, blague à part, tu remontes dans mon estime parce que tu as dit quelque chose de très pertinent !

— Je peux savoir quoi ?

— Bien sûr ! Tu as simplement dit qu'il fallait être « fou » ! pour s'accuser d'un meurtre qu'on n'a pas commis !

— Et alors ?

— Et alors ?! La seule explication que je vois à tout cela est que l'un d'eux est vraiment fou !

— Fou ?

— Oui ! Fou d'amour ! Je pense que l'amour que Jean Kérhino porte à sa fille le pousse à tout faire pour la protéger !

— Tu veux dire que tu le crois vraiment capable d'avoir tué ce Mickaël simplement parce qu'il sortait avec sa fille, et qu'il craignait qu'elle ne tombe dans la drogue ?

— Non. Là, vois-tu, dans ce cadre-là, je ne le pense pas assez fou ! répondit Anselin, en activant violemment son clignotant pour tourner

à droite.

— Tu m'excuses, mais moi, je commence franchement à ne plus rien comprendre ! Ce Jean Kérhino, il est fou ou il ne l'est pas ! Il faudrait savoir !

— Je pense tout simplement que Jean Kérhino protège sa fille pour la simple et bonne raison qu'il la croit coupable d'avoir tué Mickaël !

Damien de Tursac ne cacha nullement sa surprise. Il ne comprenait rien au raisonnement de son aîné. Tout jeune gendarme, il n'avait jamais envisagé qu'une enquête se menait avec autant de réflexion.

— Tu veux bien m'expliquer une bonne fois pour toutes ! D'où est-ce que tu sors cette thèse !

— Pour moi, Jean Kérhino est convaincu que sa fille a participé au meurtre de son petit ami. Pour éviter qu'elle n'ait des ennuis avec la justice et que son avenir soit totalement gâché, il préfère tout simplement se sacrifier en s'accusant à sa place !

— Ah ouais… ? Et comment expliques-tu alors que Jean Kérhino et Cédric Cornel aient la même version du meurtre ?

— Là, vois-tu, tu m'en demandes trop ! Ta question est perspicace, mais je n'ai pas la réponse ! C'est d'ailleurs pour cela que nous devons rendre une petite visite à Nadège Kérhino. Je te rappelle que son téléphone portable est le seul lien plausible entre ces deux meurtriers !

— Ce n'est vraiment pas simple ! fit pensivement Damien de Tursac.

— Je te rassure ! C'est souvent comme ça ! D'ailleurs, en parlant de choses qui ne sont pas simples… pourrais-je te poser une question ?

— Oui, bien sûr ! À quel sujet !

— Au sujet de Cavalli !

Au nom de Cavalli, Anselin perçut immédiatement la tension qui s'empara du jeune homme.

— P…pourquoi ? Qu'est-ce qu'il y a ?

— Oh, sans doute rien, mais n'as-tu pas remarqué un changement d'attitude de Jean-Jacques envers toi ?

— Si…

— Sais-tu pourquoi ?

— Non… Je… je trouve cela dommage.

Damien de Tursac venait de répondre, visiblement affecté. Anselin hésita quelque peu à poursuivre cette conversation, mais il l'avait déjà remise à plusieurs reprises. Il fallait désormais crever un abcès qui,

indéniablement, perturbait autant la nouvelle recrue que son vieil ami. Tentant de se montrer le moins direct possible, il reprit :

— Sache que… enfin, je crois, sincèrement, que… tu l'énerves !

— Hein ! Comment ça, je l'énerve ! Mais ce n'est pas possible ! Pas lui !

La réaction du jeune gendarme surprit grandement Anselin. Pour la première fois, il voyait en Damien de Tursac un jeune homme plein de verve et de dynamisme. Il lui aurait dit les pires insanités, ou fait les pires reproches, qu'il n'en aurait pas moins réagi. Ce comportement était devenu beaucoup trop difficile à cerner. Cette fois-ci, il fallait qu'Anselin sache. Il s'emporta presque.

— Mais enfin ! Mets-toi un peu à sa place ! Depuis que tu es arrivé à la brigade, tu passes ton temps à le regarder, à l'observer, à l'épier ! Tu es même allé jusqu'à éplucher ses procédures ! Il a de quoi s'interroger à ton sujet et t'en vouloir ! Tu ne crois pas ?

Le jeune gendarme ne répliqua pas. Il semblait tomber des nues, comme si Anselin venait de lui prouver que son comportement était répréhensible. Devant le silence de la jeune recrue, Anselin insista.

— Écoute moi bien Damien ! Jean-Jacques est mon ami. C'est quelqu'un qui a beaucoup souffert dans sa vie professionnelle. De plus, au cours d'une enquête, il m'a sauvé d'une mort certaine en me protégeant contre un tueur fou ! C'est lui, qui a pris la balle qui m'était destinée, par amitié ! Alors, s'il y a bien une chose que je te déconseille très fortement, c'est de contrarier Jean-Jacques ! Si tu as quelque chose contre lui, considère que tu en as autant à mon encontre ! Et avec moi, tu trouveras à qui te mesurer ! C'est clair ?

— Mais… mais… Je n'ai rien contre Cavalli ! Au contraire ! fit Damien, scandalisé.

— Mais alors ! Il est où le problème, merde ?!

Si Anselin s'attendait à une réaction de la part du jeune gendarme, il était loin de se douter de ce qui l'attendait. À sa grande surprise, il vit Damien de Tursac fondre en larmes. Il sut très rapidement que ce jeune homme souffrait réellement. Sa peine semblait insurmontable. Quelque chose de lourd lui pesait, de façon évidente, sur le cœur. Anselin décida de stationner son véhicule à la première occasion. Par respect pour ce profond chagrin, Anselin laissa de longues secondes s'écouler. Puis, doucement, il lui empoigna le poignet et s'adressa à lui d'une voix posée, attentionnée.

— Damien… Calme-toi. Si je t'ai dit quelque chose qui t'a blessé, je te prie d'accepter toutes mes excuses… J'ignore totalement ce qui peut

te mettre dans un tel état… Sache que je ne bougerai pas d'ici tant que tu ne m'auras pas dit ce qui se passe… Cela prendra le temps qu'il faudra, mais je ne peux pas te laisser dans une telle confusion. Tu comprends. Tu travailles avec moi sur un dossier important. J'ai besoin de gars sur qui je peux compter. Et, surtout, je n'aime pas voir des gens souffrir parce qu'ils ne trouvent personne à qui se confier. C'est le moment. Je suis là. Dis-moi ce qui t'arrive, et ce que Cavalli vient faire là-dedans ?

À nouveau, quelques secondes s'égrenèrent. Puis, lentement, Damien de Tursac releva la tête. De ses yeux acier, rougis par les larmes, il resta à fixer Anselin. Ce dernier se sentit transpercé tant il avait l'impression que ses pensées étaient fouillées, dévoilées. Monocordes et lents, les mots qu'il entendit alors le figèrent sur place.

Avec des mots choisis, le jeune gendarme lui raconta tout. Anselin aurait presque pu tout envisager. Mais ce que lui racontait Damien de Tursac par moments, lui soulevait le cœur. Lorsque la jeune recrue lui dévoila la place que Cavalli tenait dans toute cette affaire, Anselin n'en crut pas ses oreilles. Il ne put s'empêcher de jurer dans un souffle :

— Ben merde alors…

*

— Bonjour mademoiselle. Gendarmerie nationale.

— Oui ? C'est pourquoi ?

— Nous souhaiterions obtenir de vous un petit renseignement. Savez-vous si, en ce moment, madame Kérhino se trouve dans la chambre de sa fille, Marine ?

— Non. Je ne l'ai pas vue.

— Ah ?! Vous êtes sûre ?

— Oui. Si elle y était, je le saurais ! Je suis aide-soignante, et je viens de jeter un coup d'œil dans sa chambre. Le médecin nous a demandé de la surveiller étroitement depuis sa crise.

— Sa crise ? s'étonna Anselin.

— Oui, sa crise ! En fin de matinée, elle a fait une crise de nerfs ! Elle est devenue subitement hystérique, et il a fallu lui injecter un calmant.

— Ah bon… Et vous n'avez pas vu sa mère depuis ?

— Non. Je sais que nous avons essayé de contacter ses parents à leur domicile et à leur magasin, mais nous ne sommes pas parvenus à

les joindre ! confia la soignante.

— Pourrait-on voir le médecin de garde, s'il vous plaît ? demanda poliment Anselin.

— Bien sûr ! Vous avez de la chance, il est dans le bureau des infirmières. Il vérifie un dossier. Attendez là, je vais le chercher, fit la jeune femme, vêtue d'une blouse blanche au tissu épais.

Anselin se tourna vers Damien. Il lui fit part de ses impressions.

— On dirait que ça se complique.

— Pourquoi ?

— En toute logique, nous aurions dû trouver Nadège Kérhino au chevet de sa fille. Je m'étais mis une idée en tête en ce qui concerne les appels téléphoniques depuis le portable de cette femme… Mais, si elle n'est pas là, ça fout toute ma théorie en l'air !

— Quelle théorie ? interrogea Damien, intrigué.

— Il est trop tôt pour en parler. Patience ! Il reste encore une solution !

Puis changeant de sujet, Anselin demanda :

— Et toi, au fait, ça va mieux maintenant ?

— Oui, oui. Je te remercie. J'avais vraiment besoin de me confier.

— Je comprends… Tiens, voilà le médecin.

Avant de les saluer, le médecin s'adressa directement à Anselin.

— Je croyais que vous deviez m'appeler avant de venir !?

— Je vous rassure, docteur. Nous ne venions pas voir Marine, mais sa mère !

— Ah… Elle est peut-être dans la chambre avec sa fille.

— Non, docteur, elle n'y est pas, intervint l'aide-soignante.

— Dans ce cas, je ne vois pas ce que je peux faire pour vous ! déclara le médecin.

— Effectivement, vous ne pouvez rien pour nous. Nous avons appris que Marine avait fait une crise de nerfs ! Il faut s'en inquiéter ?

Anselin remarqua le regard noir que le docteur adressa à l'aide-soignante. Cette dernière baissa aussitôt les yeux, et se mit à rougir.

— Je vois que l'on ne peut rien vous cacher !… Vous devez être terrible en interrogatoire, monsieur le gendarme !

— Je suppose que son état psychologique s'est aggravé. Nous ne

sommes pas près de l'interroger, j'imagine ?

— Vous l'avez compris. De plus, avec la dose de calmant qui lui a été injectée, elle en a pour un bon moment… Ces adolescents sont parfois difficiles à cerner. Je dois dire que la réaction de cette jeune fille est toutefois singulière.

— Que voulez-vous dire ? incita Anselin.

— J'ai trouvé la réaction de cette jeune fille, comment dirai-je… inhabituellement excessive.

— Excessive ? s'inquiéta Anselin.

— Je ne sais pas. J'ai peur de vous induire en erreur en vous disant le fond de ma pensée. Et puis, de toute manière, il est trop tôt pour en être sûr.

Le médecin marqua un temps d'arrêt. Puis, d'un seul coup, ses sourcils se levèrent.

— Tiens ! Voilà madame Kérhino ! Je crois que c'est elle que vous vouliez voir ?

— Absolument ! Il ne nous reste plus qu'à vous remercier. À bientôt, docteur.

La poignée de main que les deux hommes s'échangèrent fut brève.

— Madame Kérhino ! héla Anselin.

La mère de Marine s'arrêta net. La vue des uniformes la fit blêmir.

— Il est arrivé quelque chose à Marine ? s'inquiéta-t-elle, au bord de la panique.

— Non, non, pas du tout ! Ne vous inquiétez pas. Nous voulions juste vous voir.

— Moi ?!

— Oui, vous. Savez-vous où se trouve actuellement votre mari ? demanda innocemment Anselin.

— Au magasin, voyons ! Où voulez-vous qu'il soit ? Et pourquoi me demandez-vous cela ?

— Parce que votre mari ne se trouve pas à son magasin. Il est actuellement en garde à vue dans nos bureaux !

— Quoi ? Qu'est-ce que vous me racontez là ? Pourquoi serait-il en garde à vue ?

— Parce qu'il s'accuse du meurtre du petit ami de votre fille ! lança tout de go Anselin.

— Q…quoi ?! Mais… c'est n'importe quoi ! Comment pouvez-vous croire une chose pareille !

— Parce que ses aveux correspondent à nos constatations, ainsi qu'à celles du médecin légiste.

— Mais, ce n'est pas possible !

— Nous avons également du mal à le croire. Vous savez peut-être ce que votre mari a fait dans la nuit de samedi à dimanche ? Peut-être étiez-vous avec lui ?

Anselin fut étonné par le silence de Nadège Kérhino. Une irrépressible crainte s'empara de lui.

— Vous n'étiez pas en compagnie de votre mari cette nuit-là ?

— Non. Je me trouvais avec des amies. Je fais partie d'un club de gymnastique et, tous les ans, nous organisons un repas entre nous toutes. C'était samedi dernier. Je suis rentrée à la maison à une heure et demie… Vous croyez que…

— Je ne sais pas, madame Kérhino. Il nous reste plusieurs zones d'ombre à éclaircir.

Puis, après quelques secondes de silence, Anselin reprit la conversation :

— Au fait… Avez-vous votre téléphone portable avec vous ?

— Oui, bien sûr ! Pourquoi cette question ?

— Simple vérification. Vous pourriez nous le montrer ?

— Oui. Attendez, il est dans mon sac.

Nadège Kérhino ouvrit fébrilement la glissière de son sac à main qu'elle tenait en bandoulière sur l'épaule gauche. Elle fouilla nerveusement à l'intérieur. Puis, une expression de surprise anima son visage. Sans se décourager, elle ôta le sac de son épaule, plia sa jambe gauche et le posa sur sa cuisse. Une fois la conviction acquise, elle releva la tête et s'adressa aux deux gendarmes.

— Je ne comprends pas. Habituellement, il est toujours dans mon sac. Et là, je ne le trouve pas.

— Pourrais-je vous demander quelque chose ? intervint précautionneusement Anselin.

— Je vous écoute.

— Pourriez-vous vérifier, dans les affaires de votre fille, ici à l'hôpital, que votre téléphone portable ne s'y trouve pas ?

— Dans les affaires de ma fille ? Pourquoi voulez-vous qu'il s'y

trouve ?

— Je ne sais pas. Simple supposition.

— Restez là. Je reviens.

Damien de Tursac ne remarqua pas que, dans son dos, Anselin avait croisé les doigts en signe d'espoir. Il espérait que sa théorie était la bonne. Il n'eut pas longtemps à attendre. À peine entrée, Nadège Kérhino ressortit de la chambre, un téléphone portable dans les mains. Étonnée, la mère de famille demanda :

— Comment saviez-vous que mon téléphone portable pouvait se trouver dans la chambre de ma fille ? Que me cachez-vous ?

Anselin trouva ces questions particulièrement pertinentes, preuve de l'intelligence de cette femme. Il sut qu'il était inutile de mentir. Pour autant, il ne voulait pas encore abattre ses cartes.

— Il est trop tôt pour tirer des conclusions hâtives. Où l'avez-vous trouvé ?

— Sur sa table de nuit. Il était éteint. Personne d'autre que moi n'en connaît le code PIN.

Au même moment l'aide-soignante passa dans le dos de Damien de Tursac. Anselin la questionna.

— S'il vous plaît mademoiselle. Vous n'auriez pas trouvé ce téléphone portable dans la chambre de Marine Kérhino ?

— Si, même que l'infirmière n'était pas contente parce qu'il était allumé !

— Quelle heure était-il ?

— Je ne saurais pas vous le dire exactement. Tout ce que je sais, c'est que c'était après onze heures, juste après la crise de nerfs de la jeune fille. Nous avons trouvé le téléphone dans son lit.

Cela était amplement suffisant pour Anselin. Sa théorie pouvait désormais prendre toute sa valeur.

Et s'il avait raison ?… Un frisson lui électrisa l'échine.

17

— Bonjour. En quoi puis-je vous être utile ?

Le gendarme chargé de l'accueil à la brigade accueillit très professionnellement le jeune homme. De l'autre côté du comptoir, le garçon aux cheveux décolorés se raidit, et parut chercher ses mots avant de se lancer.

— Je m'appelle Thomas Vaullier… Hier matin, deux gendarmes m'ont demandé de passer les voir aujourd'hui. Je suis serveur dans une pizzeria…

— Vous connaissez le nom de ces gendarmes ?

— Non. Ils voulaient recueillir mon témoignage au sujet de la mort d'un jeune homme.

— Ah oui, d'accord, je vois. Le problème est qu'actuellement l'un d'eux est déjà en audition, et le second a dû partir ailleurs pour des vérifications. Il vous est possible de repasser ?

— C'est à dire que je dois prendre mon service tout à l'heure à la pizzeria. Si ça ne vous dérange pas, je préfère attendre ici. C'est possible ?

— Comme vous voulez. Installez-vous. Dès que je vois l'un d'eux, je l'informe de votre présence.

Maladroitement, le serveur de la pizzeria Régalito se tourna vers la petite salle d'attente. Donnant l'impression de ne pas trop savoir que faire, il se décida enfin à aller s'asseoir. L'attente commença.

Si Thomas Vaullier avait pris conscience de l'importance des renseignements qu'il détenait, sans nul doute aurait-il osé insister. Il aurait exigé de rencontrer au plus vite les enquêteurs. Au lieu de cela, il taisait ses révélations. Il avait en mémoire ce que sa grand-mère n'avait jamais eu de cesse de lui rabâcher tout au long de son enfance :

— On n'embête pas les adultes avec des broutilles !

C'est pourquoi aujourd'hui, le jeune homme se tenait sagement dans la salle d'attente sans se douter, un seul instant, qu'il détenait la clé de cette sordide affaire.

*

— Tu me promets de faire attention, d'accord ? Méfie-toi… Jean-Jacques ne supporte plus tes regards incessants. Il ne peut absolument pas imaginer ce que tu as à lui dire ! Fais-toi oublier pour l'instant, et attend encore un peu avant de lui révéler ce que tu m'as dévoilé tout à l'heure. Je compte sur toi ?

— Ne t'inquiète pas Anselin. J'ai compris la leçon, rassura Damien.

En pénétrant à nouveau dans les couloirs de la brigade, Anselin avait voulu mettre en garde Damien de Tursac contre les réactions parfois impulsives de Cavalli. Ce qui le rassura était que le nouveau gendarme n'avait aucunement l'intention, et encore moins l'intérêt, de gâcher sa relation avec le vieux gendarme.

Alors qu'ils allaient pénétrer dans le bureau de Cavalli, le chargé d'accueil interpella Anselin.

— Anselin ! Pour info, à l'accueil, il y a un jeune qui voudrait te voir !

— Qui est-ce ?

— Un certain Thomas Vaullier, serveur chez Régalito !

Anselin mit une fraction de seconde à se remémorer le jeune homme.

— Ah oui ! Heu… Tu peux lui demander de patienter un peu ? On a d'abord un petit problème à régler avec l'un de nos pseudo-meurtriers ! Je m'en occupe tout de suite après !

— Pas de problème ! Je le lui dis !

Anselin ouvrit la porte du bureau de Cavalli, Damien de Tursac sur ses talons. Le vieux gendarme martyrisait nerveusement son clavier d'ordinateur. Le crépitement des touches résonnait dans le silence des lieux. De toute évidence, les choses ne paraissaient pas se passer comme il le souhaitait. Tout en regardant ses deux collègues entrer le plus discrètement possible, il continua, imperturbable, son interrogatoire.

— Non mais sérieusement, monsieur Kérhino… Vous n'étiez pas de taille pour lutter contre ce jeune homme dans l'eau ! Vous êtes loin d'être le parfait sosie de Michael Phelps ! Et je vous rappelle que l'eau était l'élément préféré de Mickaël Bonin. Alors arrêtez de vous accuser d'un meurtre que vous n'avez pas pu commettre ! Vous nous faites

perdre notre temps !

— Mais c'est incroyable ça ! Votre boulot est de trouver les voleurs et les assassins ! Moi, j'avoue un meurtre, et tout ce que vous trouvez de mieux à me dire est que vous ne me croyez pas ! protesta Jean Kérhino.

— Écoutez, monsieur, intervint Anselin d'une voix aussi solennelle que possible. Voilà ce que je pense aussi : vous n'avez pas tué Mickaël. Je vous ferais remarquer qu'à l'intérieur de la combinaison de plongée, nous avons découvert trois cheveux et un poil. Je ne vais pas vous apprendre ce qu'est la police scientifique, n'est-ce pas ?

Complètement abasourdi, Cavalli regarda fixement Anselin. Un léger mouvement de tête, et le vieux gendarme se ravisa. Il venait de comprendre.

— Non, reconnut Jean Kérhino, défait.

— Alors, voilà ce que je vous propose. Je vous dévoile mes cartes et vous, vous arrêtez de nous faire perdre notre temps ! Qu'en dites-vous ?

—…

— Dois-je considérer votre silence comme une réponse positive ? s'enquit Anselin, en martelant volontairement chacun de ses mots.

— Oui.

Devant ce retournement de situation, Cavalli cessa de tapoter son clavier, et croisa les bras en attendant la suite.

— Savez-vous ce qui est arrivé à votre fille ce matin ?

— Quoi ? Que voulez-vous dire ? Marine allait très bien ce matin !

— Ce n'est pas ce que vous nous avez dit tout à l'heure ! Si mes souvenirs sont bons, vous nous avez informés que votre fille allait mal !

— C'est vrai. Excusez-moi, reconnut Jean Kérhino, vexé d'avoir été pris en défaut.

— Ce n'est rien. Vous ignorez donc que Marine a craqué ce matin ?

— Que s'est-il passé ?! s'enquit aussitôt le père de Marine, gagné par l'inquiétude.

— Rien de bien méchant ! Seulement de surprenant ! Elle a fait une importante crise de nerfs… juste après votre départ.

— Une crise de nerfs ?…

— Oui. Une de ces réactions que de nombreux jeunes ont lorsque

des secrets sont trop lourds à porter pour eux…

Anselin comprit qu'il menait désormais le débat. Jean Kérhino était à sa merci. Pour l'enquêteur, l'amour paternel que le suspect portait à sa fille était son meilleur allié.

— Je comprends que vous vouliez tout faire pour protéger votre fille. Mais il est inutile de vous accuser à tort du meurtre de son petit ami. Vous ne faites pas le poids face à la police scientifique et à nos investigations. Pour ma part, je pense que Marine connaît le nom de l'assassin de Mickaël. Je peux comprendre que vous ayez peur que nous la considérions comme complice et que, de ce fait, vous vous accusiez uniquement pour nous éloigner de votre fille !

— Comment savez-vous tout cela ?!

— Je dois dire que le téléphone portable de votre épouse nous a bien aidés.

— Comment ça, le portable de ma femme ?

— Vous vous rappelez, tout à l'heure ? Nous vous avons informé que, par trois fois, le téléphone de Cédric Cornel avait été contacté ce matin par celui de votre épouse. Eh bien, c'est votre fille qui l'a fait depuis sa chambre d'hôpital, après avoir subtilisé le téléphone de sa mère. Ce n'est donc pas votre femme qui a appelé Cédric ce matin, mais Marine ! Actuellement, j'ignore encore si Cédric est le véritable meurtrier de Mickaël, mais je pense que c'est au moins, par son intermédiaire, qu'elle a appris comment le meurtre de Mickaël s'était déroulé. Elle vous en aura parlé. Et vous, vous n'aviez plus qu'à nous le répéter ! N'est-ce pas ?

Par un long soupir chargé de lassitude, Jean Kérhino évacua de tout son être le poids du mensonge.

— Je m'avoue vaincu. Ça s'est effectivement passé comme ça. J'avais des doutes parce que, le dimanche matin, après votre passage, j'ai laissé Marine se reposer dans sa chambre d'hôpital. Sa mère était restée avec elle pour la veiller. Je suis passé à mon magasin, plus pour m'occuper d'ailleurs qu'autre chose. C'est à ce moment-là que j'ai découvert une combinaison de plongée anormalement rangée et encore humide. Une bouteille de plongée avait, également, été déplacée. Sur le moment, je n'y ai pas plus prêté attention. C'est dans la nuit que j'ai eu un flash ! Il fallait que je sache ! Alors, je suis revenu voir Marine ce matin, avec la ferme intention de lui demander si elle savait quelque chose au sujet de ces matériels de plongée ! J'espérais qu'elle me dirait que je me faisais des idées, que je devenais fou !… C'est là qu'elle m'a dit qu'un jour, Cédric lui avait déjà parlé de son projet de tuer Mickaël ! Elle m'a raconté ce que Cédric lui avait

dit… Et puis vous êtes arrivés… J'ai paniqué… Vous rôdiez déjà autour de ma fille… J'ai eu peur que vous la considériez comme complice parce qu'elle savait que Cédric avait eu cette intention. Du coup, j'ai avoué le meurtre pour vous éloigner d'elle… Je vous en supplie !… Laissez ma fille tranquille ! Laissez-moi ma petite fille !…

— Je ne peux rien vous promettre, monsieur Kérhino. Au stade où en est notre enquête, j'ignore totalement la place que tient votre fille dans tout cela ! Tout dépend de ce que nous allons découvrir…

— Je vous en prie… Laissez ma fille tranquille… Je ne veux pas perdre ma petite fille…

Les dernières paroles de Jean Kérhino s'étaient étouffées dans un sanglot profondément douloureux et silencieux. Comme insensible à cette peine insurmontable, Anselin s'adressa à Cavalli :

— Jean-Jacques, je vais appeler le parquet pour avaliser la levée de la garde à vue et la remise en liberté de monsieur Kérhino. Tu veux bien préparer sa notification de fin de garde à vue ? Après cela, je vais aller avec Damien voir notre ami Cédric Cornel. Je pense que ce garçon a encore beaucoup de choses à nous dire !

— Bien sûr ! Aucun problème ! Dès que j'en aurai fini ici, je vous rejoins.

— À tout à l'heure, Jean-Jacques…

Damien De Tursac n'avait pas pu s'empêcher de se manifester afin d'attirer sur lui le regard de Cavalli. Il comprit immédiatement son erreur. Cavalli était à deux doigts de s'extraire de son siège, et de se jeter sur lui. Les conseils d'Anselin lui revinrent en mémoire en une seconde. Risquant d'essuyer les foudres du vieux gendarme, Damien de Tursac ne demanda pas son reste et sortit précipitamment du bureau.

— Je t'avais demandé de te faire oublier !

— Oui, je sais. Mais je ne pensais pas que c'en était arrivé à ce stade !

— Jean-Jacques est comme ça ! Il est très nature. S'il n'aime pas quelqu'un ou si ce quelqu'un l'énerve, mieux vaut ne pas être trop près de lui !

— Je veux bien comprendre, mais comment je vais faire maintenant pour rattraper le coup ? On dirait qu'il ne me supporte pas du tout !

— Je te le confirme ! Tu l'as vraiment agacé parce que je ne l'ai jamais vu dans cet état. En revanche, si cela peut t'aider, sache que Jean-Jacques est quelqu'un de très bien et de très sensible ! Si tu sais

t'y prendre avec lui, je pense que tu as toutes tes chances ! Je te rappelle quand même que Jean-Jacques est marié !

— Pourquoi me dis-tu cela ?

— Je ne sais pas… je pense que cela pourrait t'aider à lui annoncer ce que tu m'as dit…

Damien de Tursac adopta une moue dubitative. Tout en accompagnant Anselin jusqu'au bureau où se trouvait Cédric Cornel, il se mit à réfléchir. Peut-être qu'Anselin avait raison ? Grâce à ses conseils, il entrevit une stratégie nouvelle, mais surtout infaillible, face à Cavalli. Il était désormais convaincu qu'Anselin était devenu son plus grand allié.

Mais déjà, une autre question taraudait le jeune gendarme.

— Au fait Anselin, tout à l'heure, tu as bien dit au père de Marine qu'il ne pourrait pas lutter contre la police scientifique ?…

— Oui. Et alors ?

— C'est juste que je ne me rappelais pas que nous avions découvert trois cheveux et un poil dans la combinaison de plongée utilisée par le meurtrier !

— Normal que tu ne t'en souviennes pas, mon gars ! Ils n'ont jamais existé ! C'était une feinte ! Et Jean Kérhino est tombé dans le panneau !

— Tu veux dire que tu as inventé cette histoire pour le faire avouer qu'il nous mentait ?

— Oui. Je ne pensais pas que cela aurait pris aussi facilement ! reconnut Anselin.

— Trop fort !… se contenta de répondre Damien de Tursac, admiratif. Je crois que je vais vraiment adorer ce job !

— Ce job ! Ce job ! La Gendarmerie est plus qu'un job, mon pauvre. C'est un sacerdoce ! Tu passeras plus de mauvais moments que de bons dans la maison ! Crois-en ma vieille expérience ! Cela dit, les bons moments effacent très souvent les mauvais ! déclara Anselin.

— Ouais… je veux bien croire. En tous les cas, pas mal le coup de la police scientifique !

— Trop aimable, mon cher. Bon, trêve de compliments ! Nous avons un meurtre à résoudre, et, à mon avis, la solution à ce problème se trouve juste derrière cette porte !

Les deux enquêteurs marquèrent un temps d'arrêt avant de pénétrer dans le bureau. Pour Anselin, ouvrir cette porte correspondait à entrer

dans une arène. Il savait que Cédric Cornel détenait la clé de toute cette affaire. Mais pour l'obtenir, il allait devoir craquer le code !

*

Face à Jean Kérhino, complètement abattu, Cavalli avait déballé des trésors d'attention et pris toutes les précautions pour ne pas l'accabler davantage. Il pouvait comprendre l'épreuve qu'il vivait. La peur de savoir sa fille liée à un meurtre et de la voir happée par la Justice, l'effrayait. Il ne semblait connaître que le travail et l'honnêteté pour exister dans cette société, de plus en plus, en perte de valeurs. Entrevoir pour sa fille, ne serait-ce qu'un tout petit rôle sans importance dans le meurtre de Mickaël Bonin, était au-dessus de ses forces. Cavalli l'avait bien pressenti. Il tenta de le rassurer.

— Ne vous mettez pas dans un état pareil ! Votre fille n'a certainement rien à voir là-dedans !

— Je ne sais pas… Je ne sais plus…

— Mais enfin… Que vous a-t-elle dit ce matin ?

—…

— Écoutez, je comprends que certaines choses soient trop dures à admettre, mais vous ne rendez pas forcément service à votre fille en taisant ce qu'elle vous a appris !

— J'aime ma fille… Je ne veux pas la perdre, c'est tout… Vous pouvez comprendre cela ?

Cavalli sut qu'il lui était inutile d'insister. L'amour paternel de cet homme était plus fort que tout le reste. Intérieurement, Cavalli le plaignait. De toute évidence, il connaissait une terrible souffrance morale.

— Voilà, je vous notifie votre remise en liberté. Veuillez signer l'ensemble de ces formulaires.

D'une main tremblotante, Jean Kérhino s'exécuta. Puis, le vieux gendarme le raccompagna jusqu'à l'accueil. La porte de la brigade à peine ouverte, la liberté happa l'homme voûté. Lentement, il s'éloigna sur le trottoir désert. Pendant quelques secondes, Cavalli le suivit d'un regard compatissant.

Se ressaisissant, il se tourna brusquement. Au moment où il repassait de l'autre côté du comptoir, son regard croisa celui du jeune homme discrètement installé dans la petite salle d'attente. Cavalli fouilla dans sa mémoire, et situa rapidement le personnage.

— Vous êtes le serveur de la pizzeria Régalito, non ? Je me trompe ?

— Non… c'est bien ça…

— Ah oui… c'est vrai. On vous avait demandé de venir témoigner. Eh bien, venez par ici ! Je vais m'occuper tout de suite de vous.

Maladroitement, le témoin se leva et suivit le vieux gendarme. À ce moment précis, Cavalli ignorait totalement que l'audition qu'il s'apprêtait à recueillir allait bouleverser l'enquête.

— Bon, je vais juste vous prendre un petit mot sur ce que vous avez entendu pendant le repas des jeunes de samedi soir, et ensuite je vous libère. Vous travaillez aujourd'hui ?

— Oui, mais j…

— Rassurez-vous ! Ce ne sera pas long ! coupa Cavalli, sans attendre que le serveur finisse sa phrase. Donnez-moi une pièce d'identité.

N'osant pas insister, le jeune homme fouilla dans la poche intérieure de son blouson. Ce faisant, il réfléchissait à la façon dont il allait pouvoir informer ce gendarme de ce qui lui torturait, de plus en plus, l'esprit.

— Alors ! Vous vous appelez Thomas Vaullier… Vous travaillez depuis combien de temps dans cette pizzeria ?

— Ça fera un an le mois prochain.

— C'était la première fois, ou aviez-vous déjà vu ces jeunes gens dans le restaurant ?

— Non. Pour ma part, c'était effectivement la première fois que je les voyais.

— D'accord. Bien ! Nous allons entrer dans le vif du sujet. Si je m'en souviens bien, vous nous avez dit hier avoir entendu auprès de ces jeunes une conversation ayant trait à une dette d'argent. C'est cela ?

— Oui.

— Vous pourriez m'en dire plus ?

— Vous savez, il y a beaucoup de bruit dans la pizzeria. Entre les conversations, les bruits de couverts et la musique que le patron met trop fort, il est assez difficile d'entendre correctement toute une conversation.

— Oui, vous avez sûrement raison, mais vous avez bien entendu quelque chose.

— Le gars de la photo, celui qui est mort, s'en prenait à un autre garçon en lui rappelant qu'il lui devait une certaine somme d'argent.

— Nous avons vérifié et, effectivement, il y avait bien une histoire

d'argent entre ces jeunes gens. Simple formalité, mais nous le savons déjà, vous avez su pourquoi l'un devait de l'argent à l'autre ?

— J'ai cru comprendre que c'était lié à du cannabis…

— C'est bien cela… Bien, écoutez, si vous n'avez rien d'autre de spécial à nous dire, je crois que cela va suffire. Ah si ! Juste une chose ! Le collègue qui était avec moi, hier, semblait s'interroger sur le fait que vous puissiez connaître le jeune qui a été tué. Qu'en est-il exactement ?

— Non, je vous assure , je… ne le… connaissais pas.

Cavalli fut surpris par le brusque changement d'attitude du témoin. Il lui paraissait déceler une soudaine fébrilité chez ce jeune homme. Il s'en inquiéta ouvertement.

— Je vais être franc avec vous. Si, hier, mon collègue a commencé à se poser des questions en ce qui vous concerne, c'est justement parce que vous avez eu le même comportement hésitant ! Alors, si vous connaissiez ce jeune homme avant, dites-le-nous tout de suite ! Peut-être, vous fournissait-il un peu de shit ? Si c'est le cas, je vous le dis tout de suite : je ne vous ennuierai pas avec ça. Nous avons assez à faire comme cela. Alors, le connaissiez-vous, oui ou non ?

— Non. Je vous jure que je ne le connaissais pas… pas plus que les autres d'ailleurs ! C'est juste que…

— Quoi ? Allez-y, parlez ! Arrêtez de jouer les timorés ! s'impatienta Cavalli.

— C'est juste que je n'ai pas entendu que cela…

Thomas Vaullier se tut. Cela eut le don d'énerver un peu plus Cavalli.

— Vous allez continuer longtemps à me faire mon temps comme ça ?! Je vous signale que si vous êtes là aujourd'hui, c'est parce que l'on vous a demandé de témoigner. Pas pour que je joue aux devinettes avec vous ! Nous travaillons sur une affaire de meurtre, pas d'un vol de bonbons dans l'épicerie du coin ! Alors, si vous avez entendu d'autres bribes de conversations pouvant nous aider à comprendre ce qui s'est passé, je vous demanderais de ne pas trop me faire languir !

— Ça va, ça va ! Mettez-vous un peu à ma place ! Je n'ai rien demandé à personne, moi, et me voilà plongé dans votre affaire de meurtre ! Ce n'est pas facile à gérer pour moi !

Cavalli voulut bien admettre qu'en s'emportant de la sorte il n'aidait pas forcément un témoin à se confier. Il n'avait qu'une idée en tête, se

retrouver avec Anselin et le seconder pendant l'audition du principal suspect : Cédric Cornel. Il savait qu'une partie serrée se jouait dans le bureau d'à côté. Cela le rendait fébrile et impatient. Mais, s'il s'était douté, un seul instant, de l'importance des révélations de ce jeune homme, jamais il n'aurait manqué d'autant de tact.

— Je comprends… Mais, tu m'excuseras mon garçon, ici, le travail ne manque pas. Alors, si tu pouvais faire court, cela m'arrangerait.

Inspirant une bonne bouffée d'air, Thomas Vaullier se décida enfin à soulager sa conscience. Lentement, posément, le jeune serveur parlait. Au fur et à mesure qu'il débitait ses paroles, Cavalli se raidissait. Il l'écouta jusqu'à la dernière syllabe, sans broncher, sans oser faire un seul bruit. Ce témoignage était explosif. Cavalli ne put que prononcer faiblement entre ses lèvres serrées :

— Nom de Dieu, tu n'aurais pas pu nous le dire avant…

— J'ai bien essayé ! Mais, vous m'avez mis la pression !

— D'accord pour aujourd'hui ! Mais, hier ! Pourquoi ne nous l'as-tu pas dit hier ?!

— Je n'y croyais pas moi-même ! Et puis, j'ai paniqué !

— Comment ça, tu as paniqué ?!

— Mettez-vous à ma place ! J'étais certainement le seul témoin ! Je ne voulais pas y passer, moi non plus.

Cavalli n'en revenait toujours pas de ce qu'il venait d'apprendre. Il avait l'impression d'évoluer en plein brouillard. Il se décida enfin.

— Surtout, tu ne bouges pas d'ici ! Je vais informer mon collègue de ce que tu viens de m'apprendre. Si ce que tu me dis est vrai, cette affaire risque fort d'être l'une des plus folles que je connaîtrai de toute ma carrière, et pourtant, j'en ai déjà vu beaucoup !

18

Anselin en était terriblement conscient. La partie qui s'annonçait était, sans doute, le dernier acte d'une affaire aussi sordide que navrante. La conviction d'apprendre la vérité lui faisait presque redouter de découvrir le véritable mobile du meurtre. En effet, son subconscient lui dictait de se préparer car ce qu'il allait découvrir allait dépasser toute logique, toute raison…

Dès l'entrée des enquêteurs dans le bureau, Cédric Cornel manifesta un regain de tension. Le semblant d'assurance dont il avait fait preuve, lors de sa dernière audition, paraissait l'avoir abandonné. Lui aussi, devait se douter que le rideau allait tomber sur le dernier acte de cette funeste dramaturgie. Il se grattait nerveusement la paume des mains.

— Cédric.

À son prénom, le jeune homme se raidit d'un coup. Il plongea son regard dans celui d'Anselin.

— Oui ?

— Je crois qu'il est temps, dit simplement Anselin créant ainsi une confusion supplémentaire dans l'esprit du suspect.

— Il est temps pour quoi ?…

Lentement, Anselin saisit son siège à roulettes par le dossier, et le positionna juste devant Cédric Cornel. Il s'y installa, se plaçant ainsi à quelques centimètres du jeune homme. Cette situation provoqua une gêne considérable au suspect. Il se redressa afin de s'écarter au maximum de son ennemi. Le rapport de force s'installa.

— Je t'écoute.

— Qu'est-ce que vous voulez que je vous dise, rétorqua Cédric Cornel, penaud.

— Crois-tu qu'il me soit vraiment nécessaire de répéter toutes mes questions ?

— J'y ai déjà répondu…

— C'est vrai… Tu as répondu à toutes mes questions. À toutes, sauf à une !

— Laquelle ?

— Pourquoi ? Pourquoi avoir tué Mickaël, puisque tu dis être l'assassin ?!

— Mais je suis l'assassin de Mickaël ! se défendit le suspect.

— Admettons que tu dises vrai ! Reconnais quand même qu'il faut une sacrée dose de courage pour passer à l'acte, mais surtout, une sacrée bonne raison ?! Tu n'es pas d'accord avec moi ?

—…

— Bon écoute ! Le père de Marine a reconnu qu'il n'avait pas tué Mickaël. Pourtant, lui, il avait presque toutes les raisons du Monde de le faire ! Il ne voulait pas que Mickaël détruise la vie de sa fille avec son putain de cannabis ! Tu vois ! Lui, il avait un vrai mobile : son amour paternel ! On aurait vraiment pu le croire coupable ! Tandis que toi, rien ne me dit que tu n'avoues pas ce meurtre, simplement pour protéger quelqu'un !

— Je ne protège personne. C'est bien moi qui ai tué Mickaël. Je vous ai raconté exactement comment cela s'est passé. Vous savez très bien que c'est moi, que je n'ai rien pu inventer, martela-t-il.

Anselin savait que Cédric Cornel avait raison. Mais, il avait aussi remarqué la nervosité grandissante du suspect. Il finit par se rendre compte que l'état montant de stress du gardé à vue correspondait au fait que Damien de Tursac se rapprochait de lui. Intrigué, Anselin lui lança un regard interrogateur. Le jeune gendarme adopta alors une moue gênée. Le gendarme Garnéro s'en inquiéta.

— Il y a un problème, Damien ?

— Non, mais je crois que j'ai compris le mobile de Cédric…

Anselin ne sut trop que penser. La scène du bar « Le Saint Ex » lui revint alors en mémoire. Il avait presque oublié que ces deux jeunes gens se connaissaient. Les derniers événements lui avaient fait omettre cette étonnante situation.

— Vas-y ! Je t'en prie, dis-moi ce que tu penses !… proposa Anselin en s'adressant à Damien.

Au lieu de répondre, le jeune gendarme se tourna vers le suspect.

— Cédric ?…

—…

— Cédric ! Regarde-moi…

La scène à laquelle assistait Anselin lui paraissait hors norme. Le jeune Cédric Cornel leva un visage larmoyant vers Damien de Tursac.

— Tu… l'as… compris…? sanglota Cédric.

— Je crois que oui. Tu… l'aimais ? C'est ça ?

Anselin n'osait plus bouger. À aucun moment, il n'avait envisagé cette hypothèse. Il lui était difficile de concevoir qu'un garçon aussi jeune pût être l'objet de tels sentiments. Il n'intervint pas dans la conversation qui s'installa entre les deux jeunes gens.

— Ce n'est pas… ce que tu crois, tenta de justifier le jeune meurtrier.

— Tu sais, Cédric… je ne crois rien du tout. On veut juste t'entendre dire si c'est vraiment toi qui as tué Mickaël.

Anselin fut subjugué par la douceur des paroles de Damien de Tursac. Il y avait une sincère délicatesse ; cette même délicatesse avec laquelle, Cédric Cornel s'exprimait désormais.

— Oui, Damien. C'est bien moi l'assassin. Pardon, de te décevoir. Tu comprends… Je l'aimais… mais lui…

— Il t'a rejeté ?

— Pire que cela. Il s'est tout simplement servi de moi.

— Comment ça ?

— Il m'a fait croire qu'il avait des sentiments envers moi. Il m'a fait croire que tous les deux, peut-être… enfin, je ne te fais pas de dessin.

— Que s'est-il passé alors ?

— En fait, il s'est moqué de moi. Il savait que je l'aimais vraiment. Mais lui, sans que je ne m'en aperçoive, il en riait. Au début, je n'ai rien vu venir. Je découvrais mes premiers émois et mon attirance définitive pour les garçons. J'étais heureux de me rapprocher de Mickaël. À aucun moment, je ne me suis rendu compte qu'il jouait avec mes sentiments. Et puis, j'ai commencé à avoir des doutes. Jusqu'à ce fameux jour…

Hormis quelques bruits lointains, rien ne troublait les confidences douloureuses du jeune Cédric Cornel. Anselin, qui n'en croyait pas ses oreilles, se faisait le plus discret possible derrière son bureau. Damien de Tursac révélait des trésors de patience et de compassion pour faire parler le suspect. Le doute s'empara de lui lorsqu'il se demanda d'où venait une telle sensibilité de la part de son nouveau collègue de travail.

— Vas-y Cédric. Tu sais, tu peux tout nous dire… Qu'importe qui tu

es, ou ce que tu as fait, nous ne sommes pas là pour juger les gens. Même si tu as tué Mickaël, on est aussi là pour t'aider…

— Je sais Damien. Je te remercie du fond du cœur. J'ai tout de suite senti que tu étais quelqu'un de bien, quand on s'est rencontrés dans la nuit de samedi…

Anselin écarquilla les yeux. Le meurtre avait eu lieu dans la nuit de samedi à dimanche, et le meurtrier déclarait s'être trouvé en compagnie du nouveau gendarme dans la même période. Une peur indicible l'assaillit, d'autant que Damien de Tursac lui jeta un regard extrêmement gêné et… paniqué.

— C'est bon, c'est bon. Dis-nous plutôt ce qui s'est passé ce fameux jour ! s'empressa de demander le jeune gendarme.

— C'était l'année dernière, au mois de juin… Après une séance de sport au lycée, je prenais une douche. Mickaël s'est approché de moi et est resté me regarder pendant quelques secondes. Puis, il m'a demandé si j'étais d'accord pour aller boire un verre avec lui le soir même. J'étais heureux, tu comprends !… J'ai aussitôt accepté.

Cédric Cornel cessa un instant ses confidences, puis, avec un regard dur, il poursuivit.

— Comme convenu, Mickaël est venu me chercher devant chez moi avec son scooter. On est partis tout de suite. Comme il pilotait toujours son engin comme un fou, je me cramponnais à lui… Je le tenais dans mes bras… Je fermais les yeux, j'étais bien. Quand il s'est arrêté, je n'ai pas tout de suite compris. Il m'a dit qu'il rendait visite, vite fait, à l'une de ses connaissances, et qu'après on n'aurait été que tous les deux…

Damien de Tursac regarda Anselin. Tous deux se doutèrent de la suite du récit. Lorsque Cédric Cornel reprit son monologue, ils surent qu'ils ne s'étaient pas trompés.

— On est entrés dans la maison. On a été reçus par un gros type horrible d'une cinquantaine d'années… J'ai tout de suite compris qu'il s'agissait du fournisseur de stup de Mickaël. Ensuite, tout s'est passé très vite. Je me rappelle très bien ce que ce gros porc a dit à Mickaël. Il lui a dit : « C'est lui ? ». Et quand Mickaël lui a répondu oui, il a dit : « Ouais, pas mal, mais je le voyais plus jeune… Tu me devras quand même une partie du pognon ». J'ai commencé à paniquer et j'ai demandé à Mickaël ce qui se passait. Là, il m'a répondu de ne pas m'inquiéter, de prendre un bon joint, et que tout se passerait bien. Mais, j'ai tout de suite compris lorsque le gros porc m'a demandé de le suivre. Il a ouvert une porte, et je n'en ai pas cru mes yeux. Il y avait un grand lit défait et des photos obscènes partout sur les murs… que

des hommes. Quand j'ai compris que Mickaël avait prévu de me mettre dans le lit de ce sale type en échange de l'une de ses dettes de stup, je me suis retourné vers Mickaël et, c'est à ce moment-là que je me suis juré qu'un jour, je le tuerais…

La sidération avait pris place dans le bureau. Encore un peu sonné par de tels confidences, et écœuré par le comportement abject de Mickaël Bonin, Anselin poursuivit l'interrogatoire, tout en redoutant que le jeune Cédric ne lui avouât avoir été victime d'un viol.

— Que s'est-il passé ensuite ?

— J'ai pris mes jambes à mon cou et je me suis enfui ! J'ai couru, couru, et couru encore ! Au bout d'un moment, à bout de forces, je me suis agenouillé sur de l'herbe et j'ai vomi…

À sa façon de parler avec le suspect, Damien de Tursac paraissait de toute évidence complètement bouleversé par ces aveux.

— Cédric, j'ai besoin que tu m'expliques quelque chose, fit-il. Comment as-tu pu rester ami avec lui ? Tu te rends compte de ce qu'il a voulu faire de toi ? Il a voulu payer sa putain de came en te donnant comme monnaie d'échange à une saloperie de dealer pervers ! J'ai vraiment beaucoup de mal à te comprendre !

— Je sais que cela peut paraître surprenant. Mais, comme je te l'ai dit tout à l'heure, je l'aimais !

— Attends, ne me fais pas croire cela ! Ne me dis pas que tu étais capable d'éprouver encore des sentiments pour un mec comme ça !

— C'est plus compliqué que cela. Ça se voit que tu ne connaissais pas Mickaël !…

Le regard de Cédric Cornel se transforma soudain. À l'évocation de Mickaël, le jeune homme semblait posséder intacte toute l'admiration qu'il avait pour lui. Pourtant, ses dires contredisaient cette impression. Il reprit.

—…Le lendemain, il est venu me trouver. Il était en larmes. Il n'en finissait plus de s'excuser. Il me disait qu'il n'avait pas compris comment il avait pu faire une telle chose. J'ai fini par lui pardonner… mais je crois qu'intérieurement, j'avais quand même décidé de le tuer.

— C'est un peu dur à avaler, intervint Anselin. Je n'arrive pas à comprendre comment tu as fait, malgré cela, pour continuer à le fréquenter !

— Comme je viens de vous le dire, je crois que je n'ai jamais cessé de penser que je le tuerais un jour. La meilleure façon d'y parvenir était encore de rester près de lui. C'est vrai que cela n'a pas été simple

tous les jours. Mais, j'y suis parvenu et j'ai fini par le tuer !

— Tu as quand même mis trois mois pour te décider ! Comment expliques-tu cela ? interrogea Anselin.

— J'ai eu plusieurs occasions de le faire, mais c'est finalement samedi que je me suis décidé !

— Pourquoi samedi ?! demanda Damien.

— À cause de ce qui s'est passé avec Sarah.

— Sarah ? Mais, ce que Mickaël lui a fait subir, remonte également au mois de juin !

— Justement. Mickaël a violé Sarah peu de temps après ce qu'il a voulu me faire subir avec son dealer ! Je l'ai appris par hasard au cours d'une conversation entre nous. Il y a quinze jours de cela.

— Et pourquoi est-ce que cela t'a encouragé pour passer à l'acte ? s'enquit Anselin.

— Parce que j'ai compris seulement à ce moment-là qu'il m'avait tout simplement menti ! Lorsqu'au mois de juin, il me demandait de lui pardonner, il m'avait juré que jamais il n'oserait faire du mal à qui que ce soit de la bande ! Il disait qu'il nous aimait trop pour ça !… Je me souviens, il pleurait sans arrêt ! Il me disait qu'il ne comprenait pas comment il en était arrivé là ! Et moi, je l'ai cru ! En fait, il se foutait complètement de ma gueule ! J'étais naïf ! Non ! Je crois que j'étais réellement amoureux de Mickaël ! Finalement, ce mensonge a été la trahison de trop ! Je n'ai pas pu le supporter, et… je l'ai tué ! Maintenant, je suis heureux de l'avoir fait ! Je me sens soulagé, et libéré d'un poids. Vous savez comment il s'y est pris pour violer Sarah ?

La question surprit autant Anselin que Damien de Tursac.

— Non, firent-ils de concert.

— Il a utilisé du GHB !

— Mickaël possédait du GHB ? s'étonna Anselin.

— C'est quoi le GHB ? demanda Damien.

— Une saloperie de drogue ! On l'appelle aussi la drogue des violeurs. Une seule et minuscule dose de cette saloperie, et tu te laisses complètement aller. Sexuellement parlant, tu deviens entièrement désinhibé. De cette façon, le violeur impose une relation sexuelle à sa victime, laquelle présente toutes les apparences du consentement. De plus, avec cette drogue, il y a de grosses pertes de mémoire. Certaines victimes ne se souviennent même pas de la

relation sexuelle qu'elles ont subie.

— Putain ! Mais c'est dégueulasse ! dit Damien de Tursac, scandalisé.

— C'est aussi ce que j'ai pensé, Damien. C'est pour cela que j'ai tué ce salaud !

— Bon, Cédric… tu sais ce qui va t'arriver ? interrompit Anselin.

— Je vais aller en prison.

— Je crois qu'il n'y a aucun doute là-dessus. C'est pourquoi, pour le dossier, il va falloir que l'on reprenne, point par point, les circonstances du meurtre. Tu vas devoir tout me répéter dans les moindres détails.

— Il n'y a pas de problème, je répondrai à toutes vos questions. Mais avant, est-ce que je peux aller aux toilettes ? Je ne me sens pas très bien ! Repenser à toutes ces horreurs me donne des nausées.

— Oui, bien sûr. Un collègue va t'accompagner aux toilettes. Je vais aussi rappeler un médecin pour qu'il t'ausculte. Pendant ce temps-là, je pense que, Damien et moi, avons une petite conversation à avoir !…

La nouvelle recrue savait que, tôt ou tard, il aurait dû faire face à cette conversation. Anselin remarqua qu'il avait rougi. Il attendit avec patience que Cédric Cornel quitte le bureau, escorté par un autre gendarme, pour rassurer son nouveau collègue. Dès la porte refermée, il se lança.

— Écoute, heu… Damien. Sache tout d'abord que je ne me permettrai jamais de porter un quelconque jugement sur qui que ce soit. Que tu sois homosexuel ne me pose absolument aucun problème et, d'ailleurs, cela ne me regarde pas. Si je devais te donner un seul conseil, ce serait de te montrer au maximum discret. Tu sais, dans la Gendarmerie, comme partout du reste, certains ne sont pas bien fins ! Ils auront tôt fait de te prendre en grippe. Pour ma part, je tiens à te féliciter très sincèrement. Tu as fait preuve, non seulement de courage vis-à-vis de moi mais, en plus, tu as permis d'élucider le mobile de ce meurtre !

— Je n'ai pas beaucoup de mérite…

— Ah, en qui te concerne, je rajouterai donc la modestie comme qualité !

— Tant que l'on est dans les confidences, Anselin, je préfère tout de suite te le dire : je ne suis pas homosexuel…

— Hein ?! s'étrangla Anselin embarrassé et catastrophé à l'idée de s'être trompé à ce point.

— Ne t'en fais pas. Je ne t'en veux pas. Il faut dire que les apparences sont trompeuses !

— Je reconnais que je me sens extrêmement gêné. Mais il y a, quand même, un point qui me chagrine. Ça t'ennuierait de m'expliquer cette rencontre avec ce garçon dans la nuit de samedi à dimanche ? Pour le coup, tu comprendras que ça m'inquiète beaucoup dans le cadre de ce dossier…

— Ton inquiétude est logique. Mais rassure-toi, il n'y a rien de compromettant dans ce qui s'est passé dans la nuit de samedi. Cette nuit-là, j'ai effectivement fait la connaissance de Cédric. Autant que je te le dise, j'ignorais à ce moment-là qu'il venait d'assassiner son pote !… En y repensant, cela fait froid dans le dos. En fait, je l'ai rencontré dans une boîte de nuit à la sortie de la ville. Pour ma part, j'avais besoin de décompresser avant de prendre mes fonctions. Comme je te l'ai expliqué tout à l'heure avant d'arriver à l'hôpital, je n'ai pas franchement eu une enfance ou une adolescence heureuse, pas d'amis, pas de famille… Donc, dans la nuit de samedi, j'étais tranquillement installé au bar de la discothèque quand Cédric est venu s'installer à côté de moi. Je dois dire que je n'avais pas les idées claires. J'avais déjà bu pas mal d'alcool…

Anselin s'était assis sur le bord du bureau. Les bras croisés, il écoutait sans mot dire. Il regardait avec affection ce beau et jeune gendarme dont il émanait une grande et attendrissante naïveté.

—…C'était la première fois que j'avais l'impression que quelqu'un s'intéressait à moi ! J'ai trouvé ce garçon particulièrement agréable et attentionné. Ce n'est que plus tard, que j'ai compris qu'en fait, Cédric me draguait. On a discuté longtemps et on a descendu pas mal de boissons alcoolisées. Vers quatre heures du mat', je n'en pouvais plus, j'étais crevé et ivre. Je te rassure, je n'ai pas l'habitude de boire. J'ai fait appeler un taxi par le barman, et Cédric m'a accompagné dehors pour l'attendre. Le parking était désert. Cédric me soutenait pour que je ne m'écroule pas. Il m'a adossé à un mur. Ce n'est que quelques secondes plus tard, certainement pendant un moment de lucidité très bref, que je me suis rendu compte que Cédric commençait à avoir la main baladeuse. J'ai réagi violemment, le repoussant très fort de mes deux bras. Cédric est tombé par terre. Je ne sais pas ce qui m'a pris, mais je m'en suis tout de suite voulu. Tant bien que mal, je l'ai aidé à se relever et je me suis excusé. Peut-être que cela était dû à l'impression d'amitié qu'il m'avait laissée dans la discothèque. Du coup, on a discuté encore longtemps. Je lui ai expliqué que je n'étais pas celui qu'il croyait. Il a compris. Puis, mon taxi est arrivé. On s'est serré la main. Je crois qu'on aurait pu devenir de bons amis.

Après un court instant de silence, Damien de Tursac tourna la tête vers Anselin et lui dit :

— Le reste, tu le sais. Tu y as toi-même assisté. Par le plus grand des hasards, mon hôtel se trouve juste en face du Saint Ex. C'est tout naturellement que j'y suis descendu ce matin pour y prendre un café. Cédric était là… Quelles coïncidences… Voilà, tu sais tout. Même que je ne suis pas homo.

— Excuse-moi, Damien. Ça m'apprendra à vouloir jouer les je-sais-tout !

— T'inquiète pas ! Il n'y a pas de mal ! C'est vrai que cela pouvait prêter à confusion.

C'est le moment que choisit Cédric Cornel pour revenir dans le bureau. Il avait le visage pâle, et semblait s'être rapetissé.

— Allez, rassieds-toi Cédric. Et dis-moi comment tu as fait pour t'y prendre et réussir à assassiner Mickaël comme tu l'as fait ! interrogea Anselin sans perdre un instant.

— Après le repas à la pizzeria Régalito, je ne suis pas rentré chez moi comme les autres. Je me suis mis à suivre Mickaël et Marine. Au bout d'un moment, j'étais persuadé qu'ils se dirigeaient droit vers la plage de Penboch. Je savais que Mickaël s'y rendait très souvent pour s'entraîner dans le cadre de son brevet de maître-nageur.

Quelque chose chagrina Anselin. Outre le fait qu'une intuition bizarre le tenaillait, il ne put s'empêcher de s'interroger. L'assurance dont Cédric faisait preuve, en étant persuadé que les deux jeunes tourtereaux se rendaient à la plage de Penboch, le dérangeait. Anselin pensait qu'un samedi soir de la fin septembre, pour deux jeunes adolescents, il y avait d'autres tentations qu'un bord de plage. Pourtant, il se tut laissant à Cédric le soin de poursuivre le récit de cette funeste soirée.

— De peur d'être surpris par Mickaël, je suis allé directement à la plage de Penboch. Je les ai attendus. Les lieux étaient déserts. Il n'y avait vraiment pas un chat. Puis, ils sont arrivés. Je les ai vus s'amuser sur le sable où ils ont fini par s'allonger. Je vous passe certains détails, mais vous vous doutez de ce qu'ils y ont fait.

— Oui, oui, on s'en doute… Poursuis ! stimula Anselin.

— Remarquez, ils pouvaient faire ce qu'ils voulaient ! Il n'y avait vraiment personne aux alentours ! Personne ne savait qu'ils étaient là tous les deux ! Personne, sauf moi ! Ensuite…

— Putain !… C'est pas vrai !… Oh merde !

Anselin venait de jurer. Sous l'effet de la surprise, l'adrénaline avait jailli dans tout le corps de Damien de Tursac. Sans comprendre, il vit Anselin se précipiter sur le dossier qui contenait tous les actes et toutes les auditions de cette enquête de meurtre. Cédric Cornel, devenu subitement muet, avait gardé la bouche ouverte. Frénétiquement, Anselin fouillait son dossier. Tout à coup, il en ressortit une audition, celle d'Ariane Marelle. La maigre feuille de papier tremblait.

Aux mouvements de ses yeux, Damien de Tursac réalisa qu'Anselin cherchait un détail. Il voyait son collègue, concentré, lire une à une les phrases de l'audition de la jeune fille jusqu'au moment où il redressa la tête. D'un regard noir, dur, assassin, il fixa Cédric Cornel et souffla entre les dents :

— Nom d'un chien… Je viens de comprendre. Vous vous êtes bien foutus de nous !

— Que se passe-t-il ? Pourquoi dis-tu cela ? s'inquiéta Damien de Tursac.

Anselin ne put répondre. La porte de son bureau s'ouvrit avec fracas. Le visage défiguré de Cavalli apparut dans l'encadrement.

— Anselin ! Il faut que je te parle ! Tu ne vas pas le croire ! C'est trop dément ! s'écria-t-il.

— Moi aussi Jean-Jacques, j'ai quelque chose à te dire, et, toi non plus, tu ne vas pas me croire…

Les deux hommes se regardèrent un bon moment. Aucun d'eux n'osa parler. À leurs regards, Damien de Tursac comprit que ses deux collègues avaient mis au jour quelque chose d'impensable. Mais, il était à des lieues de concevoir que son début de carrière allait débuter par une affaire aussi inimaginable, aussi… démoniaque !

19

L'effarement ne parvenait pas à s'effacer de l'esprit des enquêteurs. Pourtant préparés à affronter certaines vérités et réalités, ce qu'ils venaient d'établir était tout simplement impensable. Seule la fiction aurait pu leur permettre d'envisager une telle issue.

Ce qui les frappait le plus était le détachement, presque intolérable, avec lequel Cédric Cornel avait confirmé les faits clairement établis. De son côté, Damien de Tursac prenait conscience de l'incroyable dénouement de cette affaire. Tout comme bon nombre de jeunes enquêteurs, il n'entrevoyait ce genre d'enquêtes judiciaires que dans les livres ou dans les scénarios bourrés d'incohérences de certains films. Mais là, tout était parfaitement réel.

Cavalli et Damien de Tursac avaient l'esprit tellement occupé par des pensées contraires, qu'ils ne remarquèrent pas Anselin saisir le téléphone.

— Mon commandant ? Pourriez-vous venir nous rejoindre dans mon bureau ? Nous avons à vous rendre compte de la situation. Nous allons avoir besoin de renfort.

— Que vous arrive-t-il ? Vous avez une voix bizarre ! répondit l'officier.

— S'il vous plaît, mon commandant, pas au téléphone. Nous vous attendons ici, répliqua Anselin.

Deux minutes plus tard, l'officier, le visage sévère et attentif, s'enferma dans le bureau avec ses enquêteurs. De longues secondes furent nécessaires pour mettre le commandant Mortier dans la confidence. Il écoutait, son regard allant de visage en visage. Lorsque la vérité sur cette affaire lui fut annoncée, ses yeux ne purent se détacher du visage du jeune adolescent.

— Mais comment avez-vous pu faire une chose pareille ? s'offusqua l'officier.

De toute sa carrière, il n'avait jamais entendu parler d'un cas similaire. Il se saisit d'une chaise en bois qui, encombrée de nombreux

dossiers, faisait plutôt office d'étagère. Après avoir posé à même le sol le tas de procès-verbaux, il s'y assit lourdement.

— Comment peut-on en arriver là…? répéta-t-il, cherchant dans le visage du jeune les stigmates du Mal.

Depuis que la vérité avait jailli des investigations des enquêteurs, Cédric Cornel n'avait pas prononcé un seul mot. Silencieusement, il ne cessait de pleurer.

— J'imagine que les renforts que vous sollicitiez concernent le fait d'aller chercher toute la bande au complet ?

— Oui, mon commandant. Il nous faut maintenant vérifier si ce que nous venons d'établir est vrai. Pour cela, il faut rapatrier tout ce beau monde ici. Par chance, Alan Damet, le voleur de macarons de voiture, n'a pas encore été pris en charge par les policiers. Mais il y a un garçon et une fille à aller chercher au lycée, et deux filles à l'hôpital. Pour l'une d'elles, Marine en l'occurrence, ce ne sera pas évident puisqu'elle ne va pas bien du tout. Les médecins ont dû lui injecter un puissant calmant en raison d'une crise de nerfs.

— Il faut donc que je vous trouve six gendarmes pour ramener tout ce petit monde, réfléchit l'officier à haute voix. Car j'imagine qu'il faut éviter qu'ils ne parlent entre eux !

— Oui, ce serait préférable. Si la vérité est là, et cela ne semble faire aucun doute, la seule façon de s'en assurer est d'éviter qu'ils se côtoient quand ils verront que nous avons apparemment trouvé la solution du problème.

Un quart d'heure après le départ du commandant Mortier, une agitation soudaine se fit ressentir dans la cour de la caserne. Par la fenêtre, Cavalli et Damien de Tursac assistèrent à la réunion improvisée. Anselin donnait les derniers détails de l'affaire aux gendarmes chargés de l'interpellation de tous les membres de la bande de Mickaël Bonin.

Si, à l'extérieur, Anselin et le commandant Mortier paraissaient volubiles, l'ambiance dans les bureaux était tout autre entre Cavalli et la nouvelle recrue. Chacun à son niveau évitait de croiser le regard de l'autre. Damien conservait intacts les conseils d'Anselin. Quant à Cavalli, sa crainte de s'emporter plus que de raison, le fit s'intéresser, finalement, à toutes les pièces du dossier qui, bientôt, allait se refermer sur une terrible conclusion.

À son retour, Anselin ressentit la lourdeur de l'ambiance. Cela commençait vraiment à lui peser. Fort heureusement, la solution de cette enquête allait bientôt éclater au grand jour. Il serait alors temps

pour Cavalli de comprendre le comportement de Damien à son égard. Là aussi, il savait que la stupéfaction allait être au rendez-vous.

*

Aux fenêtres des salles de classe du lycée, de nombreux visages apparurent. Les expressions étaient toutes les mêmes. L'étonnement et l'inquiétude se mêlaient parfois, pour donner aux visages des adolescents des rictus risibles.

Il fallait dire que l'entrée en fanfare des deux véhicules de la Gendarmerie dans la cour principale du lycée, gyrophares et sirènes en action, avait de quoi impressionner les plus téméraires. À affaire exceptionnelle, démonstration de force exceptionnelle. Bientôt, les médias allaient accorder à cet événement un retentissement tel que la population connaîtrait l'effarement des enquêteurs.

Le directeur du lycée, informé par Anselin de la venue des forces de l'ordre dans son établissement, avait mis un surveillant à la disposition des gendarmes. Celui-ci fut chargé de les accompagner jusqu'à la salle de classe où se trouvaient Romuald et Ariane.

Ironie du sort, dans l'un des coins du tableau blanc, d'une belle calligraphie, quelqu'un avait écrit : « Mickaël, nous pensons à toi ! ». L'entrée des quatre gendarmes dans la classe provoqua un séisme dans les têtes de tous les élèves.

Deux d'entre eux, particulièrement, se liquéfièrent sur place. Ils comprirent que la vérité avait sans doute éclaté. Tous les regards convergèrent vers eux. Pour ceux qui les connaissaient bien, se produisit alors l'impensable. Simultanément, après s'être lancés un regard furtif, Romuald Ravier et Ariane Marelle se mirent à pleurer. Ni l'un ni l'autre ne cherchèrent à retenir les larmes qui leur striaient les joues.

— Romuald Ravier ! Ariane Marelle !… Veuillez nous suivre !

La voix forte du gendarme au crâne rasé se répercuta non seulement contre les murs de la salle de classe, mais également dans toutes les têtes des élèves. Un silence de mort avait pris possession des lieux. Les deux jeunes gens cités ressentirent une brûlure à la poitrine. Le visage sévère des gendarmes, impressionnants dans leur uniforme, leur provoqua un début de panique.

— M… mais…

— Dépêchez-vous ! Levez-vous et suivez-nous sans histoires ! Ne nous obligez pas à venir jusqu'à vous !

Le même gendarme au crâne rasé et à la stature austère, venait de s'exprimer. Il ne chercha nullement à dissimuler ses menaces

d'employer la manière forte. Ariane Marelle fut la première à se lever. Elle commença à rassembler ses crayons, ses cahiers… Le gendarme menaçant se manifesta aussitôt.

— Inutile de prendre vos affaires ! Votre professeur s'en chargera ! Allez, on s'active !

Le visage ravagé par les larmes, elle s'avança. Mais elle fut devancée par Romuald qui se présenta le premier aux gendarmes. Aussitôt, un cliquetis aigu se fit entendre. Le bruit désagréable que firent les crénelures des menottes en se refermant sur les poignets du jeune homme plongea l'ensemble de l'assemblée dans l'effroi. Ils assistaient en direct à une arrestation. Et pas n'importe laquelle ! Celle d'un de leurs camarades qui, déjà, quittait les lieux escorté manu militari par deux gendarmes.

Vaincue et complètement perdue, Ariane Marelle accompagna le mouvement. Quelques secondes plus tard, la porte de la salle de classe se referma. Sans mot dire, le professeur prit sa chaise et s'y laissa tomber. Osant perturber le silence persistant, il demanda :

— Quelqu'un sait-il ce qui se passe ?

Personne ne répondit. Personne ne bougea.

*

La salle de réunion de la caserne avait été préparée à la hâte. La dernière confrontation allait s'y dérouler. En différents points de la pièce, une petite table et une chaise y avaient été disposées à intervalle régulier et suffisamment éloignées l'une de l'autre.

Au-devant, trônait le bureau du maître de conférences dont le plateau était largement recouvert par les différentes pièces de procédure de l'affaire « Mickaël Bonin ». Campé sur ses deux jambes, Anselin se tenait là, calme. Derrière lui, se trouvaient le commandant Mortier et les gendarmes Cavalli et de Tursac. Tout était fin prêt. Il ne restait plus qu'à attendre l'ensemble de la bande.

Au loin, les sirènes caractéristiques des forces de l'ordre se firent entendre. Le dénouement inimaginable du meurtre de Mickaël Bonin approchait. Un, puis deux véhicules, sirènes stridentes en action, stationnèrent avec précipitation dans la cour de la caserne. De chacune des voitures bleues, deux gendarmes extirpèrent un jeune homme ou une jeune fille.

Au fur et à mesure, les deux jeunes gens furent conduits dans la salle de réunion, où patientaient déjà Cédric Cornel et Alan Damet. Chacun dut s'asseoir à l'une des petites tables installées pour la circonstance. Statiques, des gendarmes se tenaient derrière chaque

adolescent.

Aucun d'eux ne broncha. Leur centre d'intérêt ne dépassait pas les quelques dizaines de centimètres de leur table. Les enquêteurs maintinrent volontairement le silence. Pour Anselin, la tension extrême qu'il imposait à ces quatre jeunes gens était l'un des atouts majeurs.

Il ne manquait plus que Sarah Guimard. Anselin avait eu confirmation que le médecin du service où se trouvait la jeune fille enceinte avait accepté sans aucune objection qu'elle soit emmenée par les gendarmes.

Dix minutes plus tard, le véhicule qui ramenait Sarah arriva enfin. Contrairement aux deux premières voitures, celle-ci pénétra tranquillement dans l'enceinte militaire.

Désormais, cinq tables sur six étaient occupées. Celle de Marine Kérhino allait rester vide puisque, renseignements pris, la petite amie de Mickaël se trouvait toujours assommée, sous l'effet des calmants administrés.

Patiemment, Anselin prit le temps de regarder les jeunes gens tour à tour. Tous avaient le visage baissé. Dans le but d'augmenter un peu plus leur stress, il arpenta la salle de réunion, s'arrêtant tantôt devant l'une des tables, tantôt dans le dos d'un des jeunes adolescents. Mais, aucun n'osa affronter son regard.

— Savez-vous pourquoi nous sommes allés vous chercher ?

La question d'Anselin déstabilisa le silence de la grande pièce. Il crut remarquer chez Ariane Marelle une envie irrésistible de lever la tête. Mais, finalement, quelque chose la retint.

— Personne ne veut répondre ?

—…

— Bien ! Dans ce cas, vous m'obligez à faire les questions et les réponses !… Romuald !

Anselin avait décidé d'attaquer.

— Romuald ! On ne t'a jamais appris la politesse ?! Tu me regardes quand je te parle ! ordonna-t-il.

Le mouvement de tête du jeune homme fut lent, mais il parvint à la lever convenablement. Son regard croisa furtivement celui d'Anselin. Aussitôt, il baissa les yeux.

— Romuald !? Comme nous te l'avons dit lors de ton audition, tu avais bien une bonne raison de voir Mickaël disparaître, n'est-ce pas ?!

Plus de Mickaël, plus de dettes à rembourser ! Pour autant, tu nous as bien dit que tu n'étais pas le meurtrier ! Tu confirmes ?

— Oui.

— Sarah !

À son tour, la jeune fille releva la tête. Elle soutint le regard d'Anselin.

— Votre malaise ce matin a quelque peu contrarié votre audition. Vous aussi, vous aviez une bonne raison de tuer Mickaël ! Nous savons tout. Nous avons la preuve que l'enfant que vous portez, est celui de Mickaël ! Nous savons également que cet enfant est le fruit d'un viol, un viol au GHB ! Vous aussi, vous aviez donc toutes les raisons du monde pour trucider Mickaël ! Mais, bien évidemment, vous allez me dire que ce n'est pas vous qui l'avez tué ! Je me trompe ?

— Non. Ce n'est pas moi, confirma Sarah Guimard d'une petite voix.

— À la bonne heure ! rétorqua Anselin, grand prince.

Puis, vint le tour d'Alan Damet, le petit ami de Sarah.

— Alan ! Alors vous, avec vos grands airs de petit dur, vous nous avez bien dit que vous n'étiez pas non plus le meurtrier de Mickaël ! Malgré votre comportement de donneur de leçons, quelqu'un viole votre petite amie et… vous ne dites rien, vous ne faites rien ? Pourtant, vous aviez autant de bonnes raisons, sinon plus, que les autres de lui en vouloir à votre copain Mickaël ? Et, bien sûr, vous allez nous le confirmer, ce n'est pas vous, non plus, le meurtrier du violeur de votre petite chérie, n'est-ce pas ?

— Non ! Désolé ! Ce n'est pas moi ! répondit Alan, de son air habituel d'effronté.

— Ariane ! Avec vous, j'ai eu un petit peu plus de mal. Rien ne semblait vous donner une réelle motivation d'en vouloir à Mickaël ! Et pourtant, c'est grâce à vous que nous avons compris ce qui s'est vraiment passé !

La jeune fille ouvrit de grands yeux. Qu'avait-elle fait ou dit qui ait pu intéresser autant les enquêteurs ? Comme pour chercher de l'aide, elle regarda autour d'elle, tentant de trouver du réconfort parmi ses camarades. Elle dut y renoncer voyant que tous les visages étaient baissés, comme honteux.

— Je… je ne comprends pas…

— Ne vous en faites pas ! Vous allez bientôt comprendre votre erreur !

— Cédric ! Si ce que nous t'avons déjà exposé est vrai, je suppose que tout le monde, ici, connaît les sentiments que tu éprouvais pour Mickaël ?

— Oui.

— Donc toi aussi, Cédric, tu avais de très bonnes raisons pour vouloir tuer Mickaël ! Il est vrai que si Mickaël, connaissant ton homosexualité, a voulu t'imposer une relation sexuelle avec son principal dealer pour payer l'une de ses dettes, il y avait vraiment de quoi l'avoir mauvaise !

Anselin était volontairement entré dans les détails des motivations meurtrières de Cédric Cornel. Il devait le faire pour tester sa thèse. Il ne fut pas déçu. Car le comportement des autres membres de la bande confirma ce qu'il pensait. Une telle révélation aurait dû les faire réagir. Au lieu de cela, aucun des jeunes gens ne manifesta quoi que ce soit comme sentiment d'écœurement ou de surprise. Tous connaissaient donc l'écœurante attitude de Mickaël à l'encontre de Cédric. Anselin pouvait donc commencer à dévoiler ses cartes.

— Je vois que cela ne surprend personne ! C'est vrai, j'ai du mal à vous comprendre ! Moi, personnellement, on m'apprendrait un truc comme ça concernant deux de mes potes, je pense que je serais immédiatement scandalisé !… Vous ? Rien. Vous n'avez eu aucune réaction ! Comme si nous parlions de la pluie ou du beau temps ! C'est ça une bande de potes unis ?

—…

— Vous avez peut-être raison ! Mieux vaut vous taire ! Vous voulez que je vous dise ? Vous m'écœurez !

Anselin se montrait volontairement provocateur. Il voulait imposer une réaction chez ces jeunes gens. Mais, rien n'y faisait. Tous conservaient une attitude honteuse. Anselin décida alors d'exploiter le sentiment de honte qui semblait habiter chacun d'eux.

— Pourquoi avez-vous fait cela ? Vous ne lui avez laissé aucune chance !

— Je… regrette… balbutia Cédric.

— Inutile d'intervenir Cédric ! Je sais exactement ce que tu penses. Nous savons tous ici que c'est toi qui a tué Mickaël ! C'est à tes autres camarades que je pose cette question ! Hein ! Vous m'entendez, bande de lâches ! Pourquoi avez-vous fait cela ?! Est-ce qu'à un seul instant, vous avez imaginé ce qu'a subi Mickaël sous l'eau ?! Vous entendez ce que je vous dis ?! Relevez vos têtes ! Regardez-moi quand je vous parle ! Ayez un minimum de fierté ! Vous êtes-vous mis à la place de

Mickaël, au moins une fois, pendant que Cédric le noyait ?! Vous êtes-vous imaginés en train de suffoquer, de manquer d'air, d'étouffer, et enfin d'ouvrir la bouche et sentir toute cette eau salée vous remplir les poumons ?! Et alors là, et seulement là, vous êtes-vous mis à sa place en vous disant que vous saviez que vous alliez crever noyé, assassiné, sans savoir par qui ?! Répondez !

L'électrochoc que voulait produire Anselin chez les adolescents fonctionna à merveille. Tous, même Alan Damet, ne purent empêcher leurs larmes inonder leur visage. Sarah plongea la tête dans ses bras. Romuald ferma les yeux comme pour ne pas voir dans ceux des gendarmes son propre reflet larmoyant. Alan Damet tourna la tête vers les fenêtres, seule vue sur la liberté. Ariane Marelle, quant à elle, affronta le regard d'Anselin pendant que Cédric pleurait sans retenue.

— Il est trop tard pour pleurer ! lança Anselin, sans pitié pour les adolescents. Vous aurez beau pleurnicher comme vous le faites, cela n'enlèvera jamais tout le mal que vous avez en vous. Vos pleurs… ce sont les pleurs du Mal !

L'intervention d'Anselin provoqua un début de prise de conscience chez Sarah et Alan Damet. Tous deux commencèrent à se ressaisir. Au bout de quelques secondes, les reniflements furent moins nombreux. Anselin en profita pour reprendre l'interrogatoire.

— Vous avez tout prémédité, tout préparé dans les moindres détails, n'est-ce pas ? Vos téléphones portables le prouvent !

Face à cette révélation, trois têtes se levèrent en livrant des visages surpris.

— Nos téléphones portables ? C'est-à-dire… ? demanda Ariane, qui ne comprenait pas ce que voulait dire l'enquêteur.

— Vous saviez que nous aurions fait procéder au bornage de vos téléphones portables. Alors, pour éviter les risques d'être trahis par vos téléphones, vous avez décidé, tout simplement, de laisser vos appareils chez vous. Inutile de mentir. Dès que j'ai compris ce qui s'était réellement passé, j'ai fait vérifier la position de vos téléphones durant toute la soirée de samedi. Et, surprise ! Aucun d'eux n'a bougé de votre domicile entre dix-huit heures et dix heures le lendemain matin. Tous, sauf un, celui de Cédric, qui a déclenché un relai à proximité d'une boîte de nuit après deux heures du matin.

Dans la salle de réunion, le silence était absolu. Anselin poursuivit :

— J'ose espérer que vous n'allez pas essayer de nous faire croire que vous comptiez vous séparer aussi longtemps de vos iPhones par simple désir de déconnexion. Vous aviez forcément une bonne raison de le

faire, n'est-ce pas ? Et nous savons laquelle.

Anselin se tut. Il voulait que la demande qu'il s'apprêtait à faire capte l'attention de chacun des jeunes gens.

— Alors, reprit-il. lequel d'entre vous veut bien nous dire comment tout s'est déroulé ? Si cela peut vous aider, à part quelques petits détails insignifiants, nous en connaissons déjà le principal ! J'écoute !

Ariane Marelle se leva et s'appuya de ses deux mains sur sa petite table. Du fait de son état émotif, sa voix chantonnait par moments.

— Je vais tout vous dire ! De toute façon, un jour ou l'autre, j'aurais certainement fini par le faire.

Aucun des adolescents ne voulut s'y opposer. Sans doute étaient-ils au bout de leur chemin ? Pour ces jeunes gens tout juste adultes, vivre dans le mensonge ne s'inventait pas, surtout lorsque les faits celés étaient aussi ahurissants et dramatiques que ceux qui les unissaient. Anselin incita Ariane à poursuivre.

— Quel était votre intérêt de voir disparaître Mickaël, mademoiselle ? s'enquit Anselin.

— Je ne le supportais plus. Vous comprenez, sa prétention, sa suffisance… Je ne pouvais plus le supporter. Et puis,…

— Oui ?… Poursuivez ! s'impatienta Anselin.

— Il a toujours refusé de sortir avec moi !… C'est pourquoi, quand j'ai appris ce qu'il avait fait à Sarah, il est devenu totalement insupportable à mes yeux. Vous comprenez ?! Sarah et moi, on s'aime comme deux sœurs ! Alors, je n'ai rien eu contre ! avoua la jeune fille, sans aucun état d'âme.

— Contre quoi ? Contre une décision commune de tuer Mickaël ? Vous confirmez donc nos conclusions ? Tous, ici présents, vous avez décidé de le tuer ! Comment vous y êtes-vous pris ? Vous avez tiré à la courte paille pour savoir qui d'entre vous allait se charger de l'éliminer ? Vous vous êtes rassemblés comme le fait un tribunal ?

— C'est presque ça. En fait, cela s'est passé il y a environ deux semaines seulement, au Saint Ex…

— Ne vous arrêtez pas, continuez !

— On était tous réunis. Je ne sais plus pourquoi, mais la conversation a très vite dérapé ! Comme à son habitude, Mickaël avait dû se montrer exécrable. Nous avons tous vidé notre sac, chacun notre tour. Jusque-là, Sarah et Alan avaient réussi à garder pour eux le viol dégueulasse de Mickaël mais, ce jour-là, tout a été déballé. Je n'ai rien pu avaler pendant plusieurs jours tant j'étais écœurée par ce que je

venais d'entendre. Mais le pire, c'est lorsque Cédric nous a raconté ce que Mickaël avait organisé contre lui en juin dernier. Puis, de son côté, Romuald nous a appris comment Mickaël s'y était pris pour l'endetter. De toute évidence, ce salaud ne reculait devant rien pour nous écraser tous, et profiter de nous comme de vulgaires marchandises !

— Qui a parlé de meurtre le premier ? interrogea Anselin.

—…

Devant le silence que la question entraîna, Cavalli, qui suivait avec effarement les aveux d'Ariane Marelle, voulut rassurer les apprentis criminels.

— Vous pouvez répondre ! Cela ne changera strictement rien à ce qui se passera après !

— Je crois bien que c'est moi ! fit Sarah Guimard de sa voix fluette.

— Ça ne change rien que ce soit toi ou quelqu'un d'autre Sarah ! coupa Ariane Marelle. On était tous d'accord !

— Quand vous dites que vous étiez tous d'accord, cela veut dire que Marine l'était aussi ?!

— Oui. Marine était avec nous.

— Mais pourquoi elle ? Mickaël était son petit ami ! s'étonna Anselin.

— Justement ! Elle est tombée de très haut lorsqu'elle a appris toutes ces horreurs ! Elle était très heureuse que Mickaël s'intéresse à elle ! Il faut dire que ce salaud avait tout pour lui ! Il était très beau, intelligent et sympathique au premier abord ! Il ne fallait pas gratter bien longtemps pour le connaître mieux ! Quand Marine a appris tout ce qu'il avait fait pendant qu'ils se fréquentaient, cela l'a rendue malade à tel point qu'elle voulait elle-même le tuer !

— Comment se fait-il que ce soit Cédric qui ait été désigné pour le faire ? interrogea Anselin.

— Simplement parce que je l'ai voulu ! répondit lui-même l'assassin. Il faut dire qu'il m'a poussé à le faire !

— Comment ça ? Expliquez-vous !

— Le jour où nous avons décidé de le tuer, je me suis retrouvé seul avec lui dans les toilettes du Saint Ex. Une dernière fois, j'ai essayé de le raisonner ! Je lui ai dit qu'il faisait trop de mal autour de lui ! Il m'a ri au nez. Alors, je l'ai averti que ses jours étaient peut-être comptés. J'étais dans un état second. Il a continué à rire et m'a simplement

répondu qu'avec moi, il ne risquait rien ! Voilà pourquoi je vous dis qu'il m'a poussé à le faire !

— Je crois comprendre. Vous avez voulu lui prouver qu'il vous avait sous-estimé ?

— Oui, c'est cela. Malheureusement…

— Oui ? s'enquit Anselin.

— Il n'a jamais su que c'était moi qui l'avais tué ! L'eau était trop noire.

— Je vois. Cela dit, comment avez-vous mis au point votre crime ? demanda Anselin, intéressé par le scénario qu'ils avaient conçu.

C'est Alan Damet qui prit la parole. Il n'avait plus rien d'un adolescent effronté. Son élocution trahissait son émotion.

— C'est moi qui ai eu cette idée. Après ce qui est arrivé à Sarah, je me suis souvent inquiété auprès de Marine sur leur relation. J'avais peur qu'elle subisse silencieusement les comportements déviants de Mickaël. C'est comme ça que j'ai appris qu'il leur arrivait souvent de se retrouver seuls sur la plage de Penboch. Je n'ai pas eu de mal à soumettre mon plan. On s'est tous mis d'accord pour que cela se passe ce samedi, le jour de son anniversaire. J'ai proposé à Marine de faire en sorte que Mickaël prenne un bain de minuit avec elle, après la soirée. Marine a indiqué à Cédric où se trouvait la clé de secours du magasin de son père où il aurait trouvé tout le nécessaire de plongée. Je ne sais pas ce que Cédric vous a raconté, mais nous étions tous présents à la plage de Penboch !

— Quoi ? Vous voulez dire que vous avez tous assisté au meurtre de Mickaël ?!

Cavalli n'avait pu s'empêcher de réagir. Furtivement, la scène de ces quatre jeunes gens contemplant du haut des rochers la mise à mort de leur camarade, lui avait traversé l'esprit.

Anselin jeta un coup d'œil discret vers Cédric Cornel. Il se disait que ce serait exagéré d'éprouver une petite pointe d'admiration pour ce jeune homme. Pourtant, s'accuser seul de ce petit meurtre entre amis était, malgré tout, courageux de sa part.

De son côté, Cédric Cornel ressentit sur lui le regard insistant de l'enquêteur. Une fraction de seconde lui suffit pour se rendre compte que le gendarme avait compris. Lorsque Marine l'avait informé que son père avait mis au jour leur plan diabolique, il s'était juré de la protéger, elle et tous ses amis. Il s'agissait là d'une autre façon d'exister ; une manière de lutter, en quelque sorte, contre sa dévorante timidité.

Cavalli mit un terme à ces instants de réflexion. De sa voix forte, il demanda :

— À aucun moment, vous n'avez voulu arrêter votre projet machiavélique ?!

— Si, une seule fois. Lorsque Mickaël a commencé à paniquer dans l'eau. On entendait ses cris ! Je les entends encore résonner en moi ! Mais c'était trop tard ! Cédric était sous l'eau ! Jamais, il n'aurait pu nous entendre !

Sarah venait de se lever de sa chaise. Tout en parlant, des larmes impressionnantes s'écrasaient aussi bien sur la table qu'au sol. Anselin se douta que cette jeune fille portait en elle le poids d'une grande part de responsabilité dans la décision commune de supprimer Mickaël. Son viol était l'un des événements majeurs ayant provoqué tout ce désastre.

— Bien ! Jeunes gens, en raison des éléments réunis à votre encontre, vous êtes tous placés en garde à vue pour avoir commandité le meurtre de Mickaël Bonin. Nous allons prévenir vos parents. Un avocat vous assistera lors de vos auditions et un médecin va vous ausculter. Chacun de vous va suivre le gendarme qui se trouve près de lui. Vous allez être auditionnés dans un bureau différent.

Anselin marqua ainsi la fin de l'affaire « Mickaël Bonin ». Il avait déjà commencé à tourner le dos à cette assemblée de petits criminels lorsqu'une voix s'éleva, celle d'Ariane Marelle.

— Monsieur ?…

— Oui ?

— Comment avez-vous su tout cela ? Je veux dire… il n'y a que nous qui savions.

— Il est vrai que nous aurions pu ne rien apprendre du tout. Par choix, Cédric aurait pu être le seul à payer votre crime à tous ! C'était sans compter sur l'erreur que vous-même, Ariane Marelle, avez commise lors de votre audition.

— Q… quelle erreur ?

— Au cours de votre audition, vous nous avez soutenu que le meurtrier ne pouvait pas être Romuald parce que, tous les deux, vous vous trouviez ensemble, chez vous, pendant que Mickaël se faisait assassiner à l'autre bout de la ville… à la plage de Penboch !

— C'est bien là-bas que ça s'est passé, non ?! s'étonna Ariane, ne comprenant toujours pas son erreur.

— Justement ! À aucun moment, nous ne vous l'avons dit. Il n'y

avait que l'assassin pour savoir que la noyade avait eu lieu sur cette plage ! Étant donné que, vous aussi, vous le saviez, pour nous, la déduction a été rapide à faire. Vous étiez forcément au courant de ce qui s'était passé. Jouer les innocentes s'est retourné contre vous !

Un soupir chargé de dépit et de fatalisme s'échappa des lèvres bien dessinées d'Ariane Marelle. Alan Damet lui lança un regard noir. Elle ne s'en rendit pas compte.

Cavalli détecta aussitôt le malaise qui prenait forme au sein du groupe de criminels. Il se chargea de désamorcer cette ambiance malsaine.

— De toute façon, vous étiez foutus. Pour votre information, lors de votre repas à la pizzeria Régalito, quelqu'un a surpris votre conversation lorsque vous parliez de la préparation de l'assassinat de Mickaël. Vous voyez, mademoiselle, même sans votre erreur, vous étiez perdus.

Pour Anselin, la partie était définitivement gagnée. Mais la victoire avait un goût très amer. La satisfaction que connaissait naturellement chaque enquêteur à l'élucidation d'une affaire judiciaire laissait, dans le cas présent, la place à un profond désarroi, une espèce d'amertume. Tant de jeunesse gâchée ne pouvait que décevoir.

En y pensant, Anselin se tourna vers Damien de Tursac. Il lui adressa un sourire compatissant. D'un signe de tête, il lui fit comprendre que l'heure était sans doute venue, pour lui, d'aller à la rencontre de Jean-Jacques Cavalli et de lui dévoiler enfin ce qui les rapprochait tant.

20

— Jean-Jacques !

— Oui ! Qu'y a-t-il Anselin ? Tu as l'air bizarre ! Si c'est à cause de ces monstres, il n'y a vraiment pas de quoi ! Ils n'auront que ce qu'ils méritent ! Je te rappelle qu'à eux six, ils ont organisé un meurtre, le meurtre de leur camarade de dix-huit ans ! D'ailleurs, ils ne se sont pas contentés de l'organiser, ils y ont assisté ! J'ai encore le visage blanc de ce beau jeune homme gravé dans ma mémoire ! Bon, d'accord, il n'était peut-être p…

— Non, Jean-Jacques, ce n'est pas ça ! trancha net Anselin, d'une voix quasi autoritaire.

Cavalli tiqua.

— Oh, toi, tu me caches quelque chose ! Que se passe-t-il ? finit-il par s'inquiéter.

— Rien de grave, rassure-toi, Jean-Jacques ! C'est juste que…

— Eh bien, vas-y ! Accouche, bon sang !… s'impatienta le vieux gendarme.

— Maintenant que nous avons solutionné cette affaire et qu'il ne nous reste plus qu'à procéder à un nouvel interrogatoire de tous ces jeunes gens, je crois sincèrement que le moment est venu pour que, toi et Damien de Tursac, ayez une petite conversation…

— Mais… de quoi je me mêle ! Je n'ai rien à dire à De Machin Chose ! Je n'ai pas de problème avec lui !

— Tu n'as peut-être ni problème, ni rien à lui dire mais je sais que, lui, a un problème à résoudre et, surtout, qu'il a bien des choses à te dire ! rétorqua Anselin.

Une curiosité mêlée d'un début d'inquiétude changea l'attitude de Cavalli. Il bomba le torse et dirigea son regard vers le jeune gendarme affairé à lire l'un des feuillets de l'affaire « Mickaël Bonin ».

— Mais enfin… Tu peux m'expliquer ce qui se passe avec ce

jeunot ?

— Non, c'est à lui de te le dire. Mais pour cela, il faut que tu ailles vers lui. Va le voir ! Je pense que ce qu'il a à te dire peut changer beaucoup de choses dans ta vie !

— M… mais q… qu'est-ce que tu me chantes là ?… C'est quoi ce plan ?

— Bon, je te laisse, Jean-Jacques, conclut sans ménagement Anselin. Je vais notifier leurs droits de gardé à vue à tous ces petits criminels et ensuite, je file rapidement à l'hôpital pour régler le problème de Marine. Surtout que je n'ai pas pu informer ses parents du dénouement de cette affaire. Cela risque d'être difficile à accepter pour Jean Kérh…

Anselin n'acheva pas sa phrase. Il venait de se rendre compte que Cavalli ne l'écoutait plus. Immobile, son ami avait le regard braqué sur Damien de Tursac. De son côté, la nouvelle recrue en faisait de même. Quelque chose d'irrésistible empêchait leur regard de se détourner. Au fond de lui, et pour la première fois, Cavalli ressentit un désir irrépressible d'aller à la rencontre du jeune homme.

— Bon, cette fois-ci, je te laisse, Jean-Jacques. Un conseil… prends le temps de l'écouter !

Anselin n'eut aucune réponse. Déjà, Cavalli s'avançait lentement, gêné et penaud vers Damien. Anselin savait que les deux hommes devaient se retrouver seuls. Par le coude, il demanda au commandant Mortier qui traînait encore dans la salle de réunion de l'accompagner au-dehors.

— Eh bien Garnéro, je vous trouve bien étrange ! lança l'officier, qui pressentait un coup pendable.

— C'est à dire, mon commandant, qu'il faudrait que nous laissions Cavalli et le nouveau gendarme, seuls, en tête à tête… Ils ont des choses à se dire.

— Et pourquoi je vous prie ? Qu'est-ce que vous me cachez ? Il y a un problème entre eux ?

— S'il y en a eu, cela va vite s'arranger. Avant que vous ne l'appreniez par les bruits de couloirs, autant que je vous mette au parfum ! Je vous préviens, il y a de quoi être surpris !

Tout en s'éloignant de la salle de réunion, Anselin informait le commandant Mortier de ce que lui avait raconté Damien de Tursac dans l'après-midi. Par moments, l'officier, qui n'en croyait pas ses oreilles, se retournait, tentant ainsi de distinguer les deux silhouettes à travers les hautes fenêtres.

*

Quelque chose incitait Jean Kérhino à rester à la porte de la chambre de sa fille. Son épouse tentait vainement de réveiller Marine en lui caressant doucement la main. À plusieurs reprises, lui-même avait tenté de se saisir de cette main si frêle, si innocente. Mais, une force indicible, inexpliquée, l'en avait dissuadé. Devant cette incapacité à surmonter sa crainte, il avait préféré sortir dans le couloir au sol brillant pour méditer.

Lorsque Jean Kérhino vit apparaître, au bout du service, la silhouette désormais familière d'Anselin, accompagné de deux autres collègues, son sang ne fit qu'un tour. L'air commença à lui manquer. Il suffoqua.

Les gendarmes n'étaient pas encore à dix mètres de lui que, déjà, il secouait la tête de gauche à droite en signe d'incantation. Qui implorait-il ? Les dieux ? Les enfers ? Peu lui importait à ce moment-là. Son seul espoir était que ses terribles prémonitions l'aient trompé. Sa petite Marine ne pouvait pas avoir quoi que ce soit à se reprocher ! Cela n'était même pas envisageable !

— Monsieur Kérhino…

L'homme ne répondit pas. Ses yeux hagards allaient du visage d'un gendarme à celui d'un autre. Anselin imaginait aisément les tourments de ce père de famille, accablé par une terrible réalité qui se faisait de plus en plus jour. Pourtant, Jean Kérhino espérait encore se réveiller, sortir le plus vite possible de ce cauchemar.

— Monsieur Kérhino. Il faut que je vous parle. Malheureusement, je n'ai pas de bonnes nouvelles à vous annoncer, déclara Anselin avec gravité.

— C'est pour ma petite Marine que vous êtes là ?… Vous… vous allez… vous allez me… l'enlever… ?

— Je suis désolé, monsieur Kérhino, mais nous n'avons pas le choix. Je suis certain qu'au fond de vous-même, vous vous en doutiez un petit peu, n'est-ce pas ? demanda Anselin, incitant le malheureux père de famille à faire lui-même les questions et les réponses.

— Je crois que je l'ai su dès que j'ai découvert la tenue de plongée humide dans mon magasin… Je crois également que j'ai tout de suite refusé de voir la réalité en face…

Intrigué par la conversation qui filtrait au travers de la porte, Nadège Kérhino fit son apparition dans l'encadrement. À la vue de son regard de bête apeurée, Jean Kérhino ne put s'empêcher de l'enserrer fortement dans ses bras. Il l'emprisonnait littéralement, comme s'il

voulait l'empêcher de fuir ce qu'il avait à lui dire.

— Jean ! Que se passe-t-il ? Que font encore les gendarmes ici ? Réponds-moi !

— Chhutt… Je t'en prie, Nadège. Ne crie pas… Fais-moi confiance… Il va falloir être forte…

— M… mais, Jean… dis-moi… ce qui se passe.

— Marine a fait une énorme bêtise…

Longuement, en chuchotant la plupart du temps, Jean Kérhino expliqua à son épouse la terrible vérité sur le meurtre de Mickaël Bonin. À un moment, Nadège Kérhino ouvrit la bouche, comme si elle s'apprêtait à hurler son désespoir. Mais bizarrement, seul un petit trémolo aigu s'échappa. Anselin avait saisi la dernière phrase de Jean Kérhino. Il en fut très contrarié. Il sut qu'il était de son devoir de les informer des réelles charges qui pesaient contre leur fille.

— Non, monsieur Kérhino, Marine n'est pas complice. C'est un peu plus grave. Elle est commanditaire du meurtre de Mickaël, au même titre que ses autres camarades. C'est bien Cédric Cornel le meurtrier, mais ils se sont tous mis d'accord pour supprimer Mickaël. Ils avaient tout prévu. Marine était chargée de mener Mickaël jusqu'à la plage de Penboch, et de l'inciter à prendre un bain de minuit avec elle. Elle avait indiqué à Cédric où se trouvait la clé de votre magasin. Comme je vous l'ai dit, ensemble, ils ont décidé de tuer Mickaël et ils ont tout organisé… Tout était planifié.

La vérité fut trop lourde à porter pour Nadège Kérhino. Elle dut s'asseoir à même les dalles cirées du couloir. La tristesse de son visage se reflétait sur ce miroir improvisé. Une infirmière fut rapidement sur place, et prit immédiatement en charge la pauvre mère de famille en proie à tant de souffrance. Pour Anselin, il ne restait plus qu'à clôturer cette pénible conversation.

— Avant de venir vous trouver, j'ai rendu visite au chef de ce service. Je lui ai expliqué la situation. Nous avons son feu vert. Un gendarme va rester en permanence devant sa chambre. Dès qu'elle aura recouvré ses esprits, ses droits de personne gardée à vue lui seront notifiés. À partir de ce moment-là, vous ne pourrez plus avoir de contact avec elle jusqu'à son transfert devant le juge des enfants.

— Que… va-t-il se passer… après ? demanda Jean Kérhino rongé par l'inquiétude.

— Je ne suis pas juge. Le pire des scénarios serait qu'elle soit incarcérée dans un centre de détention pour mineurs. Après une période d'instruction, elle passera, avec tous ses camarades, devant

une Cour d'Assises pour mineurs.

— Mon Dieu… Je… je vais… perdre ma fille ? Vous allez me l'enlever ?

— Il est vrai que physiquement vous allez en être séparés. J'espère que votre amour pour elle vous fera tenir bon. Lorsque tout sera terminé, elle aura certainement besoin de vous. Soyez forts, vous et votre femme.

— Qu'allons nous devenir ?…

— Une chose est sûre. Vous ne pouvez pas revenir sur le passé. Ce qui est fait, l'est malheureusement pour l'éternité. Je crois que votre fille et ses camarades ont compris la folie de leur acte. Vous devez maintenant vous tourner vers l'avenir. Votre fille est encore vivante ! D'autres parents, comme ceux de Mickaël par exemple, n'ont pas cette chance.

— Vous avez certainement raison… maigre consolation, reconnut Jean Kérhino.

— Peut-être, mais c'est tout ce que je peux vous dire. En revanche, je peux encore faire quelque chose pour vous puisque vous n'êtes pour rien dans tout cela.

— Quoi donc ?

— Tant que votre fille est assommée par les calmants qui lui ont été administrés, nous ne pouvons pas lui notifier sa mise en garde à vue. Cela veut donc dire que pour l'instant, Marine est libre. De ce fait, rien ne vous interdit d'être auprès d'elle. Profitez-en.

Osant à peine relever la tête, Jean Kérhino remercia Anselin de cette faveur. L'enquêteur crut bon de lui rappeler un détail de procédure.

— Attention… Dès qu'elle se réveille et qu'elle sera en mesure d'être entendue, vous devrez immédiatement quitter cette chambre. Nous sommes d'accord ?

— Ne vous en faites pas. Même si cela sera dur, nous obéirons à toutes vos injonctions.

Le cœur lourd, Anselin quitta le service hospitalier. Une colère contre la bêtise de ces adolescents montait en lui. Dans l'ascenseur, il ne se retint pas. Il décocha un violent coup de poing dans la tôle chromée des parois. Le bruit lui résonna quelques secondes dans les oreilles. À l'ouverture des portes coulissantes, il se sentait déjà mieux.

*

Comme s'il cherchait une issue pour s'enfuir, les yeux acier de

Damien de Tursac ne parvenaient pas à fixer un quelconque endroit de la grande pièce. Les quatre murs gardaient encore le souvenir des aveux terribles des cinq jeunes gens unis par le crime. Cavalli se décida à faire le premier pas.

— D'après Anselin, tu aurais des choses à me dire. C'est quoi au juste ton problème ?

Damien De Tursac se mit à réfléchir à toute vitesse. Par où commencer ? Devait-il y aller par petites doses ? Fallait-il au contraire tout balancer d'un coup ? D'une nature plutôt prudente, le jeune gendarme opta pour la première solution.

— Je n'ai pas à proprement parler de problème, mais si tu veux appeler comme cela ce que j'ai à te dire, je n'y vois pas d'inconvénient. Dans ce cas, mon problème a commencé il y a vingt ans.

— Donc à ta naissance ?

— Absolument. À ma naissance. Je suis né orphelin de père.

— Désolé, je l'ignorais… s'excusa Cavalli, déjà gêné de s'être montré aussi désagréable avec ce jeune homme que la dureté de la vie ne semblait pas avoir épargné.

— Il n'y a pas de mal. Ma mère ne me l'a jamais dit. Elle m'a toujours fait croire que mon père allait revenir un jour.

— Pourquoi ? C'est terrible de faire ça ?

— Oh, ma mère savait ce qu'elle faisait. C'était une façon pour elle de me faire accepter ce défilé d'hommes à la maison ! À chaque fois qu'elle avait un nouveau prétendant à me présenter, elle me disait que c'était mon père. Au début, je la croyais. Mais, j'ai fini par comprendre son petit jeu. J'étais finalement une gêne pour elle. Beaucoup de ces fréquentations la quittait dès lors qu'ils apprenaient mon existence. Elle en a fait venir de toutes sortes à la maison, de la brute épaisse qui me frappait au pervers qui me caressait. Toute mon enfance, j'ai attendu ce père… ce père qui m'a tellement manqué !

— Mais, qu'est-ce que j'ai à voir là-dedans ?! s'inquiéta ouvertement Cavalli.

Sans prêter attention à l'interrogation de son interlocuteur, Damien de Tursac poursuivit ses confidences. Tout en parlant, il lissait les cuisses de son pantalon.

— Un jour, ma mère a fini par trouver la perle rare qu'elle cherchait, Charles-Henri de Tursac ! Un riche homme d'affaires. Ils se sont mariés et, naturellement, ma mère a tenu à ce que je porte ce

nom ! Ça faisait classe soi-disant ! Si elle savait comme j'en ai souffert. De toute façon, elle n'en avait rien à faire de moi. Tout ce qui comptait, était son propre bonheur ! Le mien…

— Je te trouve bien dur à l'encontre de ta mère ! Cela dit, je te rassure, je ne te juge pas ! Ça n'a pas dû être simple tous les jours !

— Non. Le nom « de Tursac » n'était déjà pas simple à porter, mais en plus, il y avait toutes la panoplie complète des traditions de merde avec. Je ne me suis jamais senti à l'aise dans ce monde de bourge. J'ai fini par les haïr.

Cavalli fut stupéfait par l'évidente aversion qui se lisait sur le fin visage du jeune gendarme. Cet air volontaire procurait à Cavalli une impression de déjà vu. Il ne parvenait pas à savoir d'où lui venait cette sensation, et il commença à regarder Damien de Tursac d'un œil nouveau.

— Pendant tout le temps que j'étais enfant, j'ai espéré voir apparaître le visage de mon père au-dessus de mon lit avant de m'endormir, sentir son tendre baiser sur le front, ses mains douces sur mes joues… Même encore maintenant ! Et pourtant, je sais depuis un peu moins de quatre ans seulement que cela n'arrivera jamais. Un jour, j'ai fait des recherches au niveau des services de l'état civil. C'est là que j'ai appris que mon père était décédé trois mois avant ma naissance. Ça a été un grand choc. Je me souviens encore de l'employée de mairie. Cette gentille femme m'a longuement pris dans ses bras pour me consoler tant je touchais le fond du malheur. Je n'ai jamais connu autant de tristesse. En une fraction de seconde, j'apprenais que, non seulement, ma mère m'avait menti pendant toutes ces années mais que, surtout, je ne connaîtrai jamais mon père. Encore maintenant, il me manque terriblement…

Cavalli ne savait plus que faire. Moins d'un quart d'heure avant, il était à deux doigts de sauter sur ce gamin tant il l'énervait. Désormais, seule la décence l'empêchait de prendre ce grand et beau gaillard dans ses bras. Il luttait contre une irrésistible envie de lui transmettre tout l'amour paternel qu'il détenait en lui. Comme pour lui témoigner au minimum sa réelle compassion, Cavalli lui posa une main sur l'épaule droite. Damien plongea son regard dans celui du vieux gendarme. Ce dernier ressentit un frisson. Il eut l'impression que quelqu'un l'avait déjà regardé de cette façon.

— C'est à dix-sept ans que j'ai réellement commencé à faire des tas de recherches sur mon père. J'écrivais partout. J'ai fait paraître, à plusieurs reprises, des demandes de témoignages dans les rubriques « Le courrier des lecteurs » de bon nombre de quotidiens. J'étais persuadé que quelqu'un me répondrait et me raconterait tout sur la

vie de mon père. Je suis même allé jusqu'à placarder des petites affichettes sur les arbres, les abris-bus, les portes de certains commerces de ma ville de naissance. Mais, rien ! Je n'ai jamais été contacté par qui que ce soit.

— Tu n'as rien pu savoir par l'intermédiaire de ta mère ? s'étonna Cavalli.

— Non. Je ne lui ai jamais rien demandé. Elle n'était pas au courant de toutes mes recherches. De toute façon, elle ne m'aurait jamais aidé. Je n'ai jamais abandonné. Lorsque j'ai eu dix-huit ans, j'ai carrément engagé un détective privé. Avec mon nom de noble, il a tout de suite flairé la bonne affaire. J'étais jeune et certainement trop naïf ! Il m'a demandé une très forte somme d'argent. Moi, je m'en foutais, tout ce que je voulais était de retrouver la trace de quelqu'un qui pouvait me parler de mon père. Pour payer cet escroc, j'ai simulé un cambriolage dans le château de mon beau-père. J'ai pris toute l'argenterie et sa collection d'animaux en ivoire. J'ai ainsi pu payer le détective. Il m'a rappelé quinze jours plus tard en me disant qu'il n'avait rien découvert mais que si je voulais en savoir plus, je devais lui payer le double. J'ai compris, seulement à ce moment-là, qu'il s'agissait d'un escroc.

— Qu'as-tu fait alors ?

— J'avais fini par accepter l'idée que personne ne pourrait m'aider à retrouver la trace de mon père. C'était sans compter sur l'aide du hasard !

— C'est par hasard que tu as retrouvé la trace de ton père ?

— Oui, le hasard. À bientôt dix-neuf ans, je commençais réellement à déprimer. Ma mère ne m'a jamais aimé et je n'ai jamais eu mon père près de moi. Je me baladais dans un parc. Je méditais sur mon existence, si tout cela valait le coup, enfin un tas d'idées noires que l'on ressasse parfois. Je me suis assis sur un banc où une vieille dame finissait de lire son journal. Elle a vu que je n'étais pas dans mon assiette. Je me rappelle encore ses mots : « Eh bien mon petit, ça n'a pas l'air d'aller ! Tu sais avec mon grand âge, j'ai mal partout, plus personne ne me rend visite, je suis seule, et tu sais pourquoi je ne déprime pas ? » Lorsque je lui ai répondu que je l'ignorais elle m'a tout simplement dit : « Parce qu'il y a toujours plus malheureux que soi ! Tu en doutes ? Dans ce cas, lis toujours les faits divers dans les journaux et tu verras si je ne dis pas la vérité ! ». Et puis, elle s'est levée et elle est partie, comme ça, je ne l'ai plus jamais revue ! À croire qu'elle n'avait existé que pour me rencontrer ! Car, en quittant son banc, elle avait volontairement laissé son journal ouvert à la rubrique des faits divers. C'est là que j'ai vu ce petit entrefilet ! Je ne

l'ai pas cru tant c'était énorme !…

Le jeune gendarme s'arrêta net. Cela eut pour effet de contrarier très fortement Cavalli qui, sans vraiment s'en rendre compte, buvait littéralement les paroles de Damien de Tursac. Comme un gamin à qui l'on raconte une histoire passionnante, le vieux gendarme supplia presque le jeune homme de lui dévoiler la suite :

— Et alors ?! Qu'est-ce qu'il y avait d'écrit dans ce petit entrefilet ?!

— Pour le quidam moyen, cela ne revêtait pas un caractère particulier. En fait, il s'agissait de l'affaire du tueur de Ploëren dont tout le monde se moquait parce que cela ne se passait pas dans notre région ! Encore maintenant, je m'interroge sur les circonstances qui m'ont fait m'intéresser à ce tout petit fait divers !

— Q… quoi ?! L'affaire du tueur de Ploëren ! s'étrangla Cavalli.

— Oui, ça racontait comment un gendarme avait sauvé la vie de son collègue en recevant une balle à sa place en voulant le protéger !

— Oui, merci ! Je sais ce qui s'est passé dans cette affaire puisque c'est moi qui ai pris la balle que le tueur fou destinait à Anselin ! Ce que je veux savoir, c'est la raison pour laquelle cet article a relancé tes recherches sur ton père ?

Damien De Tursac ne répondit pas tout de suite. Au lieu de cela, il fixa intensément Cavalli. Un électrochoc se produisit alors dans l'esprit du vieux gendarme. Une chose insensée, inouïe… Entre ses lèvres tremblotantes, il parvint à peine à articuler :

— Non… ne me… dis pas que…

De sa chemisette, Damien de Tursac retira un petit morceau de papier plié en quatre. Tout en le dépliant, il répondit tout bas :

— Si. C'est ça. Mon père s'appelait François Cavalli. Et si mes recherches sont exactes, d'après cet extrait d'un registre de l'état civil, François Cavalli était ton petit frère.

Cavalli chercha de l'air. Ses yeux le piquèrent atrocement. D'énormes gouttes d'eau salée gonflèrent au bord de ses paupières. Elles finirent par couler impunément sur sa chemisette. Comme pour s'assurer de la vérité, Cavalli demanda du bout des lèvres.

— Ta mère… s'appelle… Yvette Lestaing ?

— Oui.

— Mon Dieu ! François, mon petit frère, allait avoir un fils ? Toi ? Tu es donc mon… neveu ?

— Au risque de te décevoir… oui.

Plus rien ne pouvait arrêter le débordement de joie et d'amour qui s'empara alors de Cavalli. Frénétiquement, de toutes ses forces, il serra contre lui le jeune Damien.

— C'est incroyable comme la vie peut être belle par moments ! s'écria-t-il. Si tu n'as pas eu beaucoup de bonheur dans ta vie mon garçon, moi, Jean-Jacques Cavalli, je vais t'en donner. Tu vas voir, on va rattraper le temps perdu, tous les deux ! Qu'est-ce que tu en dis ?!

— Mille fois oui ! Est-ce que tu pourras me parler un peu de mon père ?

— Autant que tu le voudras ! Je ne me suis jamais remis de la mort de François ! En parler me fera certainement autant de bien qu'à toi ! Tout ça à cause d'un terrible accident de voiture, causé par un chauffard ivre et sans permis ! J'étais déjà gendarme à l'époque ! Depuis, je n'ai jamais fait de cadeau à tous ces chauffards !

— Il était comment mon père ?

— Beau ! Non ! Très beau ! Il n'y a qu'à te voir pour s'en rendre compte ! Je crois que je vais te faire plaisir !

— Ah ! Pourquoi ?

— Parce que je possède des tas de photos de lui à l'appartement ! Tu verras ! C'est incroyable. Maintenant, je me rends compte combien tu lui ressembles !

Puis, après l'euphorie, Cavalli adopta subrepticement un air sombre. Damien en comprit aussitôt la raison.

— J'espère que tu ne vas pas imaginer que je n'ai jamais rien fait pour te rechercher ! fit Cavalli.

— Pas du tout !

— Il faut que je t'avoue quelque chose. Ta mère et moi, on ne s'est jamais bien entendus. François était tombé follement amoureux d'elle. Il n'a jamais voulu m'écouter. Je connaissais par mon travail la réputation de ta mère. Elle s'était à plusieurs reprises montrée indélicate… En fait, il n'y avait que l'argent qui la motivait. C'est pour ça que je comprends maintenant pourquoi elle a épousé un notable. Mon petit frère avait déjà créé une petite entreprise qui prenait de l'essor. Yvette Lestaing lui a aussitôt mis le grappin dessus.

— Ils s'aimaient ?

— Ton père l'aimait beaucoup, mais elle, non. Un jour, sans que mon frère le sache, j'ai eu une discussion avec elle. Elle m'a dit de la laisser tranquille, que ce qui l'intéressait était l'argent de François et que je n'avais rien à voir là-dedans puisque François l'aimait…

Après un bref silence, Cavalli reprit :

— Jamais, je n'ai su qu'elle était enceinte de toi ! Elle nous l'a caché, à toute la famille ! Après la mort de ton père, elle a complètement coupé les ponts avec nous. Je n'ai d'ailleurs jamais cherché à la retrouver, ni à savoir ce qu'elle devenait ! Tu penses bien, si nous avions su qu'elle était enceinte, nous aurions tout fait pour garder le contact ! Et dire que pendant vingt ans j'ai ignoré ton existence ! Oh mon Dieu ! Damien !

Submergé par l'émotion, Cavalli fondit en larmes en serrant très fort son jeune neveu dans les bras.

— Pardon, Damien… Pardon…

— Pourquoi ? Tu n'y es pour rien !

— Pardon… On ne se séparera plus jamais ! Je te le promets ! Dès ce soir, tu manges à la maison ! Catherine, ma femme, va être folle de joie ! Et en attendant que tu te meubles, tu dormiras à la maison ! On a des tas de choses à se dire ! On a vingt ans à rattraper !

— C'est d'accord. J'ai juste une question à te poser !

— Laquelle ? demanda Cavalli en fronçant les sourcils.

— Comment dois-je t'appeler ? Jean-Jacques ? Tonton ? ou, plus conventionnellement, Cavalli ? rétorqua Damien en riant.

— C'est vrai ça ! Je n'y avais pas pensé ! s'écria Cavalli en éclatant de rire. Dans le boulot, cela fera plutôt bizarre que tu m'appelles tonton ! Tu ne crois pas ?

— Si, certainement !

— Dans ce cas, si tu n'y vois pas d'inconvénient, ce sera Jean-Jacques ! Qu'en penses-tu ?

— Pas de problème ! Va pour Jean-Jacques ! Ah, juste une dernière chose…

— Je t'écoute.

— Verrais-tu un inconvénient si je demandais à porter le nom de mon père, ton nom ? Je ne sais pas pourquoi, mais mon père avait pris soin de me reconnaître à l'état civil avant sa mort ! Encore aujourd'hui, j'ignore pourquoi !

— Effectivement, ce n'est pas courant comme comportement ! Peut-être que François avait des dons de voyance cachés ? Peut-être avait-il pressenti que ton existence ne serait pas forcément heureuse ? C'était peut-être un moyen de te protéger ?

Réalisant qu'il partait sur un nombre incalculable de questions,

Cavalli se ressaisit et revint à la dernière demande de Damien.

— Tu veux donc reprendre le nom de ton père ? Pour moi, c'est un honneur ! Ton père et moi en serions très fiers ! Et puis, Damien Cavalli, ça sonne plutôt pas mal ! Parce qu'entre nous, les De Machin Chose c'est plutôt ringard, tu ne trouves pas ?

Un sourire jusqu'aux oreilles, le jeune gendarme pétillait du regard.

— Merci, Jean-Jacques ! Merci…

— Au fait… une dernière chose ! Ce n'est donc pas par hasard que tu as été affecté ici ?

— Bien sûr que non ! Mais, c'est quand même un miracle qu'un poste s'ouvre ici au bon moment ! Et puis, jamais je n'aurais imaginé me trouver face à toi aussi vite ! Tu me diras cela m'aurait peut-être évité ma petite syncope de ce matin ?!…

De l'amour plein les yeux, Cavalli ne répondit pas. Il resta contempler encore un peu plus ce beau gaillard qui entrait comme une fusée dans sa vie. Comme s'il avait encore beaucoup de mal à réaliser ce qui lui arrivait, il ne put s'empêcher de jurer :

— Ben merde alors !

— Eh bien, Jean-Jacques ! C'est quoi ce vocabulaire ? Continue comme ça, et je vais finir par remercier le bon Dieu de ne pas avoir été élevé par toi !

— Quoi ? Cela ne fait pas dix minutes que tu viens de rentrer dans la famille, et déjà tu la renies ! Bougre d'empaffé ! Je t'aime déjà comme un fils ! Viens ici !

Et sans retenue, Cavalli serra une nouvelle fois le jeune Damien dans ses bras. Pour eux, le bonheur était à son comble.

*

Dès son retour de l'hôpital, Anselin était tombé nez à nez avec Cavalli tenant Damien par les épaules. Au large sourire que tous deux affichaient, il comprit qu'un nouveau vent allait souffler sur la brigade.

Anselin s'aperçut que Cavalli semblait avoir totalement oublié ses états d'âme quant au fait de refuser de vieillir. Avec l'arrivée inattendue de Damien de Tursac dans sa vie, une seconde jeunesse s'était emparée de lui.

— Génial, fit Anselin. Je vois que vos relations se sont un tout petit peu améliorées !

— Un petit peu ?! C'est rien de le dire ! Pour information, je te

présente Damien Cavalli ! Ce n'est pas encore officiel, mais ça le sera prochainement !

— Heureux de vous voir comme cela ensemble ! Quand Damien m'en a parlé cet après-midi, j'ai eu beaucoup de mal à le croire ! C'est incroyable tout de même ! Tu te rends compte ! Vingt ans après, ta famille s'agrandit et, avec toi, Damien retrouve un peu de son père !

— D'autant que Jean-Jacques possède des tas de photos de mon père qu'il a promis de me montrer aujourd'hui pendant la soirée que l'on va tous passer ensemble ! intervint Damien.

— Ce soir ?! s'exclama Anselin.

— Oui ! Ce soir ! Tout est arrangé. Le boulot est pratiquement achevé. Il n'y a que quelques auditions à peaufiner et le dossier sera clos. Le commandant est au courant mais, surtout, Mélanie et Jérôme le sont aussi. Ils se font une joie de venir fêter avec nous les retrouvailles de la famille Cavalli !

— Je constate que je n'ai pas mon mot à dire !

— Tu ne peux pas être efficace partout, mon cher Anselin ! Je te rappelle que si cette affaire est solutionnée c'est grâce à ton flair ! Alors, laisse-moi au moins être performant pour l'après-enquête en organisant une fiesta digne de ce nom !

— Je crois que jamais l'affectation d'un nouveau gendarme n'aura été aussi chaleureusement fêtée !

— Tu l'as dit ! Allez, Anselin, au boulot ! s'écria Cavalli visiblement heureux.

La garde à vue des adolescents se poursuivit pendant tout le restant de l'après-midi. Le magistrat de permanence, aussi atterré par la teneur de cette affaire que satisfait de son élucidation, avait préconisé une présentation devant le Juge des Enfants dès le lendemain matin. Toutes les auditions furent rondement menées.

Les jeunes gens ne s'étaient pas fait prier pour répondre à toutes les questions des enquêteurs. Ils exprimaient de tels remords que leur punition avait débuté dès la mise au jour de leurs sombres desseins.

Sarah était de loin la plus traumatisée de tous. Très déterminée, elle avait décidé de garder l'enfant qu'elle portait dans son ventre, qu'importe qu'il s'agisse du résultat d'un viol. Elle acceptait plus ou moins cette situation car elle n'avait absolument aucun souvenir de cet abus. Le GHB avait fait son œuvre.

Anselin lui avait fait comprendre, qu'aussi louable était sa décision, il fallait qu'elle sache, qu'un jour, sans doute, il lui faudrait peut-être

regarder son enfant dans les yeux et lui avouer qu'elle avait fait assassiner son père. Cette réalité lui avait provoqué un tel choc qu'elle en avait hurlé dans le bureau. Après s'être calmée, elle trouvait en ses aveux et par la fourniture d'un maximum de détails sur leur crime l'exutoire nécessaire à un début de rédemption.

Ainsi, les enquêteurs de l'affaire « Mickaël Bonin » procédaient à des pages et des pages d'auditions. La pureté des feuilles blanches était irrémédiablement entachée à mesure que l'encre noire immortalisait les aveux inimaginables des jeunes gens.

Épilogue

Jean-Jacques et Catherine Cavalli avaient le cœur léger. Autour de leur table, sur laquelle deux bouteilles de champagne vides trônaient, les rires fusaient. Les visages étaient joyeux. Anselin regardait un à un les convives.

Damien, parfois la larme à l'œil, contemplait sans cesse son père sur les photos que Cavalli avait ressorties d'une vieille boîte à chaussures.

Le vieux gendarme le regardait avec un attendrissement touchant. Pendant ce temps-là, Catherine se blottissait contre lui. Tous trois vivaient là des moments intenses de pur bonheur. Comme pour attester de cette joie réelle, trois témoins assistaient avec émotion à cette soirée.

Jérôme, le premier, avait détecté en Damien la possibilité de s'inventer un grand frère. Du reste, le jeune gendarme, à qui une fratrie avait toujours manqué, n'en attendait pas moins. Bien souvent, le petit garçon se retrouva sur les genoux de son « grand frère » à regarder avec lui les vieilles photographies, vestiges d'un passé si présent dans le cœur des Cavalli.

Mélanie, quant à elle, se nourrissait littéralement de la chaleur qui se dégageait de ces retrouvailles. Après les terribles souffrances vécues lors de la maladie de Jérôme, cette ambiance chaleureuse lui procurait un immense bien-être.

— Au fait, Jean-Jacques ? Que disais-tu samedi soir pendant notre service de nuit juste avant que cette affaire ne nous tombe sur le coin du nez ? lança Anselin.

— Samedi soir ? Je ne sais pas. Je ne vois pas à quoi tu fais allusion ! mentit effrontément Cavalli.

— Tu es menteur comme un arracheur de dents, mon pauvre Jean-Jacques ! Ne me dis pas que tu ne te rappelles pas toutes nos conversations sur ta future mise à la retraite et sur ta fameuse relève qui, selon toi, n'est pas près de te pousser vers la sortie !

— Ah, ça ? avoua-t-il, faussement sincère.

— Oui ! Ça ! Je te rappelle quand même que tu disais que les jeunes de maintenant n'étaient plus ce qu'ils étaient avant, et que celui qui te mettrait dehors n'était pas encore né !

— Ouais bon, ça va !… rétorqua Cavalli.

Puis, prenant à témoin l'ensemble de l'assistance, il lança :

— Il est incroyable cet Anselin ! Il n'a absolument aucun sens de l'humour et de la dérision !

— Quel culot ! Espèce de faux frère, va ! fit Anselin, faisant mine d'être scandalisé par ce mensonge.

Il s'empara alors de sa serviette de table qu'il lança droit vers Cavalli. Atteint en plein visage, Cavalli joua les grands blessés sous les fous rires de tout le monde.

Anselin surprit le regard langoureux de Mélanie. Elle lui fit signe de tendre son oreille. Elle lui susurra quelques mots, des mots forts, les mots d'une vie…

Comme un beau diable, Anselin se leva et s'écria :

— Votre attention, s'il vous plaît ! J'ai quelque chose de très important à vous annoncer ! Viens Mélanie ! Viens près de moi !

Mélanie s'exécuta et prit Anselin par la main.

— Qu'est-ce qu'il y a Anselin ? Ne nous fait pas languir !

— Mélanie vient de me demander en mariage !

Tout le monde s'apprêtait à sauter de joie à cette annonce lorsque, d'un geste, Cavalli retint l'assemblée.

— Et qu'as-tu répondu Anselin ?

Dans un dernier moment de suspense, où la petite assemblée retenait son souffle, Anselin regarda Mélanie droit dans les yeux.

— J'ai dit : OUI ! hurla-t-il, avant d'embrasser fougueusement la future mariée.

Très vite son propre cri fut couvert par ceux de tous les convives. Jérôme ne fut pas en reste. Catherine et Jean-Jacques Cavalli l'entendirent claironner à tue-tête :

— Ils vont avoir un bébé ! Ils vont avoir un bébé ! Je vais avoir un petit frère !

Catherine ne put s'empêcher de prendre le jeune garçon dans ses bras. Après avoir félicité son meilleur ami, Cavalli se dirigea vers Damien. Il lui demanda doucement :

— Tu es heureux, mon neveu ?

— Oh oui ! Je n'ai jamais connu ça ! reconnut Damien Cavalli, alias de Tursac.

Le vieux gendarme ouvrit grand les bras. Ils se refermèrent sur le jeune Damien.

*

Au-dehors, le quartier était calme. Seules les fenêtres des bureaux éclairaient violemment d'une lumière blanchâtre les abords du bâtiment de la Gendarmerie. À l'intérieur, cinq jeunes gens attendaient leur jugement. Par leur bêtise, la mort avait frappé. Dans le ciel, une étoile filante se fit éphémère.

Peut-être s'agissait-il de Mickaël qui, malgré ses odieux travers, partait enfin dans quelque méandre, soulagé de voir que la justice des hommes allait malgré tout châtier ceux qui lui avaient ôté la vie.

S'ils lui avaient laissé le temps, sans doute aurait-il fini par s'amender. Personne n'en saura jamais rien. Car, l'impétueuse jeunesse se montrait parfois bien trop impatiente et impulsive.

Mickaël Bonin en avait payé le prix fort. Il en avait perdu la vie…

FIN

DU MÊME AUTEUR

Collection Polar/Thriller

MEURTRES POUR L'IMPUNITÉ
LE SANG DE LA VENGEANCE
LES PLEURS DU MAL
UNE AMERTUME EMPOISONNÉE
LA RÉSURRECTION DE L'ANGE
LE PACTE DES MOIRES

Collection Action

LES CHEVAUX DE TROIE -*Tome 1*-
LES LENDEMAINS DE TROIE -*Tome 2*-
LA RÈGLE DE TROIE -*Tome 3*-

Collection Jeunesse

UN ÉTRANGE VOYAGEUR
L'OMBRE DU VILLAGE *(à paraître)*

Pour tout savoir :
www.blh-editions.com